

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL SUCHET.

IMPRIMERIE DE BACQUENOIS ET APPERT,
RUE CHRISTINE, N° 2.

Peint par Horace Vernet. | Gravé par [illegible] en 1827

LE MARÉCHAL SUCHET,

Duc d'Albufera,

Pair de France.

MÉMOIRES

MARÉCHAL SUCHET,

[illegible]

SUR SES [illegible]

[illegible] 1808 [illegible]

ÉCRITS PAR [illegible]

[illegible]

Tome Premier.

PARIS,

ANSELIN, [illegible] DE MAGIMEL.

[illegible]

[illegible]




NAPOLI

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL SUCHET,

DUC D'ALBUFERA,

SUR SES CAMPAGNES EN ESPAGNE,

DEPUIS 1808 JUSQU'EN 1814;

ÉCRITS PAR LUI-MÊME.

DEUXIÈME ÉDITION.

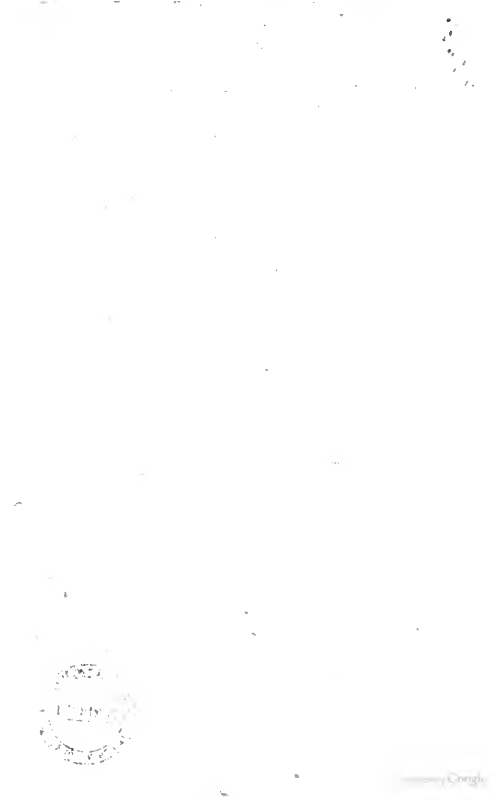
Tome Premier.



PARIS,
ANSELIN, SUCCESSEUR DE MAGIMEL,
LIBRAIRE POUR L'ART MILITAIRE, LES SCIENCES ET LES ARTS,
RUE DAUPHINE, N° 9.

1834.





TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

*

CHAPITRE III. — EXPÉDITION SUR VALENCE.

CHAPITRE IV. — SIÉGE DE LERIDA.

CHAPITRE V. — PRISE DE MEQUINENZA.

CHAPITRE VI. — MARCHE SUR LE BAS EBRE.

CHAPITRE VII. — BLOCUS DE TORTOSE.

CHAPITRE VIII. — SIÉGE DE TORTOSE.

CHAPITRE IX. — Prise du col de Balaguer.

CHAPITRE X. — Administration de l'Aragon.

FIN DE LA TABLE.

AVANT-PROPOS.

Les Mémoires du maréchal Suchet, publiés en 1828, peu de temps après sa mort, ont reçu généralement, dès leur apparition, un accueil favorable, que le temps a confirmé depuis et justifie chaque jour davantage. Le mérite de cet ouvrage a fait ressortir de nouveau celui de son illustre auteur, qui, de son vivant, avait déjà si fort occupé la renommée contemporaine. Dans l'histoire de ses campagnes, on a trouvé comme un cours complet de la guerre, sous le rapport de l'organisation des troupes, de l'administration d'un pays et d'une armée, et en même temps de la conduite des opérations militaires. On y voit retracés les combats, les batailles, et une série de siéges brillants,

source de la plus utile instruction. Les notions techniques y abondent, mais entourées de développements propres à intéresser tous les lecteurs. A chaque récit de quelque importance se rattache un plan qui rend sensibles les moindres détails d'exécution; et, sur la plupart de ces plans, se trouve une vue des lieux, prise et dessinée avec soin et fidélité; de sorte qu'après une lecture attentive, on a la connaissance la plus complète de l'action et du théâtre où elle s'est passée. Aussi cet ouvrage a été fort recherché; il en a paru, en 1829, une traduction espagnole; la même année, il s'est fait, à Londres, une édition anglaise et une édition française : et à chaque circonstance qui, dans ces dernières années, a ramené momentanément la guerre sur quelques points de l'Europe, des demandes nombreuses ont prouvé que les Mémoires du maréchal Suchet sont devenus un ouvrage militaire classique.

C'est ce qui détermine l'éditeur à entreprendre une deuxième édition; elle est en tout conforme à la première, sauf quelques légères corrections dans les cartes, notamment dans celle de la bataille de Sagonte, qui était un peu incomplète. On sait que les planches, au nombre de seize, composent un magnifique atlas,

qui, dans la vente de la première édition, n'a point été compté pour sa valeur réelle, quoiqu'il en ait une grande, d'après l'estimation des connaisseurs. Des motifs désintéressés, de convenance pour le public, et d'utilité pour les militaires, ont déterminé l'éditeur, qui a principalement cette dernière classe de lecteurs en vue, à maintenir l'ouvrage à un prix modéré, et plus accessible que celui de la plupart des ouvrages du même genre.

NOTICE

PRÉLIMINAIRE.

Le maréchal Suchet a écrit ses Mémoires dans les derniers temps de sa vie, pendant les loisirs que la paix avait procurés à son âge mûr. Il avait fait faire sous ses yeux de nombreux extraits de sa correspondance officielle. Il passait ainsi en revue non-seulement les faits principaux, mais encore les détails qui s'y rattachent, afin de n'omettre aucune circonstance utile. Comme au temps du commandement et de l'action, il était encore maître et juge du plan; il tenait le fil des opérations, les mettait en leur jour et à leur place, en montrait les véritables motifs, en développait les résultats, et signalait en passant ceux qui y avaient pris une part honorable. Il a écrit pour les militaires principalement; et, il faut le dire parce que c'est un trait propre à peindre son caractère, en

écrivant il était par la pensée en présence des militaires de l'armée d'Aragon. Jamais chef ne fut aussi soigneux que lui de faire valoir ceux qui le secondaient. L'envie de rendre justice à chacun perce dans sa narration, depuis le premier jusqu'au dernier chapitre. Il en résulte peut-être un peu de prolixité, dont le lecteur pourra se plaindre en voyant les combats de détail interrompre souvent la suite des événements. Mais, s'il veut être juste, qu'il considère:

1° Que la petite guerre sur ses flancs et sur ses derrières a été constamment pour le maréchal Suchet une véritable difficulté, au milieu des grandes opérations qui absorbaient au loin son attention dans les siéges et les batailles; et que son récit, en retraçant cette contrariété sans cesse renaissante, qui impatiente même à la lecture, présente un tableau d'autant plus fidèle de la réalité;

2° Que le maréchal n'a vaincu cette difficulté, qu'en animant de son esprit tous les individus de l'armée qu'il commandait. Aucune guerre n'a été plus propre que celle d'Espagne à développer dans les rangs subalternes le talent fait pour s'élever, parce

qu'elle plaçait souvent les militaires dans la nécessité de se suffire à eux-mêmes. On voit que le chef de l'armée d'Aragon, après avoir formé tant de bons officiers, ne savait plus se dérober au besoin de les nommer, et que son cœur reconnaissant acquittait une espèce de dette, en les associant au récit de ses campagnes. C'est ce qu'il exprime d'une manière touchante au commencement du 7[e] chapitre, quand il dit : « Si quelques-unes de ces ac« tions de détail paraissent avoir perdu de « leur intérêt, il faut songer que le général « en chef s'efforçait, et était venu à bout de « persuader à tous les militaires de son armée, « que dans quelque lieu, à quelque poste que « chacun d'eux fût placé, il avait de l'impor« tance, il était vu et apprécié. Encore au« jourd'hui, après un long temps, il met son « bonheur à faire connaître qu'il ne les a ja« mais oubliés, et que leurs services lui sont « toujours présents. » Nous espérons qu'en lisant ces réflexions plusieurs lecteurs se sentiront disposés, par une sympathie de bienveillance ou d'équité, à excuser, à approuver même le parti qu'a pris le maréchal Suchet, de citer dans ses Mémoires beaucoup d'officiers,

et de combats de détail. Cependant, de peur qu'un sentiment si favorable, mis à l'épreuve, ne vînt à s'affaiblir par la lecture, on a presque partout classé ces détails dans des notes marginales sous le nom de *combats partiels,* afin que le lecteur ait la faculté de ne s'y arrêter qu'autant qu'il lui plaira.

Les Mémoires du maréchal Suchet sont à lui, comme les campagnes qu'il raconte : ce que nous venons de dire fait connaître dans quel esprit il les a composés. Ce travail était pour lui un délassement et une jouissance; son imagination active se complaisait dans les souvenirs du passé, parmi les douces distractions de la vie de famille, pendant même la diversion douloureuse de sa dernière maladie. Ses conversations ont été pour ses amis intimes un véritable commentaire de son ouvrage; il indiquait les dernières modifications à y faire, consistant plutôt en retranchements qu'en additions, et recherchait avec eux les pièces justificatives qui devaient accompagner le texte. Il a fallu du temps pour opérer cette révision délicate, pour vérifier beaucoup de chiffres et de dates, pour dresser les états de situation, et joindre les notes ou

documents destinés à confirmer le récit, à l'expliquer ou à le développer. Ce qui a causé le plus de retard, c'est la gravure de quelques-unes des planches. Sans ces motifs, la publication actuelle aurait eu lieu plus tôt. Mais les campagnes de l'armée d'Aragon, qui se composent de siéges principalement, ne pouvaient être lues utilement qu'avec les plans; le lecteur verra que l'Atlas est nécessaire à l'intelligence du livre.

La lecture de cet ouvrage doit justifier les regrets universels qu'a excités la mort du maréchal Suchet. De tant d'exploits qui ont rempli sa vie, il ne reste que le souvenir; mais ce souvenir sera durable, parce qu'il se lie à celui des vertus qui ont honoré son caractère. L'Histoire, chargée de le recueillir, dira qu'il a dû son élévation à son mérite, et que toute son illustration lui appartient; qu'entraîné inopinément dans la carrière militaire, à l'époque où la jeunesse française fut appelée à la défense du territoire, il apporta au métier des armes cette aptitude naturelle qui en tout présage les grands talents; que

déjà chef de bataillon dans la campagne d'Italie, il était colonel à 26 ans, chef d'état-major à 27, lieutenant-général à 29; qu'il inscrivit glorieusement son nom, quelquefois avec son propre sang, sur les rives du Var et du Mincio, aux champs d'Austerlitz et d'Iéna, sur les murs de Lerida, de Tarragone, de Sagonte; que toujours habile et heureux, vainqueur dans les batailles et dans les siéges, il arriva par une suite d'actions brillantes au premier grade de l'armée. Mais en racontant ces actions l'Histoire ajoutera, pour en rehausser l'éclat, ou pour le légitimer aux yeux de la philosophie et de l'humanité, que partout où il porta ses armes, il voulut et il sut adoucir les maux de la guerre. Sans jamais perdre de vue l'objet principal du général en chef, qui est de conduire ses soldats à la victoire, il plaçait avant tout autre soin celui de les faire subsister, ce qui souvent est si difficile, et de pourvoir à leurs besoins. Mais à ce prix il exigeait d'eux la discipline; et en maintenant l'ordre dans son armée, il établissait facilement la justice parmi les peuples. C'était le but qu'il voulait atteindre; le succès couronna ses généreux

efforts. Dès qu'il fut appelé à commander en chef, il manifesta la justesse de son esprit et la grandeur de son ame par la manière dont il sut gouverner. On le chargeait de nourrir la guerre par la guerre : sa mission était de vaincre et de conquérir. Il se donna celle d'augmenter sa force par la sagesse, et de diminuer les résistances par sa justice. Les Espagnols les plus éclairés furent choisis pour administrer leurs provinces. Des propriétaires, des députés des chapitres, des négociants, des hommes de loi, étaient rassemblés pour voter et répartir avec équité les charges que la guerre imposait; et l'année suivante, en redemandant des charges nouvelles, on leur présentait fidèlement l'emploi des précédentes, emploi toujours fait avec loyauté, prudence, économie, sous la surveillance ferme et éclairée du général en chef. C'était, par une idée d'ordre qui mérite d'être remarquée, appliquer le régime des budgets à une armée victorieuse et à un pays conquis. Par ces moyens la conviction pénétrait dans les esprits, et la soumission devenait volontaire. Aussi l'on peut dire qu'il était parvenu en Espagne à conquérir l'estime et à

gagner les cœurs des habitants, triomphe plus honorable que la conquête même de l'Aragon et de Valence.

Le maréchal Suchet n'a écrit que sa campagne d'Espagne. Quoique sa vie soit une suite d'actions éclatantes, elle est surtout digne de mémoire, par ce qu'il a fait étant général en chef. Un militaire qui n'atteint pas le premier rang, n'est jamais qu'un exécuteur d'ordres : il ne peut revendiquer, comme lui appartenant en propre, des actions dont l'impulsion première a été donnée par une autre volonté que la sienne : si ce n'est en la considérant sous quelque point de vue particulier, sa vie renferme rarement assez d'exemples mémorables, pour servir de leçon et de modèle à tous, et pour mériter les honneurs de l'histoire. Le maréchal Suchet n'a été entièrement lui-même, que quand il s'est trouvé placé à la tête de l'armée d'Aragon ; il a pu alors développer pleinement ses talents et son caractère, qui n'avaient pas encore paru dans tout leur jour. Sa réputation cependant s'était déjà élevée très-haut dans l'armée française ; on avait pu, par ses commencements, pressentir ce qu'il deviendrait dans la suite.

Dès l'armée d'Italie, il avait, comme chef de bataillon dans la 18e de ligne, pris part à toutes les affaires les plus importantes, à Loano, à Dego, à Castiglione, à Lonato, à Rivoli, à Trente, à Bassano, à Arcole. Après le passage du Tagliamento, et les combats de Tarvis et de Neumarkt, devenu colonel, il accompagna bientôt le général en chef Brune en Helvétie, porta vingt-trois drapeaux au Directoire, fut fait officier général; et, quoique désigné pour faire partie de l'expédition d'Égypte, fut renvoyé en Italie comme chef d'état-major du général Brune, au moment où l'on s'y préparait de nouveau à la guerre contre l'Autriche.

A cette époque le héros de la Russie, Suwarow, traversait l'Europe, pour venir se joindre à l'armée autrichienne en Italie, pendant qu'un autre corps d'armée russe allait appuyer les opérations de l'armée anglaise en Hollande. Le général Brune fut retiré du midi pour aller combattre au nord le duc d'York, que plus tard il défit complètement à Alkmaër; le général Joubert vint remplacer Brune en Italie. L'un et l'autre devait emmener avec lui son chef d'état-ma-

jor; mais Joubert arrivé seul à Milan, attendant le sien qui le suivait, et pressé d'ailleurs par les circonstances, pria le général Brune de lui laisser provisoirement le général Suchet. Il lui suffit de quelques jours pour le juger; il reconnut bien vite ses talents, son activité, sa connaissance parfaite du pays et de l'armée; et il demanda au Directoire de le garder définitivement comme un homme nécessaire sur ce théâtre. Il l'obtint; mais peu après, avec l'indépendance de caractère qui lui était naturelle, s'étant trouvé en opposition contre quelques-unes des vues du gouvernement, il fut puni dans la personne de son chef d'état-major. Par un arrêté du Directoire, Suchet reçut ordre de rentrer en France dans trois jours, sous peine d'être inscrit sur la liste des émigrés; mesure sans exemple peut-être, envers un militaire combattant aux armées pour la défense de son pays. Suchet dut obéir; Joubert résigna son commandement, et fut remplacé par Scherer.

La campagne de l'an VII, ou de 1799, quoiqu'elle ait été désastreuse pour la France, fut conçue d'après un plan qui ne manquait ni de grandeur ni de hardiesse. L'occupation

de la Suisse était la base de ce plan. Cette mesure, plus militaire encore que politique, entrait dans la défensive obligée d'une république, qui sentait son incompatibilité avec le reste de l'Europe. Les Suisses seuls avaient le droit de s'en plaindre, encore ont-ils été divisés sur ce point : mais malgré le blâme dont elle a été l'objet, de la part même de quelques Français, elle est plus facile à justifier que l'assassinat de Rastadt, ou que l'incendie de la flotte de Copenhague. Nos deux grandes armées devaient combattre les Autrichiens dans les plaines de Souabe et d'Italie, pendant que d'autres corps, partis des Grisons et de la Valteline, s'empareraient des sources de l'Inn et de l'Adige, pour commander la position du Tyrol, et menacer le flanc et les derrières des armées autrichiennes, avant l'arrivée de l'armée russe. Deux généraux furent choisis pour cette opération importante, le général Lecourbe, l'un des premiers de l'armée dans la guerre de montagnes, et le général Dessolle (1). Tous deux

(1) Le théâtre de la Valteline avait été illustré par le duc de Rohan au commencement du dix-septième siècle. Sur la fin du

réussirent d'une manière brillante à remplir la tâche qui leur était imposée. Mais la perte de la bataille de Stokach, celle des deux batailles de l'Adige, renversèrent entièrement le plan de campagne primitif. La perte de l'Italie et de l'Allemagne en fut la conséquence; et sans la défense énergique de Massena en Suisse, la France elle-même était envahie dès cette époque.

Le général Suchet, mandé à Paris, n'avait pas eu de peine à faire tomber les frivoles accusations portées contre lui; il fut envoyé à l'armée du Danube, devenue armée d'Helvé-

---

dix-huitième, le général Dessolle y éleva un trophée à la gloire française. A la tête d'une brigade de quatre mille cinq cents hommes, il pénétra, par des montagnes presque impraticables, jusqu'à Tauffers, où Laudon était retranché avec une forte division. Le général Dessolle ne craignit pas de l'attaquer, le manœuvra habilement, lui coupa la retraite sur Glurens, et le força de quitter la vallée de l'Adige, laissant au pouvoir des Français son artillerie et plus de quatre mille prisonniers. Un ennemi, bon juge en cette matière, le prince Charles, en parlant de ce fait d'armes dans son livre sur la campagne de 1799, dit : *La vigueur que le général Dessolle mit dans l'exécution de son plan répondit à la justesse de ses vues, et montra la résolution d'un homme sûr de son fait, marchant avec confiance au but qu'il se propose.*

tie. Massena lui donna à commander une brigade détachée dans les Grisons. Il y défendit successivement avec vigueur les positions de Davos, de Bergun et de Splugen. Mais quand on eut perdu le col retranché de Luciensteig, il se trouva séparé de l'armée, entouré de forces supérieures, et menacé de rester sans retraite dans la vallée de Dissentis. Sa résolution et sa présence d'esprit le tirèrent de ce mauvais pas. Il passa sur un lac glacé à Ober-Alp, rentra dans la vallée d'Urseren, rétablit les communications interrompues avec la division Lecourbe à Aïrolo, et ramena en ligne dans l'armée sa troupe que pendant plusieurs jours on avait crue perdue. Massena s'écria : *J'étais bien sûr que Suchet me ramènerait sa brigade.* Peu de temps après, Chérin le chef d'état-major général fut tué; Suchet fut nommé pour le remplacer, et devint ainsi rapidement le second de celui qui commandait alors la principale armée de la France.

Par une conception aussi belle, et une exécution plus vigoureuse que Dumourier en Champagne, Massena en Suisse sauva la France et rompit la coalition, en gagnant

la bataille de Zurich et en battant Suwarow. Suchet n'eut point le bonheur de prendre part à ce triomphe éclatant. Une révolution intérieure, celle qui a pris le nom du 12 floréal, changea une partie du gouvernement directorial. Joubert fut immédiatement désigné pour commander l'armée d'Italie. Sa première condition fut qu'on lui rendît son chef d'état-major Suchet, avec le grade de général de division. Suchet s'empressa de rejoindre Joubert, et arriva avec lui à Gênes. Moreau, dont la modestie était aussi grande que le talent, avait combattu sous les ordres de Scherer; et pour le salut de l'armée, il en avait reçu le commandement sur le champ de bataille de Cassano, au moment où déjà vaincue elle allait périr, si une main plus habile n'eût pris la direction. La Providence préparait encore une fois le salut de l'armée d'Italie par le même homme, et dans une circonstance analogue. Joubert avait ordre de livrer bataille: Moreau, devenu nécessaire au Directoire, allait partir pour Paris, où on lui destinait un nouveau commandement, et où ses conseils étaient désirés et attendus. L'ame de Joubert était trop grande et trop élevée pour

songer à autre chose qu'au bien de la France. Il pria son prédécesseur de rester, et de conserver le commandement. Moreau, toujours dévoué, accepta de servir jusqu'après la bataille auprès de son collègue, comme son aide-de-camp. Ce combat de générosité fut une faveur de la fortune: les premiers coups de fusil de Novi renversèrent mort le général Joubert. Toute l'armée, sans ordre ni avertissement, demanda à Moreau ce qu'il fallait faire : il soutint l'honneur des armes; Gouvion Saint-Cyr assura la retraite; l'armée battue rentra dans ses positions, et continua d'occuper Gênes et la Rivière.

Le général Suchet pleura son ami le général Joubert, et reçut ordre d'attendre, en sa qualité de chef d'état-major, l'arrivée du général Championnet désigné pour commander en Italie. Moreau, pendant un mois qui s'écoula jusqu'à cette arrivée, se trouva en relations directes et journalières avec Suchet, reconnut tout de suite en lui les mêmes qualités qui, un an auparavant, avaient conquis l'estime de Joubert, et se plut à dire en partant à un ami de Suchet qu'il affectionnait: *Votre général est un des premiers chefs*

d'état-major de l'armée française. Cet éloge avait un prix particulier dans la bouche du chef illustre, qui partait alors pour aller commander, sur le Rhin, l'armée avec laquelle l'année suivante il fit de si grandes choses, et qui avait lui-même un chef d'état-major tel que le général Dessolle.

Championnet, à peine arrivé dans la Rivière de Gênes, mourut à Antibes d'une maladie contagieuse, le cœur brisé du chagrin qu'il éprouvait en voyant l'armée dans l'état de délabrement et de misère le plus effrayant. Les soldats manquaient non-seulement de solde, d'habits, de souliers, mais de pain et de munitions. La désorganisation gagna des régiments entiers : les soldats désertèrent en masse, laissant seuls aux avant-postes en face de l'ennemi leurs officiers et sous-officiers, que l'honneur retenait au drapeau. Ils se rendirent ainsi à la frontière de France, pour demander des vivres, observant en route la discipline, écoutant sans murmures la voix de leurs généraux qui cherchaient à les retenir, mais continuant leur route avec une sombre résolution, et disant : « Donnez-nous des souliers, « du pain et des cartouches, et nous sommes

« prêts à retourner. » Telles furent les dernières difficultés contre lesquelles le général Suchet eut à lutter à la fin de la pénible campagne de l'an VII. L'avénement de Napoléon au pouvoir, et l'envoi de Massena en Italie avec quelques troupes, mirent un terme au découragement que cet état de choses avait produit, et préparèrent bientôt un changement de fortune.

A cette époque, on commença à créer dans l'armée des lieutenants-généraux commandant plusieurs divisions. Le général Suchet, chef d'état-major de Joubert et de Championnet, se trouvait par leur mort sans destination, et il rentrait en France, lorsque le vainqueur de Zurich arriva de Suisse pour prendre le commandement de l'armée d'Italie, amenant comme chef d'état-major le général Oudinot. Massena rencontra Suchet à Fréjus : il le connaissait depuis long-temps; il le retint en lui donnant le commandement du centre, tandis que lui-même avec l'aile droite allait se renfermer dans Gênes, dont il prolongea la défense avec tant de gloire. Le lieutenant-général Suchet se trouva avec deux ou trois faibles divisions, qui numérique-

ment en valaient à peine une bonne, chargé de défendre la Rivière du Ponent et le territoire français. Tout faisait craindre qu'un revers n'attirât les Autrichiens jusque sur notre frontière: c'est ce qui arriva en effet. Séparé de Gênes et du général en chef, le lieutenant-général commandant le centre lutta pendant un mois contre le nombreux corps autrichien du général Elnitz, qui, après plusieurs affaires vaillamment disputées, se rendit maître des positions principales, et força les Français d'évacuer Nice. Le général en chef ennemi Mélas crut le moment venu de pénétrer en France, et s'avança lui-même jusqu'au Var. Acculé sur ce point, le général Suchet ne pouvait plus être secouru que par des renforts de l'aile gauche, ou corps d'armée des Alpes; il s'empressa de les demander au premier consul (1); en même temps

---

(1) Son aide-de-camp Ricard (aujourd'hui lieutenant-général), porteur de dépêches pour Paris, fut obligé de courir après le premier consul jusqu'à Dijon, à Genève et à Lausanne. Là il put enfin remplir sa mission, et exposa la position critique du faible corps qui couvrait les départemens de la Provence. Déjà l'armée de réserve était en pleine marche pour passer le Saint-Bernard. Comptant sur la vigueur de Suchet

il prit la résolution de défendre à outrance le défilé du pont du Var, contre toutes les forces ennemies. Son corps s'élevait à peine à sept ou huit mille hommes; mais c'était pour la plupart des troupes aguerries, et bien commandées. Il comptait sous ses ordres les généraux Clauzel, Pouget, Rochambeau, Garnier, Beaumont, Bardenet, Dambarrère, les braves Jablonowski, Seras, Campana, Roguet, Sémélé; le colonel Préval était chef d'état-major, et le général Campredon dirigeait les travaux du génie. Une tête de pont, construite rapidement à la rive gauche du Var, fut armée et mise en état de défense; on éleva des batteries de canon sur la rive droite; et des mortiers furent placés près de l'embouchure du fleuve, où des bâtiments anglais étaient embossés. Dans cette attitude, le général Suchet attendit de pied ferme l'attaque des Autrichiens. Trois

pour la défense du Var, Napoléon voyait avec plaisir Mélas s'enfoncer dans les Alpes maritimes, et laisser ouvertes devant lui les plaines de la Lombardie. Il plia la dépêche, et écouta l'aide-de-camp avec la plus grande sérénité. En ce moment un ministre entra dans le cabinet; Napoléon s'avança vers lui en riant, et lui dit: *je tiens Mélas dans ma poche.*

tentatives de vive force, répétées avec acharnement et avec un grand déploiement de moyens, vinrent échouer au pied de ses retranchements, et devant la valeur de nos troupes. Les attaques cessèrent, et la flotte s'éloigna. Le général Suchet avait laissé une garnison dans le fort Montalban, point élevé qui domine Nice; et, par l'heureux essai d'un moyen nouveau à la guerre, il correspondait télégraphiquement avec le commandant du fort. Il fut ainsi informé avec promptitude du mouvement de l'armée autrichienne, qui reprenait la route du Piémont. Sans connaître encore la cause de cette retraite inattendue, il jugea, avec la sagacité qui lui était propre, que c'était le moment d'agir. Il se mit avec ardeur à la poursuite d'Elnitz, l'attaqua, le battit dans plusieurs marches rapides, occupa la Rivière, franchit les montagnes, et entra dans la vallée de la Bormida, après avoir pris six drapeaux, trente-trois pièces de canon et près de quinze mille prisonniers. Gênes succombait alors après la plus héroïque résistance; mais, dans ce moment-là même, la fortune de la France se relevait à Marengo. L'avant-garde du général Suchet s'avança

jusqu'à Acqui; Mélas, menacé sur ses derrières, fut obligé de détacher un corps de ce côté, comme l'attestent les relations autrichiennes. Cependant le général en chef Massena, retournant en France d'après la convention de Gênes, donna l'ordre formel et itératif au corps du centre de rentrer à Savone : ce corps fut de là envoyé pour réoccuper la ville de Gênes, rendue aux Français après la bataille. La défense du Var fut une page glorieuse de la vie du maréchal Suchet : le ministre de la guerre Carnot lui écrivit pour le féliciter de sa conduite, et compara le pont du Var aux Thermopyles. En effet, dans cette circonstance, il avait sauvé le midi de la France, et contribué pour sa part à l'immortelle victoire qui ramena les Français en Italie.

L'année suivante, il commandait encore le centre, composé des divisions Gazan et Loison; à la droite était le lieutenant-général Dupont, commandant les divisions Monier et Watrin. Le général en chef Brune voulait passer le Mincio en présence de l'armée autrichienne aux ordres du général Bellegarde. Les préparatifs du passage furent masqués à l'ennemi par diverses démonstrations sur la

ligne, et s'effectuèrent définitivement à Monzambano. Un pont y fut construit en face de Salionzo, le 24 décembre 1800 (1). Toute l'armée eut ordre de se réunir à Monzambano à la pointe du jour. L'avant-garde, l'aile gauche et la réserve en étaient très-rapprochées : le centre devait les rejoindre en quittant la position de la Volta, et, chemin faisant, commencer une fausse attaque à Borghetto. La droite seule, au lieu de suivre le mouvement général, devait remplacer le centre en avant de la Volta, de là jeter un pont, et exécuter un passage en face de Pozzolo, afin de diviser l'attention de l'ennemi. Ces dispositions s'exécutèrent à point nommé; mais, par une cause qui n'a jamais été suffisamment expliquée, un contre-ordre arrêta tout ce mouvement lorsqu'il s'achevait, et renvoya chacun dans ses positions jusqu'au lendemain. Heureusement un brouillard épais déroba aux ennemis une partie de nos marches et contre-marches. Le général Suchet, en repassant devant Borghetto, emmena les troupes qu'il y avait lais-

(1) Ce jour, qui correspondait au 3 nivôse an 9, fut le même où la machine infernale sauta à Paris.

sées combattant, et reprit avec ses deux divisions le chemin de la Volta. Un feu vif aux bords du Mincio attire son attention : il accourt au galop près du général Dupont, et lui annonce le contre-ordre. Celui-ci suivant les premières dispositions avait opéré le passage ; toutes ses troupes étaient sur la rive gauche, aux prises avec l'ennemi, et menacées par le gros de l'armée autrichienne accourant pour combattre l'attaque qui devait d'abord n'être que simulée, mais qui devenait ainsi la véritable. Le général Dupont exposa à son collègue, que loin de pouvoir se retirer, il avait au contraire besoin d'être soutenu, pour ne pas succomber dans une position aussi hasardée. On a vu quelques exemples de généraux, qui, sous prétexte de n'avoir pas d'ordres, ou même malgré des ordres formels, ont hésité de se compromettre pour secourir des camarades en danger. Le général Suchet aimait trop son pays pour voir des Français exposés sur un champ de bataille, et rester inutile spectateur. Il promit au général Dupont de ne pas l'abandonner; tous deux, d'un commun accord, firent part au général en chef de l'état des choses, l'invi-

tèrent à venir sur les lieux ou à envoyer ses ordres, et se concertèrent pour soutenir glorieusement le choc qui se préparait. A peine une brigade du centre venait-elle d'arriver sur l'autre rive du Mincio, que les Autrichiens dirigèrent contre le pont une attaque vigoureuse. A l'aide de l'artillerie qui couronnait les hauteurs de la rive droite, cette attaque fut repoussée. Le moment était critique; la perte du pont aurait forcé de se jeter à l'eau, ou de poser les armes, toutes les troupes françaises à la rive gauche. Deux autres brigades suivirent la première; le général Dupont, quoique inférieur en nombre malgré ces renforts, non-seulement résista à l'armée ennemie, mais la força à la retraite, et termina la journée en faisant quatre mille prisonniers et conservant le champ de bataille. On pourra aisément se figurer l'union qui s'établit entre les soldats de la droite et ceux du centre, pendant le reste de la campagne et de la guerre.

Lieutenant-général avant trente ans, le maréchal Suchet dans ce grade (car c'en était un alors équivalent à celui de commandant d'aile), s'était essayé au commandement en

chef. On a vu que, précédemment, dans le grade de général de brigade et de général de division, il avait été successivement le chef d'état-major de Brune et de Joubert, de Moreau, de Championnet et de Massena. Le général Suchet possédait toutes les qualités d'un major-général : aussi quand il a été général en chef, l'emploi de son chef d'état-major a été une tâche facile. Mais ce qui le distingue de beaucoup d'autres, c'est d'avoir réuni deux choses opposées ou rarement compatibles. Celui qui reçoit les idées d'un autre, pour en être l'interprète, fait en cela peu d'usage de la faculté la plus énergique de l'homme, celle de vouloir et d'agir par lui-même. Rester ainsi habituellement le second, n'est pas un bon moyen de devenir le premier; pour un homme ordinaire, ce serait peut-être à la longue le moyen de s'en rendre incapable. Le général Suchet avait naturellement cette ambition, qui, dans toutes les carrières, est le premier stimulant, et qui souvent n'est que l'instinct du talent sûr de ses forces. Il savait que le commandement des troupes est la partie essentielle du métier de la guerre, le véritable champ où l'on peut recueillir des faits pour

s'instruire, saisir des occasions pour se distinguer. Après avoir été chef d'état-major des armées d'Italie et d'Helvétie à la fin de la première guerre, inspecteur-général d'infanterie en France dans l'intervalle de la première paix, il oublia qu'il avait été lieutenant-général, et l'égal de ses chefs, pour demander le commandement d'une division. Le maréchal Soult venait d'être placé à la tête du camp de Boulogne : la division Suchet s'y fit remarquer par sa tenue, sa discipline, son instruction, au milieu d'une armée de modèle qui, en Allemagne et en Pologne, prit une ample part dans tous les triomphes de la grande armée. Cette division se composait de cinq régiments d'infanterie, les 17e léger, 34e, 40e, 64e et 88e de ligne, conduits par les colonels Vedel, Dumoustier, Legendre, Chauvel, Curial, et commandés successivement par les généraux Compans, Valhubert, Beker, Claparède, Reille, Girard. Elle devint la 1re du 5e corps, sous les ordres du maréchal Lannes, duc de Montebello, le lieutenant de confiance de l'empereur sur les champs de bataille. Le général Suchet avait depuis longtemps l'estime du maréchal Lannes; il la jus-

tifia brillamment à la tête de sa division, contre les Autrichiens, contre les Prussiens et contre les Russes.

A Ulm, lorsque par la plus habile manœuvre l'armée française, réunie concentriquement autour de Mack, attaqua la place où il se laissait renfermer avec son armée, cette division enleva les retranchements du Michelsberg, et une partie du 17e pénétra audacieusement jusque dans un ouvrage avancé, ayant le colonel Vedel à sa tête.

A Austerlitz, le 5e corps formait l'aile gauche de l'armée, tenant sur deux lignes d'infanterie la grande route de Brunn à Olmutz, le 17e détaché au Santon, les hussards et chasseurs en avant de son front, les dragons et les cuirassiers en arrière. L'effort des Autrichiens et d'une aile de l'armée russe, celui de toute la cavalerie combinée, se portèrent là sur les maréchaux Murat et Lannes. La division Suchet vit les cavaliers ennemis pénétrer jusque dans les intervalles de ses bataillons, et, comme les mamelouks en Égypte, succomber ou fuir devant une infanterie calme et inébranlable sous ce choc furieux. Par un changement de front hardi, nos deux maré-

chaux séparèrent le centre de l'ennemi de sa droite, qui fut rejetée, battue et poursuivie, jusqu'au-delà du champ de bataille, pendant que le maréchal Soult décidait glorieusement la victoire à l'autre extrémité de la ligne.

A Saalfeld, la même division, toujours avant-garde du 5e corps, porta le premier coup à l'armée prussienne en battant le corps d'armée du prince Louis, qui périt lui-même de la main d'un de nos brigadiers de hussards.

Trois jours après à Iéna, la veille de la bataille, elle fut établie la première à l'entrée du plateau étroit qu'il fallait occuper, en présence de l'armée saxo-prussienne déployée en arrière. Napoléon, comme Archimède, ne demandait qu'un point pour appuyer son levier; c'est de là qu'il ébranla l'Europe jusque dans ses fondements. La nuit, on fut obligé d'ouvrir une route aux flambeaux pour amener l'artillerie. L'empereur bivouaqua au milieu du 40e régiment; seul avec le général Suchet, il passa deux heures de la nuit à parcourir la ligne des avant-postes. Le 14 octobre au matin il fit attaquer, toujours par la même division, ce plateau

que défendait toute l'avant-garde ennemie. Le général Suchet enfonça, pour ainsi dire, les portes du champ de bataille, sur lequel nos autres corps d'armée vinrent ensuite se former pour l'attaque générale. Il combattit encore à la seconde position, et prit dans cette journée vingt-huit bouches à feu. Vers le soir, pendant qu'à Auerstaedt la constance du maréchal Davoust triomphait du duc de Brunswick et du roi de Prusse en personne, la cavalerie du grand-duc de Berg arriva près de l'empereur, et fut chargée d'achever la déroute du prince de Hohenlohe vaincu, en retraite sur Weymar. L'infanterie du général Suchet suivit ce mouvement, et descendit dans la plaine. Là une première colonne de prisonniers, de cinq ou six mille hommes, passant près de lui sur la grande route, un officier supérieur qui marchait en tête, la figure ensanglantée de coups de sabre, le prit par la botte et lui adressa ces paroles : « *Mon général, je vous prie, une réponse à cette seule question : nous sommes-nous battus aussi bien que les Autrichiens à Austerlitz?* »

Le 26 décembre à Pultusk fut une de ces

journées où la valeur et l'habileté, même victorieuses, s'arrêtent devant les éléments et la fortune. La division de cavalerie du général Beker, et quatre régiments de la division Suchet, furent opposés une partie du jour à quarante mille Russes commandés par le général Kaminski, et parvinrent à les contenir, tandis que l'empereur avec le gros de ses forces marchait sur Golymin et Makow, pour battre le corps de Buxhœwden et tourner celui de Kaminski. La division Suchet eut beaucoup à souffrir dans cette lutte longue et inégale : le soir, la division Gazan à droite, un régiment de la division Gudin à gauche, vinrent soutenir le combat; et à la nuit, les Russes se mirent en retraite. Mais la manœuvre de l'empereur avait échoué. Depuis huit jours, d'effroyables pluies avaient rendu les chemins totalement impraticables. Il fut impossible d'arriver au corps du général Buxhœwden; sans ce contre-temps, la campagne se terminait peut-être sur les bords de la Narew par la destruction d'une armée entière. Moins heureux que le maréchal Davoust à Auerstaedt, le maréchal Lannes eut comme lui l'honneur des armes et du champ

de bataille : mais son combat isolé ne fit point partie d'une victoire générale et décisive, et le complément nécessaire manqua à la gloire de Pultusk.

A Ostrolenka, la division Suchet vint à son tour appuyer la division Gazan, dans un combat qui coûta la vie au brave général Campana, et où Suwarow le fils fut blessé, lorsqu'il marchait en colonnes serrées sur la batterie du capitaine Rainder, qui l'attendit à vingt pas, et, par une décharge à bout portant, mit toute sa troupe en désordre et en fuite.

Le 5[e] corps fut appelé en Espagne à la fin de 1808. Le général Suchet s'y trouva de nouveau sous les ordres du duc de Montebello au siége de Saragosse; et ce fut ce maréchal qui le désigna à l'empereur comme le plus digne de commander en Aragon, lorsqu'il partit pour la campagne d'Allemagne, où il devait trouver une mort glorieuse sur le champ de bataille d'Essling.

Ce coup-d'œil rapide sur les principaux faits d'armes de la vie du maréchal Suchet, dans sa première partie, montre ce qu'il avait été avant de devenir général en chef de l'armée d'Aragon. Ce qu'il fut depuis cette époque,

et quels sont ses plus beaux titres à l'estime, on l'apprendra pleinement en lisant ce qu'il a écrit lui-même de ses dernières campagnes. Tous les amis de la gloire militaire, de la gloire française, reconnaîtront en lui la réunion des vertus de l'homme et des talents du guerrier. En admirant ses succès, ils en apprécieront la difficulté. A son arrivée en Aragon, tout était à organiser ou à refaire; il fallait refondre et retremper en quelque sorte son armée; mais avant tout il fallait vaincre et subsister. Cette double nécessité fut peut-être sa plus rude épreuve dès le début. Aussi la bataille de Maria, et les moments qui la précédèrent, forment l'instant critique et comme le nœud de l'action retracée dans ces Mémoires. Tous les embarras à la fois assaillirent le nouveau chef, avant qu'il eût pu se reconnaître et assurer son terrain : s'il eût succombé alors, il n'avait plus le temps de se relever, et la carrière à peine ouverte se refermait devant lui. Mais sa constance se roidit contre l'obstacle, et le surmonta. Ce premier pas fut décisif; il commença la série des succès éclatants qui ont couronné jusqu'à la fin ses opérations en Espagne.

C'est un spectacle intéressant de le voir, maître de l'Aragon après la double victoire de Maria et de Belchite, s'en assurer la possession par de bonnes mesures administratives, et préparer ainsi la conquête des provinces voisines. Aussi se trouva-t-il prêt, quand l'empereur le chargea d'aller prendre les places de la Catalogne. Il s'en empara par des siéges mémorables, dont les détails offrent une instruction aussi utile que variée. A Lerida, il débute par un investissement rapide, et ensuite attend sans agir Henri O-Donell, qui vient prématurément secourir la place : il le bat; aussitôt il pousse vivement les travaux du siége, prend la ville d'assaut, et, par une manœuvre aussi prompte qu'adroite, force le château à capituler sans coup férir. A Tortose, que de persévérance dans les préparatifs, quelle vigueur dans l'opération, quelle audace dans le dénoûment! Sa résolution personnelle détermine la reddition, à l'instant où la garnison semble prête à méconnaître la voix de son gouverneur. A Tarragone, la moitié du succès est déjà assurée avant le siége même par la décision du général, qui saisit à propos le moment de

marcher sur cette place, quand celle de Figuères vient de tomber. Par ce mouvement il déconcerte d'abord la garnison et l'armée de secours. L'attaque et la défense de Tarragone semblent quelque chose de gigantesque; ce sont plusieurs siéges en un seul; c'est un ensemble et une suite d'efforts héroïques, de courage, de constance, d'opiniâtreté, de fureur, qui se terminent par un fait d'armes éclatant et terrible, et rappellent la chute de l'antique Numance. Le récit de ces opérations consécutives, qui se préparèrent et se secondèrent les unes les autres, présente dans le chef qui les dirigeait l'assemblage des plus hautes qualités militaires. Il en est une dont les effets se reproduisent souvent, et qui sera appréciée : c'est l'art de profiter d'un succès pour en obtenir un autre. Le général Suchet était éminemment doué du talent de se mettre tout de suite en possession des avantages d'une position donnée. A peine a-t-il vaincu le général Blake à Maria, qu'il le poursuit et l'atteint à Belchite, le disperse ou le détruit. En entrant dans Lerida, il fait partir des troupes pour investir Mequinenza; et bientôt, pendant que ce fort capitule en-

core, il songe déjà à Tortose, et envoie occuper Morella sur la frontière de Valence et de Catalogne. Ainsi quand le gouvernement, en recevant le rapport d'une opération terminée, prescrivait d'en commencer une nouvelle, ses ordres étaient devancés, et souvent même exécutés au moment où ils arrivaient. De Tortose le général Habert marche immédiatement sur le col de Balaguer, s'empare du fort Saint-Philippe, et ouvre la route qui conduit à Tarragone. Enfin la Catalogne avait à peine entendu le retentissement de la chute de Tarragone, prise d'assaut le 28 juin, et déjà le 29 le maréchal Suchet se porte à Barcelone; il dirige des colonnes sur Vich, entoure le Mont-Serrat, enlève cette formidable position, et complète la soumission de la basse Catalogne. En signalant cette conduite, on doit faire remarquer que ce n'était pas seulement de l'activité, mais de l'habileté en même temps. C'était s'éloigner du reproche fait à Annibal, *vincere scis, victoriâ uti nescis;* c'était s'approcher de l'éloge donné à César, *nil actum reputans, si quid superesset agendum.*

La narration du maréchal porte avec elle

c.

la preuve de sa véracité. Quand la réussite manque à ses efforts, il ne le dissimule point, et donne les faits comme ils se sont passés. En arrivant en Aragon, il échoue devant Alcañiz; sa persévérance n'en a que plus de mérite, et le succès qui la suit fait honneur à son caractère comme à son talent. A Sagonte pressé par ses ordres, par le temps et les circonstances, il livre une escalade et un assaut, que la difficulté des lieux et la valeur des assiégés font manquer. Mais Blake vient livrer bataille; le général français le défait complètement, comme à Maria, par la supériorité de sa manœuvre, et prend Sagonte en rase campagne. Son armée est aussi exercée aux grands mouvements de tactique, que redoutable par son courage : il enveloppe et renferme dans Valence, avec une précision calculée, une armée ennemie tout entière. Il emploie à dessein le bombardement, pour intimider les Valenciens, et se fait ouvrir les portes au lieu de les forcer. Dans cette victoire, un fait brille d'autant d'éclat que la victoire même. Valence était une ville riche et peuplée; les soldats de l'armée d'Aragon étaient entrés dans plusieurs places autre-

ment que par capitulation; le vainqueur veut aller au-devant du danger, et rendre le pillage impossible. Il s'arrête aux portes de la ville; il reste trois jours au camp avec les soldats, pendant que la force et l'autorité s'établissent en ville par ses soins et par son ordre. Quand il est assuré du résultat de ces sages dispositions, il fait son entrée à la tête de ses troupes, et pour première récompense il est reçu aux acclamations des habitants.

L'occupation du pays de Valence mit l'armée d'Aragon aux prises avec une armée anglo-hispano-sicilienne : des soldats anglais débarquèrent à Alicante, pour coopérer avec les Espagnols aux mouvements que Wellington dirigeait contre les principales armées françaises. Le maréchal Suchet s'empressa de chercher des occasions pour tâter ces nouveaux ennemis. A Biar, il les joint et les force à reculer : dans ce combat, il apprécie la régularité de leurs déploiements, et la rapidité de leurs feux. Le lendemain, à Castalla, il veut les entamer et ne peut y parvenir. La fortune reste à peu près égale entre les deux chefs. Mais peu après, Murray dé-

barque devant Tarragone, et entreprend de l'assiéger. Avec une rapidité prodigieuse Suchet le suit, et secondé par un mouvement de l'armée de Catalogne, le force à se rembarquer, abandonnant ses canons et l'entreprise. Le maréchal mettait du prix à ce succès : après avoir gagné des batailles et pris des places, les unes par capitulation, les autres de vive force; après avoir, en les assiégeant, battu des armées de secours, il se félicitait d'avoir lui-même fait lever un siége. Il aspirait encore à combattre et à vaincre sur un champ de bataille le corps anglais qui lui était opposé. A Ordal, il obtient ce triomphe; mais des retards dans la manœuvre l'arrêtent devant Villa-Franca, et Bentinck, avec qui il espérait se mesurer, profite de la circonstance pour éviter une action générale.

Le maréchal Suchet, à la tête de l'armée d'Aragon, a surpassé tout ce que sa réputation promettait. Ses cinq campagnes montrent partout le coup d'œil et l'habileté d'un grand capitaine. La continuité de ses succès se détache comme un brillant épisode, souvent comme un contraste, au milieu des

vicissitudes de la guerre d'Espagne. Non seulement il a mérité une couronne civique de son armée et de son pays; il en a obtenu une de ses ennemis mêmes. Un tel résultat était, plus encore que des victoires, propre à terminer cette guerre, qui avait pour but de donner un nouveau gouvernement à l'Espagne. Faire honorer et aimer le nom français par les étrangers, sera toujours bien servir la France. L'empereur en jugea ainsi dans le temps, puisqu'il fit imprimer ce qui suit dans le *Journal de l'Empire* du 28 janvier 1812.

« Les victoires de M. le maréchal Suchet « avaient sans doute fait prévoir la prise de « Valence. Mais la durée du siége de Sara- « gosse et la défense opiniâtre de Tarragone « pouvaient faire craindre que la marche « triomphante de l'armée d'Aragon ne fût un « moment ralentie, et qu'une place fortifiée « par tant de travaux, asile de tant de sol- « dats, ne dût être achetée par des sacrifices « proportionnés à son importance. Aussi la « nouvelle de cet événement a-t-elle causé une « grande sensation dans Paris.

« La capitulation de Valence a été en

« même temps la prise d'une armée. C'était « la seule qu'eussent les insurgés dans les « provinces orientales; elle était composée « de leurs meilleurs généraux, et de toutes « les troupes régulières qui restaient à l'Es- « pagne.

« L'esprit d'insurrection refroidi est au « moment de s'éteindre; et ce résultat est dû, « non seulement aux armes du maréchal Su- « chet, mais à la sagesse qui a dirigé sa con- « duite, à la modération qui a dicté ses me- « sures, à la fermeté qui a présidé à leur « exécution. Les provinces conquises par lui « ont été des provinces pacifiées. Son arri- « vée en Aragon y a ramené la tranquillité. « Dans sa marche depuis Saragosse jusqu'à « Valence, la paix a constamment suivi la « victoire. Aucune insurrection n'a fait reve- « nir le général sur ses pas; aucune place n'a « survécu à ses efforts. Lerida, écueil d'un « grand capitaine, l'a reçu dans son sein; « Tarragone a senti sa juste vengeance; Mé- « quinenza, Tortose, ne semblent l'arrêter « que pour lui donner le temps de s'affermir. « La bataille de Sagonte, comme celle d'Al- « manza, lui a soumis le royaume de Valence :

« mais il n'est point arrivé, comme le duc « d'Orléans, le lendemain du combat; et plus « heureux ou plus habile que le duc de Ber- « wick, les avantages qu'il remporte se suc- « cèdent avec plus de rapidité, et ont une « influence plus immédiate sur les destinées « de l'Espagne. Aussi la campagne du duc « d'Albufera peut-elle être comparée avec plus « de raison à celle du duc de Vendôme, quoi- « qu'elle ait eu lieu sur un théâtre différent. « Les obstacles que rencontra le vainqueur « de Villaviciosa ne peuvent pas toutefois être « mis en parallèle avec ceux que le maréchal « Suchet a détournés par sa prudence, ou sur- « montés par son courage. Au reste, il avait « prouvé depuis long-temps qu'il savait allier « ces deux qualités rarement unies. Son nom « se trouve dans le récit des victoires les « plus mémorables du règne de Sa Majesté; à « Austerlitz, à Iéna, à Pultusk, et dans une « multitude de combats, la division Suchet a « été citée avec honneur; déjà lors du siége de « Gênes, ce général avait arrêté sur le Var « l'invasion des armées étrangères, et sem- « blait préluder aux brillantes victoires, qui « ont attiré sur lui les regards de son pays et

« les faveurs de son souverain. L'éclat des « dignités qui lui sont accordées rejaillit sur « les troupes qu'il commande. »

Dans sa carrière militaire, le duc d'Albufera a toujours ambitionné les éloges de Napoléon. Dès l'armée d'Italie, le général en chef avait distingué *le chef de bataillon Suchet blessé glorieusement*, dit le bulletin, *à Cerea en combattant à la tête de son corps.* Depuis, il l'avait suivi et apprécié dans tous ses grades, l'avait employé avec préférence dans plusieurs occasions, et montrait pour lui une estime mêlée de bienveillance. Dès qu'il l'eut essayé au commandement en chef, il se plut à voir son choix si bien justifié. Plusieurs fois il loua ses résolutions, sa conduite, ses rapports. Il disait de lui: *Ce qu'il écrit vaut encore mieux que ce qu'il dit, et ce qu'il fait vaut mieux que ce qu'il écrit: c'est le contraire de bien d'autres.* La guerre le tint constamment éloigné de Paris et de la France, depuis son entrée en Espagne à la fin de 1808; ce fut pendant cet intervalle qu'il devint successivement général en chef, maréchal, duc d'Albufera, colonel général de la garde, commandant des deux armées d'Aragon et de Catalogne. Aussi

quand l'empereur le revit sept ans après, son salut fut celui-ci : *Maréchal Suchet, vous avez beaucoup grandi depuis que nous nous sommes vus*. C'est la même pensée qu'il a exprimée plus tard, en disant : « Suchet était « quelqu'un, chez qui l'esprit et le caractère « s'étaient accrus, à surprendre. » (Extrait du Mémorial de Sainte-Hélène, par Las Cases, tome II, page 19.)

On a dit que les jugements d'un grand homme sont une anticipation de ceux de la postérité, et que les paroles des mourants acquièrent dans leur bouche plus de solennité et de force. Napoléon, avant sa mort, était déjà hors du monde, comme dans un Élysée d'où il voyait la France et l'Europe, et où il aimait à s'entretenir des hommes et des choses de son temps. On lit dans les Mémoires d'O'Méara (tome I, page 461) : « J'ai « alors demandé à Napoléon, quel était le plus « habile général français? Cela est difficile à « dire, a-t-il répondu, mais il me semble que « c'est Suchet; auparavant c'était Massena, « mais on peut le considérer comme mort : « Suchet, Clauzel et Gérard, sont à mon avis « les meilleurs généraux français. »

Pour terminer ces citations, voici un des souvenirs recueillis dans le journal anecdotique de Mme Campan.

« Napoléon disait que s'il avait eu deux « maréchaux comme Suchet en Espagne, non « seulement il aurait conquis la Péninsule, « mais il l'aurait conservée. Son esprit juste, « conciliant et administratif, son tact mili- « taire et sa bravoure, lui avaient fait obtenir « des succès inouis. Il est fâcheux, ajouta-t-il, « que des souverains ne puissent pas impro- « viser des hommes comme celui-là. »

Quand à de pareils témoignages on peut ajouter celui des étrangers, tous les compatriotes du maréchal Suchet doivent s'enorgueillir d'une renommée nationale si bien acquise. Il a laissé des souvenirs durables en Italie, premier théâtre où son mérite s'est fait connaître. A Saragosse son nom a été donné à une promenade publique : à la nouvelle de sa mort, dans cette ville qu'il a habitée long-temps, des Espagnols ont spontanément montré leurs regrets, en faisant célébrer un service pour le repos de son ame. Depuis, les circonstances ont ramené les Français en Espagne, sous la conduite du prince

héritier du trône et de l'espoir de la France; ils ont trouvé son souvenir vivant en Aragon et à Valence, et ont entendu des bénédictions honorer sa mémoire.

On lit au chapitre XX de ces Mémoires (page 346, tome II), que le maréchal Suchet, après le combat d'Ordal en Catalogne, reçut du général Clinton une lettre de remercîments pour le traitement fait, dans l'hôpital de Barcelone, aux blessés anglais prisonniers. Nous transcrivons ici les expressions mêmes dont se servit le général Clinton dans cette circonstance :

« Je ne puis fermer cette lettre, sans profiter « de l'occasion qu'elle me fournit d'exprimer « à Votre Excellence la vive satisfaction que « j'ai éprouvée, en recevant le rapport que « m'a fait le colonel Otto du traitement plein « d'égards que nos soldats blessés, prisonniers « dans vos mains, éprouvent aux hôpitaux « français; noble conduite, bien digne de la « grande nation que sert Votre Excellence, et « conforme à cette générosité de sentiments, « qui a été le caractère distinctif de nos deux « patries dans nos guerres les plus acharnées, « toutes les fois que les circonstances de la

« guerre ont permis d'alléger les souffrances « et les maux des individus. Votre Excellence « voudra bien aussi agréer mes remercîments, « pour la politesse et les attentions dont, « vous-même et tout ce qui vous entoure, avez « usé envers le colonel Otto pendant sa dernière « visite à Barcelone, et dont ce colonel n'a pas « manqué de parler dans les termes de la plus « vive reconnaissance (1). »

Signé W. Clinton.

Tarragone, le 28 septembre 1813.

---

(1) « I cannot close this letter without availing myself of « the opportunity it gives me to express to your excellence the « great satisfaction I felt, in hearing the report made by colonel « Otto, of the extremely considerate treatment our wounded « soldiers, prisoners in your hands, met with in the french « hospitals; a line of conduct so highly creditable to the great « nation your excellence serves, and bespeaking that noble ge- « nerosity of sentiment which has been the distinguished cha- « racteristic of both our countries in our most obstinate wars, « whenever the circumstances of service have appeared to ad- « mit the alleviating sufferings and hardships of individuals.

« Your excellence will also be pleased to accept my acknow- « ledgements for the great civility and attention shown by « your excellence personally, and by all those around you, « to colonel Otto during his last visit to Barcelona, which the « colonel had not failed to speak of in terms the most grateful. »

Tarragona, september 28th. 1813.

Rien de plus naturel et de plus simple, que le bon accueil fait au quartier-général français à un officier distingué, comme était le colonel Otto. Quant à la lettre du général Clinton, on voit qu'elle était inspirée par le rapport qu'il venait de recevoir; et ce rapport ne fut que le récit de ce que le colonel avait entendu de la bouche des soldats anglais, en les visitant l'un après l'autre dans leurs lits. Lui-même s'en exprima avec effusion au sortir de l'hôpital, quand il vint prendre congé du maréchal Suchet: non seulement il lui rendit les actions de graces des blessés; mais encore, tant en son nom qu'au nom de son général, il lui offrit la reconnaissance de son gouvernement et de sa nation. Nous avons pensé que les Anglais et les Français liraient avec un égal plaisir, dans ces lignes rapportées textuellement, une déclaration aussi authentique, aussi positive, qui honore à la fois les sentiments du général qui la fait, et la conduite du général à qui elle s'adresse.

Ces témoignages d'une estime générale ont été complétés et couronnés par le plus auguste de tous. Le Roi a accueilli et daigné

consoler la famille du maréchal Suchet après sa mort, et s'est félicité de pouvoir lui dire, que tout ce qu'il avait appris d'Espagne lui prouvait combien le duc d'Albufera, en y faisant le bien, avait mérité et obtenu la reconnaissance des habitants. Quand un guerrier, entraîné prématurément dans la tombe après une vie illustre, y descend au milieu d'un tel cortége de regrets et de suffrages, de bonnes et de belles actions, on peut prédire que sa mémoire vivra parmi les amis de l'humanité, comme parmi les amis de la gloire.

Le maréchal Suchet, né le 2 mars 1770, est mort le 3 janvier 1826, à peine âgé de cinquante-six ans, c'est-à-dire encore dans la force de l'âge. Il était d'une taille élevée, d'une figure noble et douce. Ses yeux étaient pleins de bonté, et sa physionomie exprimait les sentiments bienveillants dont son ame était pleine. Il avait de la sensibilité, de l'imagination, et, entre autres qualités, un esprit de justice et d'indulgence, qui l'empêchait de jamais être ingrat pour un service, ou inexorable pour une faute. Aucun homme, peut-

être, ne sut concilier comme lui les mouvements d'un cœur affectueux, avec l'exercice de l'autorité. Il avait une haute estime pour le soldat. Il faut avoir vu de près toutes les épreuves d'obéissance, de privations, de fatigues, de dangers, qui saisissent le militaire depuis son entrée au service jusqu'au moment où il en sort, pour apprécier un dévouement sans cesse capable de ces sacrifices, et prêt chaque jour, à chaque instant, au sacrifice qui comprend à lui seul tous les autres, celui de la vie. Le soldat français se distingue des soldats du reste de l'Europe par une qualité brillante, que nul autre ne possède, du moins au même degré: il a de l'ame. Sa bravoure n'est point celle d'un automate; elle n'attend point l'impulsion des coups de bâton, ou d'un verre d'eau-de-vie; elle reçoit vivement l'influence morale de ses sentiments : et si cette manière d'être a ses inconvénients dans les revers, elle est pour les chefs qui savent le conduire le plus sûr moyen de vaincre. Le maréchal Suchet avait connu à fond les soldats en vivant parmi eux; il avait avec eux une sorte de sympathie; il était persuasif, et avait le don d'entraîner.

Il aimait, aussi il était aimé : dans sa division, dans son corps d'armée, chacun servait par affection, et faisait sans peine plus que son devoir. Ses soldats, en l'apercevant de loin dans les marches de jour, ou seulement en entendant et reconnaissant sa voix dans les marches de nuit, accouraient empressés, l'entouraient, le questionnaient; et la confiance, la joie ou la résignation se répandaient de rang en rang, à chacune de ses réponses toujours vives, toujours dignes et en même temps gaies et spirituelles. Par le liant comme par l'ascendant de son caractère, il savait émousser les rivalités d'armes, les jalousies de nations, et faire concourir avec zèle au but commun les Français, les Italiens, les Polonais, les Allemands, les Espagnols même qui entrèrent dans la composition de son armée. Sa réputation dans l'armée française était en quelque sorte populaire : ceux qui étaient sous ses ordres, craignaient de le quitter; ceux qui étaient ailleurs, et qui le connaissaient ou en entendaient parler, désiraient être appelés à servir sous lui. Dans l'intimité, il était bon, facile, confiant; il appréciait l'attachement, tenait compte du zèle, et

surtout du succès ; il ne savait qu'avec peine faire des reproches, et quand il en avait à exprimer, il écoutait toujours des observations avec patience et équité. L'avancement et le bien-être de sa famille militaire l'intéressaient vivement; il aimait à l'élever à mesure qu'elle le méritait, sans se séparer d'elle : aussi elle s'est presque toujours composée des mêmes officiers pendant une longue suite d'années ; et, comme sa propre famille, à sa mort elle a perdu un père.

La gravure, qui est en tête de cette édition, donne une idée fidèle de ses traits. Mais faite d'après un portrait ébauché sur la fin de sa vie par Horace Vernet, et achevé de mémoire après sa mort, elle retrace dans sa physionomie quelque chose des souffrances qui altéraient déjà sa constitution robuste, et de la tristesse qui remplissait sans doute son cœur, en voyant lui échapper une vie qu'il avait tant de sujets de regretter.

MÉMOIRES

DU

MARÉCHAL SUCHET.

CHAPITRE PREMIER.

Situation des armées françaises en Espagne. — Départ de Silésie et arrivée en Aragon du 5e corps de la grande armée. — Siége de Saragosse. — Occupation de Jaca et de Monzon. — Départ de la division Suchet pour la Castille. — Le général Suchet remplace le duc d'Abrantès dans le commandement du 3e corps. — Situation de ce corps. — État de l'Aragon. — Arrivée du général Blake en Aragon, et du général Suchet à Saragosse. — Attaque d'Alcañiz. — Retraite sur Saragosse. — Réorganisation des troupes et préparatifs de défense. — Bataille de Maria. — Bataille de Belchite. — Occupation de la ligne de la Guadalope et de la Cinca.

Dans les premiers mois de 1808, l'Espagne fut occupée par plusieurs corps d'armée français, qui, traversant les Pyrénées, s'établirent dans les 1808.

1808. places frontières, pénétrèrent à Madrid, et jusqu'en Andalousie; une escadre française mouillait en rade de Cadix, et une armée était à Lisbonne. A la fin de la même année, par suite d'événements politiques et militaires qui sont assez connus, la plus grande partie de la Péninsule était évacuée; les différents corps d'armée, maîtres de Saint-Sébastien et de Pampelune, de Barcelone et de Figuières, étaient concentrés en arrière de la ligne de l'Èbre. Ils se composaient presque entièrement de jeunes conscrits, qui n'étaient pas en état de résister à l'épreuve d'un premier revers, ni de lutter contre l'insurrection espagnole. Napoléon fut contraint de détacher de la grande armée, qui était en Prusse et en Pologne, une partie de ses vieilles bandes. Lui-même avec la garde impériale vint se mettre, au mois de novembre, à la tête des forces qu'il avait rassemblées sur le Haut-Èbre. Par un grand et rapide mouvement, avec les 1er, 2e et 4e corps il culbuta les armées espagnoles à Espinosa, à Burgos, à Somosierra, pendant que le maréchal Lannes, avec les 3e et 6e corps, battait à Tudela les généraux Castaños et Palafox. L'armée de ce dernier, forte de trente mille hommes, se réfugia dans Saragosse. L'empereur, maître de Madrid, s'empressa d'appeler à lui le 6e corps, pour marcher avec des forces imposantes sur le gé-

néral anglais J. Moore, qui s'avançait trop tard 1808.
au secours de la capitale. Joindre une armée anglaise sur le champ de bataille et la détruire, eût été pour Napoléon, dans la situation où il s'était placé, le plus utile des triomphes. Mais à peine était-il en marche dans la direction de Benavente, que les préparatifs de guerre de l'Autriche le rappelèrent en France. Le maréchal Soult fut chargé d'achever la poursuite des Anglais. Pour cette expédition, outre le 2e corps qu'il commandait directement, il eut à sa disposition le 6e corps, commandé par le maréchal Ney.

Pendant ce temps, le 1er corps, sous les ordres du maréchal Victor, occupait l'Estramadure; et le 4e corps, sous ceux du général Sébastiani, occupait la Manche. Le maréchal Moncey était en Aragon, à la tête du 3e corps; le général Gouvion Saint-Cyr en Catalogne, à la tête du 7e. Le roi Joseph, rentré dans Madrid, n'était pas pour cela maître du pays. Tous les habitants avaient pris les armes au commencement de l'insurrection. Quoique vaincus après les succès inespérés d'une première campagne, ils se préparaient de nouveau à une résistance générale : des armées se formaient de toutes parts (1). Plus

(1) Il serait difficile de présenter un tableau exact des armées que les Espagnols opposèrent à l'invasion française,

1808. nombreuses qu'aguerries, elles se ressentaient du désordre des circonstances; mais elles étaient animées d'une grande ardeur, et tiraient leur principale force de l'enthousiasme de la nation. Le nouveau roi ne pouvait s'établir qu'à l'aide des armées françaises, dont il était le généralissime, en sa qualité de lieutenant de l'empereur son frère. Les renforts arrivés de la grande armée venaient de lui rendre sa capitale; il en fallait d'autres encore, et bien des efforts répétés, pour conquérir tout le royaume.

Départ de Silésie et arrivée en Aragon du 5e corps de la grande armée.

Le 5e corps, commandé par le maréchal Mortier, était parti de Silésie le 8 septembre. Le 1er décembre il passa la Bidassoa, et il se dirigeait

---

soit dans le premier moment, soit pendant la durée de la guerre. Nous en donnerons une idée sommaire à nos lecteurs, par l'extrait suivant du *Tableau historique et chronologique de la Guerre de la Péninsule*, ouvrage espagnol qui a le double mérite d'être officiel, ce qui garantit son authenticité, et d'offrir des documents sur l'armée anglaise. Pour compléter cet aperçu, nous avons extrait du même ouvrage l'indication des armées françaises qui ont combattu dans cette guerre. Malheureusement le *Tableau historique et chronologique* ne fait point connaître la force des armées. Nous n'essaierons pas de remplir cette lacune; et, en général, nous nous abstiendrons de mettre des chiffres partout où les données positives nous manqueront.

Voyez Notes et Pièces justificatives, n° 1.

sur Burgos, lorsqu'il reçut l'ordre d'aller en Aragon remplacer le 6e corps. Les préparatifs de défense que faisait Saragosse exigeaient de nombreux et puissants moyens d'attaque; et quoique le maréchal Moncey eût sous son commandement, avec le 3e corps, beaucoup de troupes de l'artillerie et du génie, et un grand parc de siége, il fallait plus d'infanterie pour investir et assiéger une place si grande, si peuplée, pourvue de vivres, résolue à se défendre, qui quelques mois auparavant avait arrêté les Français et les avait forcés de se retirer, quoique déjà parvenus à ses portes, dans ses rues, et jusque sur ses places. 1808.

Les 3e et 5e corps combinés se portèrent le 21 décembre sur cette capitale. Le maréchal Moncey s'empara du Mont-Torrero, position qui domine la ville. Le maréchal Mortier fit investir le faubourg sur la rive gauche de l'Èbre, par la division Gazan, la 2e du 5e corps. La 1re, que commandait le général Suchet, prit part d'abord aux attaques de la rive droite contre le château d'Aljuferia ou de l'inquisition, et contre le côté ouest de la ville. Bientôt après le général Junot remplaça le maréchal Moncey à la tête du 3e corps; le maréchal Lannes vint prendre le commandement supérieur des deux corps et du siége. En arrivant il chargea le général Suchet d'opérer

Siége de Saragosse.

1809. avec sa division comme corps d'observation, et de disperser les rassemblements qui se formèrent successivement à Calatayud, et sur divers autres points de l'Aragon. Elle manœuvra sur l'une et l'autre rive de l'Èbre pendant les mois de janvier et de février. A Leciñena, le colonel Perena, qui avait réuni quatre ou cinq mille hommes dans une assez forte position, éprouva une défaite totale. Le général Suchet se rapprocha ensuite de Saragosse, où se déployaient les plus grands efforts de l'opiniâtreté espagnole. Palafox avait fait prendre les armes à toute la portion ardente et vigoureuse de la population aragonaise. Renfermée dans la capitale, elle y luttait chaque jour, pied à pied, corps à corps, de maison en maison, d'un mur à un autre, contre l'adresse, la persévérance, l'audace sans cesse renaissante de nos soldats, conduits par les sapeurs et les ingénieurs les plus braves et les plus dévoués. Il faut lire dans la relation du général Rogniat les détails de ce siége mémorable, qu'on ne peut comparer à aucun autre. Le 18 février, l'artillerie ouvrit un feu formidable et habilement combiné, contre un couvent du faubourg qui couvrait l'entrée du pont. La prise de ce point, de tout le faubourg et de sa garnison, et nos progrès d'un autre côté dans l'intérieur même de la ville, ne laissaient plus aux défenseurs de Saragosse aucun espoir de

secours ni de salut. Le 21 février, la junte proposa de capituler : elle fut obligée de se rendre à discrétion. Le maréchal Lannes lui fit prêter le nouveau serment de fidélité ; le chef de cette junte, Mariano Dominguez, vieillard plein d'énergie, dit en le prêtant : *Nous avons fait notre devoir contre vous, en nous défendant jusqu'à la dernière extrémité ; c'est avec la même constance que nous tiendrons désormais nos nouveaux engagements ;* langage loyal, dont sa conduite prouva depuis la sincérité. 1809.

Le spectacle que présentait alors la malheureuse ville de Saragosse ne saurait être fidèlement décrit. Les hôpitaux ne pouvaient plus recevoir les malades et les blessés ; les cimetières étaient insuffisants pour contenir les morts ; les cadavres, cousus dans des sacs de toile, gisaient par centaines à la porte des églises. Un typhus contagieux avait exercé les plus funestes ravages. En y comprenant les pertes occasionnées par les armes, on a évalué à plus de quarante mille le nombre des morts dans l'intérieur de la ville pendant la durée du siége.

Prise de Jaca et de Monzon.

Pour profiter de la terreur et de l'abattement que la chute de Saragosse avait répandus dans le pays, l'adjudant-commandant Fabre, chef d'état-major de la division Suchet, fut envoyé avec le 34e régiment à Jaca ; il s'empara de cette ville,

1809. ainsi que de la citadelle, au commencement de mars. Dans le même mois, la brigade du général Girard chassa l'ennemi de la rive gauche de la Cinca, et occupa le fort de Monzon. Le 5e corps eut ordre, à la fin d'avril, de reprendre la route de Castille, et se dirigea par Burgos sur Valladolid. Le général Suchet était en marche avec sa division, lorsqu'il reçut un courrier qui lui apportait l'ordre de prendre le commandement en chef du 5e corps, en remplacement du général Junot, duc d'Abrantès.

Départ de la division Suchet pour la Castille.

La division Suchet, formée, dès le camp de Boulogne, des 17e régiment d'infanterie légère, 34e, 40e, 64e et 88e d'infanterie de ligne, était comme une véritable légion romaine : animée d'un même esprit, unie sous un chef qu'elle chérissait, elle était devenue disciplinée, manœuvrière, infatigable. Elle s'était associée glorieusement aux batailles d'Ulm, d'Austerlitz et d'Iéna; elle avait, comme avant-garde du 5e corps, soutenu les combats de Saalfeld et de Pultusk. Ce n'est pas sans un vif sentiment de douleur que le général Suchet s'en vit séparé. Pour assurer son retour à Saragosse, il emmena l'arrière-garde de sa division, consistant en une compagnie de voltigeurs du 40e et un bataillon du 64e, qui lui devinrent très-utiles, non seulement par leurs services, mais encore par l'exemple de discipline et

de tenue qu'ils donnèrent au 3e corps, bien éloigné, à cette époque, de l'esprit militaire dont il devint un modèle plus tard. 1809.

Le général Suchet remplace le duc d'Abrantès dans le commandement du 3e corps.

Ce corps d'armée, d'abord entré en Espagne sous la dénomination de 2e corps de l'armée d'observation de la Gironde, avait été sous le maréchal Moncey à une bonne école de valeur et de discipline, et s'était montré avec honneur à Madrid, devant Valence, et en Navarre. Mais de nouvelles épreuves étaient nécessaires pour aguerrir les jeunes soldats, dont il se composait en grande partie. Il avait été primitivement formé de deux anciens régiments de ligne, les 14e et 44e; d'un bataillon du 5e d'infanterie légère; de soixante compagnies d'infanterie des dépôts de l'armée, organisées en cinq légions, qui prirent bientôt comme régiments les numéros 114, 115, 116, 117 et 121; et de quatorze compagnies de cavalerie, qui devinrent le 13e régiment de cuirassiers. On l'avait renforcé ensuite d'une légion polonaise, organisée en trois régiments de deux bataillons chacun, dits 1er, 2e et 3e de la Vistule, et d'un escadron de lanciers de la même nation. Il faut y ajouter le 4e régiment de hussards, et les troupes du génie et de l'artillerie qu'on avait réunies en grand nombre pour le siége de Saragosse; savoir, trois compagnies de mineurs et six de sapeurs, huit compagnies de canonniers, dont une à cheval,

1809. et huit compagnies du train. L'artillerie de campagne ne consistait qu'en vingt bouches à feu.

Le gouvernement paraissait croire que la force totale du 3e corps s'élevait à vingt mille hommes. Mais les pertes faites pendant le siége, le grand nombre de blessés et de malades, la dissémination en Navarre des 121e et 3e de la Vistule, et surtout l'éloignement des 116e et 117e régiments, qui de Bayonne où ils avaient conduit des prisonniers, avaient été envoyés sur Valladolid, réduisaient en réalité les combattants disponibles et présents sous les armes à près de dix mille hommes, non compris les troupes de l'artillerie et du génie, comme on peut en juger par l'aperçu de la situation vers le mois de mai 1809 (1).

Situation du 3e corps.

Le 3e corps avait beaucoup souffert au siége de Saragosse. L'infanterie était considérablement affaiblie; les régiments de nouvelle formation surtout se trouvaient dans un état déplorable, par les vices inséparables d'une organisation récente et précipitée, par la jeunesse des soldats, et leur inexpérience. Presque tous les soldats du train d'artillerie étaient partis pour l'Allemagne; ils avaient été remplacés par des hommes pris dans l'infanterie, pour la plupart mal chaussés et mal

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 2.

vêtus. Le recrutement des corps était en souffrance ; la solde était arriérée, les caisses vides ; le receveur de la province en fuite : à peine la subsistance était-elle assurée ; et il n'y avait ni magasins, ni établissements, au milieu d'un pays entièrement épuisé par les ravages de la guerre. 1809.

Dans un état voisin du découragement, cette armée était loin de compenser par sa force morale le danger de sa faiblesse numérique. Des habits blancs, bleus, et de formes différentes, restes choquants de divers changements tentés depuis peu dans l'habillement des troupes, occasionnaient dans les rangs une bigarrure, qui achevait d'enlever à des soldats déjà faibles et abattus toute idée de considération militaire. L'apparence de la misère les dégradait à leurs propres yeux, en nourrissant la fierté et l'audace d'une population ennemie. Ils gémissaient de l'abandon où on les avait laissés ; ils se plaignaient d'une injustice que n'avait pas méritée leur courage. Après avoir eu la part principale dans les travaux et les dangers du siége de Saragosse, ils avaient vu les récompenses ordinaires accordées aux militaires du 5e corps, tandis que seuls ils en avaient été privés, par l'effet d'une fâcheuse mésintelligence entre les chefs. Le départ du maréchal Lannes pour Paris rompit l'unité dans le commandement. Grand nombre d'officiers généraux et particuliers, désirant faire la

1809. campagne qui s'ouvrait en Autriche, sollicitèrent et obtinrent la faveur de s'y rendre. Le duc d'Abrantès lui-même avait demandé un congé pour raison de santé.

Le général Suchet n'ignorait aucune de ces circonstances; et l'accroissement de difficultés qui attend un nouveau chef, quand il ne connaît pas les hommes qu'il va commander, pouvait décourager l'esprit le plus intrépide. Ce motif aurait sans doute justifié de sa part, aux yeux de la raison et de la prudence, le refus du commandement. Mais guidé par son zèle et par l'amour de la gloire, persuadé qu'il y a encore de l'honneur à succomber quand on a épuisé les moyens de succès que fournissent le courage et la persévérance, il se chargea du fardeau qui lui était imposé. Seulement, en prenant de nouvelles troupes, il désirait avant de les faire combattre pouvoir les passer en revue, leur parler et s'en faire connaître, les manier et les exercer, relever leur moral, ranimer la confiance, rétablir l'ordre et la discipline. Il avait lieu d'espérer que cet avantage ne lui échapperait pas dans la nouvelle situation où il entrait. En effet, l'Aragon semblait avoir succombé avec sa capitale; l'élite des troupes et de la population venait de s'enterrer sous ses ruines : tout y était tranquille, au moins en apparence. Des levées de troupes avaient eu lieu à Valence et en Catalogne,

État de l'Aragon.

comme dans les autres provinces; mais elles n'avaient encore eu d'autre direction que la défense de chaque territoire. En Catalogne, les forces que les Espagnols avaient pu organiser étaient contenues par le 7ᵉ corps de l'armée française. Rien n'annonçait donc l'entrée prochaine d'une armée espagnole en Aragon; et le général Suchet espéra d'autant plus avoir le temps d'organiser le 3ᵉ corps, que les événemens postérieurs au départ de Napoléon, le rembarquement des Anglais à la Corogne, les batailles de Medelin et de Valls, donnaient à nos affaires générales un aspect favorable dans toute la Péninsule. 1809.

Mais quoique la prise de Saragosse nous eût assuré d'abord la soumission de l'Aragon, notre position dans cette province, au lieu de s'améliorer, commençait à devenir difficile. Car le 3ᵉ corps, déjà faible et peu nombreux, avait encore perdu beaucoup par l'éloignement du 5ᵉ. Les habitants, même quand ils ne nous combattaient pas, s'attachaient avec une persévérance imperturbable à nous compter (1). Ils avaient promptement saisi

(1) En janvier 1809, époque où l'animosité contre les Français était dans toute sa force, un bataillon du 34ᵉ de ligne, régiment de la division Suchet, fut envoyé de Calatayud dans une ville voisine, simplement pour faire une reconnaissance, avec ordre de ne point commettre d'hostilités. Quand



1809. le secret de notre faiblesse, et déjà le gouvernement insurrectionnel s'apprêtait à en profiter. Le général Blake reçut le commandement des troupes et des provinces de l'Est. Ayant réuni en peu de temps un corps d'armée sur les frontières de Valence, il conçut l'espoir de battre le 3e corps français, de le rejeter en Navarre et sur les Pyrénées, et de se porter sur la grande communication de Bayonne à Madrid, afin de séparer de leur base d'opération les armées françaises enfoncées dans la Péninsule. Le même vide qu'avait laissé en Aragon le départ du 3e corps, s'était fait sentir dans toute l'Espagne, quand l'empereur avec sa garde était retourné en France pour marcher en Allemagne.

Arrivée du général Blake en Aragon.

---

il arriva, les habitants étaient, suivant leur coutume, rangés au soleil en dehors des murs; et, enveloppés dans leurs manteaux, ils regardèrent en silence défiler la troupe. Le chef de bataillon, voyant une population nombreuse et réunie, laissa prudemment sa troupe sous les armes, fit demander l'alcade, et, après quelques dispositions, il entra dans la ville. Arrivé chez l'alcade, le commandant demanda les vivres pour son bataillon. C'était assez l'habitude des officiers d'exagérer un peu leur force, soit pour imposer davantage, soit pour assurer à la troupe une nourriture plus abondante. Il demanda un millier de rations de vivres et une centaine de rations de fourrages. *Je sais*, lui dit l'alcade, *que les rations sont dues à votre troupe; je vais vous en faire donner* 780 *de vivres et* 60 *de fourrages*. C'était en effet le compte juste des hommes et des chevaux.

Occupé d'une guerre lointaine contre l'Autriche, 1809.
il luttait à Essling avec la fortune, précisément au mois de mai, quand sir Arthur Wellesley, ramenant l'armée anglaise en Portugal, commençait ses opérations pour nous en chasser, et pour nous attaquer ensuite au cœur même de l'Espagne. Blake était donc secondé par des circonstances, dont les effets ne se développèrent que plus tard. Il ne se hasarda point à attaquer tout de suite le corps français qui défendait l'Aragon; il s'y prépara en soulevant et armant de nouveau la population. Ses efforts eurent un succès aussi prompt qu'étendu. Sur les deux rives de l'Èbre des partisans nombreux s'organisèrent, et commencèrent une guerre de détail, qui ne cessa plus de harceler le 3e corps dans toutes ses opérations, principalement pendant les siéges. Aussi, quoique vainqueur ensuite d'obstacles plus redoutables, le général Suchet eut toujours à soutenir cette pénible lutte partielle, dont l'origine date de cette époque, et remonte à l'impulsion donnée alors au pays.

Arrivée du général Suchet à Saragosse. — 19 mai.

Lorsqu'il arriva à Saragosse le 19 mai, pour prendre le commandement en chef du 3e corps, la 1re division, établie perpendiculairement à l'Èbre de Barbastro à Alcañiz, occupait, le long de la Cinca et de la Guadalope, une ligne de près de vingt lieues d'étendue. Cette ligne, coupée en deux par le fleuve qu'on ne pouvait passer sur un



1809. pont qu'à Saragosse, c'est-à-dire à vingt-deux lieues en arrière, devenait encore plus dangereuse par le voisinage de Mequinenza, qui renfermait une garnison espagnole. La 2e division occupait Saragosse et les environs. La 3e employée en partie dans la Navarre, ayant cinq bataillons détachés, n'offrait aucun secours au moment du besoin.

La dissémination des troupes dans une position aussi faible, favorisa les vues du général Blake, qui vers le milieu de mai se porta sur la 1re division commandée par le général Laval, repoussa ses postes avancés à Beceyte et Val de Algorfa, le força le 18 dans Alcañiz, et le rejeta sur Samper et Ixar. Dans le même temps, le général Habert à Barbastro, ayant reçu du duc d'Abrantès l'ordre de faire un effort pour reprendre Monzon, abandonné imprudemment après le départ du 5e corps, fit passer le 16 mai huit compagnies d'élite et trente cuirassiers sur la rive gauche de la Cinca. Une de ces crues subites que causent souvent la fonte des neiges ou les grands orages, et qui ont rendu de tout temps cette rivière dangereuse, compromit tout-à-coup ce détachement, en le séparant de la brigade Habert : les cuirassiers seuls repassèrent à la nage avec leurs chevaux. Les huit compagnies d'élite, entourées par une population en armes et par des troupes sorties de Lerida, après avoir combattu vaillamment pendant trois

jours, n'ayant plus ni vivres, ni cartouches, ni retraite, réduites à un petit nombre, succombèrent et furent faites prisonnières. 1809.

Ces fâcheuses nouvelles arrivèrent à Saragosse le 20 mai au duc d'Abrantès, au moment où il remettait le commandement du 3e corps au général Suchet. Ainsi ce nouveau chef trouvait en arrivant son armée aux prises; il débutait par le danger même qu'il avait redouté, et voyait en quelque sorte tout lui échapper avant d'avoir pu rien saisir. Il fallait d'abord marcher au secours du général Laval. Le général Suchet, investi du commandement en chef, partit de Saragosse le 21 mai, ne laissant dans la ville que peu de troupes pour maintenir l'ordre, garder les parcs, et assurer les communications. Il envoya au général Habert l'ordre d'abandonner la rive gauche de l'Èbre, et de venir passer ce fleuve à Fuentès, pour lui servir de réserve. Il s'avança lui-même, avec la partie disponible de la 2e division, vers les bords de la Guadalope, et rejoignit la division Laval sur les hauteurs en arrière d'Ixar. Il s'aperçut bientôt que ces troupes, abattues par les derniers événements, ne se croyaient pas en sûreté dans cette position. Cependant il passe tous les corps en revue, leur rappelle la gloire qu'ils ont acquise dans les tranchées de Saragosse, l'espoir que la patrie met dans leur valeur;

1809. il leur annonce sa ferme résolution, en quittant l'une des plus belles et des plus braves divisions de la grande armée, de s'associer désormais sans retour à leur sort, de les tirer de l'état dans lequel ils se trouvent, et de tout tenter pour leur procurer un glorieux avenir.

Attaque d'Alcañiz.
—
23 mai.

Tout à la fois inquiet et empressé de reconnaître son ennemi et d'essayer ses propres troupes, il fit marcher les 1re et 2e divisions dans la nuit du 22; et le 23 au matin il se présenta devant Alcañiz, où Blake était en position à la tête de ses forces. En s'approchant on fit prisonnière une avant-garde d'une trentaine d'hommes.

L'examen de la position fit espérer que si l'on s'emparait du mamelon de Las Horcas, qui, situé devant le défilé du pont et les débouchés de la ville, couvrait le centre de la ligne ennemie, la défense des ailes tomberait sans effort, ce qui permettrait de faire beaucoup de prisonniers. Deux mouvements furent donc dirigés sur les extrémités pour en contenir et occuper les forces, pendant que le général Fabre, à la tête du 114e et du 1er de la Vistule, se portait en colonne d'attaque sur le mamelon défendu par du canon et par une ligne d'infanterie. La contenance des troupes, animées par l'exemple des chefs, fut bonne d'abord : elles parvinrent, sous un feu vif et meurtrier, jusqu'au pied de la colline. Là, une

large coupure, achevée depuis peu, arrêta inopinément la colonne, qui commença bientôt à flotter et à se replier en désordre. Les efforts pour la ramener furent inutiles. Le général suspendit l'action, et rallia ses troupes en vue et à peu de distance de l'ennemi, sur la ligne où l'on s'était formé avant l'attaque. On s'y maintint en attitude calme jusqu'au soir, on fit emporter les blessés, et à la nuit close on se retira; le bataillon du 64e forma l'arrière-garde. 1809.

Le peu de succès de cette attaque était un véritable revers pour des troupes déjà intimidées. Elle eut cependant un côté utile pour le général, qui se procura, par quelques prisonniers faits le matin, des renseignements sur le nombre et l'espèce de troupes qu'il avait à combattre, et dont il n'avait pu jusque là avoir une connaissance positive. Tout le reste fut manqué; et on fut obligé de laisser à l'ennemi, avec l'opinion de la victoire, une position avantageuse, que la lenteur de notre mouvement rétrograde le détermina néanmoins à ne pas quitter pour troubler notre retraite.

Un intervalle de près de quatre lieues nous séparait déjà des Espagnols, lorsque tout-à-coup la 1re division qui marchait en tête fut saisie d'une terreur panique. Les soldats effrayés croient voir l'ennemi. L'alarme se répand rapidement à la

1809. faveur des ténèbres; ils tirent les uns sur les autres, et prennent la fuite dans la plus grande confusion. Hommes, chevaux, caissons, équipages sont entraînés pêle-mêle vers le point de retraite, et arrivent au village de Samper, où le général en chef, blessé légèrement au pied, se rendait pour établir le camp. Mais la clarté du jour dissipa les fantômes de la nuit; les soldats honteux se rallièrent et reprirent leurs rangs. Cette nuit et la journée précédente confirmèrent le général dans la pensée affligeante que le moral du 3e corps était fort ébranlé. Pour le raffermir, il saisit l'occasion de faire un de ces actes de justice sévère et prompte, qui sont de temps en temps nécessaires dans les armées. Un tambour avait jeté le cri d'alarme, en assurant qu'il avait vu la cavalerie espagnole charger, et le 2e régiment de la Vistule mettre bas les armes devant elle. L'arrivée de ce régiment démontra la fausseté de son récit. Le tambour fut traduit devant une commission militaire qu'on forma à l'instant même; on le condamna à être fusillé à la tête de l'armée. Cet exemple suffit, l'ordre et le calme se rétablirent. Après avoir attendu deux jours l'ennemi en avant de la Puebla d'Ixar, l'armée continua son mouvement de retraite jusque sous Saragosse, où elle prit position le 30 mai, six jours après l'attaque infructueuse d'Alcañiz.

Retraite sur Saragosse.

Malgré l'ordre et la lenteur de notre marche, cette retraite n'en parut pas moins à tout le pays comme un prélude de l'évacuation entière de l'Aragon. La circonstance était en effet des plus critiques, et pouvait être décisive. Le général en chef délibéra péniblement avec lui-même sur le meilleur parti à suivre. N'ayant encore pris que peu de confiance dans ses troupes, il craignait, si l'ennemi marchait sur lui avec promptitude, de ne pouvoir soutenir un combat vigoureux contre des forces supérieures. Mais en arrivant au commandement, évacuer Saragosse, dont le siége avait retenti en Europe, et s'exposer à compromettre par sa retraite la position de toutes les armées françaises dans le centre de l'Espagne, c'était l'équivalent d'une entière défaite. Il prit donc la résolution la plus honorable, celle à laquelle son caractère le portait naturellement. S'arrêtant devant Saragosse, il concentra sa petite armée sur ce point unique, dont la conservation valait bien une bataille. Là, il se promit d'attendre, si Blake lui en laissait le temps, l'arrivée des 116e et 117e régiments dont on lui annonçait le retour prochain. La 2e division fut placée en avant de la Chartreuse de la Conception; la 1re sur les hauteurs du Mont-Torrero. Les soldats ne quittèrent plus leur camp. On leur faisait prendre les armes tous les jours à trois 1809.

1809. heures du matin, et ils restaient en position jusqu'à la rentrée des reconnaissances qui étaient envoyées à la découverte de l'ennemi. Le général en chef, également occupé de réorganiser son armée et de régler son système de défense, passait les régiments en revue, s'occupait avec détail de leur habillement et de tous leurs besoins. Il découvrit les causes du mauvais esprit de certains corps, distribua des éloges et des punitions, renvoya quelques officiers négligents ou incapables. Pendant ce temps on construisait des retranchements et des redoutes sur le Mont-Torrero et le long du canal; on mettait en état de défense le château, dans l'intention de le conserver même quand on évacuerait la ville. Le faubourg fut barricadé, les parcs et bagages inutiles furent évacués sur Tudela et Pampelune, ainsi que les malades et les blessés, afin que l'armée restât plus libre de ses mouvemens, soit pour manœuvrer, soit pour combattre.

Réorganisation des troupes et préparatifs de défense.

Les habitants, qui épiaient notre contenance pour deviner nos projets, ne virent dans ces dispositions que le dessein de déguiser un prochain mouvement de retraite. Mais le général recueillit le prix de ses peines et de sa prévoyance, par l'amélioration qu'il obtint dans le moral de ses soldats. Étonnés des soins dont ils se voyaient l'objet, de ces revues fréquentes, des exercices à feu

et des grandes manœuvres dont on occupait leurs journées comme en pleine paix, ils sentaient à la fois s'améliorer leur sort, et renaître dans leur cœur le sentiment presque éteint de leur valeur et de leur importance. En les rappelant à la tenue et à la discipline, on leur rendait la confiance en eux-mêmes et dans leurs chefs. Quinze jours ainsi employés, tout en s'attendant à combattre d'un instant à l'autre, suffirent pour cette métamorphose, et mirent le 3e corps en état non plus d'attendre l'ennemi derrière des lignes, mais de marcher à lui et de l'attaquer en rase campagne. 1809.

Si, après l'action d'Alcañiz, le général Blake se fût porté rapidement en avant, sans laisser au 3e corps le temps de se reconnaître, il l'aurait peut-être forcé à évacuer l'Aragon. Mais ce général ne voulut pas sans doute compromettre par trop de précipitation un succès qu'il regardait à peu près comme certain. Il attendait quelques renforts de Valence; et pour favoriser sa prochaine opération, il pressa sur divers points l'explosion des insurrections locales. A son impulsion, le colonel Ramon Gayan s'approcha avec deux mille hommes d'Almunia et de la vallée du Xalon. Le brigadier Perena, battu quatre mois auparavant, avait reparu avec sa troupe, et poussait des partis jusqu'au pont du Gallego. Nous

1809. n'occupions de la rive gauche de l'Èbre que le fort de Jaca et le faubourg de Saragosse. Ce ne fut pas avant les premiers jours de juin que Blake dessina ses mouvements, et mit son armée en marche. Au lieu de s'avancer le long de l'Èbre par Fuentès, il se dirigea du côté de Belchite, à la tête de vingt-cinq mille hommes. Sa persuasion était que les troupes battues à Alcañiz n'accepteraient pas une bataille devant Saragosse, et qu'en s'approchant de la vallée de la Huerba, et menaçant la route d'Alagon, il nous déciderait à la retraite. Mais le général Suchet, animé d'une autre résolution, attendit son adversaire. Laissant encore sa cavalerie à El Burgo, il partagea son infanterie entre le Mont-Torrero, et le couvent de Santa-Fé sur la route de Saragosse à Madrid; et il détacha un corps de douze cents hommes à Villa-de-Muel, sous les ordres du général Fabre, pour éclairer la droite de l'armée, et prévenir à temps du grand mouvement que l'ennemi semblait annoncer.

Le 13, le gros de l'armée espagnole, conduit par le lieutenant-général Arizaga, vint prendre position à Botorita, pendant que le général en chef Blake, avec le reste de ses forces, de Cariñena se porta sur Longarès et Villa-de-Muel, occupés par le général Fabre. Arizaga, en passant la Huerba, s'empara d'un convoi de vivres, et sé-

para de Saragosse le général Fabre; celui-ci, attaqué des deux côtés, opposa la résistance que sa position permettait, et fit sans perte sa retraite sur Placencia. Le général Suchet ordonna à la 2e division commandée par le général Musnier de s'avancer au soutien du général Fabre; mais la nuit empêcha de le dégager et de rétablir la communication. Le 14, cette division attaqua de nouveau l'avant-garde ennemie, lui fit repasser la Huerba, et se disposait à la poursuivre dans l'intention de s'emparer de la position de Botorita, lorsque l'arrivée des forces qu'amenait Blake lui-même de Villa-de-Muel la contraignit de se retirer. Puisque le gros de l'armée espagnole avait passé à la rive gauche de la Huerba, et menaçait notre ligne de retraite, il devenait nécessaire de l'arrêter dans ce mouvement. En conséquence, le général Suchet, déterminé à combattre, adopta pour la journée du 15 un nouvel ordre de bataille. Le 44e régiment et le 3e de la Vistule restèrent dans le camp du Mont-Torrero. La brigade Habert et la 2e division furent mises en ligne, et campèrent partie au couvent de Santa-Fé, partie sur les hauteurs à droite. Le bataillon du 64e était placé en arrière sur la grande route : cette réserve de vieux soldats de l'ancienne division Suchet, quoique faible par le nombre, était imposante au milieu du 3e corps

1809.

1809. par sa contenance et sa tenue. On plaça auprès la brigade de cavalerie commandée par le général Wattier. Dans la nuit même un officier fut expédié à Alagon, afin d'accélérer pour le lendemain la rentrée du général Fabre, qui de Placencia avait descendu les bords du Xalon, ainsi que celle des 116e et 117e régiments arrivant par Tudela.

La bataille allait se livrer, pour ainsi dire, sous les murs de Saragosse. Il importait de donner le commandement de cette grande ville à un officier d'un mérite reconnu, qui, par sa vigueur et son caractère, pût suppléer à l'insuffisance des troupes laissées sous ses ordres, pour prévenir les soulèvements populaires, et arrêter les corps espagnols de la rive gauche. Le général en chef fit choix du colonel du génie Haxo, qui avait fait preuve d'une grande capacité pendant le siége de cette place. Il lui confia les troupes du génie, et mille hommes d'infanterie.

Bataille de Maria. — 15 juin.

Le 15, le général Blake déploya son armée, en avant du petit ruisseau que la grande route traverse par un pont près du village de Maria; il appuya sa droite à la Huerba, dont il occupa les deux rives, et prolongea son centre et sa gauche sur les hauteurs, qu'il garnit d'infanterie et d'artillerie. Cette formation se fit lentement; et quoique les armées fussent très-rapprochées, il n'y eut dans la matinée qu'un tiraillement d'avant-

postes, que le 2e régiment de la Vistule, et ensuite 1809.
le 115e, soutinrent jusqu'au milieu du jour. Le général Suchet, qui ne cherchait qu'à gagner du temps jusqu'à l'arrivée de ses deux détachements, attendit et ne se pressa point d'engager l'action. Le général Laval resté avec deux régiments sur le Mont-Torrero, que la Huerba sépare du champ de bataille, fut considéré comme corps détaché, observant la route de Fuentès. De la conservation du point dominant qu'il occupait, dépendait en quelque sorte notre sûreté; car si un corps ennemi s'en fût emparé, sa présence aurait suffi pour entraîner la population de Saragosse, et nous jeter dans une position très-critique. Ainsi par la nature des localités, et malgré les mesures qu'il combinait de longue main pour avoir son armée réunie, le général en chef se voyait amené à tenter le sort d'une journée décisive, avec treize bataillons d'infanterie, sept escadrons de cavalerie, et douze pièces de canon, en tout moins de neuf mille hommes. Vers midi, il apprit enfin que le colonel Robert, avec les 116e et 117e régiments, arrivait à hauteur de Saragosse; il lui envoya l'ordre de se porter, sans faire halte, vers le couvent de Santa-Fé. Aussitôt il fit avancer et mettre en ligne la première réserve, et le général Wattier fut rapproché de la gauche, qui était commandée par le général Habert. La division

1809. Musnier s'étendait sur les hauteurs (1), formant le centre et la droite, dont l'extrémité fut flanquée par l'escadron de lanciers que commandait le colonel polonais Kliski. Jusqu'à ce moment, le général en chef voyant l'immobilité de l'ennemi, avait laissé une partie de la troupe au repos et les chevaux débridés, afin d'augmenter l'assurance de sa petite armée, qui commençait à désirer le combat et à le demander.

A deux heures l'ordre d'attaquer fut donné. Le mouvement commença sur toute la ligne au moment où l'armée espagnole elle-même s'ébranlait, étendant sa gauche comme pour nous déborder. Le général Suchet se porta d'abord à l'extrême droite, pour arrêter cette manœuvre; il détacha sur le flanc les lanciers et deux cents voltigeurs, tandis qu'un bataillon du 114e marcha directement sur l'ennemi en colonne d'attaque. Le choc déconcerta les bataillons espagnols qui se mettaient en marche; ils se replièrent sur leur ligne de bataille, et n'eurent que le temps de prendre une attitude défensive. Le général en chef n'hésita pas à faire aussitôt attaquer toute la gauche et le centre de Blake. Un ravin nous séparait: la division Musnier eut ordre de le franchir, sans tirer et

(1) *Voyez* l'Atlas, planche n° II.

l'arme au bras. Le colonel Chlopiski, à la tête du 1er de la Vistule en colonnes, se porte aussitôt sur la position escarpée des Espagnols; les 114e et 115e régiments déployés font un mouvement semblable sous un feu meurtrier d'artillerie, auquel le colonel Valée (1) répond vigoureusement. Le général Blake non-seulement soutient l'attaque, mais tire des renforts de sa droite, et porte sa ligne en avant sur le 115e, que les obstacles du terrain au centre et la violence du feu de l'ennemi avaient forcé de s'arrêter. Le général Boussard et le colonel Dupeyroux le raniment par leurs efforts. Le général en chef fait approcher le 2e de la Vistule et le bataillon du 64e, mais sans les engager tout-à-fait. Il détache le général Harispe, son chef d'état-major, avec cent grenadiers; celui-ci se précipite dans le ravin, et quoique blessé d'abord, il ramène les soldats et rétablit le combat. Un violent orage qui avait éclaté sur les deux armées les déroba presque à la vue l'une de l'autre, malgré la petite distance qui les séparait. 1809.

Le mouvement tenté par le général Blake à son extrême gauche, et l'effort qui venait d'être fait sur le centre des Espagnols, quoique fortuits

(1) Le général Valée commandait alors, dans le grade de colonel, l'artillerie du 3e corps.

1809. en apparence et amenés par le hasard, secondaient parfaitement les vues du général français. On peut voir sur le plan que le général espagnol, en s'établissant sur les hauteurs qui descendent à la rive gauche de la Huerba, avec des ravins devant et derrière lui, n'avait d'issue pour se retirer, s'il était forcé dans ses positions, que la route et le petit pont de Maria en arrière de l'extrémité droite de sa ligne; ce qui compromettait évidemment sa gauche et son centre, et surtout l'artillerie dont il les avait garnis. La vue de cette disposition vicieuse indiquait le parti à prendre. Le général Suchet refusa sa gauche d'abord, et ne montra pas même toute la cavalerie qu'il y réunissait, pendant que son centre et sa droite étaient aux prises. Dès qu'il vit l'affaire engagée à fond sur ces points, il se reporta rapidement à sa gauche. La cavalerie espagnole, soutenue par une batterie et quelque infanterie, était placée en-deçà du petit pont. Il donna ordre au général Habert de porter en avant le 14e de ligne, précédé du bataillon du 5e léger en tirailleurs. Puis tout-à-coup il prescrivit au général Wattier, qui commandait le 4e de hussards et le 13e de cuirassiers, de devancer l'infanterie, de faire une charge rapide, d'enfoncer la droite des ennemis et de s'emparer du pont. Cette manœuvre devait être décisive; elle fut exécutée avec la promptitude de l'éclair. Les Espa-

gnols culbutés par la rapidité du choc, prirent 1809.
la fuite; leur cavalerie fut mise en déroute. Nous restâmes maîtres du terrain, du pont, et de la batterie (1). Blake, dégarni de sa droite, ne se hâta point pour cela d'abandonner sa position. Réunissant encore ses masses d'infanterie et redoublant le feu de son artillerie, il attendit de pied ferme l'attaque qu'il vit se former contre lui. Le général Suchet profita de l'avantage qu'il venait d'obtenir sur le flanc de la dernière position de l'ennemi. Il dirigea obliquement sur lui le général Habert avec le bataillon du 5e léger et le 14e régiment de ligne, tandis que la division Musnier s'y portait de front. La lutte fut vive et opiniâtre; mais quand les soldats français ont l'élan de la victoire, il est difficile de leur résister. L'infanterie ennemie enfoncée se précipita dans les ravins, et, à la faveur de la nuit et de l'orage, échappa à notre poursuite. Vingt-cinq canons restèrent en notre pouvoir, ainsi que trois drapeaux. Le général en chef Blake parvint, à travers les accidents multipliés du terrain, à regagner les bords de la Huerba, et à rallier encore les fuyards à

(1) La charge du 4e de hussards fut commandée de la manière la plus brillante par le chef d'escadron Devallant, dont la décoration et le cordon furent emportés sur sa poitrine par un biscaïen.

1809. Botorita, laissant plus de tués que de prisonniers. Parmi ces derniers, se trouvait le général Odonojù, commandant la cavalerie, et le colonel Menchaca, inspecteur d'infanterie. Notre perte fut de six à sept cents hommes environ, tués ou blessés. La blessure du général Harispe priva pour quelque temps l'armée de cet intrépide officier, qui était chef d'état-major de l'armée.

La retraite de l'ennemi ayant été décidée à la nuit, le général en chef voulut immédiatement faire agir les troupes dont le rôle, pendant la bataille, s'était borné à occuper le Mont-Torrero, et à montrer de loin à Blake une autre réserve disponible contre lui. Il envoya l'ordre au général Laval de se porter sur Torrecilla par le plateau de Fuentès, pour menacer les derrières de l'ennemi. Le général en chef vint le soir à Saragosse, afin d'y ordonner quelques dispositions importantes, ayant l'intention de s'en éloigner momentanément. La nuit, la ville fut entourée au loin, sur la rive gauche de l'Èbre, des bivouacs de Perena, qui croyait, par des démonstrations, aider au succès de sa cause et de la journée; mais les habitants, qui pendant l'action n'avaient montré que de la curiosité, sans agitation ni sentiments hostiles, restèrent calmes et soumis, et cette sage conduite ne se démentit depuis dans aucune circonstance.

Le 16 au matin, le général Suchet vit avec surprise l'armée de Blake encore en position à Botorita. Attendant toujours l'effet de la marche du général Laval, il lui réitéra ses instructions; et, pour le seconder, il occupa simplement l'ennemi par des mouvements à la gauche de la Huerba, s'approchant de sa position sans l'attaquer, et poussant des partis sur la route de Villa de Muel et de Cariñena. Il fut assuré qu'aucun corps espagnol ne s'était retiré dans cette direction. C'était un motif de plus d'espérer le résultat qu'il s'était promis de sa manœuvre. Mais le général Laval, égaré par de mauvais guides, n'avait pu arriver le 16 au point indiqué. Blake leva son camp dans la nuit suivante, et il ne put être atteint que le 17 à Torrecilla, dans son arrière-garde : le général Laval lui prit un bataillon de marins et quelques équipages. Le général en chef se mit lui-même à la poursuite de Blake le 17, et poussa jusqu'à la Puebla d'Alborton. Le 18 au matin, les deux armées furent de nouveau en présence à Belchite. Elles se préparèrent aussitôt au combat; mais leur situation respective était déjà bien changée, matériellement et moralement. Le général Blake, après la perte de son artillerie, se voyait obligé d'abandonner la conquête de Saragosse, et se battait pour la retraite. Le général Suchet, ayant pu réunir la presque totalité de ses forces, 1809.

1809. se présentait avec vingt-deux bataillons et huit escadrons animés par le succès ; il aspirait à détruire, ou au moins à disperser l'armée ennemie, pour compléter sa victoire, et rester maître de l'Aragon.

Bataille de Belchite. — 18 juin. Blake, renforcé dans la nuit de quatre mille hommes de troupes valenciennes, avait pris position sur les hauteurs de Belchite (1). Sa droite était établie au Calvaire, ayant quelque cavalerie en avant, dans la direction de la route de Saragosse ; son centre s'appuyait à la ville et au couvent de Santa-Barbara ; la gauche se prolongeait par les hauteurs vers l'ermitage d'El Poyo, sur plusieurs lignes, avec des réserves en arrière et quelque artillerie en position. Des granges, des édifices crénelés, des retranchements liaient ces lignes. Tout le terrain en avant du front, et du centre principalement, était garni d'oliviers, entrecoupé de fossés et de canaux d'irrigation, qui en rendaient l'accès difficile. Le général Suchet jugea suffisant de faire observer le centre par des troupes légères, soutenues par quelques bataillons en réserve ; il dirigea la brigade Habert et le 13e de cuirassiers, pour tourner de loin la droite de l'ennemi, entre Codo et Belchite, et

(1) *Voyez* l'Atlas, planche n° II.

forma l'attaque principale contre la gauche. Le 1809.
général Musnier reçut l'ordre de marcher en colonnes par bataillon, et de charger dès que l'artillerie aurait ébranlé la ligne. Le 114e et le 1er de la Vistule exécutèrent ce mouvement avec le 4e de hussards, tandis que le 115e prenait plus à gauche. Les Espagnols abandonnèrent l'ermitage d'El Poyo, et toute leur aile se replia; elle prit une position concentrée autour de Belchite et de Santa-Barbara. Elle commença un feu vif d'artillerie; des colonnes d'attaque imposantes se formèrent et marchèrent à nous, appuyées par la cavalerie. Mais le général Wattier contint ce mouvement, et le général Musnier continua de se porter avec résolution sur l'infanterie. L'action s'engageait avec vivacité de part et d'autre, lorsque deux pièces de notre artillerie légère, que le lieutenant Auvray avait portées en avant, dirigèrent leur feu sur le parc de l'armée ennemie, avec audace et avec tant de précision, qu'un obus tombé dans un caisson y mit le feu. Plusieurs caissons éclatèrent et jetèrent la terreur dans les rangs espagnols; la fuite d'un bataillon entraîna le reste. Les deux ailes se précipitèrent, à l'exemple du centre, à travers Belchite; et, sans s'arrêter, prirent la fuite en désordre dans les plaines qui s'étendent au-delà. Le défilé de la ville, et l'éloignement des cuirassiers qui n'avaient pas encore eu

1809. le temps d'arriver par la gauche, empêchèrent de profiter de cette dispersion, et de ramener un grand nombre de prisonniers. Un régiment seul, le 1er de Valence, parvint à se rallier à deux lieues du champ de bataille; il fut sabré et pris. Neuf pièces de canon, les dernières de l'armée espagnole, un drapeau, vingt-trois caissons, des bagages et beaucoup de fusils, restèrent en notre pouvoir. L'armée de Blake fut entièrement dispersée.

Le lendemain 19, nous occupâmes Calanda, Alcañiz et Caspe, où l'on trouva de grands approvisionnements de vivres. Le général en chef fit poursuivre l'ennemi par quatre colonnes dans toutes les directions : l'une d'elles s'approcha de Tortose; une autre entra dans Morella, place du royaume de Valence. Le général Musnier fut laissé sur la Guadalope pour y commander, et eut ordre de mettre en état de défense le château d'Alcañiz.

Occupation de la ligne de la Guadalope et de la Cinca.

Le 23 juin, le général en chef traversa l'Èbre à Caspe, fit reconnaître les environs de Mequinenza, se porta sur Fraga, passa la Cinca, et prit possession du fort de Monzon. Une reconnaissance fut poussée aussi sur Lerida. Le gouverneur effrayé se renferma dans la place, au moment où il comptait, disait-on, aller au secours de Girone; désormais menacé lui-même, il renonça à toute opé-

ration lointaine, et ne s'occupa plus que de la sûreté de son poste. Le général Habert resta sur la Cinca avec la 3e division. 1809.

Le général en chef termina ces dispositions militaires, qui avaient pour but la sûreté du 3e corps et le succès de ses opérations futures, par un premier essai du système de modération et de justice, à l'aide duquel il se flattait, en occupant l'Aragon, de soumettre aussi les Aragonais. A Alcañiz et à Caspe, villes influentes de la rive droite, il s'était attaché à rassurer les habitants effrayés, et à faire entrevoir un avenir paisible après les désordres inévitables de l'état de guerre dont on allait sortir. Le même langage et la même conduite produisirent un effet salutaire à Barbastro et à Huesca, chefs-lieux des principaux corrégiments de la rive gauche, qu'il parcourut en reprenant la route de Saragosse. Ce fut surtout dans cette capitale qu'il chercha à préparer par la prudence la réussite de ses desseins. Le clergé, les autorités et une foule d'habitants se portèrent à sa rencontre au pont du Gallego, et le reçurent avec des démonstrations de joie et de confiance. La ville se livra spontanément aux fêtes pendant quelques jours : spectacle inattendu, et digne de réflexion au milieu des ruines du siége, dont tous les quartiers offraient la trace. Dans la rue principale, sur le Cosso, étaient parqués et gardés par des factionnaires les

Retour du général Suchet à Saragosse.

1809. canons de Blake, trophée des journées de Maria et de Belchite. Cette vue, capable d'imposer aux imaginations ardentes, était tempérée par celle des cérémonies religieuses, qui furent célébrées avec éclat dans l'église révérée du Pilar, et auxquelles le général en chef se fit un devoir de joindre la pompe militaire. L'impression de tout cet ensemble sur l'esprit des habitants, les amenait à l'idée de cesser une résistance désormais inutile, et de se prêter à un ordre de choses régulier qui promettait la paix et la sécurité. Ce fut sur ces sentiments de la population de Saragosse, que le général Suchet fonda l'espoir de la destinée meilleure qu'il voulait assurer au 3e corps d'armée et à l'Aragon.

CHAPITRE II.

Coup-d'œil sur l'Espagne. — Organisation des guerillas. — Combats divers. — Affaires de Saint-Jean de la Peña et Nuestra Señora del Tremedal. — Prise de Venasque. — Occupation successive de l'Aragon.

Le général Suchet, rentré à Saragosse le 1er juillet, essayait de mettre à profit dans son commandement l'influence locale et toute récente des événements dont on vient de lire le récit. Mais ses efforts furent contre-balancés par la réaction générale des esprits dans la Péninsule. Les Espagnols, les plus passionnés des hommes, par conséquent les plus crédules à la fois et les plus incrédules, admettaient ou rejetaient sans examen les nouvelles, suivant qu'elles favorisaient ou contrariaient leurs desirs et leurs espérances. Le rapport sincère du général Blake sur la déroute de Belchite ne permettait pas de nier que les Français venaient d'obtenir un succès décisif en Aragon. La junte centrale de Séville s'efforça de ranimer 1809.

1809. les courages par des récits d'une nature plus rassurante. La victoire d'Ekmülh, la prise de Ratisbonne et de Vienne, n'avaient fait aucune impression; mais la journée d'Essling, la rupture des ponts sur le Danube, et la halte forcée de l'armée française au bord de ce fleuve, faisait présager sa destruction prochaine et inévitable. Dans le même temps et sur un théâtre plus rapproché, l'évacuation successive du Portugal, de la Galice et des Asturies, l'espérance de reprendre de nouveau Madrid, et la marche combinée des armées anglaise et espagnole pour faire leur jonction sur le Tage, exaltaient l'enthousiasme des peuples, et accéléraient l'organisation des nombreuses levées qu'on armait contre nous dans toute l'Espagne.

La victoire de Maria et Belchite n'avait pu détruire entièrement en Aragon l'effet que ces circonstances y avaient produit. L'armée de Blake avait disparu : son matériel, ses magasins étaient pris; elle n'avait conservé aucun grand dépôt, aucun point de réunion. Mais malgré sa force numérique, et le soin qu'on avait mis à la rendre redoutable, elle n'était réellement qu'auxiliaire dans la cause qu'elle venait défendre; et l'insurrection, en profitant de ses pertes, devint bientôt plus dangereuse qu'elle. Le reste de cette armée rentré dans ses foyers, ou dispersé dans le pays, servit d'ali-

ment et de renfort aux bandes de partisans déjà formées, qui se recrutèrent de bons officiers et de soldats exercés. Elles reparurent plus formidables et plus nombreuses qu'auparavant : des partis jusqu'alors inconnus se montrèrent dans les montagnes de Calatayud, et dans les défilés des environs d'Huesca et de Barbastro. Alors commença réellement dans le nord de l'Espagne ce nouveau système de résistance, dont quelques chefs se servirent avec habileté dans la suite, et qui défendit bien plus efficacement le pays que la guerre réglée des armées disciplinées, parce qu'il est plus conforme aux localités et au caractère des habitants. C'est une vérité que rend sensible la configuration générale de l'Espagne, et que prouve l'histoire depuis Sertorius jusqu'à nos jours. 1809.

Considérée géographiquement et physiquement, l'Espagne tient presque autant à l'Afrique qu'à l'Europe; on ne peut en douter, quand sur la carte de la Méditerranée, à côté des péninsules de Grèce et d'Italie, on voit celle d'Espagne donner pour ainsi dire la main à la pointe d'Afrique, qui semble n'être que sa continuation, malgré le nom et le détroit qui les séparent. En consultant les récits historiques, on reconnaît que la destinée de ces deux contrées n'a guère été plus divisée que leur territoire. Les Romains ont Coup-d'œil sur l'Espagne.

1809. été jusqu'à les confondre sous une même dénomination. La partie de l'Afrique, qui de *Tingis* (Tanger) prenait le nom de *Tingitane*, a reçu quelquefois la désignation d'*Hispania transfretana* (Espagne au-delà du détroit). Les Phéniciens et les Carthaginois sont venus d'Afrique, attirés par les richesses de la Bétique; les Vandales qui, dit-on, laissèrent leur nom à l'Andalousie, et après eux les Goths, ont passé le détroit pour s'établir sur la côte opposée d'Afrique; et plus tard les Maures ou Sarrasins ont ramené une autre fois d'Afrique des dominateurs à l'Espagne, d'où une dernière révolution les a bannis, il n'y a pas plus de trois siècles.

Si l'on considère ensuite, non ce qu'elles ont été, mais ce qu'elles sont, on ne peut s'empêcher de remarquer entre les deux contrées de nombreux traits de ressemblance. A travers les différences que la religion, le gouvernement et les lois ont établies dans les mœurs, dans le costume, dans le langage, on voit que les rapports matériels et terrestres, le sol, les eaux, la culture, se retrouvent encore les mêmes entre des pays voisins, qu'une longue suite d'événements a rendus étrangers l'un à l'autre. Ainsi le même soleil brûlant dévore la Barbarie, et l'Andalousie ou les Algarves. Les montagnes, dépouillées de forêts, n'y amassent plus les nuages et les pluies. Les plaines et souvent

les vallons sont en proie à la sécheresse. Partout, 1809
il est vrai, où l'art rencontre des eaux fertilisantes, il en profite avec un succès prodigieux pour demander des récoltes à la terre. Mais auprès de ces riches campagnes sont les déserts, ou des *despoblados* (1) immenses, où l'œil se perd et la pensée s'attriste, en embrassant de toutes parts l'espace aride et solitaire. Quand on s'élève sur le sommet de quelqu'une des nombreuses montagnes qui traversent l'Espagne, on n'aperçoit sous un ciel presque toujours ardent que des plateaux incultes et des pentes nues, dont rien de vivant ne coupe l'uniformité. Seulement au fond des vallées une rivière ou un ruisseau serpente au loin, entouré d'une lisière de verdure, où l'on suit comme à la trace les moissons, les plantations et les habitations des hommes. Une carte enluminée, présentant la forme de tous les bassins, les eaux avec une teinte d'azur, et leurs bords avec une teinte verte plus ou moins large, serait un tableau fidèle où l'on pourrait reconnaître l'état réel de ce territoire, qui à peu près égal en surface à celui de la France, ne contient cependant et ne nourrit qu'une population à peine égale au tiers de la

(1) Les endroits dépeuplés sont si communs en Espagne, qu'il y a un substantif particulier pour les désigner : on dit un *despoblado*.

1809. nôtre. On embrasserait d'un coup-d'œil, comme par l'anatomie, les veines et les artères de ce grand corps, qui manque d'embonpoint, mais qui a encore des nerfs et des muscles, si l'on ose employer une telle comparaison, et dont la structure présente une charpente taillée pour la grandeur et la force.

En effet, la péninsule d'Espagne, appuyée sur de solides fondements, se couvre de hautes chaînes prolongées dans tous les sens, et semble un grand promontoire entre les deux mers qui la baignent. Inclinée au levant et au couchant, elle se divise naturellement en deux pentes inégales, celle de l'Èbre et de quelques courtes rivières qui coulent vers la Méditerranée, et celle qui porte à l'Océan les eaux du Guadalquivir, de la Guadiana, du Tage et du Duero. A partir du bord de la mer, des plaines basses, d'une fertilité et d'une culture admirables, forment la base de l'amphithéâtre. On s'élève par des vallées cultivées en *huertas* au-dessous des eaux, en *secanos* au-dessus (1), et

(1) L'eau est précieuse en Espagne en raison de sa rareté. On n'y voit peut-être pas un ruisseau qui ne soit détourné de son cours pour l'irrigation. Les parties inférieures prennent le nom de *huertas*, jardins; c'est là principalement que se cultivent le riz, le maïs, l'olivier, etc. Mais avec un sol fertile et un climat propice, on tire aussi parti de beaucoup

l'on arrive sur une première chaîne. Mais au-delà 1809.
on ne descend point, comme à l'ordinaire, dans une vallée correspondante : on se trouve dans les immenses plaines que soutient le plateau intérieur. Des provinces entières, les Castilles, la Manche et tout le centre de l'Espagne, sont placées dans cette région élevée. D'autres chaînes couronnent encore le centre, et portent aux nues des cimes de neige, que ne peut toujours fondre un été de plus de six mois.

Il résulte de cette conformation, que les eaux pour descendre à la mer ont beaucoup à creuser dans les terres. Tandis que les fleuves du nord de l'Europe arrivent à leur embouchure par un long cours, à travers des lacs et des marais, les rivières d'Espagne et tous leurs affluents se précipitent par une pente rapide, forment des crevasses profondes et escarpées, et offrent à chaque pas des scènes pittoresques et sauvages, des passages étroits et difficiles. On ne peut y faire quelques lieues sans rencontrer un ou plusieurs de ces défilés, comme les Thermopyles ou les Fourches Caudines, dans lesquels deux ou trois centaines d'hommes suffiraient pour arrêter des armées entières. Les ravins

---

de terrains non arrosables, qui prennent le nom de *secanos*, champs secs ; c'est principalement là qu'on trouve les moissons, les vignes, etc.



1809. sont presque toujours à sec, et cependant impraticables. Les grandes rivières ne sont point des moyens de communication : la navigation est fréquemment interrompue par des barrages et des usines. Quelques canaux, exécutés au milieu des oppositions populaires (1), ne sont guère employés

(1) En Aragon, le chanoine Pignatelli, homme à grandes vues et d'un grand caractère, conçut, dans le dernier siècle, le projet d'achever le canal, dit Impérial, commencé et abandonné depuis Charles-Quint. Ce canal, formé des eaux de l'Èbre, prises à la rive droite au-dessous de Tudela en Navarre, devait les conduire, le long des coteaux arides qui bordent la vallée du fleuve, jusque vers Caspe, où les montagnes se rapprochent et s'opposent à la continuation d'un canal latéral. Il devait en résulter de grands moyens d'irrigation, et de plus une route facile pour l'exportation des produits de l'Aragon, ou pour l'importation de ceux de la Catalogne, de la Castille et de la Navarre : avantage inappréciable dans un pays où souvent les denrées les plus précieuses perdent leur valeur, faute de consommation et de débit. L'utilité d'un tel projet n'a pas besoin d'être démontrée à tout homme qui a les plus simples notions d'agriculture, de commerce, d'économie politique. Cependant des obstacles sans nombre, les clameurs, les préjugés, la calomnie, en traversèrent de toute manière l'exécution. Pignatelli, ami d'un ministre aragonais comme lui (le comte d'Aranda), et comme lui éclairé et zélé pour le bien public, eut besoin de faveur et d'une constance invincible, pour ne pas se rebuter et pour mener à bout sa vaste entreprise. Il eut la satisfaction de terminer le canal, les ponts, les

qu'à l'irrigation. Deux grandes routes royales, unies par un petit nombre de chaussées secondaires, partent de la capitale et conduisent à Bayonne, à Valence et à Barcelone. Elles traversent sur de beaux ponts les fleuves et les ruisseaux, et ne sont dégradées ni par les pluies, ni par le roulage, dans un pays où les transports se font à dos de mulets, et où l'on connaît à peine l'usage de la poste aux chevaux. Partout ailleurs les communications sont difficiles, les provinces isolées entre elles, les villes et les villages à grandes distances, bâtis sur des hauteurs ou concentrés dans des murs, entourés de superbes forêts d'oliviers, mais rarement de hameaux ou de maisons de campagne. Le genêt et la bruyère envahissent des contrées entières. Ces terres incultes servent, il 1809.

écluses, les déversoirs jusqu'à Saragosse, c'est-à-dire de voir la moitié du plan réalisée. Le Riquet espagnol s'embarqua au *Bocal*, vaste bassin où l'eau du fleuve est détournée de son cours. Il vit, tout le long de sa route, des eaux sorties du canal répandre la vie et l'abondance dans les campagnes de l'Èbre; et il arriva sur son bateau, qui était un vrai char de triomphe, *à la Casa blanca*, beau et grand moulin à la hauteur du Mont-Torrero, au-dessus de Saragosse. Là, il érigea une fontaine sur la grande route, avec cette inscription, que j'ai vue encore au commencement du siége de Saragosse, mais que j'ai inutilement cherchée depuis :

Viatorum commodo, et incredulorum convictioni.

1809. est vrai, à nourrir les troupeaux immenses qui enrichissent l'Espagnol de laines fines, dont il ne sait se vêtir qu'à l'aide de l'industrie étrangère; mais la culture vraiment utile, celle qui alimente et multiplie la population, est renfermée dans d'étroites limites. La main de l'homme dédaigne de planter; le combustible manque, au milieu de nombreuses mines de houille qui ne sont pas exploitées; et dans un pays fertile, favorable à toutes les productions, où il y a beaucoup de pauvres à nourrir, la pomme de terre n'est point en honneur, on ne cherche ni à l'introduire, ni à la propager.

On conçoit qu'un tel pays, éminemment propre à la guerre défensive, s'il est habité par des hommes agiles et sobres, courageux et intelligents, peut difficilement être conquis. Divers peuples l'ont envahi successivement. L'histoire les montre s'emparant de l'Espagne par des guerres longues et sanglantes, établissant sur plusieurs points leur domination, sans pouvoir dompter tout-à-fait les Espagnols, et vaincus ou chassés à la fin, autant par la constance des habitants, que par l'inconstance ordinaire de la fortune.

L'esprit des anciens Celtibériens animait encore leurs descendants, lorsque l'empereur Napoléon, après les avoir blessés dans leur orgueil, tenta de les soumettre par la conquête. On sait qu'un peuple décidé à se défendre dans ses foyers présente

une masse de force et d'opinion, sans l'appui de laquelle des armées formées à la hâte seraient insuffisantes pour résister à une puissante invasion. La jeunesse armée et enrégimentée soutint avec constance la guerre nationale contre les armées françaises, dans les batailles et surtout dans les siéges. Mais la plus grande partie de la population, quelquefois sans distinction d'âge ni de sexe, entra dans cette lutte active et persévérante, qui nous entourait partout d'ennemis, et nous épuisait plus que les combats. Chaque canton, pour ainsi dire, formait sa guerilla (1), pour protéger son territoire et coopérer à la défense commune. Des paysans, des propriétaires, des pères de famille, des prêtres et des moines, abandonnaient sans peine leurs maisons, où la plupart n'avaient guère plus les commodités de la vie qu'en rase campagne, pour aller grossir les partis qui marchaient contre nous. Prêts à tous les sacrifices, libres des besoins de la mollesse, comme de tous les préjugés d'uniforme, de service et d'armes, ils formaient des corps irréguliers, se choisissaient leurs chefs, suivaient leur caprice dans la manière d'opérer,

1809.

Organisation des guérillas.

(1) L'usage a fait adopter en français une locution qui mérite d'être rectifiée : une *guerilla* est la bande organisée pour faire la petite guerre. Les membres de cette bande ne s'appellent point des *guerillas*, mais des *guerilleros*.

1809. attaquaient partout où le nombre et l'occasion les favorisaient, fuyaient sans honte lorsqu'ils n'étaient pas les plus forts, et disparaissaient même quelquefois par une dispersion combinée, tellement qu'il devenait impossible de retrouver leurs traces. Ces partis tombèrent naturellement aux mains de quelques chefs entreprenants, débris des nombreux contrebandiers qui couvraient les frontières de chaque province de l'Espagne. C'est un trait des mœurs de cette nation, que n'a pas craint de signaler comme caractéristique leur fameux romancier Cervantes. L'habitude de porter des armes et de s'en servir sur les grandes routes, donnait trop souvent au patriotisme le brigandage pour auxiliaire, et nous les faisait confondre, non sans motif, sous la même dénomination et dans la même cause, lorsqu'ils violaient les lois de l'humanité et le droit des gens. Nous devons cependant reconnaître que les chefs de l'armée espagnole se faisaient un devoir de réprimer les excès de ces bandes et d'en faire justice, autant que cela leur était possible.

Leurs efforts isolés suffisaient pour gêner beaucoup le 3e corps dans l'occupation de l'Aragon. Elles prirent un degré de plus d'activité, et nous devinrent plus redoutables par l'impulsion commune qui leur fut donnée. Les juntes insurrectionnelles des provinces et le gouvernement central

s'emparèrent de leur direction, et combinèrent avec habileté leurs mouvements, de manière à les rendre plus efficaces. Le général Suchet, ayant établi ses forces sur la Guadalope et la Cinca, et dans Saragosse, avait besoin de s'étendre pour occuper et organiser le pays. Mais son autorité, renfermée dans un petit cercle autour de ces points, rencontrait des obstacles de tous les côtés. 1809.

Le corps du colonel Ramon Gayan, et celui qui avait été levé dans la principauté de Molina, s'étaient réunis, et occupaient la vallée du Xiloca, Daroca, les montagnes de Montalvan, et les environs de Cariñena. L'avant-garde s'était établie à sept ou huit lieues de Saragosse, au couvent de Nuestra Señora del Aguila, près Paniza. Un camp pour trois mille hommes entourait ce vaste édifice, placé comme un nid d'aigle au sommet d'une haute montagne, retranché, crénelé, barricadé, et pourvu d'un approvisionnement considérable de munitions et de vivres. Aranda et Calcena, au pied du Moncayo, devinrent aussi des points de réunion de bandes, qui inquiétèrent Taraçona, la vallée de l'Èbre, et notre ligne de communication avec la Navarre. Un régiment français, qui occupait depuis long-temps Soria, avait d'abord tenu en respect le pays jusqu'à une certaine distance; mais il fut rappelé à Madrid, et les régiments de Soria et de la Princesse, détachés du corps de la

1809. Romana, vinrent s'établir et s'organiser dans les environs de Calatayud. Leur force s'éleva jusqu'à trois mille hommes qui formèrent le noyau du corps de Villacampa, partisan actif, dont l'Aragon devint le théâtre pendant presque toute la durée de la guerre.

Les partis formés sur la rive gauche de l'Èbre étaient peut-être encore plus dangereux. Le soulèvement des hautes vallées de l'Aragon, qui se glorifiaient de n'avoir jamais été conquises, avait été préparé pour faciliter l'opération du général Blake. Elles avaient reçu de l'argent, des armes, des proclamations. Les recrutements forcés, la réunion de quelques bandes éparses, et l'arrivée de plusieurs officiers envoyés de Lerida pour les commander, donnèrent de la consistance à ces rassemblements. Parmi ces officiers on remarquait Renovalès, qui, après s'être illustré dans la défense de Buenos-Ayres contre les Anglais, avait en dernier lieu été fait prisonnier à l'assaut de Saint-Joseph dans le siége de Saragosse. Pendant qu'on le conduisait en France, il avait déserté de Pampelune, où, à sa demande, on lui avait permis de s'arrêter, en le laissant libre sur parole. Il se rendit à Lerida, et obtint le commandement de toutes les vallées à l'ouest de Jaca. Il déployait, dans l'organisation de cette insurrection, toute l'activité et le zèle qu'un officier pouvait mettre

au soutien d'une cause, pour laquelle il n'avait pas craint de manquer à sa parole d'honneur. Le couvent de Saint-Jean de la Peña, situé dans une position formidable, devint un dépôt principal que l'ennemi travailla à retrancher, et qui servait de point d'appui à tous les partis des environs de Jaca. A l'est de cette place, vers les frontières de Catalogne, les colonels Perena, Pedrosa, Baget, Sarraza, le père Theobaldo, étaient postés avec leurs troupes sur les montagnes au-dessus de Huesca et de Barbastro, et aux environs de la Cinca, entourant, quoique toujours à distance, nos camps ou cantonnements, et communiquant avec le gouverneur de Lerida, le général marquis de Lavalle. 1809.

Ces partis nombreux, et répandus sur une si grande circonférence, commencèrent à opérer simultanément et de la même manière. Ils assassinaient nos soldats isolés, souvent même nos détachements quand ils étaient faibles ou qu'ils se gardaient mal; ils intimidaient le pays, tourmentaient nos partisans, forçaient les jeunes gens à rejoindre les armées espagnoles, interceptaient les courriers, arrêtaient les convois et empêchaient la rentrée des contributions et des vivres. A l'approche de nos troupes, ces bandes s'éloignaient sans combattre; de sorte qu'elles étaient partout où nous n'étions pas, et qu'elles ne pou-

1809. vaient être attaquées sérieusement dans aucune position: il fallait les surprendre pour les atteindre, ou seulement pour les voir.

La faiblesse numérique du 3e corps, qui n'avait aucun moyen de réparer des pertes journalières, rendait plus active l'influence toujours croissante des insurgés. Un renfort de troupes françaises eût été nécessaire dès lors pour comprimer cet élan dangereux : mais le gouvernement de Madrid en réclamait lui-même et n'en recevait pas; il était hors d'état de secourir les provinces menacées. Quoique effrayé du mouvement de Blake sur l'Aragon en mai et juin, il n'avait rien fait pour aider le 3e corps à sortir vainqueur de la lutte. La Navarre était presque sans troupes; le service ne s'y faisait qu'aux dépens de ce corps d'armée, qui était obligé d'avoir des détachements de tous côtés pour réunir des vivres, et pour assurer ses communications. Le général Caro avait pris le commandement du royaume de Valence, et en réorganisait l'armée, dont la force commençait à présenter un effectif assez considérable. Quant au général Blake lui-même, dès qu'il eut rassemblé à Tortose les débris de son armée battue, abandonnant ses projets sur l'Aragon, il rallia la garnison de Tarragone, et manœuvra pour secourir Girone, dont le ravitaillement devait rendre le siége si long.

Le général Suchet, après avoir jeté un coup-d'œil sur sa position en rentrant à Saragosse, jugea que l'opération la plus pressante était de secourir Jaca, bloqué en quelque sorte par les bandes. Cette forteresse assurait notre communication la plus directe avec la France. L'opération fut exécutée avec rapidité; et, pour n'avoir plus d'inquiétude sur un point aussi intéressant, il y fit entrer un approvisionnement de dix mois. En même temps il résolut de faire tout de suite un effort contre les partis qui se formaient de toutes parts, afin d'établir son autorité sur les points de l'Aragon qu'il pouvait atteindre. Il n'ignorait pas que, pour agir vigoureusement d'un côté, il serait obligé de se dégarnir de l'autre; il fallait attaquer les bandes l'une après l'autre, malgré les désavantages de ce genre de guerre. Mais, ne pouvant augmenter le nombre de ses soldats, il pouvait les multiplier par la rapidité de leurs mouvements; et il trouva ainsi le renfort dont il manquait, dans leur activité et leur bravoure. 1809.

Il commença par faire occuper Almunia et Cariñena. Les travaux qui avaient pour objet de fortifier le château d'Alcañiz, furent pressés avec activité. Les corps de Perena et de Pedrosa, qui étaient venus menacer Barbastro et Huesca, furent repoussés : le général Habert tomba à l'improviste, le 19 juillet, sur le camp du premier de

1809. ces deux chefs, s'empara de son quartier-général, fut au moment de le prendre lui-même, et le força de se réfugier à Viescas, au milieu de montagnes inaccessibles, toujours couvertes de neige. Le général en chef lui-même, dans la nuit du 19 au 20, se porta à Cariñena où il avait rassemblé à l'improviste quatre bataillons et cent cuirassiers. Avant

Combats partiels.

la pointe du jour, il fit entourer Paniza et la position de Nuestra Señora del Aguila. Le corps de Gayan qui y était posté fit peu de résistance, et évacua la position avant d'y être enveloppé. Il abandonna son camp et ses approvisionnements, que l'on détruisit ainsi que les retranchements pratiqués dans le couvent. Le général en chef rentra, le soir même, à Saragosse avec la nouvelle du succès de cette expédition. Les habitants, qui avaient eu à peine le temps de remarquer son absence, apprirent avec surprise que quelques heures lui avaient suffi pour s'emparer d'une position qu'ils avaient jugée imprenable.

De Paniza même plusieurs colonnes avaient été mises à la poursuite du corps de Gayan : c'était toujours un avantage de disperser plus au loin l'ennemi qu'on ne pouvait détruire. Le colonel Kliski occupa Daroca, soumit les habitants, s'empara d'un magasin d'armes. Les ennemis se rallièrent sur la montagne d'Uzed avec des insurgés de Calatayud e de Molina ; il marcha à eux, les

battit, et les repoussa jusqu'aux frontières de la Castille. 1809.

Le général Laval fut dirigé sur Calatayud et en dissipa les rassemblements : il purgea les environs du Moncayo. Un petit corps de troupes fut détaché dans les Cincovillas, contrée dont la possession est importante par son voisinage avec Saragosse d'un côté, et la frontière de Navarre de l'autre (1). Partout où nos troupes s'établirent, le général en chef commença à propager le système d'administration qu'il fondait à Saragosse.

A cette époque on reçut en Espagne la nouvelle du passage du Danube, de la bataille de Wagram et de l'armistice de Znaïm. Ces événements arrivèrent à propos pour contre-balancer le premier effet de la bataille livrée, le 28 juillet, à Talavera : les Espagnols la proclamèrent comme une victoire ; mais la marche du maréchal Soult ayant déterminé la retraite des Anglais sur le Tage, et le général Venegas ayant été battu à

(1) Sur la frontière de la Navarre à la rive gauche de l'Èbre, les habitants de Sos, un Castillo, Sadava, Exea et Tauste montrèrent à Philippe V, dans la guerre de la succession, un grand dévouement. En récompense, il leur accorda le titre de *Villa* (qui est plus que *pueblo*, village, et moins que *ciudad*, cité), et en fit, sous ce nom de Cincovillas, un corrégiment particulier, dont Sos est le chef-lieu.

1809. Almonacid, Madrid se trouva dégagé. Il devenait évident que l'armée française dans la Péninsule serait insuffisante contre les Anglais réunis aux Espagnols, sans des renforts que la guerre d'Autriche avait jusqu'alors rendus impossibles : les circonstances permettaient désormais d'en espérer prochainement, et le gouvernement français s'empressa même de les annoncer.

Si les Espagnols furent peu touchés d'abord de ces apparences défavorables à leur cause, les Français conçurent l'espoir que des combinaisons nouvelles et plus efficaces allaient bientôt mettre fin à la guerre. Le général Suchet résolut d'achever la poursuite et la destruction des bandes de l'Aragon, afin d'avoir ensuite son corps d'armée disponible, pour toutes les opérations auxquelles il pourrait être appelé.

Prise de Saint-Jean de la Peña. — 26 août.

Il avait réussi à approvisionner la forteresse de Jaca, mais non à la dégager; car les partis formés aux environs en avaient recommencé le blocus, et la garnison était comme renfermée dans ses murs. Par là non seulement la communication avec la France était interdite, mais on pouvait craindre qu'une trahison ou une surprise ne nous enlevât ce point si essentiel. Les insurgés occupaient, en face de Jaca et à peu de distance, le couvent de Saint-Jean de la Peña, position escarpée et de difficile accès, renfermant une

garnison, des munitions et des vivres, et qui avait 1809.
été mise dans un bon état de défense. La superstition et l'exaltation populaire s'unissaient pour attacher à ce couvent une grande importance. Dans les anciennes guerres, le rocher de Saint-Jean de la Peña était toujours resté au pouvoir des chrétiens, qui luttèrent jusqu'à la fin dans les montagnes contre les Maures. Son église renfermait les tombeaux de vingt-deux rois d'Aragon. La junte centrale dans ses instructions signalait aux habitants de la rive gauche de l'Èbre, Saint-Jean de la Peña comme le palladium de leur indépendance. Aussi tous les partis du voisinage y prenaient leur point d'appui, et y trouvaient un asile assuré après leurs fréquentes excursions dans la vallée du Gallego. Le 23 août, deux détachements de vingt hommes chacun, qui escortaient trente musiciens du 115ᵉ, étant couchés au village de Bernuès et s'y gardant mal, furent surpris par la bande de Sarraza, et presque tous égorgés. Il était urgent d'empêcher de pareils désastres à l'avenir, et de détruire le repaire qui les rendait faciles et impunis. Le général Musnier fut chargé de cette expédition : il réunit sous son commandement un bataillon du 5ᵉ léger, un du 64ᵉ, un du 115ᵉ de ligne, et partie de la garnison de Jaca. Avec ces forces il attaqua, le 26 août, par trois côtés la position de Saint-Jean de la

1809. Peña. Elle fut enlevée après une vive résistance ; la garnison fut tuée ou prise, et le couvent détruit et brûlé, dans toute la partie qui offrait des moyens de défense. Après cette opération, le général Musnier avec une colonne se porta dans les vallées d'Echo et d'Anso, tandis que le colonel Plicque avec le reste de ses troupes pénétrait dans la vallée de Roncal. Renovalès tenait toutes ces montagnes en insurrection, et entretenait les mouvements dont cette partie de la frontière était sans cesse agitée. Les vallées furent soumises, désarmées et punies : celle de Roncal capitula, après une défense assez opiniâtre. Le général en chef y laissa quelque temps deux bataillons détachés, afin d'assurer la rentrée des grains et des troupeaux qu'on exigea pour la subsistance de l'armée. Il ordonna en même temps que non seulement l'église de Saint-Jean de la Peña fût conservée, mais qu'une fondation y assurât l'entretien et le service des tombeaux des rois d'Aragon. Il crut devoir montrer ce respect pour l'objet de la vénération des Aragonais; et leur estime lui tint compte de ses efforts pour arrêter, après la victoire, les destructions que les combats rendent presque toujours inévitables.

Ces succès, qui avaient purgé la frontière de l'Aragon voisine de la Navarre, nous entraînèrent à opérer de même vers la frontière de Catalogne.

Le 117e régiment se rabattit vers la Cinca, pendant qu'une partie de la garnison de Jaca y rejetait les bandes des vallées de Broto et de Fiscal. 1809.
Perena, Pedroso et Baget rallièrent leurs troupes entre la Cinca et la Noguera. Renovalès les rejoignit et prit le commandement supérieur. Il ne convenait point de laisser former un tel rassemblement près de nos lignes. Le général Habert eut ordre de l'attaquer; il se porta sur Fonz le 23 septembre. Le colonel Robert, en marchant à l'ennemi, eut besoin d'employer un stratagême pour le faire sortir d'une position inattaquable. Après quelques faibles tentatives il feignit de se retirer, et attira les insurgés à sa poursuite; puis se retournant avec rapidité, il les atteignit et en culbuta le plus grand nombre. Le général Habert, en même temps, se portait sur le village de Fonz directement, et s'en emparait à la baïonnette. Les bandes furent presque tout-à-fait dispersées; les chefs retournèrent à Lerida et Mequinenza. Toute la rive gauche de l'Èbre rentra dans l'ordre et la soumission, et l'armée française put étendre ses cantonnements et son influence.

Le général en chef profita de la circonstance pour s'établir avec sûreté sur la Cinca. Il fit occuper Fraga et Monzon par le général Habert. La première de ces deux villes avait un pont de bois sur la Cinca, qui offrait un passage en tout

1809. temps. Le voisinage de Lerida et de Mequinenza rendait la position importante; elle fut fortifiée de quelques ouvrages de campagne, sur la hauteur de la rive gauche qui domine le pont et la ville. A quelques lieues au-dessus de Fraga, et sur la même rive, se trouve la ville de Monzon, dominée par un château que les Français avaient occupé l'année précédente, et qu'ils avaient abandonné ensuite, parce qu'il n'était d'aucune utilité pour leurs opérations; mais sa situation lui en donnait désormais. Il était en bon état, avait des bâtiments à l'épreuve de la bombe, et des revêtements solides. On y mit une petite garnison, avec l'armement et l'approvisionnement convenables; et comme la rivière était à une assez grande distance, en y établissant un pont volant, on construisit une tête de pont à la rive gauche. Par ce moyen, et à la suite du combat de Fonz, nous commençâmes à préparer la soumission de Venasque et du corrégiment de Benavarre, le dernier de l'Aragon dans le Nord-Est. Les Catalans firent un effort pour le disputer, réunis à un grand nombre de *dispersos* de l'Aragon : ils s'avancèrent vers Graüs, que le colonel Lapeyrolerie occupait avec neuf cents chasseurs des montagnes. Cet officier n'hésita point à se porter sur eux, et à les attaquer lui-même.

Le 17 octobre il marcha par Roda, en remon-

tant l'Isavena, les culbuta, ce jour-là et le 18, de positions en positions, et le lendemain arriva devant leur corps principal. Mais dès que les feux de bivouac furent allumés, il reconnut que les insurgés réunissaient des forces considérables, et qu'il était entouré de toutes parts, comme dans un piége, au milieu des défilés nombreux qu'il avait devant et derrière lui. Il prit aussitôt sa détermination. Persuadé que des troupes irrégulières sont peu capables de vigilance et de sang-froid dans les ténèbres, il résolut de s'ouvrir un passage en forçant à la baïonnette, sans tirer un coup de fusil, la ligne ennemie qui lui fermait la retraite. A deux heures du matin, il prend les armes en silence, forme sa troupe en colonnes, et lance en avant-garde le capitaine Roquemaurel avec quatre compagnies des chasseurs des Pyrénées. Cet officier intrépide fraye la route; les Espagnols sont surpris et culbutés. L'épouvante se répand parmi eux jusqu'à une certaine distance. Dans leur premier effroi, ils fuient au lieu de se rallier, et la colonne passe et s'éloigne avec rapidité sans perdre un seul homme. Le colonel Lapeyrolerie ramena à Graüs toute sa troupe. Il eut la satisfaction d'y retrouver sains et saufs ses malades et ses blessés; pendant son absence, les habitants de la ville les avaient sauvés de la fureur d'une bande du voisinage qui s'était approchée 1809.

1809. avec l'intention de les égorger. Ce trait d'humanité s'est renouvelé plusieurs fois depuis en Aragon.

Fraga et Candasnos, où nous venions d'établir de petites garnisons, furent attaqués par des partis sortis de Mequinenza, mais sans succès. Dans le même temps, le général espagnol Lavalle réunit à Batea quatorze cents hommes, et se porta le 16 octobre à Caspe, que le colonel Dupeyroux occupait avec un bataillon du 115[e]. L'avant-garde espagnole s'empara d'abord du couvent des Capucins, position dominante à l'entrée de la ville. Pendant que le bataillon prenait les armes, le colonel Dupeyroux, seul à la tête de la compagnie de grenadiers, marche avec résolution sur le couvent : avant que les Espagnols eussent le temps de se reconnaître et de s'établir, il s'en rend le maître, et se portant aussitôt sur la tête de la colonne ennemie qui s'avançait, il y met le désordre, et lui fait prendre la fuite. Il fut blessé grièvement.

Aux environs de Belchite, une troupe de contrebandiers qui répandait la terreur dans le pays, fut surprise de nuit à Lecera, et défaite entièrement par le capitaine d'artillerie Monnot.

Le général Chlopiski avait été envoyé sur Daroca avec le 1[er] régiment de la Vistule, une partie du 2[e], et les cuirassiers. Le 12 octobre, il

battit les troupes de Molina qui s'étaient réunies aux régiments de Soria et de la Princesse. Le colonel Kosinowski les poursuivit et les rejeta jusqu'au-delà d'Ojos-Negros. Le général Chlopiski poussa jusqu'à Molina. 1809.

Le général Buget marcha sur Arnedo et Soria, pour disperser des partis; rentrant ensuite en Navarre, il donna la chasse au jeune Mina, qui à la tête de deux cents hommes arrêtait les convois sur la route de Pampelune, et préludait au rôle qui l'a rendu fameux dans la suite.

Combat de Nuestra Señora del Tremedal.

25 novembre.

En Espagne, les églises et les couvents sont presque partout de vastes et solides édifices, qui offrent des ressources à la guerre défensive, quand il s'y joint une position avantageuse. Après la perte de Paniza et de Nuestra Señora del Aquila, les troupes insurrectionnelles de la rive droite de l'Èbre se réunirent dans le sanctuaire de Nuestra Señora del Tremedal, sur une montagne presque inaccessible, que Villacampa avait choisie et fait retrancher au-delà de la ville de Molina, au centre de la Sierra d'Albarracin, près des sources du Tage, du Xucar et du Guadalaviar. Il en fut de ce rassemblement comme de celui de St-Jean de la Peña : le colonel Henriod eut ordre de s'emparer de cette position. Le 23 novembre, il partit de Daroca avec son régiment le 14e de ligne, huit compagnies du 2e de la Vistule, le 13e de cuiras-

1809. siers, deux pièces de canon, un obusier, et cent cinquante Aragonais conduisant des voitures et des mulets chargés de vivres. Ces forces n'excédaient pas dix-sept cents hommes. Il vint bivouaquer le 24 au soir au village d'Ojos-Negros, dont il trouva le défilé occupé par des troupes de Villacampa. Quelques compagnies de voltigeurs, qu'il détacha la nuit sur son flanc pour gagner la crête boisée de la montagne de Villar de Saz, déterminèrent l'ennemi à abandonner ce défilé le 25 au point du jour, à se replier sur Origuela, et de là dans la position du Tremedal. Les forces espagnoles s'élevaient à près de cinq mille hommes de troupes, sans compter nombre de paysans armés qu'on avait réunis au son du tocsin, et qui garnissaient tous les bois voisins pour menacer nos derrières et nous envelopper, si notre attaque venait à échouer. Ils ne doutaient point de la victoire, le général Villacampa avait tiré parti des avantages de la position pour inspirer la plus vive confiance à sa troupe. La montagne du Tremedal forme une espèce de croissant de trois quarts de lieue de longueur; elle s'élève de plus de six cents pieds au-dessus de la Molina et de la petite ville d'Origuela bâtie au bord, dans une gorge étroite, à l'extrémité d'une plaine stérile de deux lieues, qui se prolonge dans la direction de Villar de Saz. La branche du croissant la plus rapprochée se

termine en plate-forme circulaire ; là est bâti le 1809.
monastère avec ses dépendances. Le sommet est entouré d'aiguilles et de rochers, qui forment comme un parapet avec des embrasures. Les flancs garnis de sapins donnent à cette montagne isolée un aspect sombre et imposant. Les routes d'Albarracin, de Daroca et de Molina viennent se réunir à la ville d'Origuela, qui a un pont : le couvent n'a d'autres communications qu'un chemin aboutissant par derrière la montagne à la route d'Albarracin, et un sentier escarpé qui descend directement au pont et à la ville. On avait pratiqué partout des coupures et des abattis.

Parvenu à onze heures du matin en vue de cette position, le colonel Henriod désespéra de l'enlever de vive force en plein jour, et résolut de s'en rendre maître par des manœuvres. Il attaqua d'abord l'extrémité de la montagne, qu'il feignit de vouloir tourner par la route d'Albarracin, avec la plus grande partie de ses troupes. Cette attaque qu'il ne voulait pas pousser sérieusement, continua toute la journée; elle n'avait d'autre but que d'engager l'ennemi à dégarnir le couvent, et à porter des renforts au côté opposé. Vers le soir, le colonel marche sur Origuela avec six compagnies d'élite en colonne, conduisant un canon et un obusier, traverse rapidement la ville qui était déserte, passe le pont, s'établit sur le pla-

1809. teau au-delà au pied de l'escarpement, fait rentrer dans le couvent toutes les troupes qui étaient descendues par le sentier, et commence un feu vif de ses deux pièces, tandis qu'en arrière, à la lueur des bivouacs qu'il avait fait allumer, les bagages et la ligne de bataille font demi-tour et s'éloignent à distance, sur la route de Daroca. Ce mouvement ne pouvait manquer de tromper l'ennemi, et de lui persuader que nous nous mettions en retraite à la faveur de la nuit.

En ce moment, les six compagnies d'élite, le fusil en bandoulière, sans capotes et sans sacs, en silence et avec défense de tirer, gravissent en trois colonnes par le côté de la montagne le plus escarpé, contre lequel on n'avait fait aucune démonstration et que son aspérité devait faire croire à l'ennemi hors de toute atteinte. Arrivées au sommet, elles prennent haleine, attendant un signal d'artillerie convenu. Le feu avait cessé totalement aux deux attaques; les Espagnols nous croyaient en pleine retraite, et poussaient des cris de joie. Tout-à-coup les six compagnies, commandées par le capitaine Parlier, s'élancent à travers les embrasures ou intervalles des rochers, fondent sur les Espagnols à la baïonnette, et font changer leurs chants de victoire en cris de terreur. Tout ce qui échappe à la mort s'enfuit dans diverses directions. Villacampa veut en vain ral-

lier quelques soldats, sa voix n'est plus entendue; 1809.
il brise son épée, et se voit entraîné par les fuyards. Tous les approvisionnements dont les bâtiments étaient remplis tombent en notre pouvoir. Mais nous ne pouvions ni les évacuer, ni rester dans la position prise à l'ennemi; notre sûreté nous forçait à les détruire. Les poudres et artifices réunis dans le sanctuaire étaient considérables; l'explosion fut terrible. Le feu lancé au loin prit à quelques portions des bois voisins, et se répandit dans la ville même qu'il aurait pu consumer, si nos soldats, en l'absence des habitants, n'en eussent arrêté les progrès. Ce volcan qui éclaira jusqu'à une grande distance les montagnes d'alentour, fut le signal de la dispersion de tous les rassemblements qui s'y étaient formés. L'ennemi perdit près de cinq cents hommes; et de notre côté nous n'eûmes que peu de braves à regretter, tant la surprise et l'épouvante des Espagnols avaient été complètes. Le succès fut dû à l'habileté du colonel Henriod. Le général en chef lui sut gré particulièrement de ce que sans être arrêté par la force des positions, ni par la supériorité du nombre, il ne se laissa cependant point emporter à cette ardeur inconsidérée qui ne calcule pas les obstacles; il ne paya point par des flots de sang, comme il arrive trop souvent à la guerre, la possession d'un stérile rocher qu'il fal-

1809. lait évacuer apres l'avoir conquis. Il prit au contraire ses mesures avec autant de sagesse que de valeur, et suppléa par des manœuvres au nombre qui lui manquait.

D'autres combats d'une moindre importance eurent lieu sur divers points de l'Aragon, et quoiqu'on ne les rapporte pas tous, ils ne furent ni sans honneur, ni sans utilité, parce qu'ils établirent partout la supériorité des soldats du 3e corps, et en convainquirent de plus en plus les habitants par leur propre expérience, la seule qui leur fût profitable. Cette guerre difficile de détails offrait l'avantage de former des officiers, et de les accoutumer à agir seuls; elle eut pour résultat de développer dans un grand nombre les talents qui en firent par la suite des chefs et des généraux distingués.

Prise de Venasque.

Dans le mois de novembre, le général Suchet acheva la soumission du haut Aragon par la prise de Venasque. Le capitaine Roquemaurel y fut envoyé avec le bataillon du 64e et les chasseurs de l'Ariège; il força les positions de cette vallée, pénétra dans la ville, et somma le fort, dont la garnison, intimidée par les habitants, força le gouverneur à ouvrir ses portes. Cet avantage nous donna une nouvelle communication avec la France, et permit de désarmer les vallées de Venasque, de Gistain et de Bielsa; un dépôt de

munitions fut détruit dans un couvent voisin sur la frontière de Catalogne. 1809.

Occupation successive de l'Aragon.

Le général en chef, pour s'assurer un résultat semblable sur la rive droite de l'Èbre, profita de l'approche d'un corps d'expédition envoyé, sous les ordres du général Milhaud, de Madrid vers Cuenca dans les montagnes de la Castille. Il se rendit lui-même à Teruel avec une division le 25 décembre, et poussa des troupes jusqu'à Ruvielos, où s'était réfugiée la junte insurrectionnelle, qui se sauva vers Valence. Teruel et Albarracin étaient les seuls points de l'Aragon où le 3e corps n'eût pas encore pénétré. L'occupation de ces deux villes influentes fut un triomphe réel sur l'incrédulité espagnole. La vue de nos troupes, leur tenue, leur discipline, les discours et les actes de l'autorité étonnèrent les habitants, et leur firent maudire Villacampa et les juntes, qui les poussaient à la guerre, et ne savaient pas les défendre. Le pays livra des armes et des munitions, et nous lui imposâmes les contributions établies dans le reste de l'Aragon. Nous obtenions ainsi peu à peu la neutralité, et ensuite la soumission des habitants. Ces fiers caractères, incapables de plier devant le caprice et l'insulte, appréciaient la justice unie à la force, et savaient se résigner aux charges d'un état de choses qu'ils ne pouvaient empêcher.

CHAPITRE III.

Occupation de l'Andalousie par les armées françaises. — Amélioration dans l'esprit public de l'Aragon. — Troubles en Navarre. — Mina le jeune. — Le général Suchet le fait poursuivre. — Il se rend à Pampelune. — Incertitudes sur la destination du 3e corps. — Ordre du roi de se porter sur Valence. — Marche sur cette ville. — Combat d'Alventosa. — Arrivée devant Valence. — Retour en Aragon. — Prise de Mina.

1810. L'ANNÉE 1810 s'annonça sous les auspices les plus avantageux. Les événements qui l'avaient précédée commencèrent la plus brillante période de la guerre d'Espagne, et firent concevoir de justes espérances pour l'avenir.

La guerre d'Allemagne, qui pendant 1809 avait attiré toute l'attention et employé les principales ressources de la France, s'était terminée avec honneur. Le traité de paix, signé à Vienne le 14 novembre, avait de nouveau rendu au repos cette partie du continent, et assurait à la France une alliance qui devait augmenter son influence et sa force. L'évacuation de Walcheren par les

Anglais, effectuée le 24, délivra l'empereur d'une diversion qui eût absorbé les moyens qu'il destinait contre la Péninsule. Déjà dès l'armistice de Znaïm, on avait envoyé des renforts, qui, vers la fin de l'année, montaient à trente mille hommes environ. 1810.

L'arrivée de ces premières troupes procura de nouveaux succès à l'armée de Madrid, auxquels contribua plus puissamment encore la mésintelligence des généraux anglais et espagnols. Depuis leur séparation sur le Tage, et après la retraite des Anglais sur la Guadiana, les deux armées espagnoles de l'Estramadure et de la Manche, réunies au nombre de cinquante mille hommes, sous le commandement du général Arizaga (1), s'étant reportées vers le Tage, dans la direction de Madrid, vinrent se faire battre le 16 novembre dans les plaines d'Ocaña, pendant que l'armée anglaise, cantonnée autour de Badajos, restait indifférente aux mouvements et à la déroute de ses alliés.

Le 28, les armées de Galice et des Asturies, commandées par le duc del Parque, furent défaites par le général Kellermann auprès de Salamanque, dans la position d'Alba de Tormès.

(1) Le même qui commandait une division de Blake à Maria et à Belchite.

1810. Girone avait capitulé le 10 décembre, et la fin de ce siége opiniâtre laissait disponible pour d'autres opérations en Catalogue le 7e corps, dont le maréchal Augereau venait de prendre le commandement après le général Gouvion Saint-Cyr.

Occupation de l'Andalousie par les armées françaises.

Ces divers succès engagèrent le gouvernement de Madrid à faire avancer l'armée française dans l'Andalousie, qui, dépourvue de places fortes, semblait présenter une conquête facile. A cette époque, les Anglais eux-mêmes venaient d'abandonner la Guadiana et les environs de Badajos. Au 1er janvier, toute leur armée était rentrée en Portugal; elle s'établit dans la province de Beira, vers Almeyda. Les débris de l'armée espagnole battue à Ocaña défendaient seuls les défilés de la Sierra Morena. On les attaqua et on les força le 20; les Français entrèrent le 28 à Grenade, le 1er février à Séville, et le 5 à Chiclana, devant Cadix, où ils s'arrêtèrent. L'Andalousie fut soumise; mais l'île de Léon était en état de défense. L'armée espagnole s'y enferma, et une division anglaise, commandée par Graham, vint la renforcer. On somma inutilement Cadix, qui était devenu l'asile de la junte centrale et du gouvernement insurrectionnel. Cette résistance empêcha l'entière occupation de l'Espagne.

Le 3e corps avait eu aussi une part, quoique faible, dans les renforts arrivés de France. Au

commencement de janvier 1810, il s'élevait à près de vingt mille hommes, dont quatre mille de toutes armes, détachés des divers corps, tenaient garnison dans les châteaux de Saragosse, d'Alcañiz, de Monzon, et dans les arrondissements de Jaca, de Venasque et de Tudela. Plusieurs détachements venant des dépôts, et des bataillons entiers appartenant aux cadres du 3e corps, étaient en marche en France pour rejoindre, et le ministre annonçait leur arrivée successive. Cet accroissement de force, devenant inutile contre des guérillas journellement battues malgré leur ténacité et leur nombre, donnait au général Suchet la possibilité d'entreprendre les siéges de Lerida, de Mequinenza, de Tortose, dont le voisinage incommodait beaucoup l'Aragon, en favorisant sur les frontières l'esprit d'insurrection et l'incursion des bandes armées. 1810.

Du reste, la présence d'une armée disciplinée et l'organisation d'une administration régulière avaient déjà considérablement amélioré la situation de cette province. Les habitants reprenaient peu à peu leurs occupations paisibles, et paraissaient embrasser de bonne foi le parti de la soumission. Il n'y avait plus à craindre que les bandes ou les troupes organisées hors de l'Aragon, qui, protégées par les trois places que l'on vient de nommer, y trouvaient des asiles assurés après Amélioration dans l'esprit public de l'Aragon.

1810. leur défaite, et ne pouvaient être détruites que par des opérations sérieuses contre ces forteresses. Trois corps principalement, ayant quelque consistance et agissant avec ensemble, nous présentaient sur trois frontières de l'Aragon un système de résistance tantôt offensive, tantôt et le plus souvent défensive : le premier, celui du brigadier Perena, à la rive gauche de l'Èbre, occupait la ligne de la Noguera, et pivotait sur Lerida; le second, à la rive droite, commandé par le brigadier Garcia Navarro, manœuvrait en avant de Tortose, et tenait la ligne de l'Algas; le troisième, ou corps de gauche, sous les ordres du général Villacampa, parcourait les montagnes d'Albarracin et de Cuenca. Ces chefs s'efforçaient d'alimenter, par un recrutement forcé, les noyaux de corps réguliers qu'ils avaient pu rallier et organiser. De quarante mille soldats que l'Aragon avait mis sur pied au commencement de l'insurrection, à peine sept à huit mille restaient encore : ils avaient été recueillis avec soin, deux mille par Villacampa, dans les régiments de Soria et de la Princesse; deux mille cinq cents à Tortose, dans les bataillons de ligne ou de volontaires; huit cents dans le régiment d'Amérique, qui occupait Mequinenza; et le reste dans le régiment de Doyle à Lerida.

Mais la position du 3e corps en Aragon rendait

impuissante toute tentative contre l'intérieur de 1810.
la province. Le général Laval, avec la 1re division occupait Teruel et Daroca ; le général Musnier Alcañiz et Caspe, avec la 2e. Le 5e léger, les 116e et 117e régiments, sous le général Habert, tenaient Fraga, Monzon et Barbastro. Les généraux espagnols, quoique toujours en présence, et prêts à profiter de la moindre négligence de nos troupes, commençaient, dans les premiers mois de 1810, à perdre de leur activité ou de leur influence. Un grand nombre de jeunes gens quittaient leurs drapeaux, et venaient repeupler les villages dans lesquels notre protection les attendait. Nos partisans augmentaient à proportion. Les corrégidors et les alcades, que nous rendions responsables du maintien de la tranquillité, osèrent enfin agir ouvertement dans les intérêts d'une administration qui prenait tous les jours de l'ascendant, et d'un gouvernement qui ne leur paraissait plus si éphémère. Un ancien chef de contrebandiers de Barbastro donna même un exemple de cette confiance, en s'engageant à soutenir plus efficacement encore la cause française. Il demanda de lever à ses frais une compagnie de gendarmes à pied, offrant, pour garantie de sa conduite, sa famille et une fortune de deux millions de réaux. Malgré le danger de mettre des armes entre les mains des gens du pays, le général en

1810. chef se décida à accepter son offre, persuadé qu'une telle compagnie bien organisée, bien commandée, connaissant parfaitement les localités, et ayant des intelligences dans la contrée, rendrait plus de services qu'un bataillon entier, et serait la terreur des bandes intérieures. Bientôt ces petites bandes éparses, composées pour la plupart de malfaiteurs, ne purent plus se montrer qu'on n'en fût informé. Des rapports journaliers permirent de les suivre dans leurs retraites les plus cachées. On en surprit plusieurs à Alvalate, et sur d'autres points autour de Barbastro et de Monzon. Ces surprises, jointes à des mesures sévères contre les embaucheurs qui excitaient les jeunes gens à rejoindre les armées espagnoles, produisirent une impression salutaire, dont l'effet aurait été sans doute plus étendu et plus durable, sans la nouvelle cause de trouble qui se manifesta sur la frontière de Navarre.

Troubles en Navarre.

Cette province, par laquelle le 3e corps communiquait avec Paris et Madrid, était restée si calme pendant la première année de la guerre, que les routes y étaient entièrement libres, et que le transport de l'artillerie de Pampelune, avec laquelle on avait assiégé Saragosse, s'y était fait sans escorte et sans contrainte par les habitants du pays. Mais, soit par des vices d'administration, et par la faiblesse ou la vénalité de quel-

ques agents, soit par la mésintelligence qui régnait entre les autorités supérieures de Pampelune, soit enfin par l'insuffisance des troupes laissées à leur disposition, ou peut-être par toutes ces causes réunies, l'esprit d'insurrection y avait peu à peu fait des progrès. Sans places fortes, sans dépôts, sans appuis connus, les bandes intérieures s'étaient formées, accrues impunément, répandues partout : à cette époque elles interceptaient les routes, enlevaient nos courriers, et l'on peut dire que l'autorité du gouverneur de la Navarre ne s'étendait pas au-delà des glacis de sa capitale. 1810.

Un jeune étudiant nommé Mina, sorti de cette ville en 1809, était l'artisan de tout ce désordre. Il se mit d'abord à la tête de quelques hommes armés, obtint de légers avantages qui l'encouragèrent, fit des prisonniers qu'il conduisit à Lerida. Son activité et son zèle le firent remarquer du gouverneur de cette place, qui lui fournit des armes, des munitions, des renforts. Peu de temps après, l'envoi d'une commission de commandement et d'un drapeau, par la junte de Séville, lui constitua une troupe réglée, avec laquelle il continua de s'aguerrir et de nous inquiéter. Evitant les engagements sérieux, et n'attaquant jamais qu'avec l'avantage certain de la position et du nombre, il se vit en état de se mesurer bientôt avec de gros détachements, et de s'emparer de Mina le jeune.

1810. nos convois. Son activité, son énergie, la sévérité cruelle dont il usait envers tout Espagnol convaincu ou accusé de nous avoir rendu, de gré ou de force, le plus léger service, le mirent en état de se montrer redoutable, et lui assurèrent le secret dans toutes ses opérations. Soit qu'il s'embusquât au Carascal, bois dangereux entre Tafalla et Pampelune où il nous attaquait souvent, soit qu'il marchât pour surprendre nos postes, soit qu'il se mît en retraite pour échapper à notre poursuite, il était partout reçu, craint, obéi, et jamais trahi ni découvert. Il devint bientôt tellement maître du pays, que le gouverneur de la Navarre, dans le courant de janvier, crut pouvoir entrer en négociation avec lui, comme avec un général d'armée, pour un échange de prisonniers, et admit même dans Pampelune des officiers chargés de ses pouvoirs comme parlementaires.

Ces progrès dangereux, dans une province frontière de la France, attirèrent bientôt l'attention du gouvernement français, parce qu'ils contrariaient son projet de faire marcher en avant le 3e corps. La destruction d'un partisan aussi incommode devenait un préliminaire indispensable. A cet effet le général Suchet reçut, avec une commission qui l'investissait de pleins pouvoirs, l'ordre d'agir immédiatement en Navarre, pour faire cesser les troubles dont elle était le théâtre.

Il mit le général Harispe à la poursuite de Mina, avec le 114e régiment de ligne. Ce général se dirigea vers les Cincovillas, dans les premiers jours de janvier; il marcha sur Mina, qui occupait Sanguessa, pendant que quatre cents Polonais sortis de Tudela se portaient du même côté, et qu'une colonne de huit cents hommes sortait de Pampelune pour venir coopérer à ce mouvement. Comme Mina s'était déjà rapproché quelquefois des frontières de Catalogne, pour lui couper cette retraite deux bataillons furent envoyés dans les hautes vallées, vers Ainsa et Medianoz, avec ordre de l'attaquer ou de le repousser partout où il se présenterait, et de lui intercepter dans tous les cas le passage de la Cinca. Le général en chef alla lui-même à Huesca, pour assurer l'exécution de ces mesures; mais elles devinrent inutiles. Mina, refusant le combat, sortit de Sanguessa, peu avant l'arrivée du général Harispe et sa jonction avec les Polonais. Il parut vouloir prendre position à Monreal; le retard de la colonne attendue de Pampelune le favorisa; et lorsque le général Harispe marcha pour l'envelopper et le combattre, Mina, libre sur ses derrières, se déroba par une marche rapide, et alla audacieusement lui-même attaquer Tafalla avec mille hommes d'infanterie et deux cents chevaux, au moment où l'on s'attendait le moins à son arrivée.

1810.

Le général Suchet le fait poursuivre.

1810. Il ne lui fut pas difficile d'occuper la ville : la faible garnison établie dans une caserne défensive repoussa les sommations et les attaques; et le lendemain il s'éloigna dans une autre direction, après avoir été maître un jour de notre ligne de communication.

Cette tentative hardie nous excita à redoubler d'activité. Le général Harispe, profitant de l'approche d'une division arrivée de France sous les ordres du général Loison, qui tenait Logroño et le haut Èbre, réunit à lui la colonne sortie de Pampelune, occupa par des postes Sanguessa, Sos, Lodosa, Puente la Reyna, et les principaux passages de l'Arga, de l'Aragon et de l'Èbre. Il fit une battue générale en plusieurs colonnes mobiles, pourvues de petites pièces de montagne qui se portaient à dos de mulets, poursuivit sans relâche la troupe de Mina partout où il la savait en position, en station ou en marche, et la rejeta dans les montagnes, où la difficulté de vivre et les rigueurs de la saison la forcèrent enfin de se disperser. Ce chef fit cacher ses armes, renvoya chez eux la plus grande partie de ses gens, se déroba lui-même en errant de bergeries en bergeries, fut sur le point d'être pris avec sept hommes formant toute son escorte, et n'échappa qu'à la faveur d'un déguisement. Peu après, par un trait de son caractère aventureux, il vint habillé en paysan

se poster sur la grande route près d'Olite, au milieu d'un groupe, pour voir passer le général Suchet allant de Saragosse à Pampelune. 1810.

Le général Suchet se rend à Pampelune.

Le 20 janvier, ce général arriva dans la capitale de la Navarre. Il régnait depuis long-temps dans cette place une funeste mésintelligence entre le gouverneur militaire, et le duc de Mahon, vice-roi envoyé de Madrid. Les conflits d'autorité en étaient la cause ou l'occasion; et le défaut d'ensemble qui en résultait donna lieu au relâchement et au désordre dans toutes les parties du service. La cupidité des agents d'une administration vicieuse mettait ces circonstances à profit. Une plus longue tolérance allait compromettre la sûreté même de la place, dans laquelle la trahison se glissait insensiblement. On tirait chaque jour des coups de fusil sur les glacis, et jusque dans la demeure du vice-roi, qu'on voulait intimider. Le général en chef commença par changer les autorités civiles, et prescrivit des mesures propres à comprimer l'exaltation hostile des habitants. Il fit publier un réglement sévère pour opérer le désarmement de la contrée, et empêcher de nouvelles levées de jeunes gens. La dispersion de Mina était favorable au succès de ces dispositions : on espéra qu'elles rétabliraient dans la Navarre cet état de tranquillité dont elle avait joui pendant plus d'un an.

1810. Un autre motif non moins important, et qui avait même été le but secret de son voyage à Pampelune, occupait le général en chef, parce qu'il était relatif aux opérations futures du 3e corps. C'était l'inspection des parcs, et de tous les objets d'approvisionnements nécessaires pour des siéges. Il trouva l'arsenal en bon état; une nombreuse artillerie était prête, on travaillait avec activité à la poudrière et aux ateliers. Ces efforts étaient dus à l'activité du colonel d'artillerie d'Auguereau, secondé par le zèle du vice-roi.

Mais à peine le général Suchet avait-il réorganisé l'administration de la Navarre, que le général Regnier entrant en Espagne avec un corps de troupes, fut chargé d'occuper cette province et d'en achever la pacification. Les troupes du 3e corps rentrèrent en Aragon pour faire place à la division Lagrange. Le colonel Plicque, dirigé vers le haut Aragon, qu'il connaissait bien, atteignit et dispersa la bande de Sarraza, du côté d'Ainsa. Vers le même temps, le général Habert, placé sur la Cinca avec la 3e division, faisait travailler au fort de Monzon, et réparer le pont de Fraga. Le colonel du 116e, Rouelle, attaqué sur ce dernier point par la garnison de Mequinenza, la repoussa vaillamment. Peu après, le général Vergès, placé sur le même point avec

le 121e régiment, soutint une attaque semblable, à la tête de quatre compagnies d'élite, qui menèrent battant les Espagnols jusqu'à Torriente, et les firent rentrer dans la forteresse. Le général Musnier, sur la ligne de l'Algas, porta le 115e régiment contre quelques bataillons de la garnison de Tortose, qui s'étaient avancés jusqu'à Orta : il les battit, et les mit en fuite, après une leçon capable de les rendre plus circonspects par la suite. 1810.

Telle était la situation de l'Aragon et de la Navarre au moment où le général Suchet, rentrant à Saragosse, se préparait à exécuter des ordres qui allaient donner à ses opérations une direction nouvelle. Heureux si cette direction eût été fixe, et unique ! Dès le retour de l'empereur à Paris, le prince de Neufchâtel, que d'autres soins avaient absorbé pendant la campagne de Wagram, reprit pour les armées françaises en Espagne le titre et les fonctions de major-général. Mais il existait une disposition qui laissait toujours le commandement en chef dans la Péninsule au roi Joseph. Ainsi, d'un côté, le général Suchet se trouvait encore dans les mêmes relations d'obéissance envers la cour de Madrid, sous les rapports militaires; et de l'autre, il avait l'ordre secret de ne rendre compte de l'administration des finances de l'Aragon qu'au prince major-général et aux ministres de France. Il ne devait faire connaître ces ins-

1810. tructions à Madrid que dans le cas où il y serait contraint.

Incertitudes sur la destination du 3e corps.

Les premières lettres du prince de Neufchâtel furent relatives aux opérations du 3e corps hors de l'Aragon. L'empereur avait sans doute pensé que le 7e corps, après la prise de Girone, se trouvait en état de réduire seul les autres places de Catalogne : il désignait donc au général Suchet pour objet prochain de ses opérations la conquête de Valence. Pour cette entreprise lointaine, le 3e corps devait être porté à trente mille hommes. En conséquence de ces ordres, un approvisionnement considérable de biscuit fut confectionné; on s'occupa de préparer des magasins et des transports; des rapports furent adressés à Paris sur le personnel et le matériel de l'artillerie et du génie; un supplément de plusieurs pièces de campagne, des réserves et des chevaux d'artillerie, furent envoyés à Teruel, à la division Laval. Ces dispositions s'étaient faites dans le courant de janvier, lorsque le général Suchet, en quittant Pampelune, reçut du major-général l'avis de se mettre en mesure pour opérer différemment. Le prince semblait ajourner l'expédition de Valence, et laissait au général en chef le choix entre le siége de Lerida et celui de Tortose; le 7e corps devait s'approcher du bas Èbre, et le 3e corps aller au-devant de lui, tandis que le 8e occuperait Logroño et le haut

Èbre. Mais ce corps, qui s'organisait sous les ordres du duc d'Abrantès, ne tarda pas à s'éloigner de la Navarre, pour rejoindre l'armée de Portugal; et l'on verra que le corps de Catalogne, dont nous ignorions tout-à-fait les mouvements, ne fit que bien tard et bien imparfaitement sa jonction, et seulement pendant quelques heures. Nouvel exemple, s'il en était besoin, de la difficulté et du danger des coopérations lointaines à la guerre. 1810.

Contremander et refaire toutes les dispositions préparatoires ne pouvait être pour le général Suchet une chose facile et prompte. Il rendait compte également à Madrid et à Paris de ses mouvements ou de ses vues, des moyens qu'il avait pour agir, ou des obstacles qu'il rencontrait. Il savait que le roi était informé par l'empereur des dispositions diverses prescrites au 3e corps; et dans l'espèce d'incertitude où les conjonctures le plaçaient alors, il croyait voir que le gouvernement français n'avait pas encore un plan définitivement arrêté. Les instructions qu'il recevait étaient plutôt des projets que des ordres d'exécution. Il en attendait prochainement la confirmation et la suite, lorsqu'une circonstance imprévue vint augmenter sa perplexité, et un motif puissant la résoudre. Le roi Joseph, voulant profiter de l'influence que devaient avoir sur l'esprit des peuples les succès rapides

1810. obtenus en Andalousie, et des intelligences qu'il entretenait dans la ville de Valence, forma le projet de s'emparer de cette capitale et de la province. Le maréchal duc de Dalmatie, major-général du roi, par une dépêche datée de Cordoue le 27 janvier, qui arriva le 15 février à Saragosse, ordonna au général Suchet de marcher rapidement sur Valence, en deux colonnes, l'une par Teruel et Segorbe, l'autre par Morella, San-Mateo et la route du bord de la mer. La dépêche ajoutait que l'armée du midi ferait un détachement sur Murcie pour aider le mouvement principal; et elle annonçait comme fondé l'espoir que Valence ouvrirait ses portes.

Ordre du roi de marcher sur Valence.

Des ordres si précis ne laissaient plus guère d'alternative au général Suchet. Il n'avait pas encore reçu de Paris des instructions qui le dégageassent de l'obéissance qu'il devait au commandant en chef des armées en Espagne. A cette même époque, il est vrai, un décret impérial, du 8 février, venait de faire de l'Aragon un gouvernement particulier, mettait cette province en état de siége, et réunissait dans les mains du gouverneur-général tous les pouvoirs civils et militaires. Cependant ce décret lui-même, quoique donnant au général Suchet une autorité presque absolue, ne changeait rien à ses rapports avec Madrid, dont il devait suivre les ordres pour les opérations

purement militaires, d'après une lettre explicative du prince major-général, en date du 9 février. 1810.
Mais par suite d'un événement fort ordinaire, qui dans cette occasion eut des conséquences inattendues, le courrier, porteur de la dépêche qui contenait le décret et la lettre, fut pris en traversant la Navarre. Les ordres positifs du gouvernement français au chef du 3e corps n'arrivèrent que plus tard, et dans un moment où leur exécution rencontrait un obstacle insurmontable. Le général Suchet se crut donc obligé, ne recevant point de Paris les réponses qu'il avait sollicitées avec instance, et d'après des ordres itératifs qu'il reçut de Cordoue, d'entreprendre l'expédition de Valence; quoique le succès en fût douteux, puisqu'il partait sans artillerie de siége, et qu'il laissait sur ses derrières des partis prêts à intercepter ses communications.

Afin de dégager sa ligne au moins pour quelque temps, il chargea, le 16 février, le général Laval d'attaquer le corps de Villacampa, et de le rejeter hors de l'Aragon. Ce général rencontra les avant-postes de l'ennemi à Villastar à peu de distance de Teruel, et bientôt après toutes ses forces, dans une position retranchée, près de Villel, en avant du Guadalaviar. Il les fit aussitôt attaquer par le général Chlopiski, pendant que le colonel Cliski manœuvrait avec quatre compagnies

1810. par les hauteurs de Villel. Les retranchements furent enlevés; les Espagnols mis en fuite nous échappèrent en repassant la rivière; un grand nombre se noya, quelques-uns furent pris, et le reste se dispersa dans les montagnes de Castille.

A la suite de cette affaire, qui devait éloigner momentanément Villacampa, le général en chef se rendit à Teruel le 25 février. Il y réunit la division Laval et la brigade Pâris, en tout douze bataillons, avec le régiment de cuirassiers, deux escadrons de hussards, et un de lanciers. Le général Habert amena en même temps six bataillons et cent cinquante hussards de Monzon à Alcañiz; il eut ordre de se porter sur Morella le 27 février, de marcher par San-Mateo et Cabanès, et d'être rendu le 2 mars à Villareal ou à Nulès. Il restait au général Musnier, pour occuper Saragosse et maintenir l'Aragon, huit bataillons et deux cent cinquante chevaux; le général Vergès, sur la ligne de la Cinca; le général Buget, à la rive droite de l'Èbre.

Les châteaux de Saragosse, d'Alcañiz, de Monzon, de Venasque, de Jaca, étaient pourvus de garnisons, armés, et approvisionnés; les villes de Saragosse et de Tudela défendues par quelques ouvrages de campagne, à l'abri d'un coup de main. Ainsi les choses restaient en assez bonne situation pendant l'absence de l'armée; notre ligne

de communication offrait seule des points vulnérables. Mais à cette époque dix bataillons de marche arrivaient de France sous les ordres du général Montmarie, amenant un renfort de conscrits à chacun des régiments du 3ᵉ corps. L'ordre fut laissé de pousser cette colonne, forte de quatre mille hommes environ, jusque vers Daroca, pour lier l'armée avec l'Aragon pendant la marche sur Valence. Une caserne défensive fut établie à Teruel; et le colonel Plicque, avec un détachement d'infanterie suffisant, fut chargé de tenir ce point et d'assurer le passage des convois et des courriers. 1810.

Marche sur Valence.

Nos colonnes étaient parties de Teruel, et le général Habert, qui avait le chemin le plus long à parcourir, était déjà fort avancé dans sa marche, et n'avait plus de communications avec l'armée, lorsque le 1er mars le général en chef, au moment où il quittait Teruel, reçut le duplicata du décret du 8 février, avec une dépêche en date du 18, par laquelle il lui était prescrit de faire les siéges de Lerida et de Mequinenza. Cet ordre arrivait trop tard; le mouvement prescrit par le roi était déjà en pleine exécution. A la guerre plus qu'ailleurs, il est vrai de dire que l'état présent des choses est une donnée indispensable, sans laquelle on ne peut se décider au moment de l'action, et qu'il est impossible de connaître ou d'apprécier

1810. à deux ou trois cents lieues. La première loi pour une armée étant le salut, il faut absolument, dans toute situation, se soumettre à ce que commande cette condition nécessaire. Le général Suchet ne pouvait ni faire rétrograder le général Habert, ni le laisser seul exposé au milieu du royaume de Valence. Il se détermina donc à continuer son mouvement, et s'abandonna au sort d'une entreprise qu'il n'était plus en son pouvoir d'arrêter.

Combat d'Alventosa.

Par leur première marche, nos troupes se portèrent à Sarrion et devant Alventosa, où l'armée valencienne avait pris position derrière le ravin profond dans lequel coule le faible cours d'eau appelé le Minjarès. C'était comme un immense fossé qui coupait la plaine, et qu'on n'apercevait qu'en arrivant sur ses bords. Les deux rives à pic étaient à demi-portée de canon l'une de l'autre. Le long des escarpements de la rive gauche, la route taillée dans la pente, et conduisant des plateaux de Sarrion au pont d'Alventosa, avait été interrompue par une coupure de trente pieds de largeur; elle était battue par la mousqueterie de la rive droite. De l'autre côté du Minjarès, le village d'Alventosa se groupait autour d'un rocher isolé, couronné d'un vieux château en ruines, que l'ennemi occupait ainsi que le village en avant-garde. Le corps valencien, couvert par ce retranchement naturel et par ce poste avancé, s'était formé sur le

plateau en arrière. Il tenait sur sa droite le pont et le village de Puenseca, et par sa gauche Manzanera. Sa force pouvait être de dix à douze mille hommes; mais, malgré son attitude dans une position bien choisie, nous jugions bien qu'il ne risquerait point une action sur la frontière, pendant que la colonne du général Habert marchait sur Valence par le bord de la mer. Il était plus probable qu'il se bornerait à observer ou retarder nos mouvements, et qu'il se tiendrait en mesure de couvrir, dans tous les cas, la capitale menacée. Ces considérations déterminèrent le général en chef à manœuvrer pour entamer au moins le corps valencien, s'il ne pouvait le combattre. 1810.

Il avait remarqué, en arrivant, que la gauche des Espagnols était moins bien appuyée, et qu'en se rapprochant de la source du Minjarès, la vallée présentait des passages plus praticables : il résolut d'y porter son attaque principale. Le 2 mars, avant le jour, il ordonna au général Laval d'attaquer le passage de Manzanera, pendant que les généraux Harispe et Pâris attiraient l'attention de l'ennemi par une fausse attaque sur sa droite, et par des démonstrations et un grand feu d'artillerie sur le centre : on devait réparer la coupure dès qu'on aurait délogé l'ennemi du village d'Alventosa. Conformément à ces dispositions, le général Laval força le passage de Manzanera; puis

1810. il marcha de manière à déborder l'ennemi en gagnant les plateaux de la rive droite. Le 4e de hussards, descendu dans le fond de la vallée, passa la rivière à gué près du pont d'Alventosa, et gagna rapidement la hauteur, au moment où le mouvement du général Laval décidait l'ennemi à commencer sa retraite. La cavalerie profita de cette hésitation pour s'élancer sur le village; l'avant-garde ennemie l'évacua précipitamment, ainsi que le château, armé de six pièces de gros calibre. La retraite, ou plutôt la fuite des Valenciens suivit immédiatement : quatre pièces de campagne tombèrent en notre pouvoir. On poursuivit l'ennemi jusqu'à Las Baracas. Au défilé de Xeriça, on prit encore une pièce de canon et des bagages. A Segorbe, on trouva quatre pièces abandonnées et pas un habitant : la ville avait été évacuée à notre approche.

Le 3 mars, en marchant sur Murviedro, nous sortîmes des pays arides qui séparent l'Aragon du royaume de Valence. Au lieu de ces plateaux incultes, de cette température sèche, de ces routes âpres et sauvages que nous quittions, un pays délicieux s'offrait à nous, où le printemps est presque continuel, où la végétation est admirable, où la culture rivalise avec la fertilité naturelle. Nous entrions enfin dans les plaines de Valence, où des champs d'orangers et de citron-

niers présentaient le coup d'œil le plus agréable, 1810.
et embaumaient l'air de leurs parfums. Dans le même temps le général Habert arrivait à Villareal. Il avait traversé des cols couverts de neige, avait culbuté à Morella un corps de quatre mille Valenciens, s'était emparé du fort, et y avait pris quinze cents fusils. Il se mit en communication le 3 avec le général en chef : mais la jonction des deux colonnes ne pouvait s'effectuer qu'à l'endroit où se réunissent les deux routes qui conduisent à Valence, l'une par le bord de la mer, l'autre par Teruel et Segorbe. Quand nous entrâmes dans Murviedro, jolie petite ville située au pied du rocher de l'antique Sagonte, une députation sortit des murs pour offrir les clefs, et annoncer la soumission des habitants. Nous visitâmes avec curiosité ces ruines illustres, qui rappelaient vivement les temps de Rome et le nom d'Annibal. Ce qu'elles offraient de plus remarquable était un théâtre antique, bien conservé, que le gouvernement espagnol ne négligeait pas de faire entretenir. Mais on n'avait fait encore sur le rocher de Sagonte aucuns travaux militaires. On y voyait çà et là des murs en ruine, des débris d'autels, des pierres sculptées, entremêlées d'aloès et de figuiers ; nulle part on n'apercevait la trace d'un dispositif de défense. Rien n'annonçait que, deux ans après, cette même

1810. position présenterait à la même armée une résistance opiniâtre, et l'occasion d'un siége et d'une bataille.

La réunion des troupes ayant eu lieu à Murviedro, il eût été possible de les reconduire en Aragon, où les rappelaient les ordres de Paris. Mais l'espoir que les dépêches de Cordoue avaient fait concevoir dans les dispositions des habitants, semblait au général en chef lui prescrire d'aller jusque sous les murs d'une ville, dont il s'était tant approché. Ses propres rapports lui présentaient comme probable un mouvement dans l'intérieur de Valence, en faveur des Français, dès que leurs forces seraient en vue. L'exemple de Madrid, de Séville, pouvait trouver des imitateurs. Il ne se livrait pas pleinement à cet espoir; mais il ne voulait pas s'exposer au reproche d'avoir directement fait manquer l'expédition, reproche qu'il eût encouru, si, après l'avoir commencée, il n'avait pas essayé de la pousser à bout.

Arrivée devant Valence.

Murviedro n'est qu'à quatre lieues de Valence. Le général Habert prit la tête de l'armée, et se porta en avant jusqu'au faubourg de Serranos. Après avoir fait rentrer tous les postes espagnols dans la ville, il occupa la rive gauche du Guadalaviar. Le chef de bataillon Matis, du 117e régiment, fut envoyé au port, appelé le Grao; il

s'en empara, ainsi que des magasins de marchandises anglaises et espagnoles qui s'y trouvaient. Le général Laval s'établit à droite, à Benimamet. Valence, située tout entière sur la rive droite, avait une enceinte de murailles flanquée de tours; les ponts étaient couverts par des têtes retranchées, à l'exception des deux qui communiquent du faubourg Serranos à la ville. Nos reconnaissances en s'approchant firent démasquer sur tous les points une nombreuse artillerie. 1810.

Le 3e corps resta cinq jours devant cette grande place, qu'il ne pouvait ni investir, ni attaquer. Pendant ce temps aucun mouvement favorable ne se manifesta, et les lettres et sommations que le général en chef adressa au gouverneur furent sans effet. Nous apprîmes bientôt, au contraire, que l'effervescence populaire éclatait dans le sens opposé. L'archevêque, et nombre de personnes soupçonnées de nous être favorables, furent arrêtées. Trois potences furent dressées sur la place pour intimider, et un colonel baron de Pozzoblanco fut pendu sous prétexte de trahison. La marche d'un corps français sur Murcie avait bien été annoncée de Séville; mais elle n'eut pas lieu. De plus, le même esprit qui éclata dans Valence se manifestait dans les environs. Ce motif fit prendre au général Suchet la résolution de ne pas prolonger son séjour hors de l'Aragon. Mais auparavant il

1810. voulut frapper les rassemblements qui se formaient autour de lui, et quoiqu'il n'eût pas devant Valence la moitié du 3e corps, conserver une attitude de force au milieu de cette population ennemie.

Le colonel Henriod se porta à Liria avec le 14e régiment, et fit tout rentrer dans l'ordre. Le général Boussard fut envoyé le 8 mars, avec deux cents cuirassiers et trois cents fantassins d'élite, sur Castellon de la Plana. Il rencontra deux mille paysans armés au pont de Villareal, derrière le Minjarès; il les fit charger sans hésitation, en sabra un grand nombre, et mit tout le reste en fuite.

Retour en Aragon. Le 10 mars, au commencement de la nuit, l'armée leva son camp, et reprit, toute réunie en une seule colonne, la route de Segorbe et de Teruel, qui déjà était menacée ou interceptée par des partis ennemis. Dès le 7 mars, le général Villacampa, jugeant favorable le moment où l'armée était éloignée, s'était porté sur Teruel, et avait pénétré dans la ville. La garnison de quatre cents hommes, qne le colonel Plicque y commandait, avait dû se renfermer dans la caserne défensive du séminaire.

Villacampa fut instruit qu'un détachement de cent cinquante hommes, escortant quatre pièces de montagne et des caisses de munitions, était parti de Daroca et se rendait à l'armée. Il déta-

cha aussitôt des forces pour l'envelopper. Le convoi entouré dans une vaste plaine, à une lieue de Teruel, mal dirigé et faiblement commandé, se retira en désordre dans une venta, où il fut pris en entier, à l'exception de quelques cavaliers qui gagnèrent Torremocha. Peu après Villacampa fit attaquer une compagnie de Polonais qui tenait le poste d'Alventosa : l'officier commandant, qui n'avoit rien de mieux à faire que de se renfermer dans le vieux château, ou de se retirer sur le poste voisin de Las Barracas, prit le parti le plus mauvais de tous, celui de se défendre en plaine sur les plateaux de la rive droite du Minjarès : il y fut enveloppé et fait prisonnier avec sa troupe. 1810.

Pendant ce temps, la garnison de Teruel était étroitement bloquée. A défaut de canons, l'ennemi essayait d'autres moyens, des sommations, une fusillade continuelle, et des démonstrations d'attaque souterraine. Le séminaire et un couvent adjacent, qui composaient la caserne, étaient situés sur le mur d'enceinte. La position en était fort belle du côté de la campagne, à cause de l'escarpement de leur assiette. Ils étaient isolés de toutes parts du côté de la ville, excepté à une extrémité où le couvent était adossé à une grande tour carrée, dont le bas servait de porte à la ville, et le haut de clocher à l'église Saint-

1810. Martin. Cette tour dominait la caserne et toutes les rues voisines; il avait donc fallu la comprendre dans le système de défense. Elle communiquait à l'église, à la hauteur du premier étage, par la galerie de l'orgue, qu'on devait occuper et bastinguer; mais cette précaution fut négligée. Nous avions laissé au clergé l'usage de l'église, qui était la paroisse principale de la ville, et le service divin y était célébré comme à l'ordinaire. A la faveur de cette circonstance, l'ennemi se glissa dans l'église, et escalada la galerie de l'orgue. C'en était fait de la tour, et la défense intérieure de la caserne allait tomber par cela seul, sans l'intrépidité du capitaine du génie Léviston, qui se précipita sur les Espagnols à la tête de quelques sapeurs, culbuta tous ceux qui étaient dans la galerie, les chassa de l'église, prit ou tua ceux qui avaient pénétré dans le clocher. Le siége alors fut de nouveau changé en blocus; et le 12 mars, la tête de colonne du général Pâris, tenant l'avant-garde de l'armée qui revenait de Valence, se fit apercevoir au-delà de Sarrion. Villacampa prit le parti de s'éloigner. Le lendemain 13, l'arrivée du général en chef acheva de rétablir complètement la ligne. Il se rendit le 17 à Saragosse, où se dirigèrent partie de la cavalerie, l'artillerie et la division Habert. La brigade Pâris se porta sur Montalvan. La division Laval

fut laissée pour tenir Teruel, Daroca et Calatayud, 1810.
et faire face aux forces de Villacampa et des Valenciens, pendant les opérations qui allaient occuper le 3e corps à la rive gauche de l'Èbre.

Perena, profitant du moment où la ligne de la Cinca avait été dégarnie, était venu attaquer Monzon et la tête du pont par les deux rives. Mais le général Vergès, arrivant de Fraga, le battit et le força à la retraite. Ce fut un hasard heureux; le mouvement du général Vergès était l'effet d'une concentration ordonnée par le général en chef, d'après son plan d'opérations pour le siége de Lerida. L'ennemi alors occupa Fraga, détruisit quelques retranchements que nous y avions élevés, et brûla le pont.

Cependant le départ successif des troupes françaises de la Navarre avait permis à Mina de rallier ses partisans, de recommencer ses excursions, et de s'avancer encore en Aragon vers les Cinco-villas. Le général en chef fit marcher contre lui le général Harispe, avec des troupes fraîches prises à Saragosse, tandis que le chef de bataillon Deshorties, sorti de Jaca avec le bataillon des chasseurs de l'Ariège, s'avançait par Verdun pour lui fermer l'entrée des hautes vallées. Rejeté à la rive droite de l'Aragon, obligé de se réfugier en Navarre, où le général Dufour, successeur du général Regnier, avait occupé tous les

1810. passages, enfin cerné de toutes parts dans les premiers jours d'avril, Mina tomba au milieu des postes français, fut fait prisonnier et envoyé en France (1).

Prise de Mina.

Cet événement délivra l'armée française d'un partisan très-entreprenant, et calma pour quelque temps les troubles de la Navarre. Nous verrons bientôt son oncle Espoz y Mina lui succéder, et prendre graduellement un essor encore plus grand que celui du jeune étudiant son neveu.

(1) Quelques années après il alla périr en Amérique, dans une tentative prématurée pour l'indépendance mexicaine.

CHAPITRE IV.

Dispositions pour le siége de Lerida. — Investissement de la place. — Détails sur cette ville. — État des fortifications. — Jonction momentanée avec l'armée de Catalogne. — Approche de l'armée espagnole, commandée par Henri O-Donell. — Combat de Margalef. — Attaque infructueuse des redoutes de Garden. — Ouverture de la tranchée. — Établissement des batteries. — Première ouverture du feu. — Reprise du feu des batteries, et ouverture des brèches. — Prise des redoutes de Garden. — Assaut et prise de la ville. — Capitulation du château, et du fort Garden.

L'EXCURSION du 3e corps sur Valence, qui mécontenta le gouvernement français, sans remplir les vues du gouvernement de Madrid, avait été pour le général Suchet une conséquence presque forcée de sa position. Rentrant en Aragon après ce mouvement excentrique, et devant, par le siége de Lerida, reprendre le cours des opérations qui étaient dans sa véritable sphère, il ne songea plus qu'à pousser rapidement le siége, et à réparer le temps perdu. Avec le renfort qu'il 1810.

1810. venait de recevoir, le 3e corps se composait alors de trente-trois bataillons et de neuf escadrons, s'élevant à peu près à vingt-deux mille combattants (1). Près du tiers de ces forces devaient nécessairement rester en Aragon pour y maintenir nos établissements, et pour défendre le pays, soit contre les partis de la Navarre et de la haute Catalogne, soit contre Villacampa, qui se tenait avec un corps de trois ou quatre mille hommes vers les frontières de Valence et de Castille : le général Laval fut destiné à ce commandement, avec dix bataillons et six cents chevaux. Le reste de l'armée était numériquement faible pour entreprendre une opération comme le siége de Lerida en présence de l'armée espagnole de Catalogne, commandée par Henri O-Donell, depuis comte de l'Abisbal. Mais le gouvernement avait ordonné au maréchal Augereau d'appuyer le siége de Lerida, et de faire avancer le 7e corps jusque sur l'Èbre, pour donner la main au 3e. Cette combinaison était prudente, et son exécution n'offrait pas de grandes difficultés. Elle manqua cependant, mais ce ne fut point par le retard du 3e corps. Notre armée de Catalogne était bien devenue plus disponible depuis la capitulation de

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 3.

Girone ; mais réduite à ne jamais s'écarter long-temps de Barcelone et du littoral, elle était tenue en échec par les mouvements de Henri O-Donell ; et nous verrons qu'à peine arrivée à portée du bas Èbre, elle fut obligée de se rapprocher d'Hostalrich. 1810.

Dispositions pour le siége de Lerida.

En arrivant à Saragosse, le général Suchet s'occupa immédiatement de compléter son établissement de Monzon, et d'y faire arriver le parc de siége. Pendant ce temps, ses troupes reprenaient de tous côtés leur direction sur le centre, ou sur quelques points de la circonférence de l'Aragon. La 3e division, aux ordres du général Habert, se porta de Saragosse sur la Cinca, d'où elle était partie un mois auparavant. Le général Laval, placé précédemment à Teruel avec la première division, laissa sur le Xiloca le général Chlopiski, et se rapprocha lui-même de Saragosse avec la brigade Montmarie. Le général Musnier, qui commandait l'Aragon pendant la marche de l'armée sur Valence, avait déjà une brigade de la 2e division à Fraga, avec le général Vergès. Il rejoignit son autre brigade à Caspe et à Alcañiz, où le général Pâris la ramenait directement de Teruel par les montagnes de Montalvan. De là passant la ligne de la Guadalope dans les derniers jours de mars, il menaça la place de Tortose, et força de s'y replier toutes les troupes qui en cou-

1810. vraient la défense. Son ordre était, après cette démonstration, de remonter le bas Èbre jusqu'à Mora et Flix, en s'emparant des bateaux pour assurer le passage du fleuve, et de communiquer, s'il le pouvait, avec les troupes du maréchal Augereau.

La destruction du pont de Fraga avait contribué à rassurer la place de Lerida contre un danger prochain. Quand ce pont existait, il avait pour nous l'avantage d'être situé sur la grande route de Saragosse à Lerida, et d'offrir en tout temps un passage sur la Cinca; c'était donc la ligne d'opérations la plus directe. Cependant pour le siége de Lerida, elle avait le grave inconvénient d'être trop rapprochée de Mequinenza, où les Espagnols avaient une garnison de quinze cents hommes qui pouvait être renforcée par des troupes de Valence. D'ailleurs la route par Alcubiera parut préférable; elle était moins épuisée de fourrages, et conduisait directement à Monzon, où furent établis un hôpital, des fours, des magasins, et le parc de siége qui devait se composer de quarante bouches à feu, approvisionnées à sept cents coups chacune. Pour couvrir cette communication, un bataillon de la Vistule prit position à Candasnos; et quatre escadrons de gendarmerie à cheval et à pied, qui arrivaient de France, furent aussitôt répartis, avec quelques

détachements de troupes de ligne, à Barbastro, Huesca, Ayerbe, Zuera, Pina, Bujaralos, et sur toute la rive gauche de l'Èbre. Pendant le temps de ces préparatifs, le général Habert occupait l'ennemi en avant, par des mouvements entre la Cinca et le Sègre. 1810.

Le général en chef savait que le brigadier espagnol Perena occupait avec quatre bataillons Balaguer, poste sur le Sègre, entouré d'anciennes fortifications, et qui était important à cause de son pont de pierre : il résolut de s'en emparer. Le 4 avril, le général Habert s'en approcha avec une partie de ses troupes. Perena parut d'abord disposé à le lui disputer, jusqu'à ce que, informé du passage du Sègre à Camarasa par le colonel Robert, à la tête du 117e régiment, et craignant de se voir attaqué par les deux rives, il se retira précipitamment sur Alcoletge : de là, il passa la rivière sur le pont de Lerida, et revint à Corbins prendre position sur le bord de la Noguera.

Investissement de la place.

13 avril.

Le général Suchet se voyant maître d'un passage sur le Sègre, pressa aussitôt ses dispositions générales; et laissant le général Laval en Aragon, il porta le 10 avril son quartier-général à Monzon, conduisant la brigade Vergès et le 13e de cuirassiers, six compagnies d'artillerie et une de pontonniers, une compagnie de mineurs et deux de sapeurs; puis il s'avança le 13 sur Lerida

1810. par la route d'Almacellas, et s'établit en vue de la place. Le général Habert descendit de Balaguer par la rive droite du Sègre. Les hussards, conduits par le lieutenant Monvel, passèrent la Noguera au gué sous le feu de l'ennemi. A la suite d'un engagement assez vif, Perena rentra dans la place, et le général Habert s'établit sur les hauteurs de San-Rufo. Le même jour le général Pâris, formant l'avant-garde du général Musnier, après avoir traversé l'Èbre à Flix, arriva par la rive gauche du Sègre en le remontant, et fit rentrer tout ce qui se trouvait hors de la place, en avant de la tête de pont. Pour l'appuyer sur cette rive, le général Harispe s'y transporta le 14, avec trois bataillons et une partie du 4e de hussards. Ce régiment était faible, ayant laissé de nombreux détachements en Aragon; mais le 13e de cuirassiers formait une bonne réserve de cavalerie. Quoique de nouvelle formation, il était parvenu rapidement, dans les mains du colonel d'Aigremont, à égaler les plus vieilles bandes; il inspirait aux soldats français une confiance, et aux Espagnols une terreur, qu'il ne tarda pas à justifier par le plus éclatant fait d'armes.

Détails sur Lerida.

Le nom de Lerida rappelle une foule de souvenirs, consacrés par l'histoire des guerres soit anciennes, soit modernes. Sans parler du rôle qu'*Ilerda* a joué dans la deuxième guerre puni-

que pendant les campagnes des Scipions, on sait 1810.
que César, au commencement de la guerre civile, y assiégea, ou plutôt y tint en échec les deux lieutenants de Pompée, Afranius et Petreius, qui ayant cinq légions comme lui, et de plus que lui la ville et son pont sur le Sègre, finirent néanmoins, en voulant manœuvrer, par se laisser envelopper, et par poser honteusement les armes. Dans les temps modernes, Lerida se lie au récit de toutes les campagnes de Catalogne. En 1644, don Felipe de Silva attaqua Lerida, défendue par trois mille six cents Français et deux mille paysans catalans, et, après un blocus de plus de deux mois, la réduisit, plutôt par la famine que par la force. En 1646, les Français, commandés par le comte d'Harcourt, tentèrent de prendre Lerida par famine; mais leurs lignes furent forcées, et la place fut délivrée après un long blocus. En 1647, le grand Condé ouvrit la tranchée contre le côté nord du château; cette attaque unique fut retardée par les difficultés du terrain, et par les sorties nombreuses de la garnison; et au bout de vingt jours, l'armée espagnole s'étant approchée pour secourir la place, le siége fut levé.

Dans la guerre de la succession, en 1707, le duc d'Orléans se voyant, après la bataille d'Almanza, maître de Valence et de l'Aragon, vint assiéger Lerida en présence de l'armée du lord

1810. Galloway, qui ne fut pas assez fort ou assez hardi pour faire lever le siége (1). L'investissement se fit le 13 septembre; la tranchée fut ouverte dans la nuit du 2 au 3 octobre, devant le front du haut Sègre, et l'attaque dirigée sur le bastion du Carmen, où se réunissait à l'enceinte actuelle une vieille muraille avancée, garnie de tours, sans

---

(1) Le maréchal de Berwick, à la tête d'un corps d'observation, tenait lord Galloway en échec. Le duc d'Orléans avait toutes ses troupes disponibles pour le siége. Elles étaient réparties de la manière suivante, d'après le rapport de M. de Quincy.

à Monzon.	5 bataillons.	
à Benavarre.	»	13 escadrons.
à Alfaraz.	11 »	20 »
à Castellon de Farfana. . .	12 »	
à Balaguer, quartier-général du duc d'Orléans. .	5 »	21 »
Total.	33 bataillons	54 escadrons.

Le gros de la cavalerie fut détaché avec huit bataillons à la rive gauche du Sègre, pour achever de ce côté l'investissement, sous les ordres de M. d'Avaray, lieutenant-général.

Après la prise de la ville et pendant qu'on assiégait le château, Galloway s'approcha jusqu'à Borjas-Blancas. Mais il se borna à des démonstrations, et s'éloigna malgré les signaux de détresse de la place.

fossés, qui n'existe plus aujourd'hui. Les travaux 1810.
furent retardés par les pluies et les sorties : cependant le 12, à la nuit, on put donner l'assaut à la brèche, et s'y loger. Le 14, on fut maître de la ville, dont le pillage fut prescrit par ordre et exécuté en règle, pendant huit heures, par deux soldats commandés dans chaque compagnie de l'armée. Le 16, on attaqua le château du côté de la campagne. Ce fut un nouveau siége plus long et plus difficile que le premier, à cause de la dureté et de l'escarpement du terrain. L'artillerie avait peine à ouvrir des brèches : après vingt-cinq jours, le mineur fut attaché en deux endroits à la muraille. Le 10 novembre, les mines étant prêtes, l'assaut fut commandé pour le soir; et le prince de Darmstadt, gouverneur, voyant l'impossibilité de prolonger sa défense, battit la chamade. Le duc d'Orléans se fit remettre le fort Garden en même temps que le château, et permit à la garnison de se retirer à Barcelone avec les honneurs de la guerre. Elle n'était plus que de deux mille hommes. On prit dans la place trente-trois pièces de canon, plusieurs mortiers, trente mille boulets, dix milliers de poudre, etc.

Etat de ses fortifications.

Lerida, situé sur la grande communication de l'Aragon avec la Catalogne, à vingt-cinq lieues de Barcelone et autant de Saragosse, aux bords du Sègre, avec un pont en pierre, à peu de dis-

1810. tance de l'Èbre et de la Cinca, exerce une grande influence par sa population de quinze à dix-huit mille ames, et par sa position qui domine au loin toute la contrée. La ville proprement dite s'étend le long de la rive droite du Sègre (1). Elle est défendue sur une grande partie de son développement par la rivière même; et l'on venait de construire à la rive gauche une tête de pont, consistant en une simple lunette entourée d'un fossé, avec un bâtiment carré pour réduit. L'enceinte de la ville du côté de terre se formait d'une muraille sans fossé ni chemin couvert, partie terrassée et bastionnée, partie flanquée de tours. Mais sa véritable force consiste dans le château, qui couvre presque entièrement la ville, et la domine du sommet d'une colline élevée de près de soixante et dix mètres au-dessus de la rivière. Un donjon d'une grande hauteur, et autour duquel se groupent des bâtiments assez vastes, d'une construction solide, occupe la cime de la colline. La fortification qui l'entoure forme un carré irrégulier de deux cent cinquante mètres de côté extérieur, flanqué de bons bastions de douze à quatorze mètres d'escarpe. Le front de l'ouest est le seul qui ait des fossés : ailleurs les murailles sont à découvert;

(1) *Voyez* l'Atlas, planches IV et V.

mais leur base est si élevée au-dessus de la campagne environnante, qu'il ne se présente à l'assiégeant aucun emplacement favorable pour l'établissement des batteries de brèche. Les fronts du sud et de l'est, qui regardent le Sègre et la route de Balaguer, sont bâtis sur des escarpements très-roides et presque inattaquables. Celui du nord, qu'on pourrait appeler le front de secours, parce qu'il est le seul qui donne immédiatement sur la campagne, est aussi d'un difficile accès, par son grand commandement, et par la nature du terrain des approches, formé presque entièrement de roc. Le front de l'ouest présente seul une pente assez douce, et l'on pourrait s'en approcher par une attaque régulière; mais il faudrait auparavant être maître de la ville, et du fort Garden qui verrait les tranchées à dos. Garden est bâti sur la croupe d'un plateau qui domine l'extrémité occidentale de la ville, à six cents mètres; c'est celui où campèrent Petreius et Afranius devant César. Ce fort ayant paru aux ingénieurs espagnols trop faible et trop petit, pour assurer à la garnison de Lerida la jouissance des jardins et des pâturages qui bordent la rivière dans cette partie, ainsi que la possession du plateau lui-même, ils avaient voulu en éloigner les assiégeants. A cet effet, ils l'avaient couvert par un grand ouvrage à cornes, dont la droite bordait l'escarpement, et la gauche se rat- 1810.

1810. tachait à une ancienne redoute. Les fossés en étaient taillés dans un tuf très-dur, et présentaient une escarpe et une contrescarpe à pic de cinq à six mètres de hauteur, qui pouvaient le faire regarder comme à l'abri d'une attaque de vive force. Ils avaient, en outre, élevé à l'extrémité opposée du plateau deux grandes redoutes, dites l'une du Pilar, l'autre de San-Fernando, qui se trouvaient à plus de quinze cents mètres de la ville, et à sept cents seulement du nouvel ouvrage à cornes.

Toutes ces fortifications étaient en bon état, et renfermaient une garnison et une artillerie capables d'en prolonger la défense, sous le commandement du maréchal de camp Garcia Conde, général jeune et actif, qui se flattait de faire durer le siége de Lerida autant que celui de Girone, où il s'était acquis de l'honneur en introduisant un convoi de vivres dans la place. Indépendamment des troupes réglées, la ville renfermait, avec une population exaltée, beaucoup de paysans des campagnes voisines qui, animés des mêmes sentiments, étaient accourus avec des armes et des vivres. Le général Suchet jugea que dans une guerre populaire, ces moyens de défense de la place pourraient tourner à l'avantage de l'attaque, s'il parvenait à diriger les opérations du siége contre le moral des défenseurs.

Le général Musnier, avant de quitter Mora, n'avait pu se lier qu'un instant aux troupes du maréchal Augereau, qui occupèrent momentanément Valls et Reus dans les derniers jours de mars. L'ennemi, ayant quitté son camp sous Tarragone et enlevé le 3 avril un bataillon français à Villafranca, le maréchal Augereau craignit qu'il ne secourût Hostalrich prêt à succomber par défaut de vivres; il prit le parti de se rapprocher de Barcelone, en renonçant à sa jonction avec l'armée d'Aragon (1). Des partis espagnols se montrèrent immédiatement après sur le bas Èbre; ce qui confirma pour nous l'éloignement du 7e corps, au moment où le 3e opérait l'investissement de Lerida. Ainsi le général Suchet, au lieu de se voir appuyé dans son entreprise, fut réduit à ne compter que sur ses propres forces. Cette situation imprévue le décida à ne point hâter l'ouverture de la tranchée, ni l'arrivée du parc de siége qui était à Monzon, et à garder encore quelque temps ses troupes disponibles. Il s'occupa spécialement d'établir un passage sur le Sègre, à une petite lieue au-dessus de Lerida. En même temps il faisait reconnaître les approches de la place par les officiers du génie, et commencer dans les camps tous les travaux préliminaires, tels que gabions, fasci-

1810.

Jonction momentanée avec l'armée française de Catalogne.

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, nº 4.

1810. nes, etc. Des vingt-deux bataillons du 3e corps, qui se trouvaient réunis sur la frontière de Catalogne, deux furent laissés à Monzon, et un détaché à Balaguer. Les dix-neuf autres furent placés comme il suit : le général Vergès à droite couvrit, avec trois bataillons du 121e, les routes de Mariola et de Varcalas; et comme le plateau étendu de Garden commandait au loin la route de Fraga, un bataillon du 114e fut placé sur la Sierra de Canelin, et y fit un retranchement dans lequel on plaça deux pièces de canon. Le général Buget avec deux autres bataillons du 114e et un du 3e de la Vistule, fut établi sur la route de Monzon. Un peu en arrière et à gauche, au moulin de Gualda, étaient les troupes du génie, devant le village de Villanueva del Picat, quartier du général en chef. Plus à gauche vers les hauteurs de San-Rufo, les deux bataillons du 5e léger et deux du 116e, sous les ordres du général Habert, fermaient la route de Balaguer et de Corbins. A la rive gauche, trois bataillons du 117e, de la division Habert, mais détachés avec le général Harispe, enveloppaient la tête de pont. Derrière le général Harispe, à Alcoletge, était le général de division Musnier, ainsi que les généraux Pâris et Boussard, avec le 115e régiment, le 1er de la Vistule et la cavalerie : ces troupes formaient le corps d'observation.

On voit par là, et d'après le plan, que l'investissement de la ville n'était pas complet au-dessous du pont. Sur l'une et l'autre rive le commandement de Garden forçait les assiégeants de se tenir à distance de la rivière; pour garnir tout cet intervalle, il aurait fallu un développement de troupes considérable. Le général Suchet se borna à faire observer, et battre fréquemment le jour et la nuit, les terrains bas qui avoisinent le Sègre dans cette partie. L'emplacement de la réserve était déterminé par les localités à Alcoletge, vers les points qui découvrent et défendent la route de Barcelone et celle de Tarragone. D'ailleurs les généraux Harispe et Musnier non seulement protégeaient dans cette position notre passage du Sègre entre les camps des deux rives, mais encore ils avaient leur retraite sur le pont de Balaguer, qui offrait un passage assuré en cas de débordement des eaux; accident que la saison et les exemples passés pouvaient naturellement faire craindre. 1810.

Approche de l'armée espagnole, commandée par Henri O-Donell.

L'investissement était à peine fini, qu'un officier supérieur espagnol fut pris par les avant-postes de la rive gauche. Il paraissait se diriger vers la place pour s'y introduire, et se disait porteur d'une proposition d'échange de prisonniers, qui lui permettait de se présenter aux Français comme parlementaire. Sa mission sembla suspecte; le général en chef ne se pressa pas de le renvoyer, imaginant

1810. qu'il pouvait être venu pour donner quelque nouvelle à la garnison. On commençait déjà à parler d'un rassemblement des troupes d'Henri O-Donell à Monblanch ; Campoverde avec une division s'était approché de Cervera ; et des paysans armés venaient de se montrer sur le haut Sègre. Le général Musnier eut ordre de se porter le 19 avril à Balaguer avec la réserve. La garnison crut pouvoir saisir ce moment pour sortir en forces sur le général Harispe, qui la repoussa vigoureusement.

Le même jour le général en chef s'était aussi porté à Balaguer, qu'il voulait reconnaître parce qu'il en jugeait la position essentielle. Il y ordonna quelques travaux pour la défense du pont, et la mise en état du château : il y fit placer de l'artillerie, et envoya couper le pont de Camarasa à une lieue au-dessus. De là il s'avança le 21 jusqu'à Tarrega, pour reconnaître le pays, chercher des nouvelles de l'armée du maréchal Augereau, et des renseignements sur les manœuvres d'O-Donell. L'espionnage était fort difficile dans une contrée nouvelle pour nous, où chaque habitant était un ennemi. La haine était partout et dissimulait tout : quelquefois l'orgueil ou la confiance du succès se trahissaient involontairement ; mais presque toujours nos promesses et nos menaces étaient également impuissantes pour arracher un secret utile. Le général français dut au hasard la

connaissance de la marche d'O-Donell. Il apprit secrètement que ce général était parti de Tarragone à la tête de deux divisions, et qu'il s'était porté sur Monblanch. Cette manœuvre allait mettre O-Donell, s'il se faisait joindre par la division Campoverde, en état de gêner ou même d'empêcher le siége. Le général Suchet doutait de ce rapport, parce qu'il ne pouvait se persuader que le 7e corps se fût déjà totalement éloigné : cependant il ne pouvait pas dédaigner un avis aussi important. Il se hâta, par une marche rapide, de ramener sa colonne dans les camps. Le 22 au soir il plaça de nouveau le général Musnier à Alcoletge, avec la cavalerie du général Boussard en réserve (1). 1810.

Le général espagnol avait réellement campé le 22 à Vinaxa, avec les divisions Yvarola et Pirez, fortes d'environ huit mille hommes à pied et six cents à cheval, des meilleures troupes de son armée. Il reçut là un billet du gouverneur de Lerida, annonçant qu'une partie de l'infanterie française, et presque toute la cavalerie, avaient fait un mouvement et s'étaient éloignées de la place. Trompé par cet avis, qui n'était plus vrai au moment où il le recevait, O-Donell pressa sa marche le 23 au matin. Il fit halte à dix heures à

Combat de Margalef. — 23 avril.

(1) *Voyez* l'Atlas, planche III.

1810. Juneda, repartit à midi à la tête de sa première division et de sa cavalerie, et se dirigea sur Lerida par la plaine de Margalef avec une entière sécurité, ne soupçonnant pas ses flancs menacés dans un terrain tout ouvert, où il n'apercevait aucun ennemi à la plus grande distance autour de lui. Il forma cependant sa troupe en trois colonnes : la première, composée d'infanterie légère, s'avançait par la grande route; les deux autres à droite et à gauche, mais un peu en arrière, et précédées de quelques tirailleurs. L'infanterie légère, en approchant de la place, rencontra nos avant-postes qui se replièrent. Aux premiers coups de fusil, le général Harispe monte à cheval avec le 4e de hussards, se porte au-devant de l'ennemi, suivi des compagnies de voltigeurs du 115e et du 117e, et reconnaît qu'il n'a affaire qu'à une avant-garde. Quelquefois les moments décisifs à la guerre ne se font pas long-temps attendre. Une charge impétueuse des hussards (1) sur cette tête de colonne ne lui laisse pas le temps de se former ni de se reconnaître. Obligée de s'arrêter et de reculer, elle perd la moitié de son monde, sabrée ou prise;

(1) Le colonel Burthe conduisit la charge avec tant d'intrépidité, que dans un instant l'ennemi fut culbuté, et pour la plus grande partie obligé de mettre bas les armes.
(*Rapport officiel du 26 avril 1810.*)

et l'armée de secours, arrivée en vue de la place, 1810.
s'en trouve déjà séparée. Au même instant la garnison tentait de déboucher de la tête de pont, sous la protection de tous les feux du château et de la ville, et encouragée par les cris de joie et les démonstrations des habitants, témoins d'un combat dont l'issue les intéressait si fort. Le colonel Robert était en mesure : avec le 117e il contient la sortie; et quand il voit la garnison ébranlée par le succès du général Harispe, il la charge et la force de rentrer dans la place.

Cependant le général Musnier s'était mis en marche à Alcoletge, et jugeant bien le mouvement de l'ennemi, il prit avec promptitude le parti le meilleur dans la circonstance. Au lieu de se rendre vers le général Harispe, il se porta directement sur la route par laquelle arrivait O-Donell. Son infanterie hâte sa marche pour suivre les cuirassiers, qui, avec l'artillerie légère, s'avancent en toute diligence et sans obstacle, sous la conduite du général Boussard. O-Donell était à peu de distance, dans une maison de Margalef, village ou plutôt nom d'un ancien village en ruines, détruit dans les précédentes guerres. Il fait arrêter la 2e division qui sortait à peine de Juneda, et ordonne à la première de rétrograder. L'infanterie légère dont se composait la brigade Navarro, avait déjà perdu son bataillon d'avant-garde, par la

1810. charge du général Harispe ; elle revient, et n'a que le temps de se former en colonne près de la brigade Dupuig, qui était en bataille sur la grande route, l'artillerie à droite et la cavalerie à gauche. Le 13e de cuirassiers se déploie en présence et sous le feu de cette ligne ; notre artillerie se hâte de mettre en batterie, et répond avec vivacité au feu de l'ennemi. La cavalerie espagnole fait un mouvement pour se porter en avant ; les cuirassiers ne lui en laissent pas le temps, ils se portent eux-mêmes sur elle, l'abordent et la culbutent. La cavalerie espagnole se rejette en désordre sur l'infanterie légère, et sur la ligne de bataille qui commence à flotter. Les cuirassiers n'hésitent point à pousser leur charge à fond. Vainement les gardes wallones cherchent à se former en carré : toute l'infanterie espagnole, prise en flanc par la continuation de la charge, est enveloppée, sabrée et met bas les armes. Au-delà du champ de bataille, nos cuirassiers rencontrent un bataillon suisse qui arrivait, formant l'avant-garde de la division Pirez, et lui font subir le même sort qu'aux huit bataillons de la 1re division. Le général O-Donell, entraîné avec les fuyards, qui ne se rallièrent qu'auprès de la 2e division, reforma sa troupe, et se hâta de s'éloigner. Malgré la vivacité de la poursuite, ordonnée par le général en chef, et exécutée jusqu'à Borjas-Blancas par le chef d'escadron

Saint-Georges, il se retira en bon ordre, et gagna avant la nuit des positions sur la route de Monblanch, qui le mirent en sûreté (1). 1810.

Le combat de Margalef fut comme toutes les actions de cavalerie, brusque et promptement décidé; l'honneur en appartint principalement au 13e de cuirassiers, qui se trouva sur un terrain favorable, et qui en profita avec résolution. Il nous coûta plus de blessés que de morts, et la perte d'un seul officier, le jeune d'Houdetot, lieutenant des cuirassiers. Il avait été atteint de deux coups de baïonnette, qui d'abord ne furent pas jugés mortels : mais le lendemain, en repassant le Sègre, le général en chef, qui s'entretenait avec lui dans le bateau, et le voyait avec satisfaction plein de confiance et de calme, eut la douleur de voir expirer sous ses yeux cet intéressant officier, de la plus belle espérance, et qui, à dix-huit ans, avait déjà mérité sur le champ de bataille la croix de la Légion d'honneur. Les Espagnols perdirent trois bouches à feu, un drapeau, trois étendards, beaucoup de fusils, et outre leurs morts, cinq mille six cent dix-sept prisonniers, parmi lesquels on comptait le général Dupuig, huit colonels, et deux cent soixante et onze officiers. Le 24 avril on

---

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 5.

1810. les fit passer en plein jour à la rive droite du Sègre, et on les conduisit à la vue de la place jusqu'au quartier-général de Villanueva del Picat. Là, ils furent passés en revue en présence de l'officier espagnol, qu'on avait retenu comme parlementaire suspect, mais avec les égards convenables, et qu'on renvoya libre immédiatement après par la route de Cervera.

La nuit qui suivit le combat, le général Suchet, poursuivant son idée de frapper le moral de la garnison, et persuadé que la population armée, plus exaltée que la troupe, devait aussi se décourager plus vite, fit une double tentative qui n'eut pas le succès qu'il en espérait.

Attaque infructueuse des redoutes de Garden.

D'abord il envoya l'ordre au général Vergès de se porter sur les redoutes de San-Fernando et du Pilar, qui nous gênaient beaucoup dans l'investissement de la place, de les attaquer à l'improviste, et de s'en emparer. A minuit, un bataillon du 114e aborda vivement celle du Pilar, et s'y établit, l'ennemi surpris l'ayaut abandonnée presque sans combat. Un bataillon du 121e trouva moins de facilité à pénétrer dans celle de San-Fernando : plus grande et meilleure que l'autre, elle était défendue par cinquante hommes bien déterminés, à qui l'attaque du 114e venait de donner l'éveil. Trouvant la barrière fermée, nos soldats se jetèrent sans hésiter dans le fossé ; mais ils man-

quaient de haches et d'échelles, et ils auraient eu beaucoup à souffrir dans cette position, si les fossés eussent été mieux flanqués, ou si les Espagnols n'eussent pas été dépourvus de grenades. De l'impossibilité de se joindre et de se nuire, il résulta une espèce d'armistice, pendant lequel on parlementa. L'Espagnol, craignant qu'un dernier effort de nos braves ne lui devînt enfin funeste, fit offre, sur sa parole d'honneur, de ne point faire feu sur eux s'ils voulaient se retirer. Cette proposition fut acceptée, et nos gens rentrèrent avant le jour dans leurs camps. La redoute du Pilar, qui n'aurait pu tenir contre le feu dominant de San-Fernando, fut évacuée aussi; une pièce de douze qui s'y trouvait, et qu'on ne put emmener, fut renversée dans l'escarpement. Le lendemain les Espagnols occupèrent de nouveau la redoute. 1810.

Dans le même temps, le général en chef adressa une lettre au gouverneur de Lerida; et, pour appuyer de quelque circonstance positive le lieu commun de toutes les sommations, d'éviter l'effusion inutile du sang, il lui proposait d'envoyer un ou plusieurs commissaires sur le champ de bataille de Margalef et au quartier-général, afin d'y compter les morts, les blessés et les prisonniers. La réponse fut laconique, et peint le caractère d'une nation, à laquelle on ne peut refuser

1810. la grandeur et l'élévation des sentiments. La voici textuellement :

Lerida, 24 avril 1810.—Monsieur le général, cette place n'a jamais compté sur le secours d'aucune armée. J'ai l'honneur de vous saluer avec la plus haute considération. Signé : Jayme Garcia Conde.

Si la fin eût mieux répondu à ce langage, et si au tribunal de l'histoire les personnages en action pouvaient être jugés sur leurs discours, ce trait peut-être serait digne d'être cité à côté des mots remarquables que Rome et Sparte ont transmis à notre admiration. Le général Suchet vit qu'il fallait d'autres moyens pour achever son entreprise, et ne songea plus qu'à les déployer promptement et avec vigueur. Les prisonniers bien escortés furent conduits à Monzon, et de là par Saragosse et Jaca jusqu'aux frontières de France. Leur marche à travers l'Aragon eut une influence utile sur les habitants, qui demeurèrent plus soumis et plus tranquilles, en voyant de leurs propres yeux les preuves de la défaite d'O-Donell. Le parc de siége fut amené rapidement de Monzon; les ambulances furent formées, les moyens de secours pour les blessés furent réunis, et l'on put ouvrir la tranchée avant les premiers jours de mai.

Opérations du siége. Le siége régulier d'une place était à cette époque une opération nouvelle pour la plupart des

militaires de l'armée. Mais cependant le 3e corps avait commencé son apprentissage à Saragosse, et le général en chef attendait beaucoup du courage et du dévouement des troupes. Il fondait surtout sa confiance sur les talents des deux officiers qui commandaient l'artillerie et le génie : l'accord des chefs de ces deux armes spéciales est dans un siége la première condition du succès. Le général Valée joignait à la pratique une véritable instruction comme artilleur et comme homme de guerre : la formation, le rassemblement, le bon état du parc de siége était son ouvrage. De son côté, le colonel du génie Haxo avait fait confectionner en Aragon des outils, à l'aide de quelques fonds qu'il avait demandés au général en chef. Cette utile prévoyance, dans un pays où toutes les ressources en ce genre étaient à créer, eut une influence heureuse sur le succès du siége. Pendant les événements survenus depuis l'investissement, il s'était occupé de toutes les dispositions préparatoires. Il avait fait fermer des canaux qui se dirigeaient vers la ville et inondaient quelques parties du terrain, sur lequel les attaques devaient être conduites; il avait demandé qu'on repoussât définitivement dans la place les derniers postes que la garnison tenait encore au dehors. En conséquence, pendant la nuit du 26 au 27 avril, quelques compagnies de voltigeurs s'appro-

1810.

1810. chèrent du front de la Madeleine avec beaucoup de hardiesse, et sans tirer un coup de fusil; plusieurs hommes allèrent jusqu'à toucher la muraille. Les postes ennemis prirent la fuite, et il s'engagea une vive fusillade. La même opération répétée pendant les deux nuits suivantes, et sur tout le contour de l'enceinte de la ville, ôta aux assiégés l'envie de conserver des postes extérieurs; elle permit aux officiers du génie de s'approcher de la place de manière à bien reconnaître le front d'attaque, et à voir les abords en détail avec le plus grand soin. L'attaque fut proposée et résolue sur le même front par où le duc d'Orléans avait pris la ville cent trois ans auparavant. La tranchée devait commencer à droite près du chemin de la Croix, en avant d'un ruisseau ou azequia (1), traverser la route de Balaguer, et se prolonger à gauche jusque près du Sègre, de manière à embrasser et envelopper tout ce front, depuis le bastion de la Madeleine jusqu'à celui du Carmen. C'est à ce dernier qu'on devait faire brèche, de deux côtés à la fois.

Ouverture de la tranchée. — 29 avril.

Le 29 avril au soir, seize cents soldats armés et sans havresacs, munis chacun d'une pioche et d'une pelle, furent réunis derrière l'extrémité du

(1) *Voyez* l'Atlas, planche nº V.

revers qui se termine au poste dit de la Croix et 1810.
qui s'approche de la place à peu près à quatre cents toises. A la nuit close, ils furent de là conduits successivement par les officiers du génie sur l'emplacement du travail, et mis aussitôt à l'ouvrage. Exposés de près aux feux de l'ennemi, sans autre protection que l'obscurité et le silence, ils se livrèrent avec ardeur au travail, afin d'être entièrement couverts au point du jour. Deux compagnies d'élite, partagées en quatre sections, étaient placées au-delà des travailleurs, ventre à terre, avec des factionnaires en avant à genoux, la baïonnette croisée. Une autre compagnie d'élite était postée en flanc sur la rive gauche; et un bataillon de réserve en arrière devait marcher rapidement pour soutenir les points attaqués ou ébranlés. Chaque chef, chaque officier de troupe avait connaissance des instructions générales en ce qui pouvait le concerner; et le soldat lui-même, dans sa position hasardée, était averti de ce qu'il avait à faire à son poste, et des secours qui l'environnaient, prêts à l'aider au premier signal. Pendant ce premier siége, le général Suchet s'attacha particulièrement à mettre en pratique toutes les dispositions du service de tranchée, que la sagesse des anciens réglements avait établies, ou que la réflexion et l'expérience firent juger utiles. Chacun des dix-neuf bataillons campés devant

1810. Lerida fournissait journellement, soit comme travailleurs, soit comme gardes de tranchées, un nombre d'hommes déterminé, en une ou plusieurs compagnies, chacune complétée à quatre-vingts hommes et commandée par ses officiers. Cette mesure de détail eut un bon effet. Le général en chef, persuadé qu'une compagnie peut, aussi bien qu'un régiment ou qu'un bataillon, être animée de l'esprit de corps, ce levier si puissant parmi les troupes, donna par cette combinaison à celles qui étaient employées à la tranchée plus de solidité et de consistance, que n'en peut offrir le service ordinaire par détachement. Il crut aussi plus convenable d'employer de préférence comme travailleurs les soldats des compagnies du centre, afin de réserver spécialement aux grenadiers et aux voltigeurs la garde des travaux, commission d'honneur appartenant à leur institution primitive. Chaque matin l'ordre général réglait le service du lendemain, mais de manière que la part de repos et de fatigue fût à peu près égale pour tous. On sait que l'infanterie est le fonds qui fournit toujours aux besoins des autres armes. Les corps avaient déjà donné des ouvriers pour être incorporés aux sapeurs; l'artillerie avait demandé plusieurs compagnies d'infanterie pour servir de canonniers auxiliaires. D'autres services qu'on ne peut interrompre, exigeaient fréquemment des

détachements et des courses. Le détail et l'ensemble de toutes ces mesures avaient besoin d'être régularisés. Si l'ordre est utile partout à la guerre, il n'est nulle part aussi nécessaire que dans un siége (1). 1810.

L'ouverture de la tranchée, dirigée par le colonel Haxo et par les officiers et troupes du génie, était commandée par le général Buget, ayant avec lui le colonel Rouelle, le commandant Meyer, premier aide-de-camp du général en chef, le major de tranchée Donarche, etc. L'opération de la nuit fut conduite heureusement; l'ennemi lança quelques pots à feu et de la mitraille, mais au hasard et sans beaucoup d'effet. Au jour il put voir du haut de ses murs le développement des travaux, qui mettaient déjà les assiégeants hors de son atteinte. La parallèle était à cent quarante toises de la place; elle fut perfectionnée dans la nuit du 30 avril, et put se prêter immédiatement à la construction des batteries. On en éleva d'abord trois. La première, de quatre mortiers de 8 pouces à l'extrémité droite de la parallèle, était destinée à incommoder les batteries du château. La deuxième, de quatre pièces de 12 longues, devait battre en ruines ou du moins écrêter l'é- Etablissement des batteries.

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 6.

1810. paule droite du bastion de la Madeleine, de manière à rendre le flanc contigu inutile à la défense du bastion du Carmen. La troisième, de six pièces de 16, devait faire brèche à la face gauche du bastion du Carmen, par lequel on se proposait de pénétrer dans la ville. Les pluies inondèrent les tranchées; il fallut de grands efforts pour faire écouler les eaux, en les réunissant dans un canal dont on détourna le cours. Deux cheminements furent commencés sur les bastions de la Madeleine et du Carmen; on prolongea la parallèle, à droite vers le pied du château, à gauche, par un nouveau cheminement, vers le retranchement bastionné qui formait l'avancée du Carmen. Le second boyau du cheminement de gauche servit d'emplacement à une quatrième batterie, de deux pièces de 16 et de deux obusiers de 6 pouces, qui eut pour objet de battre de front la face droite haute et basse du bastion du Carmen, et de revers la face gauche du même bastion ainsi que la courtine adjacente. Quelques tirailleurs espagnols, qui se glissaient le long de la rive gauche du Sègre, incommodèrent de leur feu la gauche de la parallèle, en la prenant à revers. Le 117e prit des positions plus avancées, rapprocha ses postes, et mit fin à ces petites excursions de l'ennemi. La garnison n'avait fait encore aucune entreprise sur nos travaux. Le 4 mai à cinq heures du soir, après

un feu redoublé de toutes les batteries du château 1810.
et de la ville, cinq à six cents hommes sortirent par la barrière du Carmen : ils se portèrent vivement sur la gauche de la parallèle, et sur la batterie nº 4, où l'on n'eut pas le temps de se mettre en défense. Les travailleurs et deux compagnies de garde de tranchée se retirèrent jusqu'au point où s'était terminé le travail de la première nuit. Là le capitaine Bugeon, du 121ᵉ, rallia sa compagnie de grenadiers, attaqua l'ennemi maître de la gauche des travaux, et le fit reculer. Un combat assez opiniâtre s'engagea, dans lequel le capitaine Bugeon tua de son épée un Espagnol qui luttait corps à corps avec le lieutenant de sapeurs Leclerc. Nos travailleurs du centre et la réserve s'étant avancés aussitôt, les Espagnols prirent la fuite, et rentrèrent confusément par la barrière du Carmen, après avoir reçu tout le feu de notre infanterie. Quelques Espagnols s'étaient montrés en même temps hors de la porte de la Madeleine; mais nous étions sur nos gardes, et la contenance de la troupe dans cette partie de la tranchée les empêcha de se commettre.

Les 5 et 6 mai, on ouvrit à la gauche un boyau entre la batterie nº 4 et la rivière, pour servir de demi-place d'armes contre les sorties. Comme des tirailleurs isolés parvenaient encore par le bord du Sègre à gêner nos travailleurs, on prit le parti,

1810. pour s'en délivrer tout-à-fait, d'ouvrir un cheminement à la gauche du Sègre, de manière à être maître de la rive; on poussa trois zigzags en avant; on profita d'un canal d'irrigation qui traversait la route de Barcelone, et après l'avoir mis à sec et déblayé, on en fit une véritable parallèle contre la tête de pont. La compagnie d'artillerie à cheval, campée avec le 117e, commença de ce côté une batterie pour une pièce de 8 et un obusier; les Espagnols avaient sur le pont des pièces de campagne, et cette batterie fut destinée à les contrebattre. On prolongea la droite de la parallèle au pied du château, jusqu'à un petit tertre, à l'abri duquel on plaça un peloton de garde, pour soutenir cette partie qui était fort exposée. On fut obligé d'employer à ce travail beaucoup de gabions, et, pour les remplir, d'apporter la terre dans des paniers. Nous pûmes par là pressentir les difficultés auxquelles il fallait nous attendre pour la suite des attaques, si nous avions le siége du château à faire après celui de la ville.

Première ouverture du feu.

Le 7 mai, à cinq heures du matin, l'artillerie commença le feu; les batteries nos 2, 3 et 4 eurent bientôt démonté quatre des pièces qui défendaient les bastions du Carmen et de la Madeleine. La batterie no 1 jetait des bombes sur le château; deux obusiers de campagne, placés à l'extrême droite en avant du camp du 121e, vis-à-

vis la porte Saint-Martin, tiraient sur la ville, 1810.
tandis que notre artillerie légère à la rive gauche contrebattait les pièces que l'ennemi avait sur le pont du Sègre. Mais les feux du château se réunirent sur nos batteries nos 2 et 3, démontèrent trois pièces, et mirent une vingtaine de canonniers hors de combat; ce qui ralentit notre feu. Aussitôt la place redoubla le sien: les quatre pièces démontées dans les bastions de la ville furent remplacées; les obusiers du 121e furent réduits au silence; le capitaine Brador, commandant la batterie no 1, fut emporté par un boulet, et peu après une bombe éclatant dans cette batterie y mit le désordre. Ce succès, qui suspendit momentanément les progrès de l'attaque, encouragea les assiégés: le soir même, trois cents hommes, sortis par la porte Neuve, se glissèrent le long de la muraille jusqu'à la droite de la parallèle, surprirent et repoussèrent le peloton qui s'y trouvait de garde. Ils s'étendirent ensuite dans la tranchée jusqu'au chemin qui conduit à la porte de la Madeleine. Mais les travailleurs ayant pris les armes, se rallièrent derrière un rideau qui borde le chemin, et quelques chasseurs du 5e léger se portèrent sur le flanc gauche de l'ennemi. Le chef de bataillon polonais Schutz, et le lieutenant Regnault, du 114e, accoururent avec une réserve de quelques braves : l'ennemi prit la fuite, et fut

1810. poursuivi au-delà des tranchées qu'il évacua précipitamment. Dans cette poursuite imprudente, la compagnie du 114ᵉ perdit un officier et plusieurs grenadiers, par le feu de la mitraille ennemie; et le lieutenant Bordières, aide-de-camp du général en chef, militaire d'une intrépidité rare, reçut une blessure grave dont il mourut peu de jours après. Les Espagnols nous laissèrent neuf prisonniers, et huit morts parmi lesquels un canonnier qui portait quatre lances à feu, destinées à incendier notre batterie de mortiers.

Le lendemain le capitaine Monnot, commandant l'artillerie à la rive gauche, fut tué d'une balle à la tête. La continuité des pluies, et l'effet des feux plongeants du château, ne purent arrêter le cours des travaux. Le général Valée répara les dommages, rétablit les batteries, en refit ou en compléta l'armement pour battre en brèche avec plus d'efficacité. Deux batteries nouvelles furent élevées: l'une, sous le nº 5, à gauche de la route de Balaguer, de quatre mortiers nouvellement arrivés; l'autre, sous le nº 6, de deux obusiers, entre la batterie nº 4 et le Sègre. On ouvrit une deuxième parallèle, entre les cheminements des deux bastions attaqués, dans le double but de s'approcher davantage des points où l'on devait faire brèche, et de porter en avant les batteries nºˢ 2 et 3, afin de les soustraire aux

feux du château, moins dangereux à mesure qu'ils devenaient plus plongeants. Mais comme cette dernière opération devait prendre du temps et prolonger la durée du siége, on résolut de ne l'entreprendre que dans le cas où elle deviendrait indispensable. Le nombre et le calibre des pièces en batterie fut augmenté. On ajouta une dernière batterie de quatre obusiers, sous le nº 7, dans une position où le terrain présentait un abri naturel. Elle avait pour objet de multiplier les feux courbes dirigés contre le château, et de donner par là aux batteries de brèche le moyen de produire l'effet qu'on en attendait. Ces travaux de l'artillerie et du génie eurent lieu du 8 au 12 mai. Le général en chef les encourageait par sa présence, et par des récompenses aux travailleurs. Il fit partout garnir de sacs à terre les épaulements, principalement dans la deuxième parallèle, et ordonna que des tirailleurs fussent sans cesse derrière les créneaux, afin de faire un feu continuel sur les canonniers des batteries de la ville. 1810.

Reprise du feu des batteries, et ouverture des brèches.

Le 12, à neuf heures du matin, nos batteries, au nombre de huit, composées de quinze pièces de canon, et de dix-neuf mortiers ou obusiers, recommencèrent le feu. Le front du château et le bastion de l'Ascension, aidés des pièces de campagne établies sur le pont, contrebattirent vivement d'abord la batterie nº 4, mais pendant

1810. peu de temps et sans succès. Notre artillerie, servie avec vigueur et ensemble, prit le dessus, démonta les pièces des bastions du Carmen et de la Madeleine, et ouvrit les brèches avec rapidité: elle tira plus de cent coups par pièce dans la journée. Un coffre d'obus et de grenades, dans le bastion Louvigny, sauta avec explosion; le désordre qui en résulta au château nous assura la supériorité. Vers le soir, les deux brèches du Carmen paraissaient larges et accessibles : des déserteurs suisses y passèrent dans la nuit et vinrent dans nos tranchées. On apprit par eux, que des coupures et des batteries dans les rues de la ville étaient établies pour nous combattre au moment de l'assaut.

Prise des redoutes de Garden.

Cette circonstance attira particulièrement l'attention du général en chef. Comme il l'avait espéré dès le commencement du siége, il voyait le gouverneur, au lieu d'isoler et de préparer la défense du château, persévérer dans celle de la ville, quoique le moment de capituler pour elle fût arrivé. C'était sans doute un effet de l'influence qu'avait sur ses conseils la population armée, qui, avec plus d'ardeur que de prudence, servait d'auxiliaire à la garnison. Le général français résolut en conséquence d'enlever, sans plus de retard sur le plateau de Garden, les deux redoutes et l'ouvrage à cornes dont nous

avons déjà parlé. Le vaste terrain qu'ils couvraient aurait pu, au moment de l'assaut de la ville, devenir un asile pour les habitants; son intention, au contraire, était de les forcer à se réfugier au château, précisément dans l'espoir d'abréger le siége et d'en diminuer les malheurs. Dans la nuit même du 12 au 13, le général Vergès, avec un bataillon du 114ᵉ, quatre compagnies d'élite du 121ᵉ et cent travailleurs armés d'outils, fut chargé d'enlever les redoutes de San-Fernando et du Pilar; le général Buget, avec six compagnies d'élite et quelques sapeurs conduits par le capitaine Foucauld, eut ordre d'attaquer l'ouvrage à cornes, en pénétrant par une brèche qu'on avait remarquée à la branche droite, et de laquelle on pouvait s'approcher à la faveur d'un ravin; le chef de bataillon du génie Plagniol devait se porter en même temps sur le front du même ouvrage, avec deux compagnies d'élite et quatre cents travailleurs. A minuit les trois colonnes se mirent en mouvement, contrariées plutôt que favorisées par le clair de lune; des officiers du génie et des sapeurs marchaient avec elles, et l'on était pourvu d'échelles. La redoute du Pilar fut, comme la première fois, enlevée sans coup férir: les défenseurs en sortirent précipitamment, et fuyant vers l'ouvrage à cornes, ils tombèrent dans la colonne du commandant Plagniol, qui les chargea, les pour- 1810.

1810. suivit et arriva au bord du fossé de l'ouvrage qui ne contenait qu'une garde peu nombreuse. Nos soldats plantent leurs échelles pour descendre, et se mettent aussitôt en devoir d'escalader. Les sapeurs se portent à la barrière d'entrée pour l'enfoncer; le sergent Maury, s'élevant sur le dos d'un grenadier, la franchit et l'ouvre d'un coup de hache. Nos deux colonnes pénètrent dans l'ouvrage, car celle du général Buget, égarée dans le ravin, était revenue au même point que le commandant Plagniol. Les Espagnols en s'éloignant cherchent à se rallier derrière un corps-de-garde; mais ils sont forcés de rentrer dans les chemins couverts du fort Garden. Cependant la redoute de San-Fernando avait fait une résistance plus longue. Deux compagnies du 121e s'établirent d'abord sur la contrescarpe, et firent un feu soutenu pour empêcher les défenseurs de se montrer au-dessus de leurs parapets; deux autres se jetèrent dans le fossé, et appliquèrent les échelles à l'escarpe. Après un combat opiniâtre, où le capitaine du génie Montauban reçut une blessure mortelle, nos soldats pénétrèrent dans la redoute, et n'en restèrent maîtres qu'après avoir passé au fil de l'épée la garnison qui, acculée et n'ayant plus de retraite, fit une défense désespérée; à la fin, cependant, un lieutenant et une vingtaine d'hommes mirent bas les armes. Notre perte fut

d'une centaine d'hommes tués ou blessés. Sur les trois cents Espagnols à peine s'en sauva-t-il une soixantaine : nous prîmes cinq bouches à feu. Les officiers du génie se hâtèrent d'assurer la position de nos soldats dans les ouvrages qu'ils venaient d'enlever par cette attaque de nuit. Le général en chef qui la suivait et la dirigeait, ordonna rapidement les dispositions nécessaires sur les lieux; au jour il retourna aux tranchées, pour frapper le coup décisif. 1810.

L'artillerie avait continué pendant la nuit de tirer sur le château; le 13 elle recommença à battre le Carmen et à en élargir les brèches. Le génie, pour faciliter l'assaut, pratiqua des gradins dans la deuxième parallèle, afin que les troupes pussent s'élancer facilement, et fit réunir, sur le revers de la tranchée, les matériaux nécessaires aux logements à établir sur les brèches, dès qu'elles seraient franchies. De leur côté, les ennemis préparaient une grande sortie pour reprendre le soir même l'ouvrage à cornes de Garden; mais on ne leur en laissa pas le temps.

Assaut et prise de la ville. — 13 mai.

Dans l'après-midi, l'ordre pour l'assaut fut donné. Le général Habert, commandant de tranchée avec le colonel Rouelle, reçut le dispositif de l'attaque. On réunit, dans la deuxième parallèle et dans les cheminements, les compagnies d'élite du 5e léger et du 116e, des sapeurs, et les tra-

1810. vailleurs du 115e et du 1er de la Vistule; le général en chef, avec des réserves, se plaça au point central des tranchées. A sept heures, un peu avant la nuit, il fit donner le signal par quatre bombes à la fois. A l'instant notre feu cessa, et les troupes s'élancèrent. Les premières compagnies devaient pénétrer, les unes par la rue principale qui est parallèle au quai et à la rivière, les autres par la droite vers la porte de la Madeleine, en même temps que des mineurs s'y portaient au dehors pour l'ouvrir et la faire sauter, et pour donner ensuite l'entrée à autant de troupes qu'il deviendrait nécessaire.

L'impétuosité des assaillants culbuta d'abord tout ce qui défendait les brèches. Bientôt à tous les feux du château et du pont se joignit une fusillade terrible sur nos têtes de colonnes, qui en furent un moment ébranlées: le général Habert les entraîna en faisant battre la charge. Le colonel Rouelle fut blessé d'un coup de baïonnette en attaquant la grande rue. Le lieutenant de mineurs Romphleur eut un combat difficile à soutenir, avant de pouvoir ouvrir la porte de la Madeleine. A gauche, par l'avancée du Carmen, le capitaine du génie Vallentin se porta vivement sur une barrière qui le séparait du quai, et qu'il fallait franchir sous la mitraille d'une pièce de flanc, et sous la mousqueterie des maisons. Le

sergent de sapeurs Baptiste, bravant une mort presque certaine, monta dessus, l'ouvrit, et donna passage aux troupes, qui se précipitèrent sur le quai. Les Espagnols qui défendaient les coupures de la grande rue se trouvèrent entièrement tournés. Au même moment le général Harispe, qui avait l'ordre d'agir dès qu'il verrait la brèche occupée et l'affaire engagée dans l'intérieur de la ville, attaqua la tête de pont sur la rive gauche. Le général en chef fit avancer les réserves, et passa lui-même la brèche pour les diriger. Ce développement de forces ne permit plus aux Espagnols de continuer la résistance, et mit fin à un combat sanglant que le jour cessait d'éclairer. Le pont, le quai et les rues furent abandonnés couverts de morts, et la garnison commença à se retirer vers le château. 1810.

Le général en chef aspirait à un résultat beaucoup plus important que celui dont la valeur des troupes venait de couronner ses efforts. Eviter, s'il était possible, le siége du château, était un succès incomparablement plus utile. Il fit entrer par le pont le colonel Robert, avec le 117e, et le dirigea vers la porte Saint-Antoine. Alors toutes les troupes, par un mouvement concentrique, s'attachèrent à pousser la garnison et les habitants à coups de fusil, de rue en rue, de maison en maison, vers la partie haute et vers

1810. le château, afin de les forcer à s'y réfugier. Le feu du château sur la ville, en augmentant le danger et la frayeur des habitants, contribua à les précipiter pêle-mêle avec la troupe vers les fossés et les ponts-levis. Poursuivis par nos soldats, ils se hâtèrent de pénétrer dans l'enceinte et de s'y renfermer, sans que le gouverneur eût le temps d'ordonner qu'on les repoussât, ou la force de faire exécuter cet ordre. Nos mortiers et obusiers ne cessèrent de tirer toute la nuit, et le lendemain pendant la matinée. Chaque bombe, dirigée sur l'espace étroit qui contenait cette multitude, tombait sur des groupes entassés de combattants et de non-combattants, et portait la destruction et le désordre. On sent que les efforts du gouverneur et des militaires les plus déterminés devaient être enchaînés par la présence de ces femmes, de ces enfants, de ces vieillards, et des paysans sans armes, qui de la fureur populaire tombaient tout-à-coup dans le découragement et la crainte de la mort. Comme le général Suchet s'en était flatté, ces dispositions eurent un effet prompt et décisif. Le 14 à midi un drapeau blanc flotta sur le donjon; et bientôt après un parlementaire vint proposer de se rendre, et demander des conditions. Le général en chef envoya au château le général Valée, et le colonel Saint-Cyr Nugues son sous-chef d'état-major, et

Capitulation du château et du fort Garden.

au fort Garden le colonel du génie Haxo, pour 1810.
conclure et signer cette capitulation, en accordant aux deux garnisons les honneurs de la guerre. Elles défilèrent par la brèche, mirent bas les armes, et restèrent prisonnières.

La conquête de Lerida mit en notre pouvoir cent trente-trois bouches à feu, un million de cartouches, cent milliers de poudre, dix mille fusils, dix drapeaux et beaucoup de magasins. Mais un trophée qui, parmi les autres, était du plus grand prix aux yeux du vainqueur, ce fut la délivrance de trente-trois officiers français de l'armée de Catalogne, qui furent trouvés au château, et qui embrassèrent leurs libérateurs avec toute la joie qu'on peut imaginer. L'armée assiégeante eut environ deux cents morts et cinq cents blessés, tant dans les travaux et les assauts, que dans les combats qui eurent lieu, du 12 avril au 14 mai, depuis l'investissement jusqu'à la prise de la place.

La perte de la garnison, pendant le siége, fut évaluée à près de douze cents hommes. Le nombre des prisonniers fut de sept mille sept cent quarante-huit soldats ou officiers suivant le tableau qui en fut dressé, et qui accompagna l'envoi du rapport officiel et de la capitulation (1).

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 7.

CHAPITRE V.

Dispositions qui suivirent la prise de Lerida. — Combats partiels pendant le siége de cette place. — Investissement de Mequinenza. — Ouverture de la tranchée. — Prise de la ville. — Établissement des batteries. — Ouverture du feu. — Capitulation. — Prise du fort de Morella dans le royaume de Valence.

1810. Dispositions qui suivirent la prise de Lerida.

L'ÉTABLISSEMENT de l'ordre dans Lerida, et l'occupation de la partie de la Catalogne qui est sous son influence, attirèrent d'abord l'attention du général Suchet. Il resta quelques jours dans cette ville; il ordonna les mesures nécessaires pour combler les tranchées, réparer les brèches, et rétablir toutes les parties de la défense. Plusieurs maisons avaient souffert des ravages de l'incendie et des bombes dans le voisinage des remparts; il profita de cette circonstance pour en défendre la reconstruction. Il s'efforça de rassurer les habitants; il promit respect aux personnes et aux propriétés; il protégea le clergé et le rendit à l'exercice de ses fonctions. Il existait une junte

centrale, qui avait fomenté l'exaltation populaire 1810.
de la province, exaltation portée à un tel point dans la ville pendant le siége, que nous trouvâmes clouées à une des portes les têtes de deux officiers d'artillerie, massacrés sur le soupçon d'avoir eu des intelligences avec les Français. Le général en chef fit réunir les membres de cette junte : il leur assura que ces deux militaires étaient morts innocents, puisqu'on ne les connaissait pas dans l'armée française; il les prévint ensuite que grand nombre d'habitants demandaient qu'ils fussent mis tous en jugement comme coupables de plusieurs actes de cruauté ou de concussion; et il ajouta que, fidèle à l'engagement qu'il avait pris en signant la capitulation, il ne permettrait pas qu'aucun acte de vengeance fût exercé contre eux. Mais il exigea que sous quinze jours un compte général de toutes les recettes et dépenses, faites pendant le siége, fût imprimé et publié, afin de satisfaire aux réclamations nombreuses des habitants. Par cette mesure, et par une détention momentanée dans leurs propres maisons, le général en chef conserva la vie à des hommes que la capitulation couvrait de son égide. Il fit choix d'un corrégidor, et créa une nouvelle junte, prise parmi les habitants les plus recommandables. Enfin il nomma gouverneur de la ville, des forts et de la province le baron Henriod, colonel du

1810. 14e régiment d'infanterie de ligne, homme d'un caractère ferme et prudent. La conservation de nôtre première conquête en Catalogne méritait d'autant plus de soins, qu'au moment même de l'assaut du 13 mai, des rassemblements de troupes et de Somatens (1) s'étaient approchés du haut Sègre et de la Noguera, comme pour troubler nôtre opération, ou dans l'espoir de nous resserrer assez pour que, le siége se prolongeant, nous fussions gênés dans nos subsistances.

Combats partiels pendant le siége de Lerida.

Les hautes vallées de Catalogne sont une pépinière de soldats vigoureux; il importait de les réduire, et de disperser sans délai un rassemblement considérable qu'appuyait le voisinage du général Campoverde avec un corps de troupes. Déjà huit cents miquelets s'étaient portés sur Venasque le 16 mai; il furent repoussés et poursuivis jusque dans la vallée d'Aran. Le chef de bataillon Renouvier, commandant à Jaca, fit à la même époque une expédition sur Arens, et y fit cent cinquante prisonniers. Le général Habert se porta avec la troisième division, par Balaguer, sur Talarn et Tremps, où était le gros des Somatens, et sur Campoverde qui occupait les montagnes de

(1) On désigne en Catalogne sous le nom de Somatens et de miquelets des levées de paysans armés, non enrégimentés.

Lliniana. Le colonel Robert, chargé de l'attaque des Somatens avec le 117ᵉ, tourna le col d'Arès fortement défendu, se porta rapidement sur le pont de Tremps, le força, et mit l'ennemi en fuite, avec une perte de beaucoup d'armes et de munitions. Au lieu de pouvoir appuyer les insurgés, Campoverde se vit menacé lui-même dans sa retraite, par la marche du général Habert, qui se dirigeant sur Pons et sur Lentorn, le séparait ainsi de Cervera : il s'éloigna promptement dans la direction de Cardona. Le colonel Robert, qui joignait d'autres talents à son mérite militaire, fut chargé de la pacification du pays, et sut bientôt faire de cette province fertile une des plus précieuses ressources du 3ᵉ corps d'armée. 1810.

L'Aragon avait aussi été l'objet de nouvelles tentatives de l'ennemi pendant le siége de Lerida. Le marquis de Lazan, frère du général Palafox, était venu s'emparer d'Alcañiz, et serrait de près le château dans les premiers jours de mai. Le capitaine Wikoski, avec sa petite garnison de trois cents hommes, fit une défense honorable. L'ennemi avait établi une galerie de mine; un soldat du 114ᵉ, nommé Roland, se fit volontairement attacher à une corde, et descendre par une embrasure, de manière à pouvoir jeter un obus dans la galerie; il fut assez heureux pour remonter ensuite sans être atteint, malgré une fusillade très-

1810. vive : l'explosion détruisit le travail des Espagnols, et treize hommes y périrent sous les décombres. Cette action valut au brave Roland la croix de la Légion d'honneur. Le général Laval s'empressa d'envoyer le général Montmarie au secours du château d'Alcañiz. Celui-ci, avec quinze cents hommes du 14e et du 3e de la Vistule, cinq cents chevaux et trois bouches à feu, ne craignit point d'attaquer environ cinq mille hommes retranchés derrière le pont et dans les maisons crénelées de la ville : il passa la rivière ayant de l'eau jusqu'à la ceinture, battant la charge et poussant les Espagnols de rue en rue, tandis que la cavalerie se portait sur leurs derrières. Ils allaient être enveloppés, et n'échappèrent que par une prompte fuite.

Du côté de Calatayud, le 13 mai, le chef de bataillon Petit, à la tête de trois cent quinze hommes du 14e et de trente-deux gendarmes, ramenait un convoi de vivres à Saragosse, lorsqu'il fut attaqué par Villacampa, qui, instruit de son mouvement, fit une marche des plus rapides, et vint l'envelopper dans le défilé d'el Frasno. Le commandant Petit, voyant l'impossibilité de forcer le passage devant des forces décuples, se jette vivement à gauche avec sa troupe serrée en colonne. Il abandonne à l'ennemi sur la route son convoi de trois cents mulets, et arrive en bon ordre au village

de Paracuellos. Les Espagnols se portent sur lui de toutes parts. Il parvient cependant, au milieu du combat le plus inégal et le plus opiniâtre, blessé lui-même, mais toujours ferme et intrépide, à gagner Saviñan, perdant à chaque instant quelques hommes de sa petite troupe, tandis que les Espagnols fusillaient la colonne sur les deux flancs, la chargeaient en tête et en queue, et remplaçaient sans cesse leurs pertes par de nouveaux combattants. Enfin cette poignée de braves, ayant épuisé ses cartouches, traverse le Xalon, force à la baïonnette le village d'Arandija, s'y maintient malgré une dernière attaque furieuse, et voit s'éloigner l'ennemi. Mais elle avait fait une perte bien fâcheuse, celle du commandant Petit, que son cheval avait renversé et jeté hors des rangs: avec lui cent quarante-un braves, dont douze gendarmes, furent pris ou tués. Le général en chef adressa de justes éloges aux deux cent six soldats qui rentrèrent blessés pour la plupart, et s'empressa de réclamer l'échange du commandant Petit. Mais quelle fut son affliction d'apprendre que ce brave officier avait été assassiné! Le soir du combat, assis à un feu dans le camp ennemi, il faisait panser ses blessures, entouré d'officiers espagnols qui le regardaient avec admiration, lorsqu'un furieux, s'approchant par derrière à la faveur de l'obscurité, le tua d'un coup de

1810. baïonnette. Les officiers témoins de cet acte de lâcheté, qu'ils n'avaient pu ni prévoir ni arrêter, en firent exemplairement punir l'auteur, juste mais faible réparation d'un acte que rien ne saurait excuser. L'alcade d'el Frasno, Navar, vieillard respectable, qui suivait la colonne française et qui tomba aussi dans les mains des Espagnols, fut brûlé vif. Ce trait suffit pour donner une idée de la fureur qui animait nos ennemis.

Le général Chlopiski, de Daroca, avait marché sur les traces de Villacampa, dès qu'il avait connu son mouvement. Renvoyant son artillerie à Cariñena afin d'être plus leste dans sa marche, il arriva à el Frasno le 14, le lendemain du combat. Villacampa s'était éloigné; il résolut de le poursuivre sans relâche. Il dirigea le colonel Lafosse avec le 44e régiment sur Calatayud et Setina; il marcha lui-même sur Xarava, avec quarante hussards et cinquante cuirassiers, son infanterie ne pouvant le suivre; il y atteignit une arrière-garde, et fit cent soixante et quatorze prisonniers. De là il se porta le 17 mai sur Campillo, puis sur Molina, et enfin dans la direction de Cuenca; mais il fut impossible de suivre davantage les traces des fuyards. Un atelier d'armes à Molina fut détruit; beaucoup de canons de fusil, des étaux, des fers en barre, furent transportés à Saragosse. Tous les rapports annonçaient que le corps de Villacampa

était dans une dispersion complète. Six cents soldats sans armes, fuyant de ses rangs, se présentèrent à Calatayud. C'était pour la sixième fois qu'on voyait rentrer ainsi les jeunes gens, sans que pour cela l'on pût compter sur la durée de leur résolution. Il est vrai de dire que les moyens employés par les chefs de bandes pour leur faire reprendre les armes, surpassaient tout ce qu'on peut imaginer de cruel et de vexatoire. 1810.

Vers le même temps, à Ayerbe, quarante gendarmes à pied du 9e bataillon, ayant, comme tous les postes de communication sur les deux rives de l'Èbre, un quartier retranché qu'ils avaient ordre de défendre à outrance, furent attaqués à l'improviste par trois cents hommes de la Navarre. Après avoir soutenu avec sang-froid le choc des assaillants, ils se renfermèrent et repoussèrent tous leurs efforts; ceux-ci parvinrent à mettre le feu à la caserne. Les gendarmes se retirèrent alors dans un petit corps de bâtiment isolé, et là, comme dans un réduit, ils tinrent bon avec une constance invincible. Les Espagnols se retirèrent vaincus par la résolution de quarante braves. Le général en chef se plut à citer dans ses ordres du jour tous les traits de courage qui honoraient les soldats du 3e corps. Il ne manquait jamais de faire connaître ainsi les noms de chaque chef, officier ou soldat qui méritait cette distinction. Une pa-

1810. reille publicité produisait le plus heureux effet sur l'esprit de la troupe et sur celui des habitants.

Investissement de Mequinenza. Dès le lendemain de son entrée à Lerida, le général Suchet avait dirigé le 121e régiment vers Mequinenza, par la rive gauche du Sègre. Le siége de ce fort était tellement lié au précédent, que deux mois auparavant le gouvernement français avait prescrit de les entreprendre tous les deux à la fois. Mais les moyens manquaient, et des motifs faciles à saisir avaient déterminé le général en chef à faire celui de Lerida le premier. Quand ses troupes commencèrent à s'approcher de Mequinenza, pour première démarche il y envoya son aide-de-camp le capitaine Ricard, et lui donna commission d'offrir des conditions avantageuses; mais elles furent rejetées, quoique la chute de Lerida dût naturellement décourager cette petite garnison, en lui ôtant l'espoir d'être secourue.

Du 15 au 20 mai, les 114e régiment et 1er de la Vistule partirent de Fraga et de Torriente, pour former l'investissement de Mequinenza. Le général Musnier fut chargé du commandement des troupes et du siége.

Le plateau élevé qui soutient le Monnegro, et que traverse la route de Saragosse à Fraga, par Bujaralos, Penalva, Candasnos, se termine sur la Cinca et sur l'Èbre; et quoique s'abaissant ra-

pidement vers les bords de ces rivières, il étend à la pointe qui forme leur confluent un contrefort élevé qui domine encore de plus de six cents pieds le cours des eaux. Resserrée entre le rocher et le rivage, la petite ville de Mequinenza forme une espèce de port sur l'Èbre, au point où ce fleuve, non navigable à Saragosse et au-dessous, commence à le devenir par la jonction de la Cinca et du Sègre. Mequinenza, sans être sur aucune ligne de communications par terre, est donc la clef de l'Èbre jusqu'à Tortose et jusqu'à la mer. Cette position importante, dont César parle sous le nom d'*Octogesa*, et qui a joué un rôle dans presque toutes les guerres d'Espagne, était dans un état de défense assez respectable. Sur l'extrémité du contrefort s'élève un château d'une ancienne construction, entouré d'une enceinte terrassée qui suit tous les plis du rocher sur lequel elle est située. Ce rocher, très-escarpé de trois côtés, se prolonge en plateau (1) à l'ouest, sur une largeur de cent cinquante toises. C'est le seul point accessible à une attaque régulière; il est défendu par un front bastionné, revêtu en maçonnerie, avec un fossé taillé dans le roc vif, et un bon chemin couvert palissadé. De vieilles murail- 1810.

(1) *Voyez* l'Atlas, planche VI.

1810. les du temps des Maures, qui descendent du fort au rivage, excepté dans les parties de la montagne qui sont à pic, lient la défense d'en-haut à celle d'en-bas, couvrent la ville, les deux bacs, et les divers chemins qui y aboutissent: des coupures, des retranchements et des batteries basses avaient été ajoutées, principalement sur la route de Fraga, la seule qui fût propre au passage de l'artillerie.

Ouverture d'une route.

Le front d'attaque était déterminé: les approches n'étaient possibles que du côté du plateau. La principale difficulté était d'y amener du canon. Il fallut construire une route pour arriver de Fraga portée à des ouvrages. Les premières reconnaissances n'en avaient pas fait découvrir les moyens. Au mois de novembre précédent, le colonel Haxo profitant d'un détachement de nos troupes en mouvement entre Fraga et Candasnos, s'était avancé assez près de Mequinenza, et avait observé le terrain environnant. Il accompagna le général Musnier lorsque celui-ci le parcourut à la tête des troupes. Il traça le chemin qu'il fallut ouvrir à partir de Torriente. Pendant près de deux lieues on n'avait qu'à suivre le plateau, en faisant quelques réparations. A douze cents toises les obstacles commencèrent. Les paysans furent employés comme travailleurs. On se vit obligé de pratiquer la route dans l'escarpement pour descendre sur le plateau inférieur, et de pétarder le rocher en

beaucoup d'endroits. Ce travail dura jusqu'au 1er juin. 1810.

Opérations du siége.

Pendant qu'on s'en occupait, le général Musnier, dès le 20 mai, chassa plusieurs postes avancés de l'ennemi, et établit les camps (1). Une partie du 121e parut suffisante à la rive gauche du Sègre; le reste passa à la rive droite, et forma la gauche de notre ligne, placé derrière un mamelon à portée de la route de Fraga. Le 114e et le 2e de la Vistule, avec les canonniers et sapeurs, occupèrent le plateau par où devait se diriger l'attaque. Quelques compagnies de voltigeurs appuyèrent jusqu'à la rive gauche de l'Èbre, où le besoin d'eau forçait nos soldats d'aller sans cesse, quoique le chemin fût long et pénible, et qu'on y fût fort exposé, au moins dans le commencement. Car le général Montmarie, qui avait ordre de venir d'Alcañiz compléter l'investissement par la rive droite de l'Èbre, n'était pas encore arrivé. Mais le 28 mai, il prit position sur les hauteurs de la rive droite. Les Espagnols, qui y avaient amené une pièce de canon, la précipitèrent dans le fleuve, et se retirèrent. Le 2e de la Vistule, destiné à l'attaque contre la ville, fut placé au bord de l'eau, au pied des escarpements de la rive gauche. Un embranchement fut ajouté à la

(1) *Voyez* l'Atlas, planche VI.

1810. route, pour faciliter les communications entre la rivière et les camps. Le parc d'artillerie resta placé en haut du chemin neuf. Il se composait de dix-huit bouches à feu, dont six pièces de 24 approvisionnées à quatre cents coups chacune.

Dans la journée du 30 mai, le général du génie Rogniat, venant de France, arriva avec une brigade d'officiers de son arme, deux compagnies de sapeurs, et une du train du génie. Des neuf compagnies de mineurs ou de sapeurs rassemblées en Aragon l'année précédente pour le siége de Saragosse, il n'en était resté que trois au 3e corps. Ce renfort fut donc très-utile pour les siéges auxquels le corps d'armée fut successivement appelé. Le général Rogniat était précédé d'une réputation, acquise à Dantzig et à Saragosse, qu'il a couronnée depuis par les siéges de l'armée d'Aragon dans l'est de la Péninsule.

Le même jour 30 mai, nos grand'gardes, à la faveur d'un couvert, poussèrent à trois cents toises de l'enceinte. L'ennemi fit le lendemain une vive canonnade; il tenta même une sortie avec assez de résolution. Trois cents voltigeurs attendirent huit cents Espagnols de pied ferme, et les arrêtèrent par une décharge à bout portant. Notre avant-poste fut maintenu sur le point où il venait de s'établir. L'ennemi avait encore un poste extérieur sur un mamelon à cent toises en avant du châ-

teau. La nuit du 2 au 3 juin, on le fit enlever par les voltigeurs du 114ᵉ. On en profita pour ouvrir aussitôt une parallèle : cinq cents hommes y furent employés par le général Haxo. Le terrain était difficile : le bruit des outils sur le roc avertit l'ennemi, qui dirigea un feu vif de mitraille et non interrompu pendant toute la nuit, sur nos travailleurs. Aussi rapprochés de la place et dans un espace aussi resserré, ils eurent à souffrir avant d'être à couvert. Une cinquantaine d'hommes fut blessée ou tuée; le chef de bataillon du génie Sève fut atteint d'un coup de biscaïen. La parallèle fut achevée, avec une communication en arrière de la droite.

1810.

Ouverture de la tranchée.

Dans la même nuit du 2 au 3, on fit également une tentative contre la ville. Il était important de resserrer et d'isoler la garnison, afin de lui enlever les moyens de s'échapper par eau. Un bataillon de la Vistule attaqua et enleva un poste espagnol retranché à quatre-vingts toises des murs de la ville; et aussitôt on ouvrit à cette distance une tranchée dans le terrain très-étroit, qui se prolonge entre la montagne et le fleuve. En même temps le général Moutmarie établissait à la rive droite de forts postes d'infanterie, sur le bord de l'eau, dans des tranchées à l'abri des feux plongeants du château. Mais avant que toutes ces dispositions fussent achevées, ou pus-

1810. sent produire leur effet, onze barques partirent de la ville inopinément, pour descendre l'Èbre. Malgré tous les efforts de nos soldats, désavantageusement placés pour courir après les barques, ils n'en purent arrêter que deux : elles étaient chargées d'habitants, qui emportaient leurs effets, et s'efforçaient de gagner Tortose pour échapper aux maux du siége. Ce petit événement nous fit sentir davantage la nécessité de nous emparer promp tement de la ville.

L'attaque fut continuée contre le fort, la nuit du 3 au 4 : la parallèle fut perfectionnée, et prolongée sur la gauche d'une vingtaine de toises. L'artillerie commença immédiatement ses batteries, sur le terrain difficile où s'ouvrait la tranchée. On parvint à former quelques créneaux au moyen de sacs à terre, pour tirer sur les embrasures de l'ennemi : on le força de les tenir fermées le jour avec des balles de laine. Nos travailleurs furent moins inquiétés dans leurs cheminements. Du côté de la ville on s'avança de quarante toises; mais on ne pouvait facilement se mettre à couvert des feux du château, et surtout de ceux d'un petit retranchement, qui, à cinquante toises du fort, prenait d'écharpe tous nos travaux le long du fleuve. Il était impossible de trouver l'emplacement d'une batterie contre la ville, soit à cause du peu d'espace entre la mon-

tagne et le rivage, soit à cause du feu d'une pièce établie sur une tour carrée, qui terminait l'enceinte de la ville au bord de l'eau. La mousqueterie du général Montmarie eut ordre de se diriger sur cette tour. 1810.

Du 4 au 5, le génie déboucha de la droite de la parallèle par un zigzag de trente toises de long: les boyaux et communications furent achevés et perfectionnés. Le mineur continua à pétarder les rochers qu'il était impossible d'éviter. Le lieutenant du génie Mary fut blessé.

Le général Rogniat, s'étant aperçu que le feu de nos tirailleurs de la rive droite de l'Èbre avait forcé une partie des défenseurs de la tour carrée à l'évacuer et à remonter au château, et croyant remarquer de l'hésitation dans ceux qui restaient, fit aussitôt avancer un détachement de sapeurs commandé par le capitaine Foucauld, et une compagnie de grenadiers de la Vistule conduite par le chef de bataillon Chlusowitz, soutenue à quelque distance par tout le bataillon. Nos soldats se portèrent sur la tour carrée, escaladèrent les murs et les retranchements adjacents, qui n'étaient hauts que de huit pieds, et parvinrent, à neuf heures du soir, à se loger dans la tour et dans les premières maisons. L'ennemi aussitôt se retira dans le fort, en nous abandonnant la ville, huit pièces de canon, quatre cents fusils, et des munitions. Les Prise de la ville.

1810. sapeurs s'occupèrent immédiatement à assurer, par des épaulements, nos communications entre les rues et les places qui étaient vues du fort : le bataillon de la Vistule fut établi en ville, pour en assurer la possession. On occupa et on crénela les maisons qui donnaient sur les rampes du fort, afin d'empêcher l'ennemi de déboucher par ce point. Mais il était difficile qu'il osât tenter un coup de main, par un chemin roide et étroit, et d'une retraite si périlleuse. Il se borna à jeter des bombes et à rouler des pierres, dont les habitants souffraient plus que nos soldats.

Etablissement des batteries.

L'artillerie élevait trois batteries. La première, de quatre mortiers de huit pouces, et placée en arrière de la parallèle, à deux cents toises environ de la place, avait pour objet de jeter des bombes sur le donjon. La deuxième, construite dans la droite de la parallèle, à cent vingt toises du chemin couvert, fut armée de deux pièces de 24, et de deux obusiers de six pouces ; elle devait battre la face droite du bastion de gauche de l'ouvrage à cornes, et jeter des obus dans le prolongement des faces de cet ouvrage. La batterie nº 3, armée de quatre pièces de 24 et de deux de 16, fut placée dans la parallèle à gauche, à cent dix toises du chemin couvert, et devait battre la courtine et la face gauche du bastion de droite. Ces travaux, commencés le 4 juin, furent achevés du 5 au 6.

En même temps le génie prolongea le zigzag de droite commencé la veille ; sur la gauche à la faveur du couvert qu'offrait un pli du terrain, on s'avança de trente toises, et on commença une place d'armes. Dans la nuit du 6, quarante grenadiers du 114e furent chargés d'enlever le petit retranchement, appelé fer à cheval, que les Espagnols avaient encore conservé au dehors, et d'où ils avaient incommodé notre attaque d'en-bas. Ils le firent en vrais soldats d'élite, avec vigueur et rapidité, et s'y maintinrent sous un feu vif de la place. 1810.

Ouverture du feu ; capitulation du château. — 8 juin.

Le général en chef, que les affaires de l'Aragon avaient appelé à Saragosse, arriva au camp le 7 au matin, et se rendit aussitôt dans les tranchées, qu'il parcourut ainsi que la ville. Quatorze bouches à feu étaient en batterie : il en donna le commandement au chef d'escadron d'artillerie Raffron, officier d'une grande valeur. Le 8 juin, à quatre heures du matin, il fit ouvrir le feu. L'ennemi nous disputa quelque temps la supériorité ; trois pièces de la batterie n° 3 furent démontées. Mais l'adresse et l'intrépidité de nos canonniers étaient telles, que par de nouveaux efforts ils reprirent bientôt l'avantage. A neuf heures, deux larges portions du parapet étaient écroulées, quatre embrasures hors de service, et le feu du fort presque éteint. L'ennemi essaya, pendant une

1810. heure, de couvrir par un feu très-vif de mousqueterie les échecs de son artillerie, et en même temps il s'efforçait de remonter ses pièces; mais nos bombes, qui causaient dans le donjon des effets encore plus terribles que ceux de nos boulets sur le rempart, mirent bientôt dans toute la garnison le désordre et l'épouvante.

A dix heures, le gouverneur fit battre la chamade, et on entra en pourparlers. Le général en chef chargea le général Musnier de signer une capitulation, par laquelle la garnison resta prisonnière de guerre. Elle était forte de quatorze cents hommes, dont soixante-dix-huit officiers. Nous trouvâmes dans le château quarante-cinq bouches à feu, quatre cent mille cartouches, trente milliers de poudre, une grande quantité de fers coulés, et des vivres pour trois mois.

La chute de Mequinenza compléta dans nos mains la possession de tous les points fortifiés de l'Aragon. Nous enlevions ainsi à l'ennemi le dernier dépôt de munitions, le dernier refuge des corps battus sur la rive gauche de l'Èbre; la basse Catalogne perdait un poste avancé, qui lui servait à troubler l'Aragon, et à y répandre des bandes ou des corps armés, à chaque circonstance favorable. Cette prise aurait eu pour nos armes des conséquences plus utiles, si les places de Cardona, de Berga, de la Seu d'Urgel eussent à leur tour

été occupées par notre armée de Catalogne : car 1810.
alors il eût été possible d'achever la soumission des hautes vallées entre l'Èbre et les Pyrénées. Mais il n'en fut pas ainsi ; et il en résulta que pendant toute la durée de la guerre, les montagnards soit de l'Aragon, soit de la Catalogne, reçurent des ordres, des armes et des munitions pour nous harceler ou nous combattre.

Prise du fort de Morella.

Toutefois, comme il importait de mettre à profit les moments de découragement de l'ennemi, le général en chef, deux heures après la reddition de Mequinenza, ordonna au général Montmarie de réunir sa brigade, de pénétrer dans le royaume de Valence, et de s'emparer de Morella. Ce mouvement fut exécuté avec célérité. Le 13 juin nos troupes entrèrent dans le château de Morella, où elles trouvèrent huit bouches à feu en mauvais état et sans munitions. L'ennemi avait négligé d'occuper ce poste avantageux et facile à défendre. Le général en chef résolut de le mettre dans un état respectable, parce qu'il lui offrait le double avantage de couvrir l'Aragon, et de menacer le royaume de Valence. Les Espagnols sentirent, mais trop tard, l'importance de son occupation. Le général O-Donojù (1), à la tête d'un corps de

(1) Le même qui avait été pris et blessé à Maria, et qui, comme Renovalès, s'était échappé de Pampelune.



1810. troupes de Valence, s'en approcha dans les derniers jours de juin, et prit des positions qui annonçaient le projet d'envelopper et de priver de vivres la troupe française. Le général Montmarie, avec le brave 14e régiment et le 3e de la Vistule, ne laissa point achever cette manœuvre; il marcha, au contraire, sans hésitation sur l'ennemi, le battit et le mit en fuite. La possession de Morella ne nous fut plus disputée; l'armée d'Aragon y fit un premier établissement qui reçut de l'accroissement plus tard; et elle l'a conservé jusqu'à l'entière évacuation du royaume de Valence. A l'exemple des Maures, qui avaient long-temps fait la guerre sur le même théâtre, nous nous emparions des postes les plus élevés, pour les fortifier, pour y placer en sûreté nos dépôts de munitions et de vivres, et surtout pour exercer une influence morale sur la population, qui, même dans les lieux où elle était soumise, se montrait souvent hostile ou inquiète. Elle était toujours disposée à nier ou à atténuer les avantages que nous obtenions d'un combat en rase campagne; mais la prise d'une place ou d'un fort, celle des hommes et des canons, était un résultat positif et incontestable, dont la trace ne s'effaçait point, qui mettait leur opiniâtreté en défaut, et réduisait leur incrédulité au silence.

CHAPITRE VI.

Coup-d'œil sur la Catalogne. — Le 3e corps reçoit l'ordre de faire le siége de Tortose. — Ouverture d'une route de Mequinenza à Tortose. — Ressources tirées de l'Aragon. — Organisation militaire de cette province pendant le siége. — Quartier-général établi à Mora. — Investissement de la tête de pont de Tortose. — Sorties de la garnison. — Mouvement des Espagnols contre l'armée de siége. — L'armée française de Catalogne se rapproche du 3e corps. — Réunion du duc de Tarente et du général Suchet à Lerida. — Premier convoi par l'Èbre. — Mort du général Laval. — Combats partiels. — L'armée de Catalogne retourne à Barcelone.

Vers cette époque de la guerre d'Espagne, dans l'été de 1810, la principale armée française s'emparait de Ciudad-Rodrigo et de Badajos, pénétrait en Portugal sous les ordres du maréchal Massena, et s'avançait contre les lignes de Torres-Vedras. Les provinces du nord et du centre étaient occupées; l'armée du Midi tenait l'Andalousie depuis Grenade jusque devant Cadix. La régence espagnole, renfermée dans ce dernier asile, non 1810.

1810. seulement s'y défendait avec opiniâtreté, mais alimentait avec soin, par Carthagène et Alicante, la résistance vivace des provinces de l'Est.

Coup-d'œil sur la Catalogne. La Catalogne est la contrée la plus militairement organisée de toute la Péninsule. Elle renferme un grand nombre de places, Roses, Figuères, Girone, Hostalrich, la Seu d'Urgel, Cardona, Lerida, Tortose, Tarragone, et au centre Barcelone, capitale, dont l'étendue et la force permettent de la mettre au rang des premières places de l'Europe. Cette vaste province présente un si grand nombre d'obstacles naturels ou artificiels, qu'une armée française entrant par Perpignan, à moins d'être nombreuse et abondamment pourvue, ne pourra jamais faire des progrès, soit dans l'intérieur, soit sur le littoral par la grande route, si elle n'est appuyée par une flotte, ou par un autre corps d'armée français opérant vers le bas Èbre. Le 7e corps, commandé d'abord par le général Gouvion-Saint-Cyr, ensuite par le maréchal Augereau, et qui venait, à cette époque, de passer sous les ordres du maréchal Macdonald, n'avait que peu ou point de rapports avec nos autres armées dans la Péninsule. Sa position dans un pays de montagnes, au milieu de forteresses qu'on ne pouvait conserver ou prendre qu'à l'aide de magasins, l'obligeait de se tenir toujours à portée de la frontière de France, pour en tirer ses ressources. La

mer lui était fermée : des convois par terre, tou- 1810.
jours si lents, si difficiles, si insuffisants, se renouvelaient sans cesse, pour le seul approvisionnement de Barcelone. Jusqu'à ce que cette tâche fût remplie, les opérations militaires du 7e corps étaient renfermées dans un cercle étroit, que l'ennemi s'efforçait chaque jour de resserrer davantage. Pendant que la junte de Manresa propageait l'insurrection dans toute la province, l'armée espagnole, commandée par Henri O-Donell, manœuvrait avec facilité sur tous les points où elle pouvait gêner nos mouvements. Elle était avantageusement établie à Tarragone, ancienne ville, dont on relevait ou augmentait les défenses à grands frais, et que sa position maritime rendait importante, dans une guerre que les Anglais soutenaient et entretenaient par leur coopération et leurs secours. Autour et à peu de distance sont des villes riches et industrieuses, telles que Valls et Reus, et une contrée très-fertile, bien cultivée et bien peuplée, dont les produits étaient mis en sûreté et en réserve dans la place. Concentré là, comme dans un camp retranché avec un réduit formidable, O-Donell s'étendait à volonté, suivant les conjonctures, vers Tortose par le col de Balaguer, vers Lerida par Monblanch, ou par Villafranca et le Mont-Serrat, par Cardona ou la Seu d'Urgel, dans le centre et aux extrémités de

1810. la province. Si quelquefois le 7e corps avait pénétré jusqu'aux environs de Tarragone, il n'avait pu le faire que réuni et en forces, c'est-à-dire momentanément, sans amener les moyens ni avoir l'intention d'entreprendre un siége. O-Donell aussitôt divisait son armée, et échappait à la nôtre dans diverses directions. Le défaut de subsistances forçait bientôt les divisions françaises à se rapprocher de Barcelone. Alors les Espagnols restaient de nouveau maîtres de leurs mouvements; ils attendaient ou préparaient l'occasion de nous surprendre quelque part faibles ou embarrassés; ils la saisissaient dès qu'elle était venue: et quoique en définitive, quand on pouvait en venir aux mains, le champ de bataille rendît à nos soldats toute leur supériorité, à la longue cette guerre pénible de détails, de marches, de privations, avait souvent pour nous des chances défavorables et des résultats fâcheux.

Le 13 mai, le jour même de l'assaut de Lerida, Hostalrich était tombé au pouvoir de l'armée de Catalogne. Cette date et les distances prouvent que le maréchal Augereau, loin de pouvoir faire le siége de Lerida, n'avait pas même pu seconder l'opération, qui, au fond, n'était pas moins l'affaire du 3e corps que du 7e. Lerida était l'appui de Mequinenza; c'était un point fort et menaçant, qui, quoique hors de l'Aragon, faisait, pour

ainsi dire, pointe dans cette partie de la frontière aragonaise, et dont l'influence troublait un pays soumis, ou prêt à se soumettre. Quand le général Suchet en fut maître, il se vit en sécurité sur la possession de la province dont il était gouverneur, et en état de seconder l'occupation des provinces voisines. D'ailleurs le gouvernement ne le laissa pas long-temps, comme en février, dans l'ignorance ou l'incertitude de ses projets. Le 29 mai, le major-général lui écrivit: 1810.

Le 3e corps reçoit l'ordre de faire le siége de Tortose.

« L'empereur suppose que vous êtes maître de « Mequinenza; dès-lors prenez toutes les mesures « pour vous emparer de Tortose; le maréchal duc « de Tarente se portera en même temps sur Tar- « ragone. Occupez-vous aussi de réunir l'artille- « rie et tous les moyens nécessaires pour marcher « sur Valence et forcer cette ville: mais il faut, « pour entreprendre cette opération, que Tortose « et Tarragone soient en notre pouvoir. »

Quand il reçut ces ordres, le général Suchet était déjà maître, non seulement de Mequinenza, mais de Morella. Il était en mesure d'opérer comme on le lui prescrivait. Sa seule crainte, augmentée par l'expérience faite récemment à Margalef, avait été de n'être pas appuyé dans une opération aussi délicate que le siége de Tortose: cet obstacle était levé par la promesse de la coopération de l'armée de Catalogne. Il ne songea donc plus qu'à hâter

1810. l'exécution, persuadé que la prise de Tortose était alors le premier et le plus important résultat à obtenir. Cette place, par sa situation près de la grande route et de l'embouchure de l'Èbre, servait de point d'appui et de lien aux armées espagnoles de Valence et de Catalogne. Les isoler, c'était les affaiblir. Aussi elles combinèrent avec persévérance leurs efforts pour empêcher la chute de Tortose, et à la faveur des circonstances, elles vinrent à bout de la retarder long-temps.

Comme nous l'avons déjà dit, les fertiles plaines d'Urgel, soumises à l'influence de Lerida, devinrent une grande ressource pour le 3e corps; un des premiers soins du général en chef avait été d'y frapper des réquisitions sur la récolte prochaine, et de se ménager ainsi un approvisionnement considérable pour les opérations auxquelles il était destiné. En même temps le général Valée fut chargé de préparer un parc de siége, qui, formé d'un choix dans notre artillerie et dans celle que nous avions prise aux Espagnols, s'élevait à plus de cinquante bouches à feu de différents calibres. L'entrepôt principal de nos munitions de guerre et de bouche fut Mequinenza. De là à Tortose la communication existe par l'Èbre. Mais son cours, dans plusieurs endroits, est entravé par des barrages, et souvent on ne peut les franchir que dans les crues d'eaux occasionnées

par les pluies ou par la fonte des neiges. La communication par terre était plus difficile encore, dans un pays où les montagnes se multiplient et deviennent plus escarpées, à mesure qu'on s'avance de Caspe ou de Mequinenza vers Favara, Batea, Gandessa et Mora, et de là vers Pinel, Las Armas, Xerta et Tortose. Une route propre aux opérations d'une armée était à créer presque entièrement. Cependant il existait la trace ou le souvenir de celle qu'avait, dit-on, ouverte le duc d'Orléans dans la guerre de la succession (1). Le 1810.

Ouverture d'une route de Mequinenza à Tortose.

(1) Plusieurs rivières en Espagne semblent, comme le Rhône au-dessus de Seyssel, avoir été forcées de se creuser une issue à travers des montagnes qui leur barraient perpendiculairement le passage, faute de pouvoir descendre par des vallées latérales à la plaine, et par les plaines à la mer. C'est ainsi que l'Èbre entre, par une coupure près de Haro, dans le bassin large et uni qui forme son lit en Aragon ; et quand il approche de Mequinenza, il se trouve resserré, tourmenté, obstrué par les obstacles sans nombre de la chaîne qu'il est obligé de traverser jusqu'à Tortose, avant d'arriver à son embouchure près d'Amposta. Cette contrée, où sont placées les limites des trois provinces d'Aragon, de Catalogne et de Valence, offre l'image d'un chaos de montagnes, où les hommes comme les eaux ne se sont ouvert des chemins qu'en violentant pour ainsi dire la nature. Le passage de Las Armas, entre Pinel et Xerta, est dans ce genre un des défilés les plus redoutables de l'Espagne. Il porte ce nom, parce que sur un rocher, à une grande élé-



1810. 21 juin, le général Pâris, avec une brigade d'infanterie, fut envoyé dans cette direction pour occuper les points principaux et les villages, pour chasser les partis qui infestaient la contrée, en même temps pour repousser les troupes de li-

---

vation, est taillé grossièrement un écusson avec des armes. Ce sont celles des rois d'Aragon; et la tradition du pays est que le roi Jayme, surnommé le Conquistador ou le Conquérant, célèbre par ses exploits contre les Maures, revenant d'une de ses expéditions dans le pays de Valence, et porté dans une litière parce qu'il était malade, mourut dans ce lieu même où l'on a conservé un monument de sa mémoire.

Voici ce qu'on trouve dans une ancienne relation sur ce défilé, et sur le passage que s'y ouvrit le duc d'Orléans: « De « Tortose à Mequinenza, passant par Las Trincheras (*c'est « ce que nous appelions Las Armas*), on passe l'Èbre sur le « pont, on va à Xerta; à peu de distance on laisse le che- « min de Flix (*c'est le chemin de Mora par le bord de « l'Èbre*), et l'on monte le passage appelé Las Trincheras: « on va à Pinel, Campocinas, Corvera, et de là droit à « Gandessa. Après avoir passé un petit ruisseau (*l'Algas*), « on entre en Aragon, on va à Favara; et laissant à gauche « le chemin qui conduit à Caspe, on continue; on va jus- « qu'au bord de l'Èbre, qu'on passe dans une barque, et « l'on arrive à Mequinenza. Tout ce chemin est carrossable, « c'est le duc d'Orléans qui le fit en 1708, l'année où il prit « Tortose. Mais il est fort sujet à être gâté par les eaux; et « en fortifiant le passage de Las Trincheras, il est facile d'y « arrêter une armée. »

gne qui tenaient encore la campagne en avant de Tortose. Derrière cette brigade, le général Rogniat envoya des officiers du génie et des sapeurs avec des outils pour tracer et ouvrir la route: l'infanterie fournissait journellement mille à douze cents travailleurs. 1810.

Les soldats, déjà familiarisés avec ce genre d'occupation, s'y livraient avec zèle, quittaient de temps en temps la pioche pour le fusil, couraient après les ennemis, les dispersaient et revenaient gaîment reprendre leur tâche. C'était une opération de longue haleine, que de rétablir une route à canons abandonnée depuis cent ans, dans un espace de près de vingt lieues, à travers des montagnes escarpées et des vallées profondes, et, en quelques endroits, sur des points entièrement détruits par l'éboulement des terres ou par l'effet des torrents. L'ardeur brûlante de l'été augmentait la fatigue de nos soldats. Ils souffraient de la soif; et, ce qui n'était pas un tourment moins réel, quoique difficile à comprendre pour qui ne connaît pas les climats chauds, des nuées effroyables de moucherons, multipliés par la stagnation de l'air ou de l'eau dans certaines localités, fondaient sur eux, s'attachaient à leurs membres, à leur figure, et les empêchaient presque d'agir, de voir, de respirer. On prit toutes les précautions que conseillait la prudence pour atténuer ces in-

1810. convénients; on distribua aux soldats du vin et du vinaigre; la journée du travail leur fut payée comme à la tranchée; de sorte qu'en outre de leurs rations et de leur solde, ils eurent de quoi se procurer, en payant, ce qui pouvait leur être le plus utile dans leur position.

Ressources tirées de l'Aragon.

L'Aragon était le véritable magasin de l'armée du général Suchet. L'administration de cette province avait été préparée pour fournir aux besoins de l'opération lointaine qu'on allait entreprendre. Mais les ressources matérielles eussent été insuffisantes, sans le concours des volontés qu'il fallait mettre en mouvement. La force est limitée de sa nature, et s'use vite; il est avantageux, quand on peut le faire, de la remplacer par la persuasion. L'espèce d'anarchie populaire et militaire, effet inévitable des circonstances, qui fatiguait la Catalogne et Valence, jointe à un esprit de rivalité assez prononcé en Espagne de province à province, rendait peu à peu les Aragonais plus disposés à la soumission, ou même à la confiance envers le général Suchet. Pour assurer cet heureux résultat, il tempérait à dessein l'usage de son autorité, en la remettant à des mains espagnoles, aux hommes qu'il reconnaissait les plus capables de l'exercer avec lumière et avec équité. Il soutenait leur zèle par son estime, et signalait leurs utiles services à Madrid et à Paris. De cette ma-

nière, il put, au moment où il s'éloignait de l'Aragon, compter sur les ressources qu'il avait su s'y ménager. Il parvint non seulement à former des magasins, mais, ce qui était plus difficile, à organiser des moyens de transport : Alcañiz et Caspe, comme Mequinenza, devinrent des lieux de dépôt importants, d'où le blé, la farine, l'avoine, le biscuit, devaient être transportés par des brigades de mulets avec des conducteurs espagnols, ou par les équipages militaires de l'armée. Saragosse et le reste de l'Aragon versaient sur ces points les denrées nécessaires pour alimenter le service de l'armée. 1810.

Organisation militaire de l'Aragon pendant le siége.

Le général en chef confia le commandement de la province au général Musnier, lui laissant le général Buget, à Huesca, pour contenir la rive gauche de l'Èbre, avec douze escadrons de gendarmerie à pied, et deux bataillons d'infanterie. Le général Vergès fut placé à Daroca avec quatre bataillons et cent chevaux, couvrant la rive droite et occupant Teruel et Calatayud. Outre les forces laissées à Saragosse, outre les garnisons de Lerida, de Mequinenza, de Jaca, de Monzon, de Venasque, une suite de postes fortifiés ou de casernes défensives avait été établie sur les diverses routes qui servaient de lignes d'opération ou de communication. Leur destination était de mettre en sûreté les troupes chargées de protéger le pas-

1810. sage des courriers, d'assurer le gîte des isolés et des détachements, la fourniture des vivres, la rentrée des contributions, et l'obéissance aux corrégidors et aux alcades qui exécutaient nos ordres. Ce système embrassait toutes les directions du centre à la circonférence : sur la rive droite, *Alagon, Mallen, Tudela, Borja, Tarazona, Epila, Almunia, Maria, Villa de Muel, Cariñena, Fuentès, Zeila, San-Per, Alcañiz;* sur la rive gauche, *Pina, Bujaralos, Candasnos, Fraga, Zuera, Ayerbe, Anzanigo, Canfranc*, et quelques-unes des *Cinco Villas*. Les commandants de ces points fortifiés, avec une garnison proportionnée et une provision de munitions et de vivres, avaient chacun l'instruction de se garder avec soin en tout état de choses, de se défendre à outrance contre les partis qui les attaqueraient, et d'entretenir des relations fréquentes avec les postes voisins et avec Saragosse, pour avertir soit des mouvements, soit des bruits qui parviendraient à leur connaissance. La totalité des forces stationnaires que l'armée était obligée de laisser en arrière ne s'élevait guère à moins de douze mille hommes, de différentes armes, en partie disséminés, comme on peut le voir sur l'état de situation (1), mais

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 8.

occupant tous les points essentiels, et avec des réserves suffisantes pour agir promptement et ensemble, si les circonstances le rendaient nécessaire. 1810.

Ces dispositions prises, le général Suchet se rendit à Alcañiz et à Caspe, pour opérer son mouvement sur Tortose avec les forces actives qu'il destinait au siége. Dans les premiers jours de juillet, le général Habert, qui avait été laissé près de Lerida, réunit la 3e division à Belpuig dans la plaine d'Urgel, et, après une démonstration qui avait pour but de faire croire qu'il prenait la direction de Barcelone, il marcha tout-à-coup par sa droite, se porta sur les bords de l'Èbre par la Garriga, et arriva le 5 à Garcia sans être inquiété ni suivi dans son mouvement. Il conduisait huit bataillons et une partie du 4e de hussards. Il reçut ordre d'être prêt à descendre sur Tivenis et devant Tortose par la rive gauche de l'Èbre. Mais, en attendant, il devait se tenir réuni et en mesure de recevoir l'ennemi, s'il se présentait.

Investissement de la tête de pont de Tortose.

La division Laval, forte de six mille hommes, partie d'Alcañiz à la fin de juin, avait mis une garnison dans le fort de Morella, et assuré l'armement et l'approvisionnement de ce point. Elle s'avança de là sur San-Mateo, suivie du général Boussard, qui commandait un bataillon d'infan-

1810. terie, cinq cents cuirassiers et six pièces d'artillerie légère. Le général Laval, après avoir marché dans la direction de Valence, se rejeta brusquement sur Tortose. Le chef d'escadron Mesclop, qui commandait une avant-garde de cavalerie, serra la place de très-près par les bords de l'Èbre, enveloppa une partie des troupes espagnoles qui étaient en dehors, et fit quelques prisonniers. Tout le reste rentra dans la place par la tête de pont, devant laquelle le général Laval prit position. Le 3 juillet, il forma l'investissement sur la rive droite. Le 4, il prolongea sa droite jusqu'à Amposta, et s'empara du bac de la grande route de Barcelone à Valence; sa gauche touchait à Xerta. Le général Boussard, avec son corps d'observation, fut placé sur la Cenia, pour servir d'avant-garde contre les Valenciens.

Quartier-général établi à Mora.

Pendant ce double mouvement des 1re et 3e divisions, la brigade Pâris s'était avancée jusqu'à Mora, où le général en chef établit son quartier-général le 6 juillet. Sans attendre l'achèvement de la nouvelle route, elle occupa Miravet, Pinel, Las Armas, et se lia avec les troupes du général Laval; elle se mit aussi en rapport avec les troupes du général Habert. Deux ponts volants, que le général Valée fit descendre de Mequinenza, furent placés à Mora et à Xerta, pour la communication d'une rive à l'autre. Le général Rogniat fit aussitôt

construire une tête de pont sur chacun de ces deux points. Toutes les barques furent saisies sur le fleuve, depuis Mora et au-dessus jusqu'à l'embouchure. Un essai fut tenté pour brûler le pont de bateaux de Tortose, en y lançant la nuit, par le courant de l'eau, des barques chargées de fascines goudronnées, auxquelles on mit le feu; mais la tentative échoua. Les travaux de la route furent poussés avec activité; le redoutable défilé de Las Armas fut rendu praticable. Si l'armée de Catalogne avait été en mesure d'agir comme celle d'Aragon, elle devait, à cette époque, se trouver devant Tarragone, ou s'en approcher: le général Suchet l'espérait, d'après les dépêches du prince de Neufchâtel; mais il n'en avait aucune certitude. Ce retard commençait à l'inquiéter, quoiqu'on pût l'expliquer par la difficulté des communications directes, lorsque, le 9 juillet, il reçut, par un émissaire, l'avis positif que le maréchal Macdonald était à Girone avec son corps d'armée. 1810.

Dès lors sa position devant Tortose n'était plus la même. Il regretta d'en avoir commencé l'investissement; mais, persuadé qu'un pas rétrograde pouvait avoir des suites funestes, il résolut de se maintenir où il était, en redoublant d'efforts pour résister aux tentatives qu'O-Donell ne manquerait pas de faire contre lui. Ce général com-

1810. mandait une armée de vingt-deux mille hommes (1) ; il était probable que, libre encore de ses mouvements, il porterait sur l'Èbre une portion de ces forces, et, qu'aidé par la garnison de Tortose et par l'armée valencienne, il viendrait troubler les opérations du siége, réduit dès ce moment au blocus de la rive droite.

Sorties de la garnison. Déjà, les 6 et 8 juillet, la division Laval, occupée à se retrancher, avait été interrompue dans ses travaux par deux sorties qu'elle repoussa avec vigueur et sang-froid. Le 10, une division ennemie, campée à Falset, attaqua nos postes à Tivisa, et surprit l'arrière-garde d'une de nos reconnaissances, qui rentrait après avoir fait trente prisonniers. Le lieutenant Adoue, commandant cette arrière-garde, résista avec intrépidité pendant quelques heures quoique enveloppé de toutes parts, donna le temps de venir à son secours, et, après avoir perdu la moitié de sa troupe, ramena le reste au camp. Le lendemain l'attaque se renouvela sur les troupes que nous avions à la tête de pont de Mora : le colonel Kliski fut envoyé avec quatre-vingt-dix lanciers pour soutenir notre infanterie, qui avait en tête des forces bien supérieures. Il chargea audacieusement les Espagnols, les re-

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 9.

poussa et leur fit perdre du monde. Le 12, le général en chef les fit attaquer de front par le général Pâris, pendant que le général Habert manœuvrait par les montagnes; et pour prendre une assiette fixe devant cette division ennemie, avant-garde de l'armée d'O-Donell, le général Habert, avec la brigade du général Abbé, s'établit à Tivisa, point avantageux en avant de la rive gauche de l'Èbre, également à portée de Mora, et de Ginestar sur la route de Xerta. Le même jour 12, une nouvelle sortie de Tortose, faite par quinze cents hommes, força les premiers postes de nos troupes du blocus, devant les hameaux de Jésus et de la Roqueta. Le général Laval, à la tête du 44e régiment, arrêta les efforts de l'ennemi; et le général Chlopiski le seconda si bien avec les grenadiers de la Vistule, que les Espagnols, repoussés sur leurs palissades, rentrèrent précipitamment, laissant quelques morts et prisonniers, et emportant grand nombre de blessés. 1810.

Mouvements des Espagnols contre l'armée de siége.

Ces trois sorties de la garnison de Tortose, tentées à des époques assez rapprochées, avaient pour but de tenir constamment en haleine nos troupes du blocus, pendant que des corps ennemis, venant de Tarragone ou de Valence, faisaient des démonstrations ou des mouvements pour attirer ailleurs notre attention. Le général en chef crut devoir, en conséquence, faire agran-

1810. dir la tête de pont de Xerta, pour faciliter la manœuvre de ses troupes d'une rive à l'autre : il la mit en état de contenir plusieurs bataillons. Les Valenciens, sous les ordres du général O-Donoju, s'approchaient de Morella : la brigade Montmarie y fut envoyée, débloqua le fort et le ravitailla.

Peu après, un billet du général Lacombe Saint-Michel, gouverneur de Barcelone, à la date du 21 juillet, annonça que le maréchal Macdonald s'occupait vivement de ses dispositions pour le siége de Tarragone. Il était à présumer que les Espagnols allaient faire leurs derniers et plus grands efforts pour troubler celui de Tortose, avant l'approche du maréchal. En effet, le 30 juillet, Henri O-Donell se porta lui-même à Falset avec le régiment d'Antequerra, les gardes wallones, et trois cents chevaux de Sant' Jago. Réunissant près de dix mille hommes, il attaqua vers midi le général Habert à Tivisa : cinq mille Français en position, bien commandés et accoutumés à vaincre, repoussèrent son attaque sans s'ébranler, et le forcèrent à la retraite. Il perdit assez de monde, mais poursuivit néanmoins un autre dessein, en se portant sur Tortose. Ce général, qui venait d'être nommé capitaine-général de la Catalogne, investi de pouvoirs étendus et doué d'une grande énergie, possédait en même temps beau-

coup d'activité et de courage. Il prodiguait dans 1810.
son armée les destitutions et les avancements; il accordait des grades et des décorations sur le champ de bataille.

Le 3 août, ayant formé dans Tortose des colonnes d'élite, qu'il harangua en présence de la population pour exciter leur enthousiasme, il sortit de la tête du pont, à quatre heures de l'après-midi, et marcha droit à nos retranchements, sans tirer un coup de fusil. A cette brusque attaque, nos premiers postes furent repoussés; mais ils revinrent bientôt de leur surprise. Les camps prirent les armes; le général Laval se mit à la tête des troupes, et, pendant qu'on tenait bon sur divers points, il conduisit directement une colonne sur le centre des ennemis, menaçant leur retraite dans la tête de pont. Cette manœuvre hardie changea tout de suite la face du combat. Les Espagnols reculèrent, et furent poursuivis avec vivacité. Pressés de toutes parts, ils rentrèrent en désordre, laissant beaucoup de morts et de blessés, et deux cent vingt prisonniers, presque tous cavaliers.

Une lettre trouvée sur le colonel du régiment de Grenade, fait prisonnier le 6 août aux environs de Lerida, confirma les rapports d'Uldecona, qui faisaient craindre, à la même époque, un nouveau mouvement de la part des Valen-

1810. ciens (1). La combinaison de ces efforts, quoique tardive, parut au général Suchet, qui comptait toujours sur la marche prochaine du duc de Tarente, annoncer l'intention de prévenir la jonction des deux armées françaises. Il résolut donc de faire effort pour se dégager aussi des Valenciens après avoir repoussé O-Donell. Avec douze mille hommes de troupes du 3e corps qu'il avait amenés sur l'Èbre, troupes aguerries et pleines de confiance, il se trouvait en état, sinon d'entreprendre le siége de Tortose sans le secours de l'armée de Catalogne, au moins de faire tête, en manœuvrant et en combattant, aux trente mille Espagnols qui, de Tarragone ou de Valence, venaient sans cesse troubler ses opérations avec plus

(1) De Tarragone, le 1er août 1810.

O-Donell partit hier pour Tortose, emmenant avec lui la cavalerie de Sant' Jago et deux régiments d'infanterie. Je crois qu'il va porter quelques coups sur ce point. Ce mouvement a lieu en conséquence de l'arrivée de Rodriguez, aide-de-camp de Caro, commandant des troupes de Valence, qui vint hier matin de bonne heure. Il me dit que son général était à San-Mateo, et qu'il avait avec lui vingt mille hommes, dont moitié troupes de ligne, moitié somatens. Nous verrons enfin ce qu'il en résultera, et s'il y a quelque chose d'heureux, je t'en préviendrai. Dis-moi ce qui se passe près de toi, et dispose de ton ami.

Signé CEVALLOS.

d'opiniâtreté que d'ensemble. Nous n'avions encore ni travaux entrepris, ni parc de siége rassemblé près de la place : nous pouvions marcher sans embarras et sans craintes contre tout corps ennemi, à la droite ou à la gauche de l'Èbre. C'était préparer d'avance, autant qu'il était en soi, le succès du siége, que de battre les troupes destinées à secourir la place. 1810.

Le général en chef envoya donc son chef d'état-major, le général Harispe, à la 1re division avec quelques troupes de réserve. Il laissa le quartier-général de Mora sous la garde du général Rogniat, et le général Pâris à la tête de pont; il porta toute la division Habert à Xerta; il se rendit lui-même, le 13 août, à la division Laval, et, laissant au blocus les troupes nécessaires, il prit, tant dans la 1re que dans la 3e division, onze bataillons et huit cents chevaux, qui furent réunis le 14 à Uldecona, et avec lesquels il se porta au devant de l'armée valencienne. Le général Caro qui la commandait était campé à Cervera; au lieu d'effectuer l'attaque qu'il avait annoncée, il avait pris position dès qu'il avait su la marche de nos troupes détachées du blocus. Une reconnaissance de cent hussards culbuta son avant-garde, et la poursuivit jusqu'à Vinaros, sous la conduite du chef d'escadron Galbois, officier d'état-major du prince major-général. Là, il y eut une mêlée

1810. vive, où nous perdîmes le capitaine Charron, du 4e de hussards, tué d'un coup de lance : nous prîmes cinquante-deux hommes et un drapeau.

La position du général Caro était bien choisie : l'accès en était difficile; sa droite couvrait Benicarlo et sa gauche San-Mateo, de manière qu'il était maître des deux grandes communications sur Valence. Le général Suchet espéra que l'ennemi l'attendrait; il s'avança par Calig avec dix bataillons et son artillerie de campagne, et, en même temps, il tint la cavalerie prête à agir. L'ennemi se retira, à notre approche, sur Alcala de Chisvert : on l'y suivit, en laissant devant Peniscola quelques troupes pour observer la garnison. Le général Harispe atteignit l'arrière-garde : l'armée valencienne se présenta encore en bataille sur deux lignes; on se forma pour l'attaquer. Mais, sans attendre la fin de nos dispositions, elle rompit de nouveau et s'éloigna rapidement, quoique sans désordre, dans diverses directions. On put à peine faire quelques prisonniers.

L'armée française de Catalogne se rapproche du 3e corps.

Il était inutile de pousser plus loin ce mouvement, qui ne pouvait avoir le résultat désiré. Nos troupes reprirent le chemin de Tortose, et, le 20 août, le général en chef rentra à son quartier-général de Mora. Un aide-de-camp du maréchal Macdonald y arriva en même temps que lui, venant de Reus par Falset; l'ennemi avait préci-

pitamment évacué ces deux points et tous les environs, à l'approche de l'armée de Catalogne. Le duc de Tarente, s'il avait dû commencer le siége de Tarragone, aurait eu besoin non seulement d'amener son parc de siége, mais encore d'avoir des magasins formés : au lieu de cela, son corps d'armée trouva la campagne de Tarragone tellement épuisée, que, même pour peu de jours, il eut la plus grande peine à subsister. O-Donell avait enlevé tous les grains, et, dès qu'il vit le 7e corps s'établir à Reus et aux environs, il prit position de manière à l'affamer, occupant avec ses divisions Tarragone, Valls et le col de Ribas, assez en forces, sinon pour recevoir le combat, au moins pour arrêter des détachements et intercepter les vivres (1). 1810.

Le maréchal duc de Tarente n'était point disposé à rester long-temps dans cette position difficile. Avec les braves troupes qu'il commandait, il pouvait se faire jour partout où il lui conviendrait de diriger ses opérations. Le gouvernement lui avait prescrit de se porter sur Tarragone, pour aider le siége de Tortose; mais, n'étant pas lui-même en mesure d'assiéger la première de ces deux places, il prit la résolution de se rendre à Lerida,

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 9.

1810. pour se lier à l'armée d'Aragon et se concerter avec son chef. Le 25 août, il partit avec ses forces réunies. Son avant-garde prit d'abord la route du col de Balaguer; mais elle changea de direction, et l'on marcha par le défilé de Ribas et de Montblanch, où l'infanterie française et l'infanterie italienne eurent une brillante occasion de déployer leur intrépidité. L'armée arriva devant Lerida le 29 août. Le général Suchet, prévenu par l'aide-de-camp du maréchal, avait quitté Mora le 23. Il passa par Mequinenza, et se rendit à Lerida avant le duc de Tarente, pour l'y recevoir.

Réunion du duc de Tarente et du général Suchet à Lerida.

Les deux généraux en chef n'eurent pas de peine à s'entendre sur ce qu'il était convenable et possible de faire dans la situation des choses. Avant de songer à des opérations lointaines que le gouvernement avait déjà en vue, il fallait s'occuper de Tarragone et de Tortose, suivant les instructions du major-général lui-même (1). Mais la pru-

---

(1) Rambouillet, le 17 juillet 1810.

L'empereur, monsieur le général comte Suchet, me charge de vous faire connaître que son intention est, qu'aussitôt que vous aurez pris Tortose, vous mettiez cette place au pouvoir du duc de Tarente, et que vous concentriez votre corps d'armée en Aragon, afin de pouvoir seconder l'expédition que S. M. sera dans le cas d'ordonner sur le Portugal: expédition qu'elle a le projet de faire après la prise de Tor-

dence voulait qu'on commençât par assiéger Tortose, et qu'on s'aidât mutuellement pour ce siége. 1810.

---

tose et de Tarragone. Vous recevrez alors les derniers ordres de S. M. pour partager votre armée en deux corps; vous marcherez avec le premier, composé d'environ quinze mille hommes, sur Valladolid, manœuvrant pour appuyer les opérations jusqu'à ce que les Anglais soient battus et jetés à la mer. Pendant ce temps vous laisseriez un corps de douze mille hommes pour maintenir l'Aragon; et aussitôt que les Anglais seraient chassés du Portugal, vous rentreriez avec vos quinze mille hommes en Aragon, et avec votre corps d'armée réuni, vous vous porteriez sur Valence, en même temps que l'armée de Catalogne ferait marcher une division par Tortose, et que le duc de Dalmatie coopérerait à votre expédition, en faisant marcher, de son côté, un corps de quinze à vingt mille hommes.

Maintenant il faut prendre Tortose, s'occuper immédiatement après à être réuni, et prêt à exécuter les ordres de l'empereur. Cependant vous devez aussi prendre conseil des événements; vous ne devez pas, après la prise de Tortose, quitter le pays sans l'ordre de l'empereur.

Signé Alexandre.

Paris, le 26 juillet 1810.

D'après les derniers ordres qu'a reçus le duc de Tarente, monsieur le comte Suchet, il doit se porter sur Tarragone, pendant que vous ferez le siége de Tortose. Le ministre de la guerre duc de Feltre a dû faire part au duc de Tarente des dispositions que je vous ai ordonnées par ma lettre de Rambouillet, en date du 14 juin.

Signé Alexandre.

1810. Le général Suchet se trouvait en mesure de l'entreprendre par ses propres moyens, pourvu qu'il fût appuyé; le maréchal Macdonald était en état de protéger l'opération, si on lui fournissait des vivres dont il manquait. Il fut convenu que le premier allait hâter l'arrivée de son artillerie devant la place, et que le second occuperait Lerida, pour faire rentrer la récolte et se former des magasins. Le général Suchet céda au maréchal les réquisitions de vivres frappées sur les communes de la plaine d'Urgel, qui est regardée comme le grenier de la Catalogne. Il fit plus; il mit à sa disposition dix mille quintaux de froment, réserve du 3e corps qui avait été réunie avec beaucoup de peine à Monzon et à Barbastro. Par ce partage, que commandait la nécessité, il se privait lui-même de ses approvisionnements de Mequinenza et de la rive gauche, et se trouvait réduit aux ressources du reste de l'Aragon. Les environs de Tortose n'offraient aucune espèce de moyens de vivre sur ce point : la division Laval avait consommé, après les avoir récoltés et battus, tous les grains de la rive droite; et la rive gauche ne présentait que des déserts, des montagnes arides et des marais. On était obligé de tirer les subsistances de Saragosse, de Teruel, et de plusieurs points de l'Aragon éloignés de Tortose de plus de soixante lieues. La difficulté des transports augmentait celle des

approvisionnements; il n'y avait à Mequinenza qu'un nombre limité de grandes barques, réunies pour le service de l'artillerie. Ce service, qui devenait d'une importance principale, rencontrait de grandes difficultés, provenant de la saison et des circonstances, et bien propres à inquiéter sur l'avenir. 1810.

Premier convoi d'artillerie par l'Èbre.

Les eaux de l'Èbre sont ordinairement basses pendant l'été, et les poids énormes que nous avions à transporter devant Tortose pouvaient être long-temps retenus au port ou en route. De plus, la marche et le séjour de l'armée de Catalogne vers Lerida, laissant de nouveau l'armée espagnole libre de ses mouvements entre Tarragone, Montblanch et Tortose, allaient rendre périlleuse la navigation du fleuve. Avant de se séparer du maréchal Macdonald, qui se porta dans les premiers jours de septembre sur Agramont et Cervera, le général Suchet, reprenant la route de Mora, profita d'un moment de sécurité et de grosses eaux pour faire partir de Mequinenza un premier convoi d'artillerie, sous la protection d'une division napolitaine de deux mille cinq cents hommes, que le maréchal mit momentanément à sa disposition. Cette troupe, composée de beaux hommes, mais mal armés et mal habillés, avait été gâtée par un mélange de vagabonds et de gens condamnés ou repris de justice, qu'on y

1810. avait imprudemment incorporés. Sa discipline s'en ressentait; elle donnait quelquefois le funeste exemple du pillage et de la désertion, quoique la valeur du plus grand nombre et le bon esprit des officiers rachetassent souvent ces fautes. Le maréchal proposa au général, et celui-ci accepta, d'encadrer pour ainsi dire au milieu de son armée cette division que commandait le prince Pignatelli, et d'essayer d'en tirer parti dans une position stationnaire, plus favorable que les marches à la surveillance et au maintien de l'ordre. Elle répondit quelquefois aux efforts faits en sa faveur, mais sans jamais perdre entièrement les vices qui étaient nés de sa composition. En se rendant de Lerida sur les bords de l'Èbre par Llardecans, elle assura le passage du convoi de vingt-six bouches à feu de gros calibre, qui arrivèrent par eau à Mora, et de là à Xerta le 5 septembre, et y furent parquées. La division napolitaine s'établit ensuite à Garcia. Le 3, le général en chef était revenu à son quartier-général de Mora. Le général Habert reprit sa position de Tivisa, et Mas de Mora continua d'être occupé par une réserve. Aussitôt après le départ de Reus de l'armée de Catalogne, les Espagnols s'étaient de nouveau établis en force sur le point de Falset.

Mort du général Laval. Le général Laval, malade depuis une vingtaine de jours, succomba le 6 septembre; il fut vive-

ment regretté de l'armée. Il laissait une réputation de courage et de probité, qui honore sa mémoire. Sa division était, depuis son absence, confiée au brave général Harispe, officier de guerre expérimenté, qui savait conduire le soldat, et l'enlever à la fois par la force de l'autorité et par celle de l'exemple. Le général en chef ne crut pas pouvoir mettre dans des mains plus fermes le commandement de la division Laval et du blocus de Tortose; il demanda et obtint pour ce général le grade de divisionnaire, qu'il méritait par ses services et ses blessures. Le général Harispe fut remplacé dans les fonctions de chef d'état-major de l'armée, par l'adjudant-commandant, Saint-Cyr Nugues, qui remplissait celles de sous-chef depuis le mois de mai 1809. C'était l'ancien aide-de-camp, l'ami et le compagnon d'armes du général en chef, qui avait pour lui un véritable attachement, et lui accordait toute sa confiance. Des droits acquis à la confiance et à l'estime sont, peut-être, auprès du chef qui dirige une armée, le principal mérite de celui qu'il juge capable d'être son second, devant qui et avec qui il médite ses plans et prépare ses mouvements, et sur lequel il se repose des ordres d'exécution, quand il les a mûris par le conseil et la prudence. 1810.

Comme les Valenciens, dont l'armée n'avait pas été entamée, paraissaient toujours prêts à Combats partiels.

1810. venir inquiéter le blocus, le comte Suchet se décida à laisser une partie de la brigade Montmarie réunie aux troupes que commandait le général Boussard à Uldecona, et à mettre ce corps d'observation sous les ordres du général de division Musnier, qu'il remplaça à Saragosse par le général Pâris. Le général Vergès vint à Mas de Mora. Le colonel Kliski, dont le général en chef connaissait l'activité, fut chargé du commandement du corps détaché qui couvrait la rive droite de l'Èbre, tantôt à Teruel et Montalvan, tantôt à Daroca et Calatayud, pour défendre cette partie de l'Aragon contre les incursions de Villacampa. Ce partisan infatigable ne cessait d'épier, des frontières de la Castille, l'occasion de troubler les opérations de l'armée d'Aragon. Il entretenait dans Saragosse des intelligences, qui forcèrent le général en chef à prendre des mesures de précaution, et à user de sévérité ou de menaces. Il s'opposait, partout où il pouvait étendre son influence, à la rentrée des contributions pour les Français, et surtout à celle des réquisitions de troupeaux nécessaires pour la subsistance des troupes rassemblées sur l'Èbre. Le 7 août, à Las Cuevas, le colonel Plicque, ramenant six mille moutons avec un détachement du 114e régiment et du 4e de hussards, avait été entouré et attaqué par près de quatre mille hommes; il soutint un com-

bat opiniâtre, dans lequel il perdit trois officiers 1810.
et plusieurs soldats, et ne rentra à Alcañiz qu'après s'être vu obligé d'abandonner son convoi. La veille, près de là, le capitaine adjoint Canteloube, brave officier, commandant un détachement qui conduisait aussi des troupeaux, fut enveloppé et pris à Andorra, du côté de Montalvan. Vers le même temps, les guerillas de la Navarre, poursuivies par les troupes du général Reille, qui venait de prendre le commandement de cette province, se jetèrent dans les Cinco Villas, surprirent et égorgèrent le commissaire des guerres Gondoin, avec un détachement de gendarmes occupés à la rentrée des contributions. Ces pertes nous étaient sensibles. L'armée d'Aragon, maîtresse d'une province fertile, surtout en blé et en vin, ayant cédé à l'armée auxiliaire ses principaux magasins, ne pouvant aller chercher des approvisionnements, ni les faire arriver avec sûreté, était à la veille de manquer de viande, buvait de l'eau, faute de transports pour le vin, et n'avait réellement d'assuré que le service du pain, fait à grand'peine et par des efforts constamment répétés. Le commissaire-ordonnateur Bondurand, long-temps attaché à la division Suchet dans la grande armée, venait d'arriver et de prendre en chef l'administration militaire du 3e corps. Sa probité et ses lumières étaient connues

1810. du général en chef, qui le demanda pour ordonnateur, et eut, par la suite, les plus justes motifs de s'applaudir de l'avoir obtenu. En s'entourant ainsi d'hommes qui méritaient sa confiance, et n'aspiraient qu'à la justifier, il obtint des résultats que souvent sa position ne permettait pas d'attendre. Les privations pour l'armée étaient rares, elles ne provenaient jamais d'imprévoyance ou de désordre; et quand elles étaient inévitables, le dévouement savait les rendre légères, en les supportant avec courage et résignation.

Le général Suchet eut bientôt une occasion, qu'il saisit avidement, de réparer la perte des troupeaux enlevés par Villacampa. Celui-ci, dans le mois de septembre, s'avança vers Montalvan, avec des forces qu'il avait grossies d'un grand nombre de recrues et de paysans armés, et menaça de troubler la tranquillité d'une partie de l'Aragon. Dans l'espoir de le joindre et de le battre, le général Habert fut détaché du camp devant Mora, avec le 5e régiment d'infanterie légère. Par une marche rapide, il rallia à lui les troupes que le colonel Plicque avait à Alcañiz, et celles du colonel Kliski à Muniessa. Il marcha aussitôt sur le corps de Villacampa, qui se dispersa et repassa la frontière de Cuenca et de Valence. Mais une battue, qui eut lieu à la suite de ce mouvement, nous rendit les troupeaux que nous

avions perdus et fournit l'armée d'un approvisionnement nécessaire. 1810.

Après ce soin, le général en chef n'en avait pas qui le pressât davantage, que celui de transporter son artillerie de siége de Mequinenza devant Tortose. Tout était prêt à Mequinenza, bouches à feu, munitions, gabions, fascines, etc. On essaya de mettre à flot un second convoi d'artillerie; les eaux étaient si basses qu'il fallut y renoncer. Le général en chef résolut de commencer des transports par terre. La route nouvelle, quoique assez bien faite, traversait d'âpres montagnes et des pays arides non habités, qui n'offraient point de ressources en moyens de transport. Un seul convoi par eau eût apporté plus en trois jours, que quinze à dix-huit cents chevaux en un mois. Mais la persévérance consiste à marcher toujours vers le but, même à pas lents, quand il est impossible d'aller vite. Plusieurs transports eurent lieu par terre; des Valenciens et des Catalans en attaquèrent un le 29 septembre, dans le défilé de Las Armas. Le capitaine Claudot, du 117e régiment, qui commandait sur cette ligne, le défendit avec autant d'intelligence que de valeur, et rien ne fut perdu.

Pendant les mois de septembre et d'octobre, l'armée de Catalogne continua d'occuper utilement la plaine d'Urgel. Mais, malgré la rentrée

1810. d'une quantité considérable de grains, elle ne se trouvait pas encore en mesure de se rapprocher de l'armée d'Aragon, et de coopérer avec elle. Notre corps d'armée se trouvait enchaîné sur le bas Èbre, sans pouvoir agir. Son chef n'avait d'espoir que dans une crue d'eau, et dans le secours des circonstances; mais son attente fut déçue. Le 28 octobre, le maréchal Macdonald lui écrivit: *Le gouverneur de Barcelone m'annonce le départ d'un convoi de Perpignan, du 2 au 4 novembre, et me presse, au nom du général d'Hilliers, de le favoriser. Si ce convoi était pris ou dispersé, Barcelone serait perdue, et il n'est pas douteux que l'ennemi ne tente tous les moyens pour l'intercepter. Ma présence peut donc seule le sauver; et vous sentirez que, lors même que les chances seraient balancées, nous ne pouvons pas nous exposer à cette épreuve, qui serait sans remède.* La conservation de Barcelone était un motif devant lequel tout autre devait céder. Le passage d'un convoi par Figuères, Girone, Hostalrich, paraissait devoir être suffisamment assuré par le corps de troupes que le duc de Tarente avait laissé en haute Catalogne; mais ce corps venait de recevoir à l'Abisbal un échec qui faisait un devoir de prudence de ne pas le laisser, pour une opération importante, exposé seul aux efforts de l'armée d'O-Donell. Ce général avait,

L'armée de Catalogne retourne à Barcelone.

par un coup de main hardi, enlevé le général Schwartz et sa troupe, placés sur les bords de la mer, entre Palamos et l'embouchure du Ter. Dans cette action, il reçut une blessure grave qui le mit hors d'état d'agir, mais non de commander, et après laquelle son énergie et l'activité de son armée semblèrent plutôt augmentées que ralenties. 1810.

Le général Suchet, qui, dans la vue d'adoucir les rigueurs de la guerre, saisissait toutes les occasions d'établir des relations honorables avec les généraux ennemis, lui adressa à Tarragone un parlementaire pour demander l'échange d'un officier blessé et prisonnier, le jeune Detchatz, lieutenant au 5e léger; en même temps il lui offrit son chirurgien. Le général espagnol n'accepta pas l'offre; mais il témoigna une extrême reconnaissance de cette attention, et renvoya l'officier sur parole.

CHAPITRE VII.

Opérations du siége de Tortose suspendues. — Espoz-y-Mina en Navarre. — Affaires d'Alventosa et de Fuente-Santa. — Continuation du blocus. — Réunion d'une junte à Mora. — Combat de Falset. — Combat d'Uldecona. — Arrivée du 7e corps et du maréchal Macdonald.

1810. Opérations du siége suspendues.

L'éloignement de l'armée de Catalogne ajourna de nouveau l'ouverture du siége de Tortose, et augmenta les difficultés de cette opération sous le rapport des subsistances de l'armée. Les deux mois qui s'écoulèrent encore ne furent pas vides d'incidents; la province d'Aragon d'un côté, de l'autre l'armée sur le bas Èbre, virent se succéder divers événements militaires, que nous rapporterons rapidement, et qui se lient à la suite de notre récit. Si quelques-unes de ces actions de détail paraissent avoir perdu de leur intérêt, il faut songer que le général en chef s'efforçait et était venu à bout de persuader à tous les militaires de son armée, que, dans quelque lieu,

à quelque poste que chacun d'eux fût placé, 1810.
il avait de l'importance, il était vu et apprécié. Encore aujourd'hui, après un long temps, il met son bonheur à faire connaître qu'il ne les a jamais oubliés, et que leurs services lui sont toujours présents.

Au moment de l'équinoxe, des pluies parurent favoriser la navigation de l'Èbre. Le 17 septembre on tenta de mettre en route, de Mequinenza pour Xerta, un convoi de bateaux chargés d'artillerie. Le bataillon napolitain, qui était établi à Flix, fut envoyé sur la rive gauche pour protéger le passage: une forte colonne ennemie vint l'attaquer. Les soldats de ce bataillon ne tinrent pas, quoique la nature du terrain offrît des moyens faciles de résister ou de se replier; ils se laissèrent envelopper, et mirent bas les armes. Le commandant Labrano fit inutilement les plus grands efforts pour les faire combattre, il fut pris lui-même avec ses officiers, et reçut une blessure. Heureusement le convoi, faute d'eau, n'avait pu partir. Le 21 il fut retenu par la même cause, au moment où son passage était assuré par une disposition nouvelle. Le général en chef voulut ménager au reste de la brigade Pignatelli une occasion de réparer l'affront qu'elle avait reçu en présence d'une armée accoutumée à vaincre, où une généreuse émulation animait tous les corps,

1810. français et étrangers. Huit cents Napolitains, réunis à huit cents soldats du 116e, attaquèrent l'ennemi qui occupait en force les hauteurs de la rive gauche. Les Napolitains prirent la tête de l'attaque, et montrèrent le plus grand courage : les Espagnols furent forcés et mis en fuite.

Espoz-y-Mina en Navarre. Environ trente mille hommes de troupes venant de France étaient entrés en Biscaye et en Navarre. Le général Reille avait le projet de profiter de leur séjour pour détruire les bandes du pays, et en purger la frontière d'Aragon qu'elles infestaient; mais il n'eut pas le temps d'effectuer cette résolution; ces troupes furent presque toutes envoyées en Portugal. Un partisan nouveau, Espoz-y-Mina, oncle et successeur de Mina le jeune, devenu depuis plus célèbre que son neveu par des talents naturels que la pratique développa rapidement en lui, venait de prendre le commandement de toutes les guerillas de la Navarre, et s'était établi dans les Cinco Villas. Tous nos postes fortifiés furent dès lors menacés; de fréquentes attaques compromirent les petites garnisons qui les occupaient. Le chef d'escadron de gendarmerie Luce, à Exea, le capitaine polonais Venzesky, à Tarrazona, firent preuve de résolution, et résistèrent avec succès. Les 12e et 14e escadrons de gendarmerie, attaqués à Graüs et à Benavarre, se défendirent vaillamment, et le gé-

néral Buget, à Puente-Montañana, battit et dispersa deux chefs de parti, Cantarero et Solano, qui renouvelaient depuis long-temps leurs incursions sur cette partie de la frontière de la Catalogne. 1810.

Un mouvement plus sérieux que ces diverses attaques partielles, se préparait alors à la rive droite de l'Èbre. Le général Suchet fut instruit que la régence de Cadix avait fait réunir, sur la frontière de Castille, le comte de Sastago, le marquis d'Aguilar, l'évêque de Barcelone, et deux chanoines de Saragosse, pour y travailler à soulever le pays, à la faveur de l'influence que leur donnaient de grandes propriétés en Aragon. Le général Carabajal était venu se joindre à Villacampa; il avait pris le commandement en chef, et rallié les troupes et toutes les bandes du pays. Il parut urgent de prévenir ce rassemblement, ou de le dissoudre avant qu'il fût grossi. Le général Chlopiski fut tiré du camp du blocus pour cette opération, qui demandait autant d'activité que de vigueur. Après une marche rapide, il atteignit Teruel, le 30 octobre, à cinq heures du soir, avec sept bataillons et quatre cents chevaux, chassant devant lui le corps de Villacampa. Le général Carabajal, à peine arrivé, se vit contraint de battre en retraite. Il était sorti de Teruel à deux heures, avec son artillerie. Le général Chlopiski,

1810. obligé de donner à son infanterie un peu de repos, fit une halte de quelques heures: il délivra, à leur grande satisfaction, et renvoya chez eux un millier de paysans, non encore armés, qu'on recrutait de force pour l'armée espagnole. A minuit, il se remit en marche; le 31, à onze heures du matin, il atteignit l'arrière-garde ennemie au-delà du grand ravin d'Alventosa. Tout le succès de son expédition dépendait de la vitesse de ses mouvements. Il fait charger à l'instant même, et s'empare de six pièces de campagne, de six caissons attelés, et d'une compagnie entière d'artillerie légère: cent caisses de cartouches furent brûlées; quatre-vingts chevaux ou mulets, pris avec les pièces, furent remis à notre artillerie. La dispersion de l'ennemi fut générale; cependant, au bout de quelques jours, Villacampa, qui s'était retiré sur la montagne de Fuente-Santa, y rallia de nouveau la troupe. Carabajal et les autres chefs s'empressèrent de le rejoindre, d'amener des renforts et des secours en tout genre. Le projet de soulever l'Aragon fut repris, et le général Chlopiski vit que, pour remplir ses instructions et débarrasser le pays, il fallait joindre Villacampa et le battre.

Affaires d'Alventosa et de Fuente-Santa. — 31 octobre. 12 novemb.

Le 12 novembre, il culbuta l'avant-garde espagnole à Villastar, en avant de Villel, et s'établit devant la position de Fuente-Santa, que l'ennemi occupait en force, retranché, échelonné,

et appuyé au Guadalaviar ou à des escarpements inaccessibles. A une heure après midi, après avoir disposé ses troupes, il donna le signal de l'attaque. Deux bataillons du 121e commandés par le colonel Millet, les voltigeurs et grenadiers du 1er de la Vistule commandés par le chef de bataillon Fondzelski, marchèrent en bataille sous les ordres du colonel Kliski, ayant en seconde ligne le colonel Kozinowski avec les fusiliers du 2e de la Vistule : le reste des troupes était en arrière, pour servir de réserve sur le point et au moment nécessaires. Le feu de l'ennemi fut terrible. Les Espagnols nous opposaient toujours une résistance opiniâtre, quand ils étaient derrière des retranchements, ou dans des positions qu'on ne pouvait tourner. Le colonel Millet arrive au bas de la montagne : son cheval est tué ; il poursuit à pied, a un doigt de la main droite emporté, ne ralentit pas pour cela sa marche ; une nouvelle balle l'atteint et le renverse ; on le croit mort, mais il se remet bientôt à la tête de ses soldats, qui continuent de gravir sous le feu le plus meurtrier. Les Polonais, sur la droite, donnaient de même l'exemple du plus grand courage. Ni l'escarpement, ni la résistance, ne peuvent rebuter nos intrépides soldats ; après un combat sanglant, ils s'emparent de toutes les positions de l'ennemi et arrivent vainqueurs au sommet de la montagne. L'épou- 1810.

1810. vante et la fuite firent aussitôt disparaître l'armée espagnole; elle se précipita abandonnant ses armes, et gagna en désordre le pont de Libras, qui, encombré de fuyards, rompit sous le poids: un grand nombre se noya. La perte fut considérable pour le vaincu; la nôtre ne fut pas moindre de cent trente hommes hors de combat; un officier polonais et cinq du 121e furent tués. Le colonel Millet, qui venait d'arriver au commandement de ce régiment, s'y fit connaître brillamment à son début; le régiment et son chef furent jusqu'à la fin dignes d'être distingués parmi les braves de l'armée d'Aragon.

Continuation du blocus.

Après cette rapide expédition, le général Chlopiski fut rendu à sa brigade devant Tortose, et le colonel Kliski continua d'être chargé, avec douze cents hommes, de défendre contre Villacampa la rive droite de l'Èbre. Pendant que ces combats venaient de se livrer, le 1er novembre, après une longue attente, les eaux de l'Èbre s'élevèrent subitement: on s'empressa d'en profiter, et d'embarquer tout ce qui restait à Mequinenza de l'attirail destiné au siége. Dix-sept barques partirent le 3 à six heures du matin, escortées sur l'une et l'autre rives. Bientôt la rapidité du fleuve, malgré tout ce qu'on put faire pour ralentir la marche du convoi, lui fit devancer son escorte au-dessous de Ribaroya. Il fut attaqué par sept

cents Espagnols dans un étroit défilé, avant que nos troupes eussent le temps d'y arriver. Forcé de s'échouer sous le feu de l'ennemi, il se jeta sur la rive droite; mais deux bateaux furent entraînés par la force du courant, et tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Les canonniers qui les montaient furent faits prisonniers. Le lieutenant Jaunez, élève distingué de l'école polytechnique, se sauva à la nage et regagna l'autre bord. L'ennemi continua d'assaillir le convoi. Le colonel Raffron, et le capitaine d'Esclaibes aide-de-camp du général Valée, montrèrent autant de présence d'esprit que de bravoure; cinquante canonniers, disposés habilement, répondirent pendant deux heures à la fusillade de la rive gauche, jusqu'à l'arrivée des escortes, et du général Abbé qui de Garcia remontait l'Èbre avec une colonne. Les Espagnols se retirèrent après avoir brûlé les deux bateaux; mais les bombes qui composaient le chargement furent toutes retirées de l'eau le lendemain et les jours suivants. Seize canonniers furent tués ou pris, un soldat napolitain tué, et dix blessés : les bateliers aragonais eurent quelques blessés, et montrèrent du dévouement et du courage. 1810

Du 4 au 7, la baisse des eaux compromit de nouveau le convoi. Le général en chef prit, de Mora, des mesures pour venir à son secours, en

1810. renforçant le général Abbé qui par plusieurs engagements assez vifs tint l'ennemi écarté de la rive du fleuve, et en faisant porter le général Habert avec quinze cents hommes sur Falset pour y occuper la division espagnole. Ce général enleva deux camps et une ambulance; le lieutenant du Fillion, avec quatre-vingts carabiniers du 5e léger, reçut à plusieurs reprises la charge de la cavalerie espagnole, et la repoussa constamment. A la faveur de ces efforts, le convoi descendit, non sans peine; car pour franchir le barrage de Flix, il perdit encore deux bateaux, dont le chargement fut sauvé; enfin il arriva à sa destination. Le 9 novembre, malgré les obstacles, l'artillerie et le génie étaient parvenus à réunir à Xerta, tant par terre que par eau, tout ce qui leur était nécessaire, et se trouvaient en mesure de commencer les opérations du siége.

Mais, à la date du 20 novembre, le gouverneur de Barcelone annonçait que le maréchal Macdonald s'était porté sur Girone. La situation dans laquelle ces retards plaçaient l'armée de siége devenait de plus en plus inquiétante; car, si l'on était parvenu jusqu'à ce jour avec de grands efforts à assurer la subsistance des soldats, il ne paraissait plus possible de parer à la disette de fourrages pour nos chevaux de cavalerie, d'artillerie et de transport. La force des événements augmentait

les difficultés, au moment où l'on croyait en toucher le terme. Pendant la stagnation forcée qui résultait de cet état de choses, le général Suchet convoqua à Mora une junte des principales autorités de l'Aragon, y compris les chefs du clergé, qui est, avec quelques grands d'Espagne, le plus riche propriétaire du pays; et il pourvut, de concert avec eux, aux mesures qu'exigeaient les besoins présents et futurs de l'armée, comme il sera détaillé dans un des chapitres suivants. 1810.

Réunion d'une junte à Mora.

Dans la vue de seconder l'approche de l'armée de Catalogne, toujours attendue prochainement, le général en chef s'était déterminé, le 19 novembre, à attaquer Falset. Le général Habert s'y porta directement avec le 115e et les hussards du 4e, tandis que le général Abbé, avec le 5e léger et le 116e, débordait la position par la droite; le chef de bataillon Avon, partant de Garcia, marcha en même temps par la gauche, pour occuper l'ennemi et diviser ses forces. Cette manœuvre devait nous donner beaucoup de prisonniers; mais la vivacité de l'attaque au centre n'en laissa pas le temps. Les camps furent enlevés, après une vive et courte résistance qui coûta une cinquantaine de morts à l'ennemi; l'approche du général Abbé vers la route de Reus abrégea le combat. Nous poursuivîmes l'ennemi dans Falset et audelà. Ses magasins, ses munitions et beaucoup de

Combat de Falset.
—
19 novembre.

14.

1810. fusils tombèrent en notre pouvoir, ainsi que trois cents sous-officiers ou soldats, et quatorze officiers, parmi lesquels le comte de Cañada, major de Grenade, et le brigadier Garcia Navarro, ex-gouverneur de Tortose. Dans une charge de cavalerie, à laquelle cette action donna lieu, un combat particulier entre les chefs des deux troupes mérite une mention spéciale. L'officier des cavaliers espagnols, homme d'une taille élevée, provoqua avec menaces le lieutenant de hussards Paté, militaire intrépide, qui avait déjà perdu un œil à la guerre. Le défi fut accepté, et le combat entre les deux troupes fut un moment suspendu, comme par un accord tacite. Bientôt les deux chefs sont aux prises; la fortune favorise l'officier français, l'Espagnol est renversé, et nos hussards à l'instant même chargent, mettent en fuite et dispersent le détachement de cavalerie espagnole.

Le 26 novembre, une flottille sortie de Peniscola vint attaquer nos postes de la Rapita et des Alfaques, pendant que le gouverneur de Tortose, avec qui ce mouvement était concerté faisait aussi des démonstrations pour nous inquiéter à Amposta et aux embouchures de l'Èbre. Dans la nuit du 26 au 27, le général en chef des Valenciens Bassecourt vint attaquer le général Musnier à Uldecona. Une colonne d'infanterie se dirigea

sur Alcanar, pour attaquer Uldecona par la droite; une autre, partie de Traiguera, marcha derrière les montagnes et vint prendre position à Las Ventallas, en arrière sur la route, coupant la communication de Tortose; le gros des forces se porta directement de Vinaros en avant; et quand on fut près, une nouvelle colonne d'infanterie fut détachée à gauche, et occupa les hauteurs qui dominent Uldecona. Le général Musnier venait de recevoir, par la rentrée de ses reconnaissances de la nuit, l'avis de l'approche des ennemis; il faisait prendre les armes aux troupes d'Uldecona, lorsque le général Bassecourt, qui pressait sa marche dans l'obscurité à la tête de la cavalerie, fit replier nos avant-postes, et arriva sur le camp d'un bataillon du 114e qui couvrait la ville. Nos soldats se précipitent hors de leurs baraques, se mettent en bataille dans un clin d'œil, et sans autre direction que les cris des Espagnols, les arrêtent tout court par un feu des mieux nourris. Le colonel du régiment de la Reine, avec beaucoup d'autres, tombe blessé et reste abandonné des siens, qui reculent pour prendre position plus loin. Au même moment, le général Musnier, avec les généraux Boussard et Montmarie, faisait avancer les hussards et les cuirassiers, et le 114e régiment de ligne; le jour commençait à poindre et nous découvrit toutes les hauteurs à droite et à

1810.

Combat d'Uldecona.

26 novemb.

1810. gauche couvertes d'ennemis. Le colonel du 14e de ligne Estève, avec un de ses bataillons, fut aussitôt dirigé sur notre droite, où les Espagnols occupaient une vieille tour au sommet de la colline. Son attaque fut si brusque et si impétueuse qu'il les délogea de la position. Il avait avec lui un peloton de hussards, il fit déposer les sacs à ses soldats, et se portant en avant avec la plus grande vitesse, il atteignit les Espagnols, les mit en déroute, et fit trois cents prisonniers. Le détachement ennemi placé en arrière d'Uldecona à Las Ventallas, à cette vue, se retira dans la direction des montagnes.

Cependant le général Montmarie s'était porté dans la direction d'Alcanar; et le général Boussard, à la tête des cuirassiers, s'avançait sur la grande route. Les Espagnols reculèrent et prirent position derrière la Cenia. Mais il était aisé de voir que, quoique ralliés, ils ne soutiendraient pas un choc vigoureux. Le général Musnier rassembla ses forces, et, en marchant de front à l'ennemi, jeta les cuirassiers, par un mouvement rapide, sur la route de Vinaros à Benicarlo. Ce régiment arriva à temps pour recueillir les fuyards, car nos dispositions avaient changé en déroute la retraite des Espagnols. Ils se débandèrent, jetant leurs armes, et nous échappèrent en grande partie à la faveur des ravins et des bois. Plus de deux

mille cinq cents furent faits prisonniers par la cavalerie, le général Bassecourt chercha un asile dans Peniscola. 1810.

Pendant que cette action se passait à notre avant-garde, le général Harispe, devant Tortose, informé des mouvements de l'ennemi par mer, avait envoyé le capitaine Sieyes avec un détachement et de l'artillerie au secours du poste de la Rapita: cet officier s'acquitta de sa commission avec intelligence. Les bâtiments ennemis furent contenus par nos obus, n'osèrent rien entreprendre, et se retirèrent dans la direction de Peniscola. La garnison et la population de Tortose attendaient une heureuse issue de cette double attaque; la place fit, tout le jour, un feu très-vif sur nos camps, sans cependant tenter une sortie.

Une colonne assez nombreuse des prisonniers faits dans les diverses affaires de la fin de novembre, fut envoyée en France par Saragosse et Jaca, sous la garde d'une escorte commandée par le général du génie Haxo, qui venait d'être appelé à Paris par le gouvernement. Cet ingénieur qui avait accompagné le général Laval à la formation du blocus de Tortose, laissa, en partant, au général en chef un plan et un projet d'attaque qui furent suivis plus tard.

Le général en chef ayant achevé le transport de son artillerie devant Tortose, voulut faire

1810. servir les moyens qu'on y avait employés à assurer les subsistances de l'armée de Catalogne, et à lui former des magasins à Mora. Le 27 novembre, treize barques chargées de grains partirent de Mequinenza et descendirent l'Èbre. Dans la crainte de ne pouvoir pas suivre le convoi, les détachements d'escorte le devançaient, et le général Abbé, avec le 116e remontait l'Èbre par la rive gauche, depuis Vinebre jusqu'à hauteur de Flix et de Ribaroya. Six cents Espagnols embusqués près de Mequinenza déjouèrent toutes nos précautions, et attaquèrent les barques avant qu'elles eussent rejoint les escortes. Soixante-six hommes de la garnison de Mequinenza, partie canonniers, partie infanterie, sous le commandement du capitaine Cory du 121e, et du lieutenant d'artillerie Guillardin, étaient placés en échelons à peu de distance, seulement pour assurer le départ du convoi. Ces braves gens, malgré l'inégalité du nombre, accoururent pour protéger les bateaux qui venaient de s'échouer sur la rive droite, sous la protection de la fusillade de leurs garnisons débarquées. Alors tous les efforts des Espagnols se réunirent contre le détachement exposé sans appui à la rive gauche. Un combat opiniâtre eut lieu et se prolongea plusieurs heures; nos braves se défendirent à coups de crosse et de baïonnette, jusqu'à ce que leurs cartouches et leurs forces fu-

rent épuisées. Enfin les Espagnols, avertis de l'approche de nos renforts et irrités de leurs pertes, firent une dernière tentative; l'officier d'artillerie fut tué avec une quinzaine d'hommes, le capitaine Cory fut pris et tout le détachement avec lui, la plus grande partie blessée et hors de combat, à l'exception de quelques canonniers qui passèrent le fleuve à la nage. Le convoi fut sauvé, et arriva à Mora le lendemain. Mais cet avantage ne put consoler le général en chef de la perte de plusieurs braves dignes d'un meilleur sort. 1810.

Enfin, après une longue attente, il vit arriver le moment où son armée, réunie depuis six mois devant Tortose, pourrait en commencer le siége, et n'aurait plus besoin que de son courage pour conquérir un nouveau titre de gloire. Le 2 décembre, le maréchal Macdonald lui écrivit qu'il avait fait entrer un grand convoi dans Barcelone, qu'il laissait cette place avec six mille hommes de garnison, et le général Baraguey-d'Hilliers à Girone et Figuères avec quatorze mille hommes, dont une grande partie disponible pour tenir la campagne; que lui-même, avec quinze mille, allait se mettre en marche pour se porter sur le bas Èbre. Il arriva en effet le 13 à Mora. Le général Suchet avait déjà fait toutes ses dispositions préparatoires : la division Habert se rapprocha de Xerta, ainsi que les réserves et les troupes de l'ar-

Arrivée du 7e corps et du maréchal Macdonald.

1810. tillerie et du génie. L'armée de Catalogne, en arrivant sur les positions que nous avions tenues, s'occupa de son établissement; et le général Suchet, après s'être concerté avec le duc de Tarente, porta son quartier-général à Xerta.

CHAPITRE VIII.

Description de Tortose. — Investissement de la place. — Ouverture de la tranchée. — Opérations du siége. — Ouverture des brèches. — Occupation de la tête de pont. — Descente du fossé. — La place demande à capituler. — Le feu recommence. — Le général Suchet entre dans la place et fait capituler le gouverneur.

1810.

Description de Tortose.

La place de Tortose est baignée par l'Èbre, et adossée à une chaîne de montagnes (1). Elle est défendue par une enceinte bastionnée, dont une partie embrasse l'extrémité des contreforts élevés du col del Alba, qui viennent se terminer dans la ville même; l'autre partie ferme la portion de plaine, qui en amont et en aval, s'étend du pied des hauteurs jusqu'au bord du fleuve. Du côté sud, les deux bastions Saint-Pierre et Saint-Jean (A C) sont unis par une courtine non terrassée, qui est

(1) *Voyez* l'Atlas, planche VII.

1810. couverte par la demi-lune du Temple (B). L'enceinte s'élève ensuite sur un plateau de rochers, où sont situés les trois bastions des Croix de Saint-Pie et des Carmes (D E F). A partir du dernier, le mur d'enceinte descend dans un profond ravin, et va se rattacher à un rocher escarpé et dominant sur lequel est situé le château (S). L'espace qui reste entre le château et le fleuve est fermé par un front étroit; et tout ce côté, depuis le bastion (F) jusqu'au faubourg et à l'Èbre, est précédé d'une autre enceinte, dont quelques parties seulement sont terrassées. Les approches du château sont défendues par les ouvrages (G et R), qui se lient à la première enceinte. En outre, le côté nord est protégé par l'ouvrage à cornes (U) appelé Las Tenaxas, placé sur la hauteur au-delà du faubourg, dominant à la fois le plateau et la plaine.

Dans la guerre de la succession, le duc d'Orléans avait pris Tortose par le front (D E): le côté attaqué fut renforcé après le siége par la construction d'un fort (Q) auquel le nom d'Orléans est resté. Ce fort se compose d'une lunette, avec fossé taillé dans le roc et chemin couvert, et d'un ouvrage irrégulier sur la droite, qui plonge et prend à revers la plaine du Bas-Èbre. La ville, toute sur la rive gauche de l'Èbre, communiquait avec la rive droite au moyen d'un pont de

bateaux, couvert par une tête de pont bien armée et à l'abri de l'insulte. L'accroissement et l'ensemble des défenses rendaient la place beaucoup plus difficile à réduire qu'en 1708, surtout si l'on considère que le duc d'Orléans, appuyé du côté de la Catalogne par le maréchal de Noailles, comme nous l'étions alors par le duc de Tarente, avait de plus un avantage qui nous manquait : non seulement il n'avait rien à craindre par mer, mais il était maître du pays de Valence depuis la bataille d'Almanza ; et c'est de là qu'il tira ses principaux moyens d'attaque, le corps de troupes du chevalier d'Asfeld et son artillerie. 1810.

Privé de semblable secours, le général Suchet fut obligé de laisser le corps du général Musnier en observation à Uldecona, pendant toute la durée du siége, parce qu'il avait à craindre que l'armée valencienne, par quelque diversion, ne troublât encore ses opérations. Le 14 décembre, le général Abbé, avec les 114e et 115e régiments, releva à la Roqueta, devant la tête de pont, une partie de la division du général Harispe ; celui-ci laissa le 3e de la Vistule, emmena le 2e de la Vistule et le 44e de ligne, et, dans la nuit du 14 au 15 décembre, il se rendit à Xerta, où étaient les trois bataillons du 117e. Pendant cette même nuit, le général Habert, qui était venu avec le 5e léger, et le 116e et trois cents hussards occuper le Investissement. — 15 décembre.

1810. couvent du désert, d'où il avait poussé des partis jusqu'au Perello, se porta par les montagnes sur le col del Alba, position dominante où les Espagnols étaient retranchés. Il avait ordre de s'en emparer de bonne heure, d'y prendre ou d'en chasser l'ennemi, d'y établir un fort poste, et de descendre ensuite sur la ville avec sa division. Avant la pointe du jour, le général en chef avait fait passer à la rive gauche de l'Èbre les troupes rassemblées à Xerta. Ayant réuni dans la tête de pont huit bataillons, les sapeurs et cent cinquante hussards, il forma les colonnes, et les mit en mouvement par la route de Tivenis et de Biten, qui longe l'Èbre et le pied de la montagne, se dirigeant vers le fort de Las Tenaxas sur le côté nord de la place. Le 117e, qui tenait la tête de la colonne, étant arrivé en vue, commença l'investissement par la droite. Un bataillon fut laissé en réserve, couvrant la route de Xerta; un autre fut établi dans le ravin le plus rapproché du fort, en observant le bord du fleuve; le troisième, appuyant à gauche, fut placé sur des points qui dominaient le fort et l'avancée du château. Le général Harispe suivait le mouvement du 117e à travers des ravins et des escarpements très-difficiles à franchir: il continua de prolonger sa marche autour de la place, et fut sur le point de prendre la colonne espagnole qui descendait de la monta-

gne, serrée de près par le général Habert. Celui-ci, maître du col del Alba, vint remplir l'intervalle à la gauche du 117ᵉ, et occupa, avec le 5ᵉ léger et le 116ᵉ, des emplacements favorables, tandis que le général Harispe, achevant le demi-cercle, et complétant l'investissement jusqu'au bord de l'Èbre en aval, établissait ses camps près du chemin d'Amposta, qui est la grande communication de Tortose, et qui joint la route royale de Barcelone et de Valence. Quelques réserves, la cavalerie, les camps des canonniers et des sapeurs furent placés en arrière des camps du général Harispe. En face, à la rive droite, étaient ceux du 3ᵉ de la Vistule et des 114ᵉ et 115ᵉ régiments que commandait le général Abbé. 1810.

Le premier soin du général en chef fut d'établir des communications d'une rive à l'autre; malheureusement le peu de bateaux et de pontons qui existaient à la suite de l'équipage de siége, était loin de suffire à la construction d'un pont. Le général Valée pourvut cependant au service avec célérité. Dans la nuit même du 15, trois ponts volants furent établis au-dessus et au-dessous de la place : le nombre en fut porté plus tard jusqu'à quatre. Il fallait assurer un passage considérable, puisque toute l'artillerie, les fascines, les gabions, les outils, les vivres devaient arriver par derrière la Roqueta en face des camps du géné-

1810. ral Harispe, et de là être transportés d'une rive à l'autre, dans un endroit où le fleuve a cent toises de largeur. Ni les boulets de la place, ni la baisse des eaux, ni la violence des vents qui troublèrent souvent nos pontonniers, ne purent lasser leur constance et vaincre leur courage.

Les journées du 16 et du 17 furent employées à rectifier nos positions, à faire rentrer les postes ennemis, et à pousser des reconnaissances de nuit et de jour sur les divers points de la place. Le général en chef fit publier les réglements nécessaires pour les travailleurs, pour le prix du travail des tranchées, pour celui des bombes et boulets de l'ennemi rapportés au parc, pour le transport et le service des blessés. Le 18, après avoir recueilli tous les rapports, et pris l'avis des généraux du génie et de l'artillerie, il décida que l'attaque serait conduite sur le demi-bastion Saint-Pierre, conformément au dessin remis par le général Haxo, dont nous avons déjà parlé. En effet, le terrain qui l'environne présentait pour les tranchées un sol facile à remuer; par ce point on arrivait à l'enceinte sans être obligé de prendre aucun ouvrage avancé. Ce bastion, ainsi que la demi-lune qui l'avoisine, était plongé et enfilé des hauteurs en avant du fort d'Orléans. Le préliminaire indispensable de l'attaque fut donc de s'établir sur ces hauteurs, où l'ennemi lui-même

aurait pris sur nous l'avantage qu'il fallait chercher à nous assurer contre lui. Il y avait déjà ébauché un ouvrage qui n'avait pas assez de consistance pour être défendu. Le 19, on s'en empara; le soir même la tranchée fut ouverte contre le fort d'Orléans par cinq cents travailleurs soutenus par quatre cents grenadiers ou voltigeurs, à la sape volante, à quatre-vingts toises du chemin couvert, sur une longueur de cent quatre-vingts toises. On rencontra presque partout le roc vif; il fallut employer le mineur, et former les parapets en sacs à terre. Le lendemain, ce travail imparfait eut beaucoup à souffrir du feu du fort; cependant on ne perdit point de terrain. Le chef de bataillon Plagniol, qui dirigeait l'attaque, déploya beaucoup d'énergie et soutint celle des troupes. Le capitaine du génie Séa fut tué d'une balle à la tête. 1810.

Le 20 décembre, l'attaque principale contre le demi-bastion Saint-Pierre commença. A la faveur d'un vent violent et d'un temps couvert, qui empêchaient l'ennemi d'entendre et de voir, deux mille trois cents travailleurs et vingt compagnies d'élite, sous les ordres du général de brigade Abbé, du colonel du 117e Robert, et du colonel Meyer, premier aide-de-camp du général en chef, furent amenés sur le terrain, et disposés pour l'ouverture de la tranchée, sous la direction des officiers du génie. La parallèle fut ouverte depuis

Ouverture de la tranchée. — 20 décembre.

1810. le fleuve jusqu'au pied de la hauteur en face du fort d'Orléans; elle se terminait à droite vis-à-vis la gauche de la tranchée du chef de bataillon Plagniol; son développement était de deux cent quatre-vingts toises de longueur, et par sa gauche elle s'approchait d'environ quatre-vingts toises de la place d'armes saillante du demi-bastion Saint-Pierre. On ouvrit, en même temps, deux communications: l'une sur la droite de la parallèle, de cent soixante toises, aboutissait au ravin dit des Capucins, abri naturel dont il était utile de profiter; l'autre, partant de la gauche, conduisait en ligne droite à un chemin creux qui liait nos camps, à près de huit cents toises en arrière. Ces travaux, d'une simplicité hardie, conçus et dirigés par le général Rogniat, eurent pour nous l'avantage d'abréger beaucoup le temps qu'auraient coûté les approches. L'exécution en fut confiée au chef de bataillon du génie Henry, commandant l'attaque centrale. Le chef de bataillon Chulliot, sur la rive droite, avec quatre cents travailleurs soutenus par trois cents grenadiers, faisait en même temps ouvrir une tranchée contre la tête de pont, à cent toises; avec une communication en arrière. Le lendemain ces travaux furent continués et perfectionnés. Le général Valée détermina l'emplacement des batteries, et une grande partie des travailleurs fut mise à sa disposition.

Pendant nos premiers travaux sous Tortose, le maréchal duc de Tarente s'était porté, le 18, sur le village de Perello pour couvrir le siége, et arrêter l'ennemi venant de Tarragone. La difficulté de réunir assez de transports pour faire vivre son armée au milieu d'un pays stérile et désert, le détermina à revenir sur Ginestar; de là, il mit aux ordres du comte Suchet une division d'infanterie, commandée par le général Frère, forte de six mille hommes, dont faisaient partie la brigade italienne Palombini, et un régiment de cavalerie, le 24ᵉ de dragons. Ce fut un véritable service rendu à l'armée de siége. Le général Suchet plaça ces troupes en arrière du général Harispe, sur la route d'Amposta, par où l'ennemi pouvait arriver de Tarragone. Désormais en mesure de faire face partout, et pouvant consacrer toute son infanterie au service si fatigant des tranchées, il ne songea plus qu'aux moyens d'accélérer la chute de Tortose. 1810. — Opérations du siége.

Le 22, la parallèle du fort d'Orléans étant achevée en grande partie, on déboucha par un boyau de vingt-cinq toises, exécuté à la sape volante, avec une amorce de deuxième parallèle sur le bord du ravin. On tenta un second débouché sur la droite; mais le terrain était si difficile et si nu, qu'au jour l'artillerie du fort renversa tout l'ouvrage et força de l'abandonner. A l'attaque Saint-

1810. Pierre on ouvrit deux débouchés en avant, l'un sur la demi-lune du Temple, où l'on gagna près de trente toises par un développement de quatre-vingts en zigzags; l'autre de quarante toises sur le demi-bastion Saint-Pierre. Ainsi nous n'étions plus qu'à quarante toises de la place d'armes. Pendant la nuit, l'ennemi lança des pots à feu sur nos travailleurs, et les fatigua par la mitraille et par la mousqueterie des chemins couverts. A la droite, on fut obligé d'interrompre le travail; au centre, quelques tentatives de sortie furent repoussées. Les travailleurs du 2e et du 3e de la Vistule se firent remarquer par leur bravoure, et combattirent comme gardes de tranchée, sous la conduite des capitaines du génie Hudry et Foucauld. On amorça des deux côtés la seconde parallèle, à trente toises seulement du demi-bastion, mais à cinquante toises de la demi-lune, afin de la refuser aux feux plongeants du fort d'Orléans. A la gauche, l'ennemi fit une sortie par la tête de pont; mais les réserves du 114e et du 115e le continrent. Comme la gauche de la tranchée pouvait être tournée, on la fortifia d'une redoute. Le travail des batteries fut poussé avec activité. Celles de droite devant être établies dans un terrain pierreux et souvent sur le roc même, elles exigeaient les travaux les plus pénibles. Les Espagnols tiraient mille à douze cents coups en vingt-quatre

heures; ils nous blessaient beaucoup de monde. 1810.

Dans la nuit du 25 au 26, à onze heures du soir, la place fit un grand feu, et dirigea une sortie contre la deuxième parallèle de l'attaque Saint-Pierre. Elle fut arrêtée par les soldats du 44e. Le feu reprit avec vivacité; la mitraille, les grenades et les pierres inondaient nos tranchées : une nouvelle sortie fut tentée à une heure du matin. Mais, resserré par nos parallèles, le nombre des assaillants ne pouvait se développer; nos gardes de tranchée et les travailleurs eux-mêmes les repoussèrent, et les forcèrent de rentrer dans la place. On profita du moment : le capitaine du génie Ponsin déboucha à la sape de la deuxième parallèle, chemina sur la place d'armes du demi-bastion Saint-Pierre, et parvint à douze toises des palissades. On déboucha aussi en capitale de la demi-lune du Temple, à sape double, debout et traversée. Devant le fort d'Orléans, on prolongea la deuxième parallèle jusqu'au revers du plateau, et l'on continua de s'approfondir dans le rocher. Sur la rive droite, on acheva la parallèle et la redoute à gauche. Au jour, le feu de l'ennemi fut moins vif que de coutume. Les secondes parallèles avaient été garnies de tirailleurs derrière des créneaux en sacs à terre. Par leur feu non interrompu, ils maltraitaient les canonniers espagnols, et les forçaient à fermer leurs embrasures.

1810. Le général Valée, menant de front la construction de dix batteries, en partagea le commandement suivant le nombre des attaques, entre le chef de bataillon Ricci à la droite, le chef de bataillon Capelle au centre, et le chef d'escadron Duchand à la gauche, sur la rive droite de l'Èbre. Les batteries nos 1, 2 et 3 étaient destinées contre le fort d'Orléans, et contre les ouvrages de la place situés en arrière : les nos 4, 5, 6 et 7 se dirigeaient contre la ville, et principalement contre le demi-bastion Saint-Pierre, but réel de l'attaque : les nos 8, 9 et 10 devaient seconder l'attaque du demi-bastion, et tirer en même temps sur le pont et sur les quais de la ville. On rencontra de grandes difficultés à la droite, à cause de la nature du terrain. La batterie no 1, qui ne pouvait être entreprise qu'après que les travaux du génie seraient avancés jusqu'à l'emplacement déterminé, fut commencée en plein jour et à découvert, à cinquante toises du fort d'Orléans. Ces travaux se poursuivaient avec la constance propre à l'artillerie : les canonniers donnaient l'exemple. Les officiers et les chefs d'attaque excitaient le zèle de tous. Le général en chef le soutenait par sa présence et ses encouragements (1).

---

(1) Pour l'intelligence des travaux du siége, qui offrent toujours aux lecteurs militaires une instruction de métier,

Du 26 au 27, on continua à la sape le cheminement sur la place d'armes du demi-bastion Saint-Pierre. L'ennemi, après avoir lancé des grenades du saillant de la place d'armes, franchit tout-à-coup les palissades du chemin couvert, vint fondre sur la tête de la sape, et mit en désordre les travailleurs. Le brave Clause, sergent de sapeurs, légionnaire, fut inébranlable; il repoussa à lui seul nombre d'Espagnols à la baïonnette, jusqu'à ce qu'il tombât grièvement blessé. Le capitaine de sapeurs Foucauld, avec son élan ordinaire, se mit à la tête des troupes de tranchée, repoussa les assaillants jusque dans la place d'armes, les poursuivit, et les en chassa. Alors on se pressa d'achever, à la sape volante, la communication jusqu'au saillant de cette place d'armes, où nos gens parvinrent à se loger. Dans cette action vigoureuse, le capitaine Foucauld fut atteint d'une balle : le lieutenant du génie Lemercier eut le bras traversé. Nous eûmes deux officiers et vingt-cinq soldats d'infanterie tués; beaucoup d'autres et plusieurs sapeurs blessés. Cependant l'ouvrage s'acheva, et l'ennemi fut définitivement chassé de la place d'armes. Le che- 1810.

---

nous avons mis dans une note le détail des dix batteries françaises devant Tortose.

Voyez l'Atlas, planche VII.

Voyez Notes et Pièces justificatives, n°. 10.

1810. minement en capitale de la demi-lune se poursuivit dans la même nuit; on s'avança de quatorze toises. Au jour, l'artillerie de la place tourmenta tellement nos têtes de sape qu'il fallut suspendre le travail.

Le lendemain, on poursuivit à la sape volante le couronnement de la place d'armes Saint-Pierre. Nos travailleurs furent accueillis par une fusillade si vive qu'il en résulta de l'hésitation et du désordre; mais le capitaine du génie Tardivi par sa fermeté, et les officiers d'infanterie par leur exemple, parvinrent à rétablir les travaux. On ne poussa pas plus loin ce couronnement, afin de ne pas gêner les feux de l'artillerie, prêts à s'ouvrir sur la place. Le cheminement sur la demi-lune fut continué de dix toises, et l'on amorça une demi-place d'armes pour soutenir les têtes de sape, qui commençaient à s'éloigner de la seconde parallèle.

Les Espagnols effrayés de la rapidité menaçante de nos travaux, et voyant s'élever nos batteries sur tout le front d'attaque, voulurent en prévenir l'effet. Dans la journée du 28, à quatre heures du soir, ils firent une sortie, par la porte del Rastro, au nombre de trois mille hommes qui attaquèrent la droite de nos travaux sur la hauteur, tandis que d'autres colonnes dans la plaine se portaient droit sur nos tranchées du centre. Une grêle de boulets, de bombes et d'obus les avait précédés, et

nous tua d'abord le capitaine du génie Pousin, officier de mérite. Aussitôt après ils se précipitèrent sur nos ouvrages et y pénétrèrent; ils parvinrent, dans le premier moment, à nous chasser du couronnement du chemin couvert. Le lieutenant du génie Jacquard fit de vains efforts pour les repousser avec quelques sapeurs : ce brave jeune homme se fit tuer à coups de baïonnette, sans vouloir abandonner son poste. Quelques Espagnols arrivèrent jusqu'à la deuxième parallèle, et y trouvèrent la mort. Nos travailleurs prirent les armes, et accoururent sur le point où l'ennemi faisait effort. Le général Abbé, commandant de tranchée, se mit à la tête des réserves du 44ᵉ, qui formaient la garde des travaux, et, voyant arriver les Espagnols sur la parallèle, franchit lui-même les tranchées, marcha droit à eux la baïonnette croisée, les arrêta et les repoussa. En même temps, le général Habert à la droite prit les compagnies d'élite du 5ᵉ léger et du 116ᵉ, et, sans hésiter, il se précipita sur le flanc des colonnes espagnoles sorties par la porte del Rastro : une mêlée sanglante eut lieu. Culbutés avant d'avoir pu achever leur mouvement, les Espagnols se retirèrent dans le plus grand désordre. Le capitaine de grenadiers Bugeaud du 116ᵉ, le capitaine du génie Guillemin, se firent remarquer par leur intrépidité à les poursuivre jusqu'au dernier mo- 1810.

1810. ment. L'ennemi rentra, laissant dans les fossés ou sur les glacis près de quatre cents morts ou blessés. Pendant le peu de temps qu'il avait occupé nos tranchées, il s'était empressé de mettre le feu à nos gabions, et il avait bouleversé quelques portions des travaux, principalement dans le couronnement de la place d'armes. La nuit du 28 au 29 fut consacrée à réparer le dégât occasionné sur ce point. On y fit une seconde communication parallèle à la première : et, de l'extrémité du cheminement contre la demi-lune jusqu'à la place d'armes Saint-Pierre, on ouvrit un boyau, qui devint la troisième parallèle, destinée à resserrer l'ennemi dans la demi-lune, et à garantir le couronnement de la place d'armes saillante du chemin couvert.

Le moment si impatiemment attendu par toute l'armée, et que le général en chef avait journellement pressé de tous ses efforts, était enfin arrivé. Nos batteries sur les deux rives étaient achevées et armées : quarante-cinq bouches à feu étaient prêtes (1), et le 29 décembre à la pointe du jour, elles ouvrirent le feu. Le demi-bastion Saint-Pierre fut en peu d'heures réduit au silence, ainsi que la demi-lune; le fort et l'avancée d'Or-

---

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 10.

1810.

léans conservaient encore quelques pièces, et le bastion Saint-Jean une seule de flanc; mais les embrasures des faces du demi-bastion et de la demi-lune étaient ruinées, et la brèche s'ouvrait à la courtine. Si nos batteries de la rive droite n'avaient pas été aussi solidement construites, elles auraient sans doute été écrasées par la réunion de tous les feux du château, du quai et de la tête de pont; mais elles résistèrent. Nos artilleurs parvinrent à couler cinq bateaux du pont: son tablier fut désuni et flotta; cependant il offrait encore un passage pour des hommes isolés.

En profitant de la dixième nuit, du 29 au 30, on fit un double couronnement du chemin couvert dans la place d'armes, et on forma un logement dans le terre-plain de cet ouvrage, sur une longueur de vingt-neuf toises. La parallèle commencée la veille fut achevée; cette communication de cent toises de long garantissait parfaitement contre les sorties, et liait nos attaques entre elles. Le chef d'attaque Henry, en traçant ces travaux, donnait continuellement des preuves de son intrépidité et de son talent.

Ouverture des brèches.

Le 30 au jour, notre artillerie recommença son feu, et fit taire presque toutes les pièces du front d'attaque qui tiraient encore. L'artillerie du fort d'Orléans fut totalement mise hors de service; la brèche commencée au corps de la place fut ren-

1810. due praticable; le parapet des deux faces du demi-bastion était entièrement détruit. On reconnut, le même jour, l'emplacement d'une nouvelle batterie en arrière du n° 8; elle prit le n° 11, et se composa de deux mortiers de dix pouces, destinés à tirer sur le château exclusivement. Elle fut achevée le lendemain matin; et son feu se joignit, au point du jour, à celui des autres batteries.

La onzième nuit, du 30 au 31, fut employée à couronner d'un logement la contrescarpe du fossé de la face droite du demi-bastion, depuis l'angle rentrant de la place d'armes, jusque vis-à-vis le flanc. Il se trouva que dans cette partie la contrescarpe n'était point revêtue. On profita de ce défaut de la fortification, pour ébaucher aussitôt une descente et un passage de fossé, afin d'attacher le mineur au pied de l'escarpe. Mais l'entreprise ne réussit pas. L'ennemi fit un feu très-vif de deux pièces placées sur le flanc en maçonnerie qui défendait ce fossé; et après en avoir chassé les sapeurs par des bombes et des grenades qu'il faisait rouler du haut des remparts, il jeta des fascines goudronnées et enflammées qui mirent le feu à nos gabions. Dès lors, on se borna à consolider le logement sur la contrescarpe, à faire les amorces d'une descente du fossé, et à unir les deux logements par une communication.

Pendant cette nuit, nos batteries de mortiers et d'obusiers tirèrent sur le château et sur la partie de la ville qui l'entoure : le feu fut mis en plusieurs endroits. 1810.

Au jour les batteries continuèrent, en ralentissant beaucoup leur feu, auquel les assiégés ne répondaient plus. Les brèches ouvertes à l'avancée du fort d'Orléans et au corps de place furent augmentées.

Nous nous établîmes dans la tête de pont, que l'ennemi avait évacuée pendant la nuit, après avoir brûlé tout ce qui était combustible; nous y trouvâmes trois pièces de canon. Nos batteries de la rive droite parvinrent à ruiner le flanc qui défendait la face droite du demi-bastion, et à démonter ses deux pièces. Le fossé n'étant plus défendu, on en commença immédiatement la descente; elle fut promptement achevée. On s'épaula au fond avec quelques gabions et sacs à terre; le mineur plaça contre l'escarpe du bastion des pièces de bois, en forme d'appentis, qu'il recouvrit avec des feuilles de fer-blanc, pour qu'elles ne pussent être incendiées; à la faveur de cet abri, il put travailler à la mine. Cette opération périlleuse coûta la vie à plusieurs mineurs. L'artillerie commença la batterie de brèche n° 12, dans le chemin couvert, et sur la contrescarpe du fossé de la face droite du bastion Saint-Pierre, à dix

Occupation de la tête de pont.

Descente du fossé.

1811. toises de cette face : elle devait être armée de quatre pièces de 24 (1).

Dans la nuit du 31 décembre au 1er janvier, on consolida l'épaulement et le passage du fossé ébauchés la veille, jusqu'au trou du mineur. Le mineur trouva une maçonnerie antique plus dure que le roc : il avançait lentement, quoiqu'on le relevât toutes les demi-heures. On se porta sur la place d'armes rentrante de la demi-lune, par un cheminement debout et traversé ; on établit un logement circulaire dans cet ouvrage, afin de nous mettre à portée de profiter, le jour de l'assaut, de la brèche de la courtine. Le capitaine du génie Hudry fut tué. Sur la rive droite on pratiqua une communication pour parvenir à couvert dans la tête de pont abandonnée.

La place demande à capituler.

L'ouverture des brèches, les travaux du mineur, et l'impatience de l'armée qui demandait l'assaut, parurent effrayer sérieusement la garnison. Le 1er janvier 1811, à dix heures du matin, le drapeau blanc fut arboré. Le général en chef ordonna de cesser le feu, mais de continuer les travaux. Deux parlementaires lui furent amenés : ils proposèrent, au nom du comte d'Alacha, gouverneur de Tortose, une suspension d'armes de

(1) *Voyez* l'Atlas, planche VII.

quinze jours, après lesquels ils se rendraient, s'ils 1811.
n'étaient secourus, et seraient conduits à Tarragone avec armes, bagages, et quatre pièces de canon. Le général en chef repoussa ces propositions. Cependant, il consentit à faire accompagner le retour des parlementaires par son chef d'état-major, l'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues. Celui-ci fut chargé de communiquer au gouverneur et au conseil de défense le projet d'une capitulation, qui conserverait aux chefs et aux officiers leurs épées et leurs équipages, mais en vertu de laquelle toute la garnison serait prisonnière et envoyée en France. Comme il arrive souvent dans les moments difficiles à la guerre, les membres du conseil de défense discutèrent beaucoup sans rien conclure, et jetèrent tellement le gouverneur dans l'indécision et l'embarras, qu'il ne put faire une réponse positive. Il retint long-temps le colonel Saint-Cyr, qui ne rentra au camp que dans la nuit.

Le feu recommence.

Dans cette nuit, du 1er au 2 janvier, la treizième et la dernière du siége, le mineur continua son travail. La nouvelle batterie de brèche, n° 12, fut achevée, armée, et mise en état de tirer. On ordonna que le feu redoublât de toutes parts, et qu'il fût dirigé surtout de manière à agrandir les brèches. La dernière batterie était si rapprochée que son effet était prodigieux : à midi, les deux

1811. brèches étaient praticables. Le général en chef, prêt à faire mettre le feu à la mine, disposait en même temps les troupes pour l'assaut. Bientôt trois pavillons blancs flottent sur la ville et les forts. Mais, comme le gouverneur avait abusé la veille de ce moyen pour faire des propositions inadmissibles, le feu n'est point suspendu; les parlementaires sont renvoyés dans la place; et le général en chef exige, comme condition préalable de tout arrangement, que l'un des forts reçoive sur-le-champ garnison française, voulant par cette mesure éviter une surprise, assurer sa victoire, et détourner de la ville les malheurs inséparables d'un assaut.

Le général en chef entre dans la place et fait capituler le gouverneur. — 2 janvier.

Cependant l'hésitation des assiégés indiquait une situation peu naturelle. Le gouverneur fait dire qu'il n'est pas sûr de l'obéissance de la garnison : les liens de la discipline paraissent rompus ou prêts à se rompre, et aucune capitulation n'était encore signée. Il importait de profiter du jour, pour réunir et désarmer une garnison nombreuse et dispersée : il fallait une de ces résolutions hardies, que le moment inspire et que le succès justifie. L'armée française était prête pour l'assaut; le général en chef, accompagné des généraux et officiers de son état-major, suivi par une seule compagnie de grenadiers du 116e, s'approche de l'avancée du château, s'adresse aux

sentinelles, et leur annonce la fin des hostilités. 1811.
Il laisse quelques grenadiers avec le premier poste espagnol, s'avance et demande à l'officier du poste de le conduire au gouverneur. Ce vieillard avait besoin d'être raffermi contre les dispositions de sa troupe, et contre ses propres incertitudes. Il voit entrer le général en chef ennemi dans le château ; il accourt tout surpris. La garnison du château est sous les armes, les canonniers à leurs pièces attendent l'ordre de faire feu ; leur contenance annonce qu'il n'y a pas un moment à perdre. Le général en chef prend un ton élevé, et se plaint du retard qu'on met à lui livrer un des forts : il annonce qu'il peut à peine retenir ses soldats brûlants d'impatience de pénétrer par les brèches ; il menace de passer au fil de l'épée une garnison, qui, après avoir demandé à capituler, hésite de le faire, lorsque les lois de la guerre lui en font un devoir, de larges brèches étant ouvertes, et les remparts prêts à sauter s'il en donne le signal. Pendant ce discours, le général Habert avait fait avancer les grenadiers. Le gouverneur intimidé, interdit, prend le parti de poser les armes. Il commande à ses soldats de n'obéir qu'à sa voix, et promet de faire exécuter tout de suite la courte capitulation, qui est dressée et signée sur un affût de canon. Aussitôt la garde du fort est remise à nos grenadiers. La nouvelle de cet

1811. événement pénètre partout dans la ville avec les ordres du gouverneur. Toutes les troupes obéissent, se rassemblent, et prennent les armes pour défiler. Le général Abbé, désigné pour commander la place de Tortose, fit immédiatement placer des postes aux portes de la ville et sur les brèches, entra à la tête de six cents grenadiers, établit des piquets et des patrouilles, occupa les places, les magasins, les édifices publics. Le général en chef descendit du château, vit défiler la garnison, et, après lui avoir fait déposer ses armes, la dirigea immédiatement sur Xerta, d'où elle fut conduite en France.

Sans faire mention d'un demi-blocus de six mois, Tortose avait soutenu dix-sept jours de siége, treize nuits de tranchée ouverte, et cinq jours de feu. La garnison, forte de onze mille hommes avant le siége, était réduite d'environ quatorze cents : le nombre des prisonniers s'éleva à neuf mille quatre cent soixante et un (1). Nous prîmes dans la place cent quatre-vingt-deux bouches à feu, trente mille bombes ou boulets, cent cinquante milliers de poudre, deux millions de cartouches d'infanterie, et du plomb pour en fabriquer un million, dix à onze mille fusils, neuf

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 11.

drapeaux. Les assiégés avaient tiré vingt mille coups de canon; nous, en cinq jours de feu, trois cents coups par pièce. En treize nuits, nous avions fait un développement de tranchée de deux mille trois cents toises environ. 1811.

Les officiers et les soldats de l'artillerie et du génie eurent la plus grande part dans la prise de Tortose. Le talent distingué, l'activité persévérante du général Valée, se montrèrent pleinement au milieu d'obstacles nombreux qu'il sut vaincre. Les travaux du génie furent conduits par le général Rogniat avec une habileté et une rapidité d'exécution qui contribua beaucoup au succès. La septième nuit de tranchée, avant qu'on eût pu tirer un seul coup de canon, il avait couronné le chemin couvert du corps de la place. Les chefs d'attaque des deux armes méritèrent particulièrement d'être distingués.

Les soldats du 3e corps savaient, comme ceux des légions romaines, travailler et combattre avec le même zèle. Nos officiers de troupe, français et polonais, commençaient à bien entendre la guerre de siége. Toute l'infanterie, animée d'une vive émulation, désirait l'assaut comme une occasion de déployer sa valeur, et d'égaler les services des soldats de l'artillerie et du génie. La division auxiliaire, commandée par le général Frère, montrait un dévouement pareil; les Italiens, pla-

1811. cés au milieu des Français, ne différaient point des vieilles bandes. Si l'ennemi eût tenté de faire lever le siége, le corps d'observation aurait eu sa part de gloire. Mais la position prise par le maréchal duc de Tarente arrêta toute tentative sérieuse de la part de l'armée espagnole de Catalogne, qui se borna à amener deux convois de vivres pour les faire entrer dans Tortose, sans pouvoir y réussir. Le général en chef Henri O-Donell, par suite de sa blessure, venait d'être obligé de quitter le commandement, qui passa aux mains du général Campoverde. Quelques nouveaux projets furent alors conçus pour secourir la place; mais sa chute jeta les Espagnols dans l'inaction et le découragement, et porta un coup fatal à la combinaison des Valenciens et des Catalans contre l'armée française (1).

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 12.

CHAPITRE IX.

Prise du fort Saint-Philippe au col de Balaguer. — Rentrée de l'armée en Aragon. — Dispositions favorables des Aragonais pour l'armée. — Combats partiels. — Préparatifs de défense à Valence et à Tarragone. — Affaires diverses sur les deux rives de l'Èbre.

Les habitants de Tortose avaient été livrés à une exaltation extrême, dont les chefs militaires avaient profité pour préparer la défense de la place; on avait abattu sans murmurer, ou même avec empressement, un faubourg et plus de dix mille pieds d'oliviers ou de caroubiers, qui formaient la principale richesse de la petite province de Tortose, isolée en quelque sorte au milieu d'un désert. Le général Suchet profita à son tour de l'état des choses, et ordonna qu'on n'y rétablît ni maisons, ni plantations d'arbres, à la distance où la défense de la place aurait pu en être gênée. Mille paysans furent immédiatement employés à effacer toutes nos tranchées et batteries. 1811.

1811. Beaucoup d'habitants, qui s'étaient réfugiés dans les campagnes, rentrèrent en ville, dès qu'ils virent l'apparence de l'ordre y renaître. Le clergé, flatté de la protection qui lui était accordée, se montrait dans des dispositions favorables. Plus de cent cinquante paysans des environs faisant partie des bandes qui infestaient le pays, vinrent en trois jours déposer leurs armes, et jurèrent sur l'Évangile de ne plus les reprendre contre nous. Les caisses publiques étaient vides: un des premiers besoins fut de réorganiser l'administration. Le général de division Musnier fut nommé gouverneur de la province. Son esprit d'ordre, et la connaissance de la langue, le rendaient très-propre à ce commandement.

Prise du fort Saint-Philippe au col de Balaguer.

En même temps qu'il prenait ces dispositions, le général Suchet conçut l'idée d'essayer une surprise contre le fort Saint-Philippe au col de Balaguer, à la faveur du premier moment d'effroi causé aux Espagnols par la chute de Tortose. Son espoir était d'éviter ainsi le siége de ce point, qui domine et intercepte la route de Tortose à Tarragone. Le général Habert, qui était placé au Perello avec la 3e division, reçut ordre de tenter l'entreprise: il s'acquitta de cette mission avec autant d'audace que d'adresse. Il partit dans la nuit avec le 5e léger et le 117e, arriva jusque sous le fort, malgré les coupures, et mit quatre obusiers en batterie

sous un feu qui lui tua ou blessa cinq hommes. 1811.
Après avoir fait ces préparatifs d'attaque, il envoya un parlementaire au commandant du fort, pour le sonder en lui proposant une capitulation. Celui-ci demande quatre jours, promettant de se rendre s'il n'est pas secouru dans l'intervalle. La proposition est rejetée: aussitôt après notre feu commence, et nos voltigeurs s'élancent sur les postes extérieurs, qui se sauvent en partie dans les ravins, au lieu de rentrer dans le fort. Nos obus font bientôt sauter un magasin à poudre; on voit la garnison flotter incertaine. Le général Habert saisit le moment, il ordonne de franchir les palissades: on avait apporté quelques échelles; elles sont dressées contre les murs. Nos soldats pénètrent dans le fort; une partie de la garnison s'enfuit sur la route de Tarragone, une autre se sauve dans le réduit: elle y est poursuivie et capitule. Le commandant du fort, treize officiers, quatre-vingt-dix soldats, dix-huit canonniers, onze pièces de bronze, cent mille cartouches restèrent en notre pouvoir. Le général Habert, dans son rapport sur cette affaire, cita particulièrement le capitaine Dora, et les lieutenants Bore et Pépin du 117e, ainsi que les lieutenants Crouzet de l'artillerie, et Guillemin des mineurs.

Le général Suchet attacha du prix à cette petite conquête, dont la suite prouvera qu'il avait

1811. bien calculé les conséquences. Il crut pouvoir négliger un moment les considérations de prudence ordinaires, pour faire un essai sur le moral des Espagnols, prompt à s'abattre dans l'instant d'un revers, prompt à se relever bientôt après avec énergie, et alors reprenant toute l'opiniâtreté naturelle à leur caractère. Un peu plus tard, ce petit fort n'aurait été soumis que par un siége régulier. Une heureuse hardiesse nous évita cette perte de temps et de moyens.

Le drapeau espagnol était resté flottant sur les murs du fort Saint-Philippe. Le lendemain un capitaine et quinze hommes, apportant de Tarragone des ordres pour la garnison, vinrent avec confiance par mer et débarquèrent au pied du rocher, voisin du fort. Ils ignoraient la nouvelle, que les fuyards avaient sans doute portée à Cambrils et sur la route de terre. On les laissa approcher, et, en entrant au fort, ils furent faits prisonniers. Deux chaloupes canonnières anglaises parurent à la côte et furent reçues à coups de canon.

Rentrée de l'armée en Aragon.

Le général Musnier, laissé au gouvernement de Tortose, eut spécialement pour instruction d'en assurer la défense, de fermer les brèches, de réparer le pont et la tête de pont, de former tout de suite un approvisionnement de siége pour trois mille hommes pendant six mois, et en outre une réserve en viande

et légumes, et une manutention pour l'armée. Il était naturel de prévoir que Tortose allait devenir le pivot de nos opérations, soit contre Tarragone, soit contre Valence. L'artillerie amenée de Mequinenza pour le siége s'y trouvant réunie avec l'artillerie prise dans la place, c'était là notre grand parc et le point où devraient être rassemblés nos chevaux du train. Le général en chef ordonna de former un approvisionnement de paille. C'est le fourrage du pays: cette denrée est de toutes la plus difficile à emmagasiner, non seulement parce que le transport en est lent à cause de son volume, mais parce que les bêtes mêmes qui l'apportent en consomment une grande partie; de sorte que pour organiser ce transport, il faut avoir déjà un approvisionnement assuré. Il était prudent de se pourvoir long-temps d'avance. L'établissement de deux hôpitaux, pour mille à douze cents malades, fut commandé. 1811.

Le port de la Rapita fut mis sous le commandement du capitaine du génie Pinot, officier de mérite. On prit toutes les mesures convenables pour l'armer, pour s'emparer de la tour Saint-Jean, et pour être maître des embouchures de l'Èbre. Le fort Saint-Philippe fut mis aussitôt en état complet de défense. Le corps d'observation, qui pendant le siége avait été placé à Uldecona, n'y étant plus aussi nécessaire, fut diminué; et

1811. la division Musnier fut chargée d'occuper les corrégiments d'Albarracin, de Teruel, de Morella, de Tortose et d'Alcañiz, ayant ses postes principaux dans les villes de Teruel, de Morella et de Tortose, pour menacer et observer le pays de Valence. La division napolitaine fut laissée à Mora et sur l'Èbre, pour assurer la navigation et les transports nécessaires à l'armée du maréchal Macdonald pendant qu'il allait opérer contre Tarragone. Afin d'être prête à le seconder dans son entreprise, la division Habert resta à Tortose et au Perello, disponible pour la rive gauche de l'Èbre. Toutes les troupes de la 2e division furent dirigées sur Saragosse, et escortèrent jusqu'à la frontière la garnison de Tortose prisonnière de guerre, à l'exception du 14e régiment, qui prit la route de Mequinenza et Lerida, pour aider la rentrée des grains et la formation des magasins destinés à l'armée du duc de Tarente.

Ce maréchal avait retiré le 5 janvier la division Frère, et avec le gros de ses forces s'était porté par les montagnes vers Reus. Il s'approcha de Tarragone le 10 janvier, et trouva comme à l'ordinaire le pays dépouillé de toutes ressources en vivres. Campoverde avec ses forces occupait la position de Valls : le maréchal marcha à lui, le repoussa, et se portant ensuite sur Montblanch, il revint à Lerida pour se préparer au siége de

Tarragone, et rassembler les moyens de l'entreprendre. Il avait préféré occuper Lerida et ses dépendances, quoique le gouvernement lui eût assigné le commandement de Tortose; en quoi le général Suchet s'était empressé de condescendre à ses désirs. Le général fit plus: en attendant les ordres de Paris, il lui offrit de mettre à sa disposition le génie et l'artillerie du 3e corps, avec une partie de l'infanterie. Le maréchal accepta cette proposition. Établi à Lerida et dans la plaine d'Urgel, il se livra tout entier aux soins de former un grand approvisionnement de vivres. Il reçut peu après, et communiqua au général Suchet l'avis que douze bâtiments, partis de Toulon, sous l'escorte de trois frégates et d'un aviso, venaient d'entrer à Barcelone avec vingt-deux mille quintaux de grains, quinze cents de riz, cinquante milliers de poudre, etc. Une si heureuse circonstance levait toute inquiétude sur le sort de cette grande place, et devait faciliter nos opérations en basse Catalogne. 1811.

Le général Suchet de son côté s'était rendu à Saragosse, où des soins importants exigeaient sa présence. Il ne peut sans reconnaissance se rappeler les témoignages de joie et d'attachement que lui prodiguèrent à son passage les habitants des villes et des campagnes, et l'accueil amical que recevaient ses soldats dans les lieux de station

Dispositions favorables des Aragonais pour l'armée.

1811. et de cantonnement (1). Il fut heureux de trouver dans les Aragonais ces favorables dispositions, et il en profita pour combattre efficacement un

---

(1) Sur la route, entre Tortose et Saragosse, à San-Per, à Caspe, et dans plusieurs autres lieux, les habitants se réunissaient à l'arrivée du général en chef pour le saluer de leurs acclamations, et pour exécuter devant lui des danses qui offraient un caractère particulier. Dix, vingt jeunes gens, vêtus d'une espèce de costume antique, brillant et léger, tenant un court bâton à la main, se mêlaient, se divisaient, formaient des groupes différents et des figures variées, sans musique de voix ni d'instrument, mais frappant en cadence les bâtons les uns des autres; ce qui offrait l'image agréable d'un combat transformé en jeu. A Caspe, à Saragosse, pendant que le clergé et les autorités recevaient le général à son logement, la mascarade des géants et des nains (*gigantes y cabezutos*) parcourait les rues, au milieu d'une foule à la fois animée et paisible, qui se livrait sans contrainte à ses sentiments, et prolongeait jusque dans la nuit des sérénades improvisées. *La Jota* est un air national propre aux Aragonais, composé d'une seule phrase de chant assez mélodieuse, dont la continuelle répétition a quelque chose de monotone, mais en même temps d'expressif, et sur laquelle chaque chanteur, n'ayant jamais de paroles obligées, peut facilement, sa guitare à la main, placer toutes les idées qui lui viennent à la tête. Les Aragonais, dans une série de couplets qui se succédaient avec rapidité, chantaient ainsi le comte et la comtesse Suchet, les généraux, les chefs et les officiers, que chacun d'eux connaissait comme hôte, ou comme ami. Le général Suchet, qui s'était marié depuis peu, et qui était fait pour apprécier le bonheur domestique, avait pro-

système de famine dont il était menacé. La régence, et les juntes de Castille et de Valence, travaillaient à enlever tous les grains d'Aragon. Ce 1811.

---

fité de sa position de général en chef dans un pays voisin des frontières de France, pour faire venir sa femme près de lui. Avec un courage qu'on peut appeler rare, elle l'accompagnait dans la plupart de ses courses; elle ne l'avait point quitté pendant l'expédition de Tortose. Ce spectacle était intéressant aux yeux des Aragonais et des Aragonaises. Les rapports qui naturellement s'établirent avec les dames du pays furent non seulement agréables, mais utiles; et sans doute cette circonstance ne fut pas sans influence sur la disposition bienveillante des esprits, qui amena peu à peu l'entière soumission de l'Aragon au gouverneur français qui y commandait.

L'habitude des mêmes logements familiarisait les militaires du 3e corps avec les habitants, et réciproquement. Le 115e, par exemple, avait occupé Caspe dans le commencement de la guerre, et par la suite il y fut presque toujours cantonné. On pourrait difficilement imaginer l'attachement qui se forma entre ce régiment et cette ville. Ce n'est que de près qu'on peut bien juger le soldat français : autant il est vif et bouillant avant le combat ou pendant l'action, autant il devient sociable et doux dès qu'il est rendu à lui-même. Logé ordinairement chez le pauvre, où il retrouve l'image de sa propre famille, il dépose en entrant les manières impérieuses, l'exigence, et tout ce qu'on appelle *la furia francese*. Il montre des égards au maître et à la maîtresse du logis, il caresse et fait jouer les enfants, il offre de lui-même ses services, et les prête avec autant d'obligeance que de désintéressement. Le colonel Dupeyroux avait établi dans

1811. projet, conçu depuis qu'on avait vu se prolonger la concentration de notre armée sur le bas Èbre, n'était plus un mystère. Les gazettes de Valence le proclamaient hautement, et les effets commençaient à s'en faire sentir. Déjà le prix du blé avait augmenté rapidement à Saragosse. Il fallut prendre de grandes mesures pour arracher nos contributions en grains à la cupidité, qui naturellement cherchait à profiter des hauts prix. L'Aragon était notre véritable grenier; il avait nourri

---

le 115ᵉ régiment une discipline paternelle : les habitants de Caspe eurent lieu de s'en apercevoir et de s'en applaudir. Chacun d'eux connaissait dans ce régiment son officier ou son soldat, le traitait chez lui en ami, l'accompagnait de ses vœux au départ, l'attendait et le recevait au retour, sans billet de logement, sans invitation, sans ordre. Lorsque le 3ᵉ corps prit le nom d'*Armée d'Aragon*, et que cette armée étendit ses succès en Catalogne et dans le pays de Valence, ce fut presque une satisfaction pour les *Aragonais*. Ils s'affectionnaient au général et à ses troupes, par l'habitude de les voir et de les connaître. Ils disaient, en parlant de nous, *los nuestros*, non seulement par préférence à d'autres troupes françaises qui traversèrent l'Aragon, venant de Catalogne ou de Navarre, mais, ce qui est plus fort, par comparaison avec quelques troupes espagnoles. Ils regardaient notre occupation stable et régulière comme un moyen de se soustraire aux invasions fréquentes de Mina ou de Villacampa, qui, par cela même qu'elles étaient passagères, entraînaient le désordre, et ne laissaient après elles que des maux sans résultat.

l'armée devant Lerida et devant Tortose. C'était de l'Aragon seul que nous pouvions tirer des ressources pour faire subsister, sur le bas Èbre ou devant Tarragone, les troupes destinées à aider l'opération du maréchal Macdonal. Malgré les ordres les plus sévères, on n'avait encore pu, au 30 janvier, obtenir une seule ration de l'administration de Tortose. L'impossibilité de trouver un quintal de paille à dix lieues autour de cette place gênait nos transports déjà faibles et épuisés. La présence du général en chef à Saragosse, celle des troupes sur les points principaux de la province, ne tardèrent pas à avoir une influence salutaire, en arrêtant l'écoulement des grains hors du pays, et soutenant les autorités locales dans l'exécution des ordres donnés par l'autorité française. 1811.

Ce fut à cette époque principalement, que le système d'administration établi par le général en chef, perfectionné par l'expérience, et fortifié par la soumission ou l'assentiment du pays, prit la consistance nécessaire pour les besoins d'un corps d'armée destiné à des opérations lointaines. Nous croyons qu'il ne sera pas inutile de le développer avec quelques détails, comme un fait important au milieu de ceux dont nous avons entrepris la narration : c'est ce qui sera le sujet du chapitre suivant. Nous allons auparavant achever le récit

1811. de quelques événements militaires, qui eurent lieu entre le siége de Tortose et celui de Tarragone.

Combats partiels.

Le 19 décembre, Villacampa, qui réunissait ses forces du côté d'Ojos-Negros, avait éprouvé un échec sensible. Le colonel Kliski, informé qu'un détachement de cavalerie s'était avancé jusqu'à Blancas, partit la nuit de Daroca, avec une colonne de lanciers et de cuirassiers, et deux bataillons des 121e et 1er de la Vistule conduits par le colonel Kozinowki. Par une marche rapide de dix heures, entièrement dérobée à l'ennemi, il tourna les postes avancés et surprit la troupe dans le village. Les Espagnols eurent à peine le temps de monter à cheval; quelques-uns furent tués ou blessés; et tout le reste, au nombre de cent cinquante, dont sept officiers, resta prisonnier, avec chevaux, armes et bagages. Ce coup de main habile fit d'autant plus d'honneur au colonel Kliski, que dans tout le cours de la guerre il était rarement arrivé de prendre en rase campagne des cavaliers espagnols, tant ils étaient circonspects dans leur manière de nous attaquer. Villacampa s'éloigna; mais dès le mois de janvier, l'Empecinado, autre chef qui avait obtenu quelques succès en Castille, se rapprocha de l'Aragon, et, se réunissant au corps de Villacampa, vint prendre position à Checa, entre Molina et Albarracin. Ce

nouveau rassemblement s'élevait à deux mille 1811.
hommes et cinq cents chevaux environ; et quoique hors de la frontière, il eût pu devenir inquiétant pour l'Aragon, si alors une partie de nos troupes rendues disponibles par la chute de Tortose, n'eût reflué, comme nous l'avons dit, vers cette partie. Le général Suchet fit marcher de Saragosse contre ces deux chefs le général Pâris avec une colonne; et, dans la vue d'assurer le succès de l'opération, il envoya en même temps l'ordre au général Abbé de partir de Teruel pour déborder la position de Checa, et prévenir, s'il était possible, une nouvelle dispersion sans résultat.

Le général Pâris atteignit l'Empecinado à quelques lieues de Molina, le fit charger par les cuirassiers, et culbuta son avant-garde. Celui-ci se retira sur Villacampa. Le général Pâris le suivit, décidé à le combattre dès qu'il pourrait le joindre. Il le trouva le 31 janvier devant Checa. Aussitôt il fit ses dispositions pour attaquer, sans attendre l'arrivée du général Abbé, sans tenir compte ni du nombre de l'ennemi, ni de la position avantageuse qu'il occupait sur la montagne en avant du village. Au jour, malgré la neige et la glace, les colonnes, précédées de tirailleurs, se dirigèrent de front sur la position : un détachement avait marché de nuit par le flanc sur le

1811. village. Le 121e et le 1er de la Vistule montrèrent la même valeur qu'à Fuente-Santa; les lanciers polonais le disputèrent en intrépidité aux cuirassiers. Les Espagnols, forcés dans leur position, et se voyant coupés du village qui était leur retraite naturelle, se débandèrent et prirent la fuite. Ce ne fut que le 4 février que les généraux Pâris et Abbé se réunirent à Frias; de là, ils continuèrent à poursuivre les fuyards, et marchèrent deux jours ensemble, sans leur laisser de relâche. Ensuite, pour remplir une partie importante de leurs instructions, ils se séparèrent. Le général Abbé marcha sur l'Empecinado à Cuenca, occupa cette ville deux jours, y prit des magasins, chassa le général Carabajal et son état-major qui s'étaient retirés à Moya, fit fuir la junte insurrectionnelle de l'Aragon, et détruisit un nombre d'armes considérable. Le général Pâris, de son côté, poursuivant Villacampa sur Alvalate de las Nogueras et Cañaveras, fut sur le point de le surprendre par une marche forcée, dans la nuit du 7 au 8, et se porta sur Beteta, Cobeta, Peralejos, manufactures d'armes qui, depuis la guerre, avaient été mises en grande activité dans ces montagnes (1).

---

(1) Cette contrée élevée est le point culminant de la Péninsule. C'est là que prennent leur source, d'un côté, le

Il brisa et brûla les armes et les outils, et détruisit les établissements. Cette expédition, qui tint deux de nos brigades en Castille pendant douze jours, ne nous procura que quelques centaines de prisonniers; mais la destruction des ateliers d'armes nous fut plus utile que la défaite momentanée des deux corps de troupes. Nous reverrons dix fois, cent fois encore reparaître en rase campagne les partisans nombreux qui nous environnaient, plutôt dispersés que vaincus, et jamais découragés. 1811.

Préparatifs de défense à Valence et à Tarragone.

Les Espagnols jugeaient bien, depuis la chute de Tortose, que Tarragone ou Valence seraient attaquées bientôt par quelqu'une de nos armées. Les Valenciens ne songeaient donc plus pour le moment à inquiéter l'armée d'Aragon, et s'occupaient à préparer la défense de leur territoire et de leur capitale. Ils faisaient des travaux considérables à Murviedro sur le rocher de l'antique Sagonte, armaient le château d'Oropesa, et pratiquaient dans les routes et défilés principaux de larges et profondes coupures. Valence était devenue encore plus intéressante pour la régence, depuis l'investissement de Badajos et la prise de

Tage et plusieurs de ses affluents, de l'autre, le Xiloca qui réuni au Xalon va se jeter dans l'Èbre, et le Guadalaviar, le Cabriel, le Xucar, qui coulent vers la Méditerranée, en traversant le pays de Valence.

17.

1811. Tortose. Mais quoiqu'il nous eût été facile alors de troubler les Valenciens dans leurs préparatifs, qui devaient plus tard nous être nuisibles, cependant nous ne pouvions rien entreprendre de ce côté avant la prise de Tarragone. L'expérience avait démontré la nécessité d'opérer avec prudence et avec ensemble, pour triompher d'un peuple que le moindre succès enflamme, et que les plus grands revers n'abattent point ou n'abattent qu'un instant.

La Catalogne faisait les plus grands efforts pour presser et compléter les immenses fortifications entreprises à Tarragone. Cette place attirait et méritait bien toute l'attention des deux généraux français: le maréchal duc de Tarente l'avait reconnue au mois de janvier. Dans la nuit du 7 au 8 février, le général Habert par une marche rapide se porta du col de Balaguer à Cambrils, avec cent hussards et quelques compagnies de voltigeurs, y enleva des prisonniers à trois lieues de Tarragone, prit des renseignements sur l'armée de Campoverde qui occupait Reus, Vilaseca, Canonge, et rentra sans donner le temps à l'ennemi de le poursuivre ou de l'atteindre. Cette petite bravade piqua le général Campoverde, qui vint quelque temps après faire une tentative sur le fort Saint-Philippe, en essayant de forcer le colonel Robert dans son camp de Perello. Le 3 mars, à

quatre heures du matin, six mille hommes en attaquèrent deux mille, qui firent retraite avec sang-froid quoique entourés, et repoussèrent plusieurs charges de cavalerie. Les généraux Habert et Bronikowsky avertis, accoururent de Tortose avec le 116e et les cuirassiers, amenant quelques pièces de canon. Le brave 117e soutint jusqu'à leur arrivée un combat inégal; mais à la vue du renfort les Espagnols se hâtèrent de faire retraite. Pendant ce combat, une arrière-garde de deux mille hommes avait été laissée par le général Campoverde devant le fort Saint-Philippe, et s'était empressée d'élever une batterie qui commença à battre le fort avec assez de vivacité; mais notre fort en ripostant la réduisit bientôt au silence. Cela n'empêcha pas l'envoi d'un parlementaire, qui osa proposer au chef de bataillon Durand, commandant le fort, soixante mille francs en or, avec l'assurance d'être transporté en Angleterre, où il obtiendrait du service, s'il voulait ouvrir ses portes. Il fallait connaître bien peu les sentiments d'honneur qui animaient l'armée française pour faire une pareille proposition. Le parlementaire fut renvoyé avec mépris; il ne dut son salut qu'au respect accordé à son caractère et au droit des gens. Campoverde et toutes les forces qu'il avait amenées pour ce coup de main, rentrèrent dans Tarragone sans autre résultat. 1811.

1811. Le fort de la Rapita, mis en état de défense, rendit à cette époque le service qu'on en attendait, celui de nous assurer l'embouchure de l'Èbre. Deux corsaires armés l'un à Tortose, l'autre à Barcelone, prirent et y amenèrent des bâtiments chargés de riz ou autres denrées.

Affaires diverses sur les deux rives de l'Ebre.

Appelés à combattre sur tous les points occupés par le 3e corps, nos soldats avaient sans cesse à soutenir des affaires isolées, dans lesquelles l'avantage de la position ou du nombre, le plus ou moins de vigilance et d'activité des officiers, quelquefois le hasard, décidaient du succès; et la victoire ne venait pas toujours récompenser leur courage. Nous ne dissimulerons point les avantages que l'ennemi remporta dans plusieurs rencontres. C'est par cette impartialité que nous espérons donner une juste idée de la guerre d'Espagne, si différente de celle que nous avions faite pendant vingt ans dans le reste de l'Europe.

Depuis quelque temps, une nouvelle activité était donnée aux armées espagnoles par des recrutements, ou des envois d'hommes, de chevaux, d'argent, de munitions; nous sentions autour de nous, en Aragon, que l'effet local de nos succès commençait à s'amortir. Malgré la chute de Badajos, que le maréchal duc de Trévise avait pris après un siége glorieux de trente-cinq jours, un événement plus grave, l'évacuation du

Portugal par le prince d'Esling, rendait l'espoir et 1811.
la confiance aux Espagnols, et les excitait à de nouveaux efforts pour résister avec l'aide de l'armée anglaise. Les habitants de l'Aragon et de quelques provinces, las de la guerre, de ses charges et de ses vicissitudes, ne prenaient que peu de part à ce mouvement. Mais les chefs de troupes et de bandes recevaient ou donnaient l'impulsion avec empressement, et saisissaient l'occasion d'augmenter leurs forces et d'étendre leurs opérations. Mina, qui n'avait pas été en état de troubler le 3e corps pendant les trois siéges que nous venions de faire, reparut en Aragon le 7 avril, et s'avança dans les Cinco-Villas. Le commandant de la petite ville de Sos, n'ayant qu'un escadron de gendarmerie pour se défendre, fit demander du secours à Sadava. Le 8 au matin, cent vingt-six gendarmes à pied et vingt-trois à cheval lui furent envoyés. Cette petite troupe, à une demi-lieue de Sadava, rencontra neuf cents hommes de l'ennemi. Ne consultant que son courage, elle les chargea, et les fit fuir pendant une heure, jusqu'à ce que Mina, venant appuyer son avant-garde, et reconnaissant l'infériorité de notre détachement qu'aucune réserve ne soutenait, prit vivement l'offensive. Nos braves gendarmes, que le succès avait rendus confiants, au lieu de se retirer firent résistance de toutes parts. Mais ils

1811. furent bientôt enveloppés et écrasés : après un combat de trois heures, ils succombèrent, et tout ce qui ne fut pas tué resta prisonnier. Le général Suchet regretta la perte de ces braves soldats d'élite, mais il loua leur courage, et le cita en exemple à l'armée. Pour prévenir le retour de semblables malheurs, il ordonna au général Chlopiski de se mettre à la poursuite de Mina avec une colonne de deux cents hussards, et mille grenadiers ou voltigeurs des 114ᵉ et 2ᵉ de la Vistule. Ce général aperçut Mina le 15 avril à Biota, le suivit dans la direction de Sofuentes et Castillescar, et le poussant toujours jusqu'à Coseda, le serra de si près que la troupe des Navarrais se dispersa en désordre, jetant armes et munitions, et s'éloigna de nos frontières fort affaiblie et découragée.

Au village d'Azuera près de Belchite, dans les premiers jours de février, un détachement de la garnison de Fuentès, de cinquante hommes des 1ᵉʳ et 2ᵉ de la Vistule, était occupé à faire rentrer des vivres. L'officier Milawski, qui le commandait, ayant négligé de prendre des dispositions militaires, fut surpris dans son lit à une heure du matin, par un chef de guerillas audacieux qui depuis quelque temps rôdait dans le centre même de l'Aragon. Les cinquante hommes furent enlevés. Deux seulement parvinrent à s'é-

chapper. Un tel événement n'avait jamais eu lieu dans le 3e corps. Nos détachements avaient quelquefois succombé sous le nombre ; mais ils ne se laissaient jamais surprendre, tant la vigilance avait été reconnue indispensable, et était devenue habituelle à tout le monde. L'ordre du jour de l'armée, du 12 février, s'exprima ainsi : *Le général en chef témoigne son mécontentement à M. Milawski, pour ne s'être pas gardé militairement, et avoir, par cette coupable négligence, occasionné la perte de quarante-huit braves du 3e corps.* C'était la première fois, et ce fut aussi la dernière, que le comte Suchet se vit dans la nécessité de signaler la faute d'un officier polonais, tandis qu'il avait tous les jours à féliciter les généraux de cette vaillante nation sur la bravoure et le dévouement de leurs officiers et soldats. 1811.

Le 11 avril, une colonne avait été envoyée d'Uldecona, où nous avions un cantonnement de cavalerie, sur Vinaros et Benicarlo, pour assurer l'exécution de quelques réquisitions de vivres. Un corps de cavalerie ennemie, soutenu par de l'infanterie, s'avança par San-Mateo, et tenta de surprendre une centaine de chevaux qui étaient restés à Uldecona en sécurité. Le lieutenant Delmart, à la tête de quelques hussards, se porta rapidement sur l'avant-garde ennemie, la chargea et la culbuta. Le chef d'escadron Rubichon, avec

1811. quatre-vingts cuirassiers, suivait les hussards, et en s'avançant ils se trouvèrent en présence de cinq cents chevaux espagnols, qui s'ébranlèrent pour venir à eux. Cet officier cria aussitôt à sa troupe de charger sans compter. Le choc fut aussi rude que rapide. Les dragons espagnols ne purent tenir, furent enfoncés, perdirent en peu d'instants une cinquantaine d'hommes, et prirent la fuite. On poursuivit pendant quelque temps l'infanterie ennemie à travers les bois et les montagnes. La vigueur et la résolution des cuirassiers du 13e régiment ne se démentaient jamais : cette occasion en fournit une nouvelle preuve, qui fit honneur au commandant Rubichon.

Le 4 avril, le colonel du 115e Dupeyroux était en marche de Teruel sur Morella, avec un millier de soldats de son régiment. Il apprend que quinze cents Valenciens se sont avancés jusque dans la petite ville de Cantavieja, au milieu des montagnes. Il marche sans hésiter à l'ennemi; il le trouve posté dans un étroit défilé en avant de Cantavieja, et l'attaque brusquement sans lui donner le temps de se reconnaître : en même temps il faisait tourner la position par cent cinquante voltigeurs, qui, traversant des hauteurs escarpées, vinrent se placer sur le flanc et les derrières des Valenciens. Ce fut le signal de leur fuite; ils se débandèrent, et furent poursuivis pendant plus de

six lieues. Le colonel Cevallos, qui les commandait, n'en ramena pas vingt avec lui à Castellon de la Plana. 1811.

Le 3e corps d'armée, après avoir pacifié l'Aragon, et commencé la soumission de la basse Catalogne par la prise de Lerida et de Tortose, avait encore à lutter contre les partis dont il était entouré, en attendant que les opérations du siége de Tarragone pussent être entreprises. Le maréchal duc de Tarente était retourné à Barcelone, où le rappelaient les affaires générales de la Catalogne. Les montagnards catalans voulurent essayer de s'établir dans la ville de Balaguer, aux portes de Lerida. Le colonel Henriod chargea le capitaine de grenadiers du 14e, Lecomte, avec cinq cents hommes de son bataillon, vingt dragons, et une pièce de 4, de les chasser de ce poste, qui était important à cause de son pont sur le Sègre. Cet officier fit occuper, dans la nuit du 30 au 31 mars, les routes par où les Catalans devaient nécessairement se retirer, et attaqua vivement la ville avant le point du jour. Après une défense opiniâtre, les Catalans furent battus, et trouvèrent en fuyant un nouveau combat à soutenir. Les dragons et leur lieutenant Bignon se distinguèrent. Nous ramassâmes six cents fusils; un grand nombre d'Espagnols furent tués ou pris: à peine deux ou trois cents parvinrent à s'échapper. Cet

1811. événement ramena pour quelque temps la tranquillité autour de Lerida, et dans les fertiles plaines d'Urgel, dont nous avions tant d'intérêt à nous conserver les ressources pour la subsistance de l'armée.

CHAPITRE X. (1)

Le 3e corps cesse d'être à charge à la France. — Etat d'épuisement de l'Aragon. — Détails statistiques sur cette province. — Aragonais appelés à l'administration du pays. — Contributions ordinaires. — Contribution extraordinaire. — Paiement de la solde. — Dégrèvement de la contribution extraordinaire. — Organisation du pays de Tortose. — Canal impérial en Aragon. — Hospices, police. — Approvisionnements faits en Aragon pendant les siéges. — Marché de viande. — Arrivée de Paris d'un intendant-général. — Résultats de deux années d'administration.

On a dit que *l'art de vaincre n'est rien sans celui de faire subsister les troupes*. Cette vérité est évidente, quand on considère ce que sont ces 1811.

(1) Ce chapitre embrasse un ensemble d'opérations administratives qui comprend trente mois, c'est-à-dire partie de 1809, 1810 et 1811. Cependant il se trouve placé entre le siége de Tortose et celui de Tarragone, quoique postérieur à ce dernier dans l'ordre chronologique. Mais ici

1811. grands rassemblements d'hommes qu'on appelle *armées*, quelles consommations de toute espèce la guerre rend indispensables, quel intérêt ont les habitants à ce que le soldat reçoive ce qu'il pourrait prendre, et combien il importe au chef de le maintenir dans un état de santé, de force et de courage, d'où dépendra peut-être, au jour du combat, le succès d'une action qui va décider de la campagne. Nous espérons en fournir une preuve nouvelle, et constater que l'administration régulière d'une armée, et le bon emploi des ressources du pays qu'elle occupe, doivent être considérés comme ses plus puissants auxiliaires.

L'administration des armées anglaises dans la guerre de la Péninsule a été citée comme un modèle en ce genre. En effet, elles pénétrèrent en Portugal et en Espagne, sans être à charge aux habitants; elles répandaient des trésors sur leur passage: subsistances, transports, tout était payé.

---

l'ordre des matières a paru devoir l'emporter sur celui des dates. C'est surtout pendant que l'armée d'Aragon se trouvait concentrée au loin devant une place à assiéger, qu'elle avait besoin qu'on lui apportât ses vivres, ne pouvant plus les aller chercher. L'administration de l'Aragon était donc alors la base de ses succès et de son existence. Nous croyons qu'on comprendra mieux les siéges de cette armée, après avoir lu ce chapitre.

Mais leur position était totalement différente de 1811. la nôtre; elles agissaient comme alliées, et elles avaient sur nous l'avantage d'une flotte maîtresse de la mer et des côtes. Par ce moyen, elles recevaient d'Angleterre tous les secours que leur prodiguait un gouvernement riche et puissant, ou elles se les procuraient sans peine, à prix d'argent, dans les lieux qu'elles traversaient. En même temps leur administration qui payait ce qui était consommé, avait la faculté d'introduire, par tous les ports, les produits de l'industrie ou du commerce anglais; la fourniture des armes, de l'habillement et de l'équipement aux armées portugaise et espagnole, lui permettait de recevoir et d'exporter plus d'argent qu'elle n'en dépensait, ou du moins de constituer ses alliés débiteurs pour des sommes considérables. La France n'ayant aucun moyen semblable de retirer de la Péninsule les trésors qu'elle y répandait pour l'entretien de ses armées, on y voyait les monnaies françaises partout en circulation, tandis qu'il était fort rare d'y voir les monnaies anglaises. Le gouvernement britannique, par cette conduite habile, a obtenu un résultat important: son armée de terre, après plusieurs défaites éclatantes, est parvenue dans ces derniers temps à égaler presque la gloire acquise par ses flottes, et a pris un rang distingué parmi les armées de l'Europe.

1811. Placés dans une situation tout-à-fait différente en Aragon, nous fûmes dès le commencement entourés d'une population ennemie; nous pouvions à peine risquer sans escorte un bateau sur l'Èbre. Ce fut pourtant alors que le gouvernement français, au lieu de fournir son appui à notre administration, la livra à elle-même et aux seules ressources locales. Si néanmoins, sans manquer à la mission qui lui était donnée de vaincre et de conquérir, le général Suchet est venu à bout d'un côté de pacifier un pays foulé et exaspéré, de l'autre de solder et de nourrir l'armée, de faire le siége de plusieurs places, et de verser près de huit millions de francs dans le trésor de Madrid, le système d'administration auquel il a dû en grande partie ces succès peut, nous sommes fondés à le croire, soutenir le parallèle avec avantage. Toutes les circonstances qui ont favorisé le succès des Anglais en Espagne, non seulement lui ont manqué, mais se sont changées en obstacles contre lui. On va voir ce qu'il a fallu d'efforts et de persévérance pour les vaincre; la preuve s'en trouve dans les détails qui suivent.

Au printemps de 1809, les malheurs de la guerre pesaient depuis près d'un an sur l'Aragon; le siége meurtrier de Saragosse avait décimé la population, ruiné le commerce et l'industrie, et dépouillé l'agriculture de ses récoltes et de ses

troupeaux. Pour surcroît de calamités, une nombreuse armée espagnole, débouchant sur Alcañiz, avait repoussé une de nos divisions, et menaçait Saragosse. Les choses en étaient à ce point le 19 mai, lorsque le général Suchet vint prendre le commandement du 3ᵉ corps. Il ne put s'occuper d'abord que de rallier les troupes, de les raffermir et de les discipliner, de les conduire à l'ennemi, de le battre, et de le chasser de l'Aragon. 1811.

Après avoir heureusement terminé cette première entreprise, il essaya de calmer les esprits, de rétablir l'ordre dans toutes les parties de l'administration, et de réparer autant qu'il le pouvait, les maux de la guerre. Depuis notre entrée en Espagne, la France avait envoyé les fonds nécessaires au paiement de la solde et des masses; elle avait fourni les effets d'habillement et d'équipement, nous n'avions tiré du pays occupé que la subsistance de l'armée; et si nous étions intervenus dans l'administration civile, notre rôle s'était borné à protéger la rentrée des contributions pour le compte du gouvernement espagnol.

Le 3ᵉ corps cesse d'être à la charge de la France.

Tout-à-coup l'ordre de nourrir la guerre par la guerre vint changer l'état de nos rapports avec une province, qui essayait à peine de réparer ses ruines. Le 9 février 1810, le général en chef reçut la lettre suivante du prince major-général:

1811. « L'empereur m'ordonne de vous faire connaître, M. le général Suchet, que son intention « est que vous employiez les revenus du pays, et « que vous frappiez même, s'il est nécessaire, « des contributions extraordinaires, pour subvenir à la solde et à l'entretien de votre corps « d'armée, la France ne pouvant plus pourvoir « à ces dépenses. Les énormes envois d'argent « que le trésor public ne cesse de faire en Espagne produisent l'appauvrissement de la France, « et il faut désormais que le pays que vous occupez, et qui offre assez de ressources, suffise aux « besoins de vos troupes. »

Cette lettre était accompagnée d'une autre ainsi conçue, sous la même date :

« Je vous adresse, M. le général, un extrait « du décret de l'empereur, relatif à la formation « du gouvernement de l'Aragon, dont sa majesté « vous confie le commandement avec le titre de « gouverneur. Vous ferez sans délai connaître « officiellement les dispositions de ce décret aux « diverses autorités locales, et, dès ce moment, « vous vous conformerez aux ordres de l'empereur qui y sont contenus. Vous me ferez connaître l'époque à laquelle vous serez entré en « exercice de vos nouvelles fonctions. Sa majesté « compte sur toute votre énergie, pour tirer des « ressources qu'offre le pays tout le parti qu'on

« doit en attendre, et pour qu'aucune surtout ne « tourne au profit des insurgés. 1811.

« D'après les intentions de l'empereur, vous « continuerez à adresser à l'état-major de l'armée « vos rapports sur les opérations militaires, et « sur la situation des provinces de votre gouver- « nement; mais vous ne pourrez recevoir d'or- « dres relatifs à l'administration, la justice, la « police et les finances du pays, que ceux de l'em- « pereur, que je vous transmettrai moi-même di- « rectement. En conséquence, etc., etc. »

Il n'était pas difficile de prévoir les nombreux obstacles que devait rencontrer l'exécution d'un pareil système; mais il fallait obéir. Le général en chef ne chercha plus qu'à bien connaître les ressources dont il pouvait disposer, pour subvenir à la solde, à la subsistance, à l'entretien de l'armée.

Etat d'épuisement de l'Aragon.

Avant l'invasion, l'Aragon récoltait du blé, du vin et de l'huile en quantité suffisante pour ses besoins. Il se faisait même des exportations considérables de ces produits pour la Catalogne et pour la Navarre. Mais foulé, depuis près de deux ans, par les réquisitions de plusieurs armées nationales et étrangères, ce pays était épuisé; l'agriculture était en souffrance: beaucoup de vignes et d'oliviers avaient été arrachés; une énorme consommation avait presque détruit la race de

1811. moutons, seule espèce de bétail qui dans cette contrée offre un moyen de subsistance. Il n'existait dans toute la province qu'une seule manufacture de draps grossiers à Albarracin; on ne rencontrait pas un seul métier à toile: une tannerie subsistait encore; mais la paire de souliers revenait à neuf francs, la paire de bottes à cinquante.

La situation financière était encore plus fâcheuse: l'argent étant considéré comme le nerf de la guerre, le gouvernement espagnol n'avait pas manqué de prendre des mesures pour le retirer de la circulation. L'ex-intendant de la province avait transporté à Séville trois millions de francs, produit de dons patriotiques et de contributions levées avant l'époque du siége. Les familles les plus riches avaient émigré, emportant avec elles le numéraire qu'elles avaient pu se procurer. Un million de réaux et trois mille marcs d'argenterie provenant des couvents supprimés, venaient d'être envoyés au comte Cabarrus, ministre des finances à Madrid. La caisse royale espagnole devait cinq cent mille réaux pour dépenses ordonnancées, et elle ne possédait pas un seul réal. La matière imposable disparaissait, les administrations locales étaient en partie dissoutes; plusieurs sources de la richesse publique étaient taries; et il nous fallait demander huit millions de francs, seulement pour la solde an-

nuelle de l'armée, à ce pays qui, dans le temps même de sa plus grande prospérité, ne payait pas plus de quatre millions au gouvernement espagnol. 1811.

Tel était le véritable état des choses. A peine le décret sur la formation des gouvernements fut-il connu, que chacun s'empressa de le commenter; et les plus instruits parmi les Espagnols crurent démêler, à travers les dispositions qui formaient l'objet officiel de cet acte, une pensée de tout autre importance. On jugea que la mésintelligence régnait entre les cabinets de Madrid et des Tuileries, et que l'empereur méditait de reculer jusqu'à l'Èbre les limites de la France. Ces craintes ne pouvaient qu'ajouter aux embarras de notre position. En la considérant comme passagère, le général en chef aurait pu facilement pourvoir aux besoins du moment, par la méthode la plus expéditive, par la force, et s'emparer d'abord de toutes les ressources matérielles du pays. Mais nommé gouverneur de l'Aragon, il sentait la nécessité de calculer autrement. Non seulement il devait ne pas l'épuiser, mais il voulait en restaurer les ressources: aussi il aspirait avant tout à faire naître la confiance. Il y mit plus de prudence que le gouvernement espagnol lui-même. D'après les ordres réitérés du ministre Cabarrus, l'argenterie de Notre-Dame du Pilar devait être expédiée à Madrid. Ce temple vénéré

1811. par les Espagnols, riche des dons de plusieurs souverains, possédait une grande quantité de vases, de candelabres et de statues en or ou en argent massif. Le peuple de Saragosse attachait un grand prix à leur conservation : le général en chef prit sur lui de ne pas les laisser enlever. Ce début d'une administration conservatrice fut apprécié par les Aragonais. Le fruit n'en fut pas perdu; il contribua beaucoup à calmer une province agitée par les passions politiques, et par les événements inséparables d'une guerre, où le droit même de la guerre avait été foulé aux pieds (1).

---

(1) Quelques traits donneront une idée du degré de fureur et d'exaltation auquel les Espagnols étaient montés contre nous dans cette guerre, soit par eux-mêmes, soit par les excitations de leurs chefs, qui souvent ont non seulement violé toutes les lois divines et humaines, mais en ont ordonné et récompensé la violation.

On a vu que les généraux O-Donojù et Renovalès, étant prisonniers sur parole, s'échappèrent en abusant de la confiance qu'on avait en leur foi. Une foule d'officiers espagnols les imitèrent. Pouvait-on s'en étonner? Il a existé un réglement, imprimé à Cadix par l'ordre ou avec l'autorisation de la régence suprême, qui promettait l'avancement d'un grade à tout militaire espagnol qui s'échapperait ainsi des mains des Français.

Dans un cathéchisme imprimé de même et répandu partout, on posait des questions comme celles-ci :

« Que doit-on au prochain? l'aimer et lui faire du bien.

Pour mieux faire ressortir le tableau qui suit, nous croyons que des détails historiques et statis- 1811.

« Qu'est-ce que le prochain? tous les hommes excepté les « Français. Peut-on tuer les Français? non seulement on le « peut, mais on le doit. »

Dans le temps où le chef de parti Sarraza infestait la frontière de Navarre, un alcade nommé par les Français fut publiquement assassiné dans un village : les meurtriers étaient connus, ils se vantaient de leur crime; on parvint à en saisir deux qui furent pendus à Pampelune. Sarraza fit à ce sujet une proclamation, qui a été imprimée, où on lisait cette phrase : *Parce que quelques hommes de bien, avec tout droit et toute justice, ont tué un tel........ ce gouverneur s'est permis des représailles!* (*Porque algunos hombres de bien, con todo drecho y toda justizia, mataron á fulano*), etc.; et il partait de là pour vouer à la vengeance le gouverneur de la Navarre.

Le même chef de parti, dans une lettre de lui qui fut interceptée, disait qu'il guettait au passage la femme du général Suchet, retournant en France par Jaca; ajoutant qu'il mettait d'autant plus de prix à réussir, qu'on la disait enceinte (ce qui était vrai), en sorte que l'enfant périrait avec la mère.

Ce qui choque le plus, ce ne sont pas ces faits tout horribles qu'ils sont, puisque de semblables se sont renouvelés dans la plupart des guerres civiles ou révolutionnaires; mais c'est la dépravation d'idées et de sentiments dont ils donnent la preuve.

On peut juger, après de tels détails, de ce qu'il a fallu faire pour amener les habitants de ce pays, après les avoir vaincus, à aimer et à estimer le vainqueur.

1811. ques sur la province d'Aragon ne seront pas inutiles.

Détails statistiques sur l'Aragon.

L'Aragon est l'ancienne Celtibérie des Romains. Les Goths en firent une province d'Espagne. Lorsque cette partie du royaume subit le joug des Maures, les habitants se retirèrent dans les Pyrénées, et y formèrent d'abord un petit état connu sous le nom de Sobrarve, qui s'incorpora ensuite dans le royaume d'Aragon (1).

Plus tard, les provinces de Catalogne et de Valence relevèrent de ce royaume : la première y fut annexée en 1137, par le mariage de Raymond de Bérenger, comte de Barcelone, avec Pétronille, fille du roi don Ramire, héritière de l'Aragon. La seconde était une conquête faite sur les Maures par le roi don Jaïme en 1238. Ces trois provinces formaient, avec les îles Baléares, ce qu'on a appelé *la Coronilla*, ou petite couronne. Lors du mariage de Ferdinand d'Aragon avec Isabelle de Castille, elles furent réunies à la couronne d'Espagne.

L'Aragon, proprement dit, se divisait en treize corrégiments ou arrondissements, dont les noms suivent :

Tarrazona, Borja, Calatayud, Daroca, Albar-

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, nº 13.

racin, Teruel, Alcañiz, Benavarre, Barbastro, Huesca, Jaca, Cinco-Villas et Saragosse. 1811.

Chaque corrégiment était administré par un magistrat appelé corrégidor, dont les diverses fonctions n'attestent que trop la confusion qui régnait alors en Espagne dans la distribution des pouvoirs. Pour en donner une idée, il suffira de dire que les attributions de cette place comprenaient la justice, la police, les finances et la guerre, et que le titulaire dépendait à la fois du commandant de la province, et de l'audience royale ou cour d'appel.

Il y avait à Saragosse un archevêque qui comptait pour suffragants les évêques d'Albarracin, de Barbastro, de Huesca, de Jaca, de Tarrazona et de Teruel.

La cour d'appel, nommée audience royale, siégeait à Saragosse. Elle était composée de deux chambres civiles et d'une chambre criminelle. La justice était rendue en première instance, sous la présidence des corrégidors, par les alcades de ville et de village, dont plusieurs étaient nommés par les seigneurs.

Autrefois les provinces d'Aragon, de Catalogne et de Valence étaient soumises à un système de contribution connu sous le nom de rentes provinciales. Philippe V y substitua la contribution foncière, mieux définie par le mot d'*unica con-*

1811. *tribucion*. C'est à un changement, imposé comme punition, que ces trois provinces ont dû leur prospérité dans la suite. Cette contribution a pour base l'évaluation du revenu des terres et des propriétés. On pourrait la comparer à peu près à notre cadastre, si elle ne comprenait dans son ensemble les revenus du commerce, de l'industrie manufacturière, et même le montant des gains ou des salaires de l'artisan et de l'ouvrier à la journée.

L'administration des douanes et rentes générales réunissait la perception des droits d'entrée et de sortie sur certaines marchandises, et la vente exclusive des objets dont le gouvernement s'était réservé le monopole, tels que les tabacs, le plomb, la cire à cacheter, le soufre, la poudre à feu, les cartes à jouer, le papier timbré, le sel, et enfin les bulles du pape. Les revenus de l'administration des postes et courriers étaient établis sur le même pied qu'en France. Le gouvernement percevait un et demi pour cent sur les revenus communaux, qui consistaient dans le privilége d'affermer le droit de moudre le grain, de fabriquer l'huile, d'établir des péages sur les rivières, et de vendre en détail le pain, le vin, la viande, et autres objets de première nécessité. Enfin, par une disposition pontificale du mois d'octobre 1801, Pie VII avait concédé à Charles IV le

neuvième des dîmes du clergé. L'ensemble de ces impôts, dans l'Aragon, était évalué en 1787 à quinze millions neuf cent mille réaux de veillon, ou environ quatre millions de francs. Le réal est le quart de la piécette, monnaie courante qui vaut un peu plus que la livre tournois de vingt sols. 1811.

Ces données sur le revenu public dans un temps ordinaire, pourront servir de point de comparaison avec les recettes effectuées par l'administration française, nonobstant la suppression de plusieurs taxes opérée en faveur de l'industrie locale, et l'épuisement des sources taries par la guerre.

D'après un recensement fait par ordre du gouvernement en 1776, l'Aragon renfermait à cette époque douze cités, deux cent quarante bourgs, neuf cent quatre-vingt-quinze villages, cent soixante-huit hameaux; et sa population s'élevait à cent dix-sept mille cent douze feux (1), ou chefs de familles, c'est-à-dire de cinq cent vingt-sept mille quatre individus, non compris quatre mille cinq cents prêtres séculiers, quatre mille moines et mille cinq cents religieuses.

Un autre recensement fait en 1788 porte sa population à six cent vingt-deux mille trois cent huit

(1) Pour avoir le nombre des individus, on multiplie par quatre et demi celui des chefs de famille, qui dans ce sens sont appelés *vecinos*.

1811. ames. Ce rapprochement annoncerait que la population s'est accrue en Aragon, et cette induction est confirmée par plusieurs écrivains qui font monter à près de deux millions d'individus l'accroissement général de la population en Espagne, depuis la fin de la guerre de la succession jusqu'au commencement du règne de Charles IV. Mais à partir de cette dernière époque, elle a constamment diminué.

Il existe en outre en Aragon cent quarante-neuf villages abandonnés depuis long-temps, et trois cent quatre-vingt-trois villages où il ne reste que quelques maisons. Aussi n'est-il pas rare de faire cinq ou six lieues sans rencontrer une seule habitation.

Comme on l'a déjà dit, la récolte en blé suffisait non seulement à la subsistance des habitants, mais encore à une exportation qui, année commune, s'élevait pour la Catalogne à cinquante mille cahices, et à vingt mille pour le royaume de Valence. La récolte du vin produisait un excédant de quatre-vingt mille nietros (1).

Les huiles présentaient aussi un excédant très-

(1) Le cahice d'Aragon, composé de douze barchillas, est une mesure à peu près équivalente à cent quatre-vingts litres et demi; le nietro est composé de seize cantaras, dont chacune équivaut à seize litres.

considérable, qui s'exportait principalement en Castille et en Navarre. Le corrégiment d'Alcañiz seul en produisait au-delà des besoins de l'Aragon. 1811.

Les troupeaux, qui s'élevaient à plus de deux millions de moutons, donnaient environ trente-cinq mille quintaux de laines, dont les fabriques du pays n'employaient que le tiers.

Il en était de même du chanvre, dont la récolte était calculée à cent mille arrobes, poids de Castille. Environ trente mille arrobes étaient consommées dans le pays; le reste était envoyé dans les ports pour le service de la marine royale. L'arrobe est le quart du quintal.

On recueillait deux cent mille livres de soie, dont la moitié passait en Catalogne.

Un grand nombre d'autres produits pourraient encore être cités. Le sol et le climat de ce beau pays accordent tout au travail; c'est le travail qui manque à la terre dans une des contrées les plus fertiles de l'Europe.

A peine peut-on dire que le commerce fût considéré comme une profession spéciale. Chacun vendait l'excédant de sa récolte; encore l'exportation se faisait-elle presque toujours par l'entremise de commerçants de Catalogne et de Navarre, qui envoyaient chaque année leurs agents recueillir le riche tribût des matières premières.

1811. Quant à l'industrie manufacturière, elle était bornée à très peu de fabriques, dont le travail était grossier.

L'Aragon possédait deux universités, l'une à Saragosse et l'autre à Huesca. Mais l'instruction qu'on y recevait n'était ni solide ni brillante; elle était plus propre à tenir la jeunesse dans les langes de l'ignorance, qu'à étendre ses lumières naturelles. Au surplus cette barbarie était commune à toute l'Espagne.

S'il n'y avait ni colléges, ni maisons particulières d'éducation, on trouvait presque partout des maîtres de latin; l'artisan le plus pauvre pouvait aisément et à peu de frais procurer à ses enfants la connaissance de cette langue, qui suffisait pour les faire admettre dans un couvent de moines. Ce mode d'éducation tient évidemment à la richesse et à la prépondérance du clergé.

Une des choses qui frappent surtout l'observateur, est le profond savoir du très-petit nombre de ceux qui savent, au milieu de l'ignorance universelle. Pour s'instruire en Espagne, il faut franchir tant de barrières et vaincre tant d'obstacles, que la carrière ne s'ouvre qu'aux esprits du premier ordre. Ceux qui parviennent à s'y lancer vont loin; le reste se traîne dans l'ornière des vieilles routines.

Les Aragonais sont fiers, opiniâtres, jaloux de

leurs libertés, et tiennent pour certain que leur pays est le meilleur du monde. L'influence encore vivante de leurs institutions primitives sur le caractère national, les élève sous le rapport des mœurs politiques au-dessus des autres habitants de l'Espagne. Dans le monde, ils parlent peu et se tiennent à l'écart; leur habitude extérieure est grave, froide et méditative. Ils observent religieusement la foi jurée. 1811.

Les rivalités de province à province existent en Espagne avec plus de force peut-être que dans d'autres pays. Les Aragonais se croient plus forts et plus nobles que les Castillans, parce qu'ils se sentent moins disposés qu'eux à plier devant les grands. Ils tirent vanité d'une circonstance particulière qui les distingue de leurs voisins, c'est que les Catalans et les Valenciens ont un patois particulier propre à leur province, tandis qu'en Aragon on parle l'espagnol pur dans toutes les classes du peuple.

Aucun peuple d'Espagne ne se prononce plus hautement pour l'équité. Soumis d'avance à ce qu'il croit juste, l'Aragonais se révolte contre tout acte arbitraire. Ce trait caractéristique, joint à un enthousiasme naturel pour la gloire, explique la conduite des Aragonais envers l'armée française dans la guerre de l'invasion. Le nom de Saragosse rappelle la première et la plus vive résis-

1811. tance qu'aient éprouvée les Français; et ses murs furent également témoins du premier exemple de soumission franche et loyale au gouvernement que la nécessité avait fait reconnaître. Ils firent pour se défendre tout ce qu'on peut attendre d'un peuple de héros; mais réduits à l'extrémité la plus affreuse, et lorsque toute espérance de secours fut perdue, ils ouvrirent les portes au vainqueur, et acceptèrent sans arrière-pensée toutes les conséquences de leur position. Ils avaient des sentiments trop élevés pour se livrer à ces fureurs, qui dépassèrent toutes les bornes d'une légitime défense, et que réprouvent également les lois de la guerre et celles de l'humanité.

L'invasion de la Péninsule par l'armée française avait, par la seule force des choses, introduit de grands changements dans la situation de l'Aragon, telle qu'on vient de la dépeindre. D'une part, les habitants nous avaient opposé la plus vive résistance; et de l'autre, la nécessité de vaincre par la force nous avait jetés dans des excès malheureusement peut-être inévitables. Pendant le siége de Saragosse, les liens de la discipline s'étaient relâchés, l'administration militaire était en désordre, les hôpitaux manquaient d'approvisionnements, les distributions des vivres ne se faisaient plus qu'avec peine. Les abus nés de cette confusion retombaient sur les habitants, et des

vexations journalières aigrissaient de plus en plus les esprits. Aussi toute la jeunesse aragonaise qui s'était réunie à Saragosse, se disposait-elle à seconder l'armée de Blake lorsqu'il s'approcherait des murs de cette place. Toutefois, lorsqu'après la défaite de ce général, on vit que le gouverneur s'efforçait d'établir un système régulier d'administration et de discipline, la confiance naquit et la soumission reparut. C'est alors qu'il fallut songer à exécuter les ordres de l'empereur. 1811.

Aragonais appelés à l'administration du pays.

Le général en chef, condamné à tenter une entreprise qu'il avait d'abord considérée comme impraticable, appela à lui le peu d'hommes habiles qui fussent restés dans la province, et sur la loyauté desquels l'on pût compter. Au premier rang figurait l'évêque auxiliaire de Saragosse, depuis évêque d'Huesca et archevêque nommé de Séville, le vénérable père Santander, dont l'éloquence persuasive entretenait l'esprit de paix et de conciliation. Ce prélat indiqua les moyens à prendre pour assurer au clergé, avec une partie de ses revenus, la protection qu'on lui devait. Sur sa présentation, le général en chef nomma à l'emploi vacant de doyen du chapitre métropolitain de Saragosse, le curé de Val de Algorfa, don Ramon Segura, recommandable par ses lumières et ses vertus. L'ex-intendant militaire du général Palafox, don Mariano Dominguez, venait de faire

1811. preuve d'une grande capacité dans la défense de Saragosse; il connaissait toutes les ressources de la province; il s'attacha à la France et nous rendit d'éminents services. Le président de l'audience royale, Villa y Torre, nommé par Charles IV, fut conservé à la tête du département de la justice : il était digne d'estime par ses connaissances et par son attachement à son pays. Le chef de contadorerie de province avait acquis l'expérience pratique de la répartition des contributions, il fut également conservé. Le gouverneur fit choix, pour secrétaire-général du gouvernement, de M. Larreguy l'aîné, Français d'origine espagnole, jeune homme plein de talent et de zèle, qui remplit cette charge avec distinction.

Nous parvînmes aussi, non sans peine, à attacher au gouvernement don Augustin de Quinto, l'un des avocats les plus distingués de la province par ses lumières, et par la confiance générale dont il jouissait. C'était un de ces hommes rares, en qui le talent est réuni à la vertu. C'est aux conseils éclairés de ces hommes recommandables que le gouverneur doit d'avoir conquis l'opinion publique, dans l'application même des mesures rigoureuses qui lui étaient commandées. Pénétrés de la position du pays, ils acceptèrent l'honorable mission d'interposer la modération et la justice entre les habitants et les soldats, et ils pro-

tégèrent les intérêts de leurs compatriotes avec une persévérance qui ne se démentit jamais. Si l'administration a encouru quelque blâme, nous devons à nous-même de déclarer que leur caractère n'en doit souffrir dans l'opinion de personne; que c'est à l'empire seul des circonstances qu'il faut s'en prendre, ou bien aux erreurs involontaires dans lesquelles nous aurions pu tomber. 1811.

A peine l'armée de Blake eut-elle été détruite dans les plaines de Maria et de Belchite, qu'il fallut se porter sur Lerida; mais le général en chef ne voulut pas quitter la capitale de l'Aragon sans avoir réglé préalablement la marche de l'administration pendant son absence.

L'ordre judiciaire resta ce qu'il était; une police surveillante et active fut établie; il ne fut rien changé pour le moment à l'état et au mode de perception des impôts.

Contributions ordinaires.

Une contribution en nature ayant été imposée pour assurer la subsistance de l'armée et l'approvisionnement des places fortes, un directeur des subsistances résidant à Saragosse fut chargé d'ouvrir un compte à chaque commune; et tous les mois, le relevé des livraisons faites dans la province était contrôlé avec les états d'effectifs des corps.

Il importait de centraliser les recettes et les dépenses, et de resserrer ces dernières dans des li-

1811. mites légales : un receveur et un payeur centraux de l'armée furent installés à Saragosse. Ces deux agents, qui avaient été envoyés à l'armée par M. le comte Mollien, ministre du trésor impérial, avaient sous leurs ordres des collaborateurs qui les représentaient dans les localités ; et dès lors tous les revenus vinrent aboutir dans une seule caisse, comme toutes les dépenses furent acquittées par un seul agent, sur des mandats réguliers et dans la limite des crédits qui avaient été arrêtés.

L'ancienne contadorerie était une sorte de chambre des comptes ; elle jouissait à juste titre de la confiance des habitants. Cependant elle était divisée de telle sorte, que chaque administration avait son contador particulier. Pour concentrer la surveillance et simplifier les rouages de cet utile établissement, tous les contadors particuliers furent réunis sous la direction du contador de la province ; et de nouveaux pouvoirs investirent ce fonctionnaire du droit de statuer sur les difficultés, de rechercher les abus qui pourraient entraver la marche de la perception, et d'assurer une meilleure répartition des charges.

Le monopole qui tyrannise les besoins ou les goûts, et qui défend au commerce de les satisfaire, avait usurpé tous les canaux de la consommation

et fermé tout accès à l'industrie : il fut en partie supprimé. 1811.

Après avoir ainsi brisé quelques-unes des chaînes qui retenaient l'essor des facultés du peuple, et confié aux Espagnols eux-mêmes le soin de veiller sur leurs propres intérêts, le général en chef partit au mois d'avril 1810 pour attaquer Lerida, laissant les esprits, naguère si agités, dans de meilleures dispositions. Maître de Lerida le 14 mai, il frappa sur cette ville, et sur les cent quarante-neuf villages qui formaient son corrégiment, un impôt de guerre de quatre millions de réaux; et il s'empressa d'y organiser la justice, la police et les finances sur le même pied qu'en Aragon, uniformité devenue nécessaire à l'action du gouvernement sur ces deux provinces.

Cependant les rentrées ne s'effectuaient pas, l'arriéré grossissait de jour en jour; il fallait profiter du moment pour se créer des ressources.

Contribution extraordinaire.

Le 12 juin, une contribution extraordinaire de trois millions de réaux par mois fut imposée sur l'Aragon. Il était pénible d'en venir à cette extrémité; mais pendant que nous étions devant Lerida, de nombreux partis ennemis avaient pénétré dans cette province, et avaient empêché le recouvrement des impositions régulières. Le dénûment dans lequel se trouvait l'armée excusait une mesure, qui d'ailleurs était fondée sur la né-



1811. cessité des temps de guerre. On prit pour base de la répartition de cette contribution, l'impôt foncier qui atteignait sans distinction toutes les classes. Le clergé appelé à y concourir fixa lui-même son contingent, et montra, dans cette circonstance, un désintéressement digne d'éloges.

Paiement de la solde.

Mais il ne suffisait pas d'imposer de nouveaux tributs et de contraindre le peuple à les acquitter; il fallait que le numéraire sorti de ses mains fût prêt à y refluer, et faire qu'une circulation non interrompue prévînt toute stagnation, et alimentât les caisses de l'armée sans les encombrer inutilement. Le général en chef ordonna que la solde fût payée tous les cinq jours. Chez le soldat la dépense suit de près la recette. L'habitant ne tarda pas à se convaincre que l'impôt levé n'était qu'une avance, dans laquelle il pouvait rentrer promptement en approvisionnant nos villes et nos camps. Dans la même vue, tout ce qui se fabriquait dans le pays, soit pour l'habillement, soit pour l'équipement des troupes, fut soigneusement recherché et payé au comptant.

A l'échéance de chaque mois, lorsque la solde de l'armée était alignée, on payait les retraites et les pensions des veuves de militaires, accordées par l'ancien gouvernement. Les appointements des employés des diverses administrations, presque toutes formées d'Espagnols, étaient acquittés avec

la même régularité et aux mêmes époques. Ces 1811.
dispositions eurent tout le succès qu'on devait en attendre : l'industrie et le commerce reprirent courage, la circulation du numéraire devint plus rapide, et le recouvrement des impôts n'éprouva plus les mêmes obstacles.

A la fin de 1810, le général en chef sollicita du gouvernement français une indemnité, pour la fourniture de dix mille quintaux de grains qu'il avait dû abandonner à l'armée de Catalogne, et pour remplacer en partie les ressources que lui enlevait la cession du corrégiment de Lerida. Il n'obtint que trois cent mille francs ; mais ce faible secours ne fut pas sans influence sur la circulation du signe monétaire.

Le siége de Tortose, entrepris au mois de juin, n'ayant pu se continuer qu'au mois de décembre, le général en chef voulut faire tourner ce délai forcé à l'avantage de l'administration. Il manda au quartier-général de Mora, sur l'Èbre, les principales autorités de l'Aragon, afin de régler de concert avec elles le budget de 1811, d'aviser aux moyens de rendre la perception plus facile, et d'accorder au peuple les soulagements compatibles avec la situation des affaires.

Pour atteindre ce but, des changements indispensables furent apportés dans la division du territoire, et dans les fonctions civiles et judiciaires.

1811. La ville de Fraga, qui tenait de Philippe V les prérogatives attachées au chef-lieu, fut érigée en corrégiment. Les quatorze corrégiments composant dès lors la province d'Aragon, furent séparés en deux grandes divisions, de la rive droite et de la rive gauche. M. Menche, homme recommandable, envoyé de Madrid comme intendant d'Aragon, fut conservé avec le titre de commissaire-général de la province. MM. Dominguez et Quinto furent chargés chacun en qualité de commissaire supérieur de diriger l'administration de l'une des deux rives. Les pouvoirs judiciaires furent retirés aux corrégidors et aux alcades, qui restèrent investis de l'autorité civile seulement, tandis que les alcades majors furent exclusivement chargés d'administrer la justice sous la direction du régent de l'audience. Les corrégidors d'arrondissements reçurent la dénomination de corrégidors principaux, et les alcades celle de corrégidors de communes.

Pour donner une idée juste de ces diverses fonctions, il suffira de dire que les commissaires supérieurs pouvaient être assimilés à nos préfets, les corrégidors principaux aux sous-préfets, les corrégidors des communes aux maires, les alcades majors aux juges de première instance, et l'audience royale aux cours d'appel. Ces changements tendaient à rendre les pouvoirs plus dis-

tincts, et à donner une meilleure impulsion à l'administration 1811.

A cette époque, tous les actes du gouvernement se rendaient au nom de l'empereur, sans que les Espagnols en témoignassent du mécontentement.

Il restait à former le budget de 1811, à supprimer les impôts inutiles, ou contraires par leur nature même au bien public, et à reconstituer sur de nouvelles bases les administrations qui n'avaient été qu'imparfaitement organisées.

La loterie fut supprimée. La fabrication et la vente des objets, dont le gouvernement espagnol s'était réservé le monopole exclusif, ayant été déclarées libres, des réformes eurent lieu parmi les employés. L'expérience faisait reconnaître que l'étendue des pouvoirs donnés à la contadorerie de la province avait offert aux communes des garanties contre les levées arbitraires, et qu'elle leur avait assuré une liquidation exacte de toutes les fournitures qu'elles avaient faites: on ajouta à ses attributions la mission de juger et d'arrêter les comptes de tous les comptables. Les dilapidations découvertes par cette administration protectrice furent sévèrement réprimées, et donnèrent lieu à des restitutions de fonds considérables.

Les douanes furent organisées à l'instar de celles de France; et dans l'intérêt des Aragonais comme dans le nôtre, le corps des douaniers fut

1811. composé en majeure partie d'anciens officiers et soldats espagnols, qui s'étaient offerts volontairement. L'administration des domaines nationaux fut aussi définitivement instituée ; et les communes furent autorisées à faire exploiter pour leur compte les propriétés qui n'avaient pu être affermées, à charge de payer les trois quarts de leur ancien produit. Enfin, pour compléter ces mesures, on ordonna au receveur et au payeur de fournir tous les mois à la contadorerie l'état des recettes et des dépenses effectuées, et de le rendre public, afin de faire connaître que le gouvernement consacrait, exclusivement et scrupuleusement, le produit des revenus publics au service de l'armée et à l'administration de la province.

Dégrèvement de la contribution extraordinaire.

Le gouverneur général eut bientôt l'occasion de se convaincre que les habitants de l'Aragon avaient apprécié ses bonnes intentions, et qu'ils comptaient sur sa justice. L'heureuse influence de ces dispositions sur nos finances fut telle, qu'elle lui permit de dégrèver la masse de la contribution extraordinaire de guerre de cinq cent mille réaux par mois.

Dans le courant de septembre 1810, l'empereur ordonna de confisquer et de faire brûler toutes les marchandises anglaises qui se trouvaient en Aragon. Le général en chef représenta que l'exé-

cution de cet ordre porterait un coup funeste au commerce qui renaissait à peine; il proposa de frapper ces marchandises d'un droit de cinquante pour cent, comme on avait fait en Hollande, plutôt que de les enlever arbitrairement aux propriétaires. Mais cette proposition n'ayant point été accueillie, toutes les marchandises anglaises qu'on trouva dans les magasins du commerce furent livrées aux flammes, sur la place de Saragosse, où naguère un acte d'autorité semblable avait été exercé par ordre de Charles IV. Les denrées coloniales n'ayant point été désignées dans le décret de l'empereur, on leur fit subir une taxe, dont le produit, quoique modique, ajouta aux ressources du trésor. On ne négligea rien afin d'adoucir, par les formes de l'exécution, ce qu'une opération de cette nature avait de vexatoire et d'onéreux pour les négociants. 1811.

La prise de Tortose vint couronner heureusement la première année d'existence du gouvernement d'Aragon, et nous promettre un meilleur avenir. Pendant le cours de ce siége qui dura jusqu'au 2 janvier 1811, nos dépenses s'étaient augmentées par l'entretien d'un corps de six mille hommes, que le maréchal duc de Tarente avait mis à notre disposition. A notre entrée dans Tortose, toutes les caisses étaient vides; le pays était tellement épuisé de vivres et d'argent, qu'il fal- Organisation du pays de Tortose.

1811. lut pendant plusieurs mois tirer de l'Aragon de quoi fournir à la subsistance et au paiement des troupes. Lorsque la tranquillité fut rétablie, une contribution extraordinaire de trois millions de réaux fut imposée sur ce corrégiment, qui ne comprenait que trente-deux villages; mais il se passa bien du temps avant qu'on parvînt à la faire rentrer.

Canal impérial en Aragon.

Pour soulager la classe indigente, des travaux considérables avaient été entrepris dans l'Aragon. D'immenses plaines, qui sans le secours de l'irrigation resteraient stériles et incultes, ne doivent leur fertilité qu'au canal Impérial, ainsi nommé parce qu'il fut commencé sous Charles-Quint. La guerre avait détruit les écluses, les digues, et le grand bassin du Mont-Torrero qui servait de port : on entreprit de tout réparer. En peu de temps, le canal fut rendu au commerce et à l'agriculture. On commença des travaux pour procurer aussi le bienfait des eaux à la ville de Saragosse, qui manquait de fontaines publiques. On prit les nivellements nécessaires, et on commença des constructions, pour alimenter par le bassin de la Casa-blanca une fontaine qui fut élevée sur la place publique, près du couvent détruit de Saint-François, au milieu du Cosso. Entre cette portion de la ville et la porte Santa-Engracia, il n'existait depuis le siége qu'un quartier

inhabité, encombré de ruines. Un projet fut adopté pour déblayer le terrain et ouvrir une large rue plantée d'arbres; projet dont l'exécution a eu lieu plus tard, à la grande satisfaction des habitants. 1811.

On restaura l'hospice de la Miséricorde; les revenus de cet établissement furent restitués, et sept cents enfants trouvés qui en formaient la population furent occupés aux travaux d'une filature de laine, d'une manufacture de draps, et d'une tannerie. Les hospices de Huesca et de Teruel furent rétablis de la même manière, et des juntes furent chargées d'en diriger l'administration. Le vaste et bel hôpital civil de Saragosse, dont l'existence attestait la générosité des habitants, fut également rendu à sa première destination avec tous les revenus qui en dépendaient, et servit en même temps d'hôpital militaire. Hospices.

L'artillerie avait besoin de salpêtre pour la fabrication des poudres. Une exploitation fut montée, et donna des moyens d'existence à plusieurs familles. Le cirque destiné aux combats de taureaux avait été en partie détruit: il fut réparé, et plusieurs courses y attirèrent la population des environs. L'Académie des amis du pays fut réinstallée; des fonds furent assignés à l'école de dessin, d'architecture et de mathématiques, où se

1811. réunissaient chaque jour cent cinquante jeunes gens de la province (1).

La ville de Saragosse fut mise à l'abri d'un coup de main, par la construction de plusieurs ouvrages en maçonnerie et en terre. Les fortifications du château furent agrandies et perfectionnées, de manière à laisser la capitale de l'Aragon en état de se défendre, au moment où l'armée serait appelée sur d'autres points. Pour associer plus intimement les Aragonais au succès de nos opérations, et employer des officiers espagnols qui s'étaient attachés au service français, le général en chef fit former quatre compagnies de fusiliers et deux de gendarmes. Elles furent promptement habillées, équipées et armées. Les soldats étaient tous des hommes forts, bons marcheurs et excellents guides. Ils furent payés et nourris comme le reste de l'armée. Nous n'eûmes qu'à nous louer de leurs services, comme de la valeur qu'ils surent déployer en plusieurs occasions.

Police. Par ses réglements et sa vigilance, le corrégidor principal don Mariano Dominguez entretenait une excellente police dans la capitale. Dans une période de seize à dix-huit mois, l'ordre n'a-

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, n° 14.

vait point été troublé un seul instant, même lorsque des opérations militaires nous avaient forcés à ne laisser qu'une très-faible garnison. Il ne s'y était pas commis un seul assassinat; tandis que précédemment, d'après les relevés du greffe, on en comptait au-delà de trois cents par année et en temps de paix. Un grand nombre de familles notables, que les opinions politiques ou la crainte des événements militaires avaient fait sortir de la province, y étaient rentrées volontairement, et le sequestre apposé sur leurs biens avait été levé. 1811.

Pendant que ces améliorations s'opéraient, le général en chef apprit avec surprise, le 19 mars 1811, que par décret de l'empereur il était chargé de faire le siége de Tarragone, et que la basse Catalogne était mise sous ses ordres, ainsi que la partie active de l'armée qui s'y trouvait réunie. Une augmentation de dix-huit mille hommes de toutes armes, un siége important à entreprendre lui donnaient les moyens de servir honorablement son pays; mais il fallait surmonter de nouvelles difficultés. Les troupes de l'armée de Catalogne avaient été soldées, et en grande partie nourries par la France; plusieurs corps avaient huit mois de solde en arrière, tandis que d'autres étaient au courant. L'état des caisses ne permettait pas de niveler tout de suite ces paiements. La cherté des grains empirait encore

1811. notre position. Les accaparements, favorisés par les Anglais, avaient fait monter le prix du blé de seize à trente-deux francs le quintal. Ces circonstances nécessitaient de grands efforts; les ordres nécessaires furent donnés sur-le-champ.

Approvisionnements faits en Aragon pendant les siéges.

Trois vastes dépôts d'approvisionnements devaient être formés à Lerida, à Tortose et à Mora. Huit bataillons d'infanterie étaient chargés de parcourir les montagnes pour rassembler des troupeaux. Des différents points de l'Aragon, nos régiments commençaient à se mettre en marche pour venir former les nouvelles divisions de l'armée, lorsque, le 21 avril, l'avis de la surprise de Figuères vint obliger le général en chef de se porter tout de suite en basse Catalogne.

Dès lors, pressé par les événements, il fit établir à Mora le principal dépôt d'approvisionnements: d'abord parce que ce point offrait la voie la plus courte, quoique la plus difficile, pour transporter les grains à Reus; en second lieu, parce que la route de Tortose à Tarragone était réservée à l'artillerie; enfin, parce que celle de Lerida ne présentait pas assez de sûreté, les Catalans tenant constamment la campagne. En peu de temps nous parvînmes, malgré les obstacles de la saison, à réunir neuf mille cinq cents quintaux de grains et de farines à Mora, onze mille à Mequinenza, six mille à Caspe, douze

mille à Saragosse, quatre mille à Huesca. Des convois réguliers et sûrs étaient organisés par la vigilance active de l'ordonnateur Bondurand; quatre mille quintaux de farines, du biscuit, des effets d'hôpitaux, et des médicaments de toute espèce suivaient nos premières colonnes. De nombreux moyens de transports étaient rassemblés entre Mora et Reus; et si l'ennemi ne venait pas à bout de rompre notre ligne, nous avions l'espoir d'assurer pour quelque temps tous les services de l'armée de siége. 1811.

Marché de viande.

Jusqu'à ce moment nous avions vécu, sans recourir à la voie onéreuse des marchés, avantage inappréciable dans notre position; car toutes les sommes consacrées à la solde, n'eussent pas suffi pour satisfaire des fournisseurs. Nous allions toucher au terme de nos ressources. Plus de cent vingt mille moutons et douze cents bœufs de petite taille, tirés de la basse Catalogne, du pays de Valence et de l'Aragon, avaient été consommés, pendant les derniers six mois, aux environs de Tortose. Il fallait prévenir le danger de manquer de viande au plus fort des travaux du siége. Cédant aux instances réitérées des autorités d'Aragon, et contraint d'ailleurs par la nécessité, le général en chef autorisa, pour la première fois, l'ordonnateur Bondurand à passer publiquement un marché pour la fourniture

1811. des bestiaux nécessaires à l'armée. Mais, par une clause spéciale de ce marché, ces bestiaux devaient être amenés de France et distribués sur pied.

Il convient d'entrer à cet égard dans quelques explications.

Depuis long-temps l'expérience nous avait fait reconnaître, qu'en pays ennemi le service des subsistances, si essentiel pour les succès d'une armée, pouvait être utilement confié à des comptables militaires. Les sentiments de confraternité qui les animent, la discipline qui les gouverne, le goût et l'habitude des armes qui les soutiennent dans le péril, les rendent en effet plus propres à conserver le dépôt remis entre leurs mains; tandis que les employés civils, dont la présence aux armées, non seulement n'est qu'accidentelle, mais encore ne présente pas les mêmes garanties, n'apportent le plus souvent dans l'exercice momentané de leurs fonctions, que des vues intéressées qui compromettent le service. C'est par ces considérations que le général en chef s'était décidé à ordonner que les troupeaux fussent distribués sur pied aux régiments. Au moyen de cette disposition, les chefs de corps étaient chargés d'assurer le service des distributions à leurs soldats, et d'exiger qu'ils fussent toujours pourvus de deux jours de viande sur le sac. Il en résultait que les

troupeaux ainsi disséminés, vivaient avec plus de facilité, étaient mieux gardés, ne ralentissaient point nos marches, et qu'arrivé au bivouac le soldat n'était pas forcé de se déplacer, ni d'aller en maraude pour chercher sa nourriture. Ce mode suivi pendant toute la campagne parut bon et économique. S'il était approprié par des réglements aux diverses situations dans lesquelles une armée peut se trouver en pays ennemi, il aurait peut-être l'avantage de rendre les corps plus mobiles, d'assurer d'une manière moins dispendieuse une partie principale de la subsistance des troupes, et de prévenir le pillage qui détruit tout. 1811.

Arrivée de Paris d'un intendant général.

Vers la fin d'avril 1811, arriva au quartier-général de Saragosse le baron Lacuée, maître des requêtes au conseil d'état, envoyé à l'armée pour y remplir les fonctions d'intendant-général. Six auditeurs, MM. Combes Sieyes, Dumées, d'Arthenay, de Montigny, d'Hautefort et d'Arlincourt, l'accompagnaient. L'un d'eux restait attaché à l'administration générale; les cinq autres devaient être employés dans les provinces.

Cette organisation nouvelle ne changeait rien au système d'administration que nous avions adopté; le général en chef continuait de réunir les pouvoirs civils aux pouvoirs militaires; il était particulièrement chargé de la haute police, et

1811. sa surveillance s'étendait sur tout ce qui composait les attributions de l'intendant-général (1).

Le 3 mai 1811, toute l'armée se trouvait rendue au camp devant Tarragone.

Le 28 juin, après une défense des plus opiniâtres, Tarragone tomba en notre pouvoir. Pendant cette opération lointaine, l'Aragon continua d'approvisionner l'armée. Nous avons vu des paysans de Teruel faire cinquante lieues sans escorte, pour apporter à Mora leur contingent de vivres. Un grand nombre de communes avait demandé et obtenu des armes pour repousser les guerillas; d'autres avaient sollicité de conserver des garnisons françaises. Les municipalités, les curés et les fonctionnaires publics s'étaient empressés de signaler les malfaiteurs et les ennemis de la paix publique; de simples habitants avaient donné des avis exacts sur l'approche des bandes. Enfin plusieurs traits d'humanité s'étaient fait remarquer en faveur de nos soldats isolés, que des paysans avaient recueillis et cachés pour les soustraire aux fureurs des bandes espagnoles. Ces signes n'étaient point équivoques : ils permettaient à l'administration de compter sur une amélioration progressive dans l'esprit des administrés.

(1) *Voyez* Notes et Pièces justificatives, nº 15.

Après s'être emparé de plusieurs places de la Catalogne, le général en chef se trouvait à Saragosse dans les premiers jours d'août. Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis qu'il avait reçu l'ordre de nourrir la guerre par la guerre, de tirer du pays tout ce qui était nécessaire à l'armée; et déjà quatorze mois de solde, de masses et de traitements extraordinaires avaient été mis à jour. Les dépenses de l'artillerie et du génie, les approvisionnements extraordinaires de siége et d'hôpitaux, les remontes, les charrois, avaient été acquittés. Les frais d'administration et de justice, de police, de finances, les dépenses de travaux publics, les pensions ecclésiastiques, celles des veuves et des militaires en retraite, avaient été payées avec la même exactitude. Plus de dix millions de francs, provenant soit des anciens impôts établis sous le gouvernement espagnol, soit des contributions extraordinaires de guerre, soit des domaines nationaux et du domaine particulier de la couronne, avaient été versés dans la caisse de l'armée, où il restait encore en réserve plus de six cent mille francs. L'armée et les places fortes avaient été approvisionnées par des réquisitions de grains, de vin, d'eau-de-vie, d'huile et de bestiaux.

1811. — Résultats de deux ans d'administration.

Cependant, au milieu des froissements qu'entraîne la guerre, l'ordre n'avait point été troublé;

1811. les habitants des campagnes avaient repris leurs travaux comme en temps de paix; l'industrie livrée à elle-même avait considérablement étendu ses spéculations; des manufactures s'étaient établies à Saragosse; les ruines de cette belle ville commençaient à disparaître, pour faire place à des promenades ou à des établissements d'utilité publique. Ces résultats dépassaient nos espérances.

Recevoir des tributs et payer des dépenses sont choses faciles sans doute: mais apaiser presque subitement la haine d'un peuple pour qui la patrie est tout; modifier ses institutions, ses usages, ses habitudes; et tout en le chargeant d'impôts, l'amener à seconder nos entreprises sans produire de nouvelles résistances, sans révolter l'orgueil national; tel était le succès que l'administration supérieure du gouvernement d'Aragon devait se proposer, et elle commençait à se flatter d'y être à peu près parvenue. Nous la verrons plus tard persévérer dans le même système, et obtenir encore le même résultat dans le pays de Valence.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES.



PIÈCES JUSTIFICATIVES.

NOTE 1.

PAGE 4, TOME 1er.

EXTRAIT DE L'OUVRAGE ESPAGNOL INTITULÉ :

TABLEAU HISTORICO-CHRONOLOGIQUE DES MOUVEMENTS ET ACTIONS PRINCIPALES DES ARMÉES BELLIGÉRANTES DANS LA PÉNINSULE PENDANT LA GUERRE D'ESPAGNE CONTRE BONAPARTE;

DRESSÉ PAR LA SECTION D'HISTOIRE MILITAIRE,

L'une de celles composant la Commission de chefs et officiers de toutes armes, établie à Madrid, sous les ordres du ministre de la guerre.

Les armées espagnoles eurent dans le principe le nom des provinces ou des districts où elles furent organisées; mais la Junte centrale leur donna, dès sa réunion, une organisation et une dénomination analogues aux points de la frontière où elles devaient opérer contre les ennemis.

Les armées des Asturies et de Galice, ainsi que les troupes arrivées du nord de l'Europe sous les ordres du marquis de la Romana, formèrent l'armée de gauche. Elle occupa la gauche de la ligne de bataille qui fut tenue par les troupes alliées, et elle opéra sur le haut Èbre et dans les provinces Basques.

Les armées de Castille, d'Estramadure et d'Andalousie

composaient l'armée du centre, qui opéra au centre de la ligne générale dans les provinces de Burgos, la Rioja et la Navarre.

Les armées d'Aragon, de Valence et de Murcie formèrent l'armée de réserve, qui s'appuyant à l'immortelle Saragosse, prit position en Aragon, et concourut avec l'armée du centre à la bataille de Tudela.

Enfin, des troupes de Catalogne, de celles des îles Baléares, de celles venues de Lisbonne, de quelques-unes d'Aragon et d'une division de Grenade, on composa l'armée de droite, qui opéra constamment en Catalogne.

Cette organisation et ces dénominations durèrent depuis le commencement de novembre 1808 jusqu'en décembre 1810.

Dans le mois de décembre 1810, la régence d'Espagne et des Indes partagea les troupes espagnoles qui combattaient dans la Péninsule, en six corps d'armée, de la manière suivante :

L'armée de droite forma la première armée. Les troupes qui étaient à Valence et en Aragon formèrent la seconde armée. L'armée du centre qui opérait en Murcie, forma la troisième. L'armée d'Estramadure avec les troupes qui étaient dans l'île de Léon, au camp de Gibraltar et dans le comté de Niebla, formèrent la quatrième armée. L'armée de gauche qui opérait en Estramadure, et qui avait des troupes aux lignes de Torres-Vedras, forma la cinquième; et les troupes de cette même armée de gauche qui étaient en Galice et dans les Asturies, formèrent la sixième. Peu après, la régence décréta la formation d'un nouveau corps, composé de troupes de Porlier, Mina et Longa, qui s'est appelé la septième armée; et toutes les guerillas et corps

francs furent en même temps destinés à faire partie des armées ci-dessus nommées.

En décembre 1812, on donna la dernière organisation aux troupes espagnoles combattant dans la Péninsule, et l'on arrêta que les sept corps d'armée qui les composaient, fussent refondus en six de la manière suivante :

La première armée conserva sa dénomination.

De la seconde et de la troisième on forma la seconde armée.

La quatrième prit le nom de troisième armée; et de quelques-uns de ses corps on forma l'armée de réserve d'Andalousie, à laquelle on réunit quelques autres cadres tirés de différents points.

Les cinquième, sixième et septième armées furent réunies pour composer la quatrième; et des cadres de différents corps, on forma l'armée de réserve de Galice.

Les seuls changements remarquables qui eurent lieu depuis cette époque dans les armées espagnoles furent les suivants :

La première armée ne sortit point de Catalogne.

La seconde resta constamment dans le royaume de Valence.

La troisième passa d'Andalousie dans le royaume de Valence, pour remplacer l'armée anglo-hispano-sicilienne, en mai 1813. Au mois de juillet elle se rendit en Catalogne, et ensuite elle se dirigea par l'Aragon, la Navarre et la Biscaye sur la France, pour se réunir à l'armée de lord Wellington.

La réserve d'Andalousie quitta cette province en juin 1813, et se rendit par l'Estramadure et la Castille en Navarre,

pour se réunir aux troupes commandées par le duc de Ciudad-Rodrigo, lord Wellington.

La quatrième armée faisant agir isolément quelques-unes de ses divisions, quitta ses positions pour gagner les frontières de France, où elle opéra conjointement avec l'armée anglo-portugaise jusqu'à la fin de la guerre.

Enfin la réserve de Galice ne sortit point de cette province.

L'armée britannique sortit d'Angleterre en juillet 1808, et débarqua en Portugal au mois d'août suivant, dans la baie du Mondego, d'où elle commença ses opérations, qui furent terminées le même mois par la capitulation de Cintra. Quoique cette armée eût été confiée au général Dalrimple, le général Wellesley en prit le commandement aux affaires de Roriza et de Vimiera, parce que le général Dalrimple, ainsi que son second le général Burrard, n'étaient pas encore arrivés quand les opérations commencèrent.

Après la convention de Cintra, et l'évacuation du Portugal par les troupes françaises aux ordres du général Junot, l'armée anglaise qui était dans ce royaume passa, en septembre 1808, sous les ordres du général Moore, et au mois d'octobre suivant se porta en quatre colonnes sur l'Espagne, pour agir de concert avec les armées espagnoles.

L'armée anglaise, réduite par la supériorité des forces que les Français faisaient agir contre elle à se retirer, effectua sa retraite sur la Corogne; et après la mémorable bataille de

ce nom, où périt son général en chef, elle se rembarqua pour l'Angleterre en janvier 1809. En conséquence, il ne resta plus dans la Péninsule qu'un petit corps de troupes anglaises, qui demeura en Portugal sous les ordres du général Craddock.

Au mois de mars de la même année, des troupes anglaises revinrent débarquer en Portugal, et il continua d'en arriver jusqu'au mois d'avril suivant. On débarqua leur nouveau général en chef Wellesley, qui prit en même temps le commandement de toutes les forces du royaume. L'armée anglaise fit évacuer le Portugal par Soult, qui était à Oporto, au mois de mai; et rétrogradant le mois de juin suivant sur Abrantès, elle marcha de ce point, en côtoyant la droite du Tage, jusqu'à Talavera, où s'étant réunie à l'armée espagnole d'Estramadure, elle donna la mémorable bataille de ce nom à la fin du mois de juillet.

Après cette bataille, et au mois d'août suivant, l'armée anglaise se retira à Badajoz, où elle resta jusqu'à la fin de septembre. A cette époque, rentrant en Portugal, elle passa sur la droite du Tage et s'établit dans la province de Beira, où elle demeura jusque vers le milieu de l'année suivante 1810; elle fit un mouvement vers la frontière d'Espagne, quand l'armée de Massena effectuait le siége de Ciudad-Rodrigo.

Cette place s'étant rendue, l'armée anglaise se plaça en arrière d'Almeida; et après la prise de cette forteresse, elle commença, avec l'armée portugaise qui finissait de s'organiser, son mouvement rétrograde, sur les lignes de Torres-Vedras. Dans ce mouvement elle soutint la bataille de Busaco, en septembre 1810.

Dans le mois de février de cette année, un corps de troupes anglaises et portugaises passa de Portugal, sous les ordres du général Graham, à l'île de Léon et à Cadix, afin de contribuer à la défense de ces points importants.

L'armée anglo-portugaise, qui s'augmenta successivement, resta dans les lignes de Torres-Vedras, depuis le mois d'octobre 1810 jusqu'en mars 1811. A cette époque, Massena effectua sa retraite sur l'Espagne; et alors l'armée anglaise se partageant en deux corps, le premier sous les ordres de Wellington marcha par la Beira et la Castille à la suite de Massena; le second commandé par Beresford gagna l'Estramadure espagnole. Le premier eut plusieurs engagements avec les troupes en retraite de Massena; et le second prit part à la bataille d'Albuera, avec la cinquième armée espagnole et l'armée expéditionnaire.

Ces deux corps restèrent séparés tout le reste de cette année et les dix premiers mois de 1812, se renforçant fréquemment l'un l'autre, comme il arriva pendant le siége de Badajoz en février 1812, et dans d'autres occasions. Ce ne fut qu'à la suite des événements mémorables qui eurent lieu cette année dans la Castille vieille, qu'ils se rassemblèrent tous deux sur le Tormès, après le mouvement qu'ils avaient entrepris, en novembre, de Burgos et de Madrid. Dans le mois d'octobre de la même année, la division anglo-portugaise, qui faisait partie de la garnison de Cadix et de l'île de Léon, se réunit au second corps anglo-portugais commandé par le général Hill.

Tout le reste du temps que dura la guerre, l'armée anglo-portugaise opéra réunie et sans aucune séparation remarquable. En 1813, elle quitta les positions qu'elle avait

occupées en 1812, pour se porter à la gauche de celle du haut Èbre; et en 1814, pénétrant en France jusqu'à Bordeaux et Toulouse, elle termina la guerre par la glorieuse bataille livrée près de cette dernière ville.

L'autre armée anglaise, qui pour avoir une division espagnole et une division sicilienne, était désignée sous le nom d'armée anglo-hispano-sicilienne, débarqua en juillet 1812 à Alicante, sous les ordres du général Maitland, et fut successivement commandée par les généraux Murray, Bentinck et Clinton. Cette armée occupa Alicante et ses environs jusqu'au mois de mai 1813, où elle s'embarqua pour la Catalogne. Elle essaya en vain de se rendre maîtresse de Tarragone. Elle se rembarqua au mois de juin suivant pour retourner dans le royaume de Valence, d'où elle revint par terre en Catalogne, suivant le mouvement de Suchet dans cette province. L'armée anglo-hispano-sicilienne demeura en Catalogne jusqu'en avril 1814, époque où se séparant de la division espagnole, elle alla par l'Aragon, la Navarre et la Biscaye, rejoindre l'armée anglaise, commandée par le duc de Ciudad-Rodrigo.

Les armées françaises qui envahirent la Péninsule éprouvèrent aussi de fréquentes variations dans leur organisation et dans leur dénomination.

Dans la première campagne, on appela armée du Portugal celle qui occupa ce royaume sous les ordres de Junot : second corps d'observation de la Gironde, l'armée commandée par Dupont et qui envahit l'Andalousie : armée des

basses Pyrénées, celle qui entra en Espagne avec Moncey, et qui fut bientôt partagée en deux corps, que commandèrent ce maréchal, et Bessières sous les ordres de Murat : et armée des Pyrénées orientales celle qui entra en Catalogne sous les ordres de Duhesme, et qui établit son quartier-général à Barcelone. En juin 1808, il entra en Espagne de nouvelles troupes qui allèrent assiéger Saragosse, d'abord sous les ordres de Lefebvre, et ensuite sous les ordres de Verdier. Il y avait à Cadix les restes de l'escadre française qui avait combattu à Trafalgar. Cette escadre, commandée par le vice-amiral Rosilli, fut faite prisonnière par les Espagnols en juin 1808; et dans le mois de juillet suivant, le corps d'armée commandé par Dupont éprouva le même sort, après la glorieuse bataille de Baylen. Au mois d'août, les troupes commandées par Moncey, Bessières et Verdier se retirèrent en Biscaye et en Navarre, où renforcées par le corps d'armée du maréchal Ney, elles formèrent les trois corps de droite, du centre et de gauche, sous les ordres de Joseph et de son major-général Jourdan.

L'armée de Duhesme conserva ses positions et sa dénomination.

En octobre et novembre 1808, il entra en Espagne des renforts considérables de troupes françaises, dont on composa la grande armée à la tête de laquelle se mit l'empereur Napoléon lui-même. Cette armée se divisa en différents corps de la manière suivante : le premier corps commandé par Victor, et composé de nouvelles troupes de renfort; le second aux ordres de Soult, et qui était l'ancien corps du centre; le troisième commandé par Moncey, et qui était l'ancien corps de gauche; le quatrième commandé par Lefebvre, et

composé de troupes qui venaient d'entrer en Espagne; le cinquième commandé par Lannes, et composé de même; le sixième commandé par Ney, et qui était l'ancien corps de droite; enfin la garde impériale, commandée par Bessières, qui entra en Espagne avec l'empereur Napoléon.

Au mois de novembre de la même année, Bonnet, avec un corps de troupes, se répandit dans les montagnes de Santander et quelques autres parties des Asturies. On laissa des troupes françaises pour la défense de la Navarre et de la Biscaye.

Dans le même mois, le général Gouvion-Saint-Cyr entra en Catalogne avec un renfort considérable, qui, joint aux restes de l'ancienne armée des Pyrénées orientales, forma le septième corps.

L'armée française conserva long-temps cette organisation, avec les variations suivantes :

En février 1809, l'empereur retourna en France avec la garde impériale.

Dans le même mois, on commença à former à Madrid la garde royale de Joseph, qui, dans le mois de juin suivant, alla renforcer les armées françaises qui combattirent à Talavera.

En janvier de la même année, Sebastiani remplaça Lefebvre dans le commandement du quatrième corps.

Dans le même mois, Lannes eut le commandement supérieur des troisième et cinquième corps aux ordres de Junot et Mortier, et il fit avec eux le siége de Saragosse. Suchet remplaça, au mois d'avril suivant, Junot dans le commandement du troisième corps.

En novembre 1809, les premier, quatrième et cinquième

corps se réunirent sous les ordres de Joseph, ayant Soult pour major-général, et allèrent opérer sur le Tage contre l'armée espagnole du centre. Merle remplaça par interim Soult dans le commandement du second corps, qui fut bientôt donné à Regnier.

En mai 1810, les armées françaises en Espagne changèrent d'organisation et de dénomination.

Les premier, quatrième et cinquième corps, qui, commandés par Joseph, avaient envahi l'Andalousie, formèrent l'armée du midi, qui fut donnée à Soult ayant sous ses ordres Victor, Sebastiani et Mortier.

Dans le même mois, on forma l'armée du centre, qui fut mise aux ordres de Joseph, et composée de sa garde royale, de quelques corps qui furent organisés à son service, et des garnisons françaises des points que cette armée occupa.

Les second et sixième corps, avec le huitième qui en janvier entra aux ordres de Junot en Espagne, formèrent l'armée de Portugal dont Massena eut le commandement en chef.

Le troisième corps prit le nom d'armée d'Aragon; et le septième, au commandement duquel Augereau avait remplacé Saint-Cyr, en octobre 1809, fut appelé armée de Catalogne.

En décembre 1810, le neuvième corps commandé par le général Drouet entra en Espagne, et alla renforcer l'armée de Portugal.

En janvier et février 1811, il arriva des troupes de la garde impériale, qui, avec ce qui se trouvait dans les provinces des Asturies, de Santander, de Biscaye, de Navarre et une partie de la Castille vieille, formèrent l'armée du

nord, dont Bessières eut d'abord le commandement, et ensuite Dorsenne en juillet 1811.

Le maréchal Macdonald en juin 1810, remplaça Augereau dans le commandement de l'armée de Catalogne, et il fut remplacé par Decaen en décembre 1811.

Le maréchal Ney prit par interim, en mai 1811, le commandement de l'armée de Portugal, qu'il laissa bientôt au maréchal Marmont; et un corps de cette armée, sous les ordres de Drouet, alla renforcer l'armée du midi. Depuis cette époque, l'armée de Portugal cessa d'être organisée en corps d'armée.

En août 1811, Jourdan reprit le commandement de l'armée du centre.

En 1812, après la célèbre bataille de Salamanque, Marmont fut remplacé par Clausel dans le commandement de l'armée de Portugal, et peu de jours après, Souham remplaça Clausel dans ce poste, et Dorsenne à l'armée du nord.

En novembre de la même année, les armées du Portugal, du nord, du midi et du centre, commandées par les généraux Souham, Cafarelli, Soult et Jourdan, sous les ordres de Joseph, se réunirent sur le Tormès; et cette organisation dura jusqu'au milieu de 1813, sans autre changement que le remplacement de Soult par Gazan, au mois de février de cette année, dans le commandement de l'armée du midi, qui dès le mois d'août 1812 avait cessé d'être organisée en corps d'armée.

Enfin, en juillet 1813, les armées de Portugal, du nord, du midi et du centre, qui depuis la bataille de Vitoria avaient opéré conjointement, formèrent ce que l'on appela l'armée d'Espagne, dont le commandement fut donné à

Soult; et dans le mois de septembre suivant, les armées d'Aragon et de Catalogne se réunirent sous les ordres de Suchet, pour en composer une seule, qui fut appelée armée d'Aragon et de Catalogne.

NOTE 2, PAGE 10, TOME Ier.

Situation du 3e corps d'armée, au mois de mai 1809.

DIVISIONS.	RÉGIMENTS.	BATAILLONS.	ESCADRONS.	HOMMES.	TOTAL des COMBATTANTS.	OBSERVATIONS.
1re DIVISION. Général Laval.	5e léger..........	1	»	490	4,483	Les régiments de la Vistule avaient plusieurs détachements, et le 121e avait deux bataillons en Navarre. La 3e division, c'est-à-dire les 116e et 117e régiments, en totalité, étaient détachés en Castille.
	14e de ligne.......	2	»	1,080		
	44e *idem*..........	2	»	1,069		
	2e de la Vistule.	2	»	880		
	3e *idem*...........	2	»	964		
2e DIVISION. Général Musnier.	114e de ligne.......	3	»	1,627	4,798	
	115e *idem*..........	3	»	1,732		
	1er de la Vistule.	2	»	1,039		
	121e de ligne.......	1	»	400		
	64e régiment...... Voltigeurs du 40e..	1	»	450	450	
CAVALERIE. Général Vatier.	4e de hussards....	»	3	326	796	
	13e de cuirassiers..	»	4	390		
	Lanciers polonais..	»	1	80		
	Totaux.....	19	8		10,527	

NOTE 3, PAGE 104, TOME I[er].

Situation du 3[e] corps d'armée, au mois d'avril 1810.

GÉNÉRAUX DE — DIVISION.	GÉNÉRAUX DE — BRIGADE.	RÉGIMENTS.	NOMBRE DE — bataill.	NOMBRE DE — escadr.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. — DEVANT LERIDA. — hommes.	DEVANT LERIDA. — chevaux.	DÉTACHÉS EN ARAGON, SUR LA LIGNE, OU DANS LES PLACES. — hommes.	DÉTACHÉS — chevaux.
1[re] DIVISION. Général Laval.	Montmarie	14[e] de ligne	4	»	»	»	2,101	»
		3[e] de la Vistule	2	»	608	»	1,229	»
	Chlopiski	44[e] de ligne	2	»	»	»	1,416	»
		2[e] de la Vistule	2	»	»	»	1,568	»
2[e] DIVISION. Général Musnier.	Paris	115[e] de ligne	4	»	1,804	»	387	»
		1[er] de la Vistule	2	»	1,508	»	»	»
	Vergès	114[e] de ligne	4	»	1,689	»	675	»
		121[e] *idem*	4	»	1,649	»	514	»
3[e] DIVISION. Génal. de brig. Habert.		5[e] léger	2	»	960	»	»	»
		116[e] de ligne	3	»	960	»	539	»
		117[e] *idem*	4	»	1,799	»	347	»
CAVALERIE. Gal. de brig. Boussard.		4[e] hussards	»	4	328	317	321	309
		13[e] cuirassiers	»	4	452	452	373	375
		Lanciers polonais	»	1	80	80	»	»
ARTILLERIE. Général de brig. Valée.		Canonniers à pied et à cheval. Ouvriers et pontonniers	»	»	270	63	141	»
		Train	»	»	317	597	198	310
GÉNIE. Colonel Haxo		1 c[ie] de mineurs. 2 c[ies] de sapeurs.	»	»	260	»	18	»
		Totaux	33	9	12,714	1,509	9,822	994

NOTE 4.

PAGE 115, TOME Ier.

L'EMPEREUR désapprouva l'expédition du général Suchet sur Valence, et parut croire que cette marche était la cause qui l'avait empêché de donner la main au maréchal Augereau sur le bas Èbre. Le récit authentique qui suit, prouve suffisamment qu'il n'a pas tenu au 3e corps d'opérer la jonction plus tôt ni plus long-temps avec le 7e.

..... Pendant ces désastres, auxquels on ne pouvait remédier sur l'heure, vu l'éloignement des deux divisions qui étaient à Reus et qu'il fallait faire revenir, le général Severoli mettait à exécution l'ordre qu'il avait reçu précédemment, de correspondre avec l'armée d'Aragon sur l'Èbre. Mais craignant une attaque de la part d'O-Donell, tant que celui-ci tiendrait ses forces concentrées autour de Tarragone, surtout depuis que la prise de Villafranca isolait de Barcelone les troupes de Reus, il se garda bien de faire un mouvement avec les deux divisions, ou de rester dans Reus avec moins de forces que l'ennemi ne pourrait en amener contre lui. Il se borna à envoyer par le plus court chemin sur Mora de Ebro, à quatorze heures de marche de Reus, le colonel Villate avec un détachement de troupes légères, se tenant prêt lui-même à opérer sa retraite dès l'instant que ce colonel serait rentré. Ce commandement

difficile ne pouvait être mieux confié qu'à un officier qui réunissait l'intelligence et le sang-froid, et dont on pouvait être sûr que jamais par trop d'ardeur il ne compromettrait sa troupe, dans le cas où il rencontrerait des obstacles trop grands pour atteindre son but, et un ennemi trop nombreux décidé à lui fermer le passage. Déjà l'armée d'Aragon était toute sur le Sègre et sur l'Èbre pour le siége de Lerida, sauf les troupes laissées sur les frontières de Valence, de Castille et de Navarre. Le général Musnier avec sa division était maître de Mora et de la navigation du bas Èbre, observant les garnisons de Mequinenza et de Tortose, et les troupes espagnoles de Valence et de basse Catalogne. Telle était la position de l'armée de Suchet, quand l'armée d'Augereau s'en approcha. Le 4 avril au matin, le colonel Villate sortit de Reus avec sa petite colonne, composée d'un bataillon du 5ᵉ régiment italien, et d'un du 93ᵉ français, avec un escadron de chasseurs. Il se porta par Borgès à Dosaguas, passa le défilé d'Argentera, et descendit par Fontabella à Falset, dans le bassin de l'Èbre. Il passa la nuit dans ce dernier endroit, et se remit en route le lendemain; mais voyant l'âpreté du terrain jusqu'à Mas de Mora, il prit position avec sa troupe, et détacha seulement jusqu'au bord du fleuve un peloton de chasseurs à cheval, appuyé de quelques fantassins. Lorsque ce détachement fut arrivé en vue des avant-postes français, qui ne s'y attendaient point, et se fut fait reconnaître, on l'accueillit avec joie et empressement. Il donna des nouvelles de l'armée de Catalogne, dont on ne savait rien à si peu de distance, quoique depuis quelque temps elle fût presque toute à Reus. Dès que ces troupes eurent échangé les nouvelles qu'elles

pouvaient mutuellement se donner sur la force, la position et les projets des deux armées qui opéraient dans le voisinage de l'Èbre, le colonel Villate se hâta de rallier son monde; le soir même il revint à Falset, dont les hauteurs commençaient déjà de toutes parts à se couronner de paysans armés. Les Espagnols ne manquaient jamais, quand l'ennemi avait passé les montagnes sans qu'ils eussent pu l'arrêter dans quelque position favorable, d'intercepter sa retraite en l'isolant et lui fermant le passage au retour, ou l'obligeant à changer de route et à combattre avec désavantage. Mais Villate ne perdit pas de temps, voyant bien que tout retard le compromettrait. Il se mit en marche, passa les montagnes, repoussa les avant-gardes espagnoles, évitant de combattre, et ne voulant que sortir tout de suite du filet dans lequel on cherchait à l'envelopper; il traversa les défilés, tint sa troupe serrée, et se fit jour au travers des ennemis, qui ne pouvant l'arrêter dans sa marche, le poursuivirent vivement: il fut blessé, ainsi que plusieurs des siens. Il arriva à Reus le 6 au soir, au moment où on y recevait par voie secrète l'ordre itératif, de la part du maréchal Augereau, de rallier sans perdre de temps les deux divisions, et d'opérer à marches forcées la retraite sur Barcelone, afin de se porter ensuite de là sur Hostalrich et Girone, qu'on disait menacés par des renforts de l'armée d'O-Donell venus de Tarragone et de Manresa, sous les ordres de Caro et de Campoverde. En effet, à peine Villate était rentré à Reus, que dans le plus grand silence, à l'entrée de la nuit, Severoli mit l'armée en retraite. (Extrait de l'Histoire des campagnes des Italiens en Espagne, par Vacani, tome II, page 236 et suivantes.)

NOTE 5.

PAGE 123, TOME Ier.

A la fin de 1810, le brigadier D. Garcia Navarro fut fait prisonnier devant Mora, et se rendit en France avec le général Haxo, à qui il donna la relation suivante du combat de Margalef.

Composition de l'armée de Henri O-Donell, le 23 avril.

1re division, Yvarola maréchal-de-camp.

Brigade Garcia Navarro.		Brigade Dupuig.	
1er bataillon d'Aragon.		1er bataillon gardes wallones.	
2e *id.*	*id.*	2e *id.*	*id.*
1er *id.*	de Valenee.	1er *id.*	de Santa-Fé.
1er *id.*	de Daroca.	1er *id.*	fieles Saragozanos.

2e division, Pirez maréchal-de-camp.

2 bataillons suisses de Kaiser. 6 autres bataillons.

CAVALERIE.

1re compagnie de cuirassiers.
1re *id.* maestranza de Valence.
2 escadrons de hussárds de Valence et de Grenade.

Le 22 avril, le général O-Donell arriva à Vinaxa, où se trouvaient les divisions des généraux Yvarola et Pirez. La 1re se composait d'une brigade d'infanterie de ligne et une légère, forte en tout de quatre mille hommes: la 2e était de

trois mille. Le même jour O-Donell reçut une lettre du gouverneur de Lerida, contenant l'avis que la majeure partie de la cavalerie ennemie s'était éloignée, et qu'il ne restait devant la place que trois cents chevaux. A la réception de cette nouvelle, O-Donell résolut de profiter de l'occasion qui s'offrait à lui, et le 23, il partit avec ces divisions et deux cent cinquante chevaux de la Maestranza et des hussards de Grenade. A dix heures du matin, il arriva à Juneda, où l'on fit halte jusqu'à midi. Alors il s'avança avec la division Yvarola, laissant à Juneda la division Pirez. Vers le lieu qui devint peu après le champ de bataille, il forma la division en trois colonnes, dont la première composée de l'infanterie légère et de la compagnie de cuirassiers, marchait en tête sur la grande route, et les deux autres suivaient sur les flancs, fort en arrière : leur front était couvert de tirailleurs. Ceux-ci rencontrèrent les avant-postes français, qui se replièrent vers les alentours de la place. Sur ces entrefaites, on aperçut une grande poussière sur la droite; et peu après arriva de la part d'O-Donell, qui était resté dans une maison près du champ de bataille, l'ordre de faire retirer toutes les troupes; ce qui fut exécuté. Mais comme les deux colonnes de flanc étaient fort en arrière, leur mouvement de retraite fut plus prompt, et elles se mirent en bataille ayant la cavalerie à leur gauche, et à leur droite un obusier. Les cuirassiers français se formèrent devant le front de notre ligne, et essuyèrent quelques décharges de la troupe espagnole, qui de son côté souffrit beaucoup du feu vif de l'artillerie française. Dans ce moment, l'infanterie légère espagnole arriva; elle forma une colonne d'attaque dont la tête appuyait à droite. La cavalerie fran-

çaise attaqua la nôtre et la mit en fuite; celle-ci dans sa course renversa toute la division, qui ne put résister à la charge des cuirassiers, fut enveloppée et mise en déroute complète. Les Français ne s'arrêtèrent qu'à Juneda, où ils furent contenus par la division Pirez qui y était restée.

NOTE 6.

PAGE 131, TOME Ier.

Pour quelques lecteurs auxquels ce détail ne paraîtrait pas inutile, nous donnerons une idée des dispositions relatives à la tranchée, par la transcription des ordres de l'armée du 18 avril, du 28 avril, et du 2 mai.

« Au quartier-général de Villanova del Picat, le 18 avril 1810.

« Il sera désigné tous les jours, par l'ordre de l'armée, « un officier général commandant de tranchée, et un chef « de corps officier supérieur de tranchée; le tour sera réglé « par l'ancienneté (1). Le commandant de tranchée étant « personnellement responsable de la garde des tranchées, « et ayant pour cela à ses ordres tous les gardes, piquets et « travailleurs, il devra se mettre à même, par une con- « naissance exacte du terrain, et par des communications « fréquentes avec les officiers du génie, de faire les dispo- « sitions convenables pour protéger les travaux, être pré-

---

(1) Cet ordre n'explique pas, et ne pouvait expliquer le motif pour lequel il y avait deux chefs de tranchée; mais on le concevra facilement. Le service de tranchée étant très périlleux, il fallait sans cesse près du commandant un second prêt à le remplacer en cas de mort.

« venu à temps des sorties et les repousser. Il partagera la « surveillance avec l'officier supérieur de tranchée sous ses « ordres. Il ne souffrira jamais qu'aucun de ses postes soit « retiré sans être relevé par un autre. Il fera ses rapports « directement au général en chef, et le préviendra avec « célérité des événements qui lui paraîtraient mériter son « attention.

« Le chef de bataillon Douarche, adjoint à l'état-major gé- « néral, est nommé major de tranchée pour toute la durée du « siége. Il aura deux lieutenants ou sous-lieutenants à ses « ordres, comme adjudants de tranchée. Il sera chargé de re- « cevoir les travailleurs, de veiller au maintien de la propreté, « de donner ses soins au transport des blessés. Il fera son rap- « port au chef de l'état-major général, pour l'instruire si les « travailleurs sont amenés avec ordre, à l'heure dite, et au « nombre prescrit; quel a été le nombre des tués et bles- « sés; et quels sont les événements du jour et de la nuit.

« Selon ce qui sera prescrit par l'ordre de service jour- « nalier, il sera fourni chaque jour, par chaque régiment « ou bataillon, un nombre déterminé de gardes de tran- « chée et de travailleurs. Les uns et les autres devront se « composer de compagnies entières, complétées à quatre- « vingts hommes chacune, afin qu'ayant leurs propres offi- « ciers et sous-officiers, elles en soient plus efficacement « surveillées. Le nombre d'hommes demandé devra être « exactement fourni : cette disposition est de rigueur. Les « gardes de tranchée seront relevés toutes les vingt-quatre « heures, et les travailleurs toutes les douze heures.

« Les gardes et travailleurs d'une brigade, tous réunis « sur le point qu'aura désigné le général, seront amenés du

« camp à la queue de l'attaque où ils devront être employés,
« par un officier d'état-major. Ils seront remis par lui au
« major de tranchée, et par celui-ci aux officiers du génie.
« Le travail des tranchées étant de la première importance,
« surtout pendant la nuit, les officiers commandant les
« travailleurs leur feront exécuter ponctuellement ce qui
« sera prescrit par les officiers du génie, et ne leur per-
« mettront de quitter le travail, même pour prendre leurs
« armes, que dans le cas d'une absolue nécessité: alors les
« travailleurs agiront de concert avec les gardes de tran-
« chée qu'ils renforceront.

« Un ordre particulier fera connaître les points et la dé-
« nomination des attaques, les noms des officiers du génie
« chefs d'attaque, le rendez-vous des gardes et des travail-
« leurs à la sortie de leur camp, et les heures où ils seront
« relevés.

« Les commandants en chef du génie et de l'artillerie
« adresseront, tous les jours, au chef de l'état-major géné-
« ral, une note de la quantité de travailleurs dont ils auront
« besoin pour le lendemain, l'indication des points où ils
« devront se rendre, et leurs observations sur la disposition
« des gardes de tranchée, comme sur les détails de service
« qui leur paraîtront susceptibles de changement ou d'a-
« mélioration, afin d'en faire mention, s'il y a lieu, sur
« l'ordre journalier de service du siége. »

Ordre pour l'ouverture de la tranchée, du 28 avril.

Le général de brigade Buget, commandant de tranchée. Le colonel du 116ᵉ Rouelle, officier supérieur de tranchée. Gardes de tranchée, 3 compagnies d'élite et 1 bataillon de réserve, qui seront désignés par le général en chef.	pour 24 heures.

	GÉNÉRAUX.	RÉGIMENTS.	Pour la nuit du 29 au 30 avril.			Pour la journée du 30 avril.		
					hom.			hom.
Travailleurs à fournir par les	HABERT.	5ᵉ léger..........	3	comp. entières complétées à 80 hommes.	240	2	comp. *id.*	160
		116ᵉ de ligne.......	2	*id.*	160	3	*id.*.....	240
		117ᵉ *id.*	4	*id.*	320	2	*id.*.....	160
	BUGET....	114ᵉ *id.*	4	*id.*	320	4	*id.*.....	320
		3ᵉ de la Vistule..	2	*id.*	160	1	*id.*.....	80
	VERGÈS...	121ᵉ de ligne.......	3	*id.*	240	2	*id.*.....	160
	PARIS.....	115ᵉ *id.*	2	*id.*	160	1	*id.*.....	80
					1,600			1,200

« Demain 29, les seize cents travailleurs, amenés de leurs « brigades respectives selon qu'il a été prescrit par l'ordre « du 18 courant, devront être rendus avec leurs armes, « sans sacs, à la chute du jour, c'est-à-dire vers les sept « heures et demie du soir, au moulin de Gualda, où le « commandant du génie leur fera délivrer à chacun une « pelle et une pioche. De là ils seront conduits par les offi- « ciers qui les auront amenés, au dépôt en arrière de la « tranchée, où le commandant Douarche les recevra et les

« tiendra en ordre pour les remettre aux officiers du génie,
« à mesure que ceux-ci viendront les prendre.

« Le travail de la tranchée sera protégé par trois compagnies d'élite, dont deux sur le front même et en avant « du travail, et la troisième sur la rive gauche du Sègre, « pour repousser tout ce qui pourrait sortir par la porte du « Carmen. Les postes de la brigade Buget s'approcheront « jusqu'au pied du mur du château, comme il a été ordonné « les nuits précédentes.

« M. le général commandant supérieur de tranchée aura « soin de faire verser aux soldats la poudre du bassinet, « afin de s'assurer que personne ne puisse tirer, ce qui ne « manquerait pas de causer du désordre et d'attirer le feu « de la place. On aura une grande attention qu'aucun chien « ne suive ni les travailleurs, ni les gardes.

« Outre les compagnies d'élite désignées pour la garde de la « tranchée, il sera désigné un emplacement en arrière pour « le bataillon de réserve, et une des compagnies de travailleurs restera disponible pour fournir au remplacement des blessés. M. le major de tranchée veillera à ce « qu'il y ait un nombre suffisant de brancards, et fera emporter les blessés sans déranger les travailleurs.

« Les deux compagnies d'élite, placées en avant du tracé, « seront partagées en quatre sections, pour bien couvrir toute « l'étendue du travail. Les soldats seront couchés sur le « ventre, et observeront le plus grand silence. Il y aura « trois sentinelles à genoux en avant de chaque section, « mais qui ne pourront pas tirer. Si elles aperçoivent des « patrouilles ennemies, elles se retireront sans bruit sur « leurs pelotons, qui se relèveront pour repousser l'ennemi

« à coups de baïonnette pendant une cinquantaine de pas,
« et reviendront ensuite reprendre leur poste.

« Les officiers du génie placeront les travailleurs le long « du tracé, un cordeau à la main, pour mieux conserver « leur rang. Ceux-ci se coucheront aussi ventre à terre, en « attendant que le signal de travailler leur vienne de la « droite; alors ils s'emploieront de toutes leurs forces à se « couvrir en jetant la terre du côté de la place, et en po- « sant leurs fusils sur le revers opposé. On les préviendra « qu'ils ne seront relevés que lorsque la tranchée aura trois « pieds de profondeur sur autant de largeur, chaque « homme occupant un front de trois à quatre pieds pour « pouvoir travailler à l'aise. Les officiers des compagnies et « les sergents tiendront la main à la stricte exécution de ce « qui vient d'être prescrit.

« Les travailleurs ne prendront les armes qu'en cas que « les compagnies d'élite soient décidément poussées sur « eux; et les officiers auront attention que personne ne jette « l'alarme.

« Lorsque les travailleurs seront enfoncés d'environ deux « pieds, le général commandant pourra faire retirer dans « la tranchée les compagnies d'élite, en ne laissant que « quelques sentinelles à genoux à quelques pas en avant du « travail. Au jour, si le travail a les dimensions prescrites, « les douze cents travailleurs commandés viendront relever « ceux de la nuit en se servant des mêmes outils, que les « premiers laisseront sur le revers de la tranchée. Les tra- « vailleurs de jour seront tenus de porter la tranchée à la « largeur de sept pieds sur trois de profondeur.

« Les travailleurs de nuit seront payés à 75 centimes, et

« ceux de jour à 50, les sous-officiers comme les soldats.
« Le paiement s'effectuera au moulin de Gualda, sur les
« bons présentés par les officiers des compagnies et signés
« par les officiers du génie de service, auxquels il sera libre
« de diminuer le nombre des journées, s'ils sont mécon-
« tents du travail. L'eau-de-vie sera distribuée par les soins
« du major de tranchée, sur les bons signés également par
« les officiers du génie.

« Le présent ordre sera tout de suite transcrit sur les regis-
« tres, et lu au moins deux fois à chaque compagnie, afin
« que chacun se pénètre de ce qu'il aura à faire. »

Ordre du 2 mai.

Les boulets, bombes et obus de l'ennemi, qui seront apportés au dépôt de l'artillerie établi près du logement du major de tranchée, et qui seront remis au garde d'artillerie chargé de les recevoir, seront payés comptant, savoir :

Bombes de.	12 pouces. .	1 fr.	» c.
Id.. de.	10 *id.* . .	»	75
Bombes et obus de. . .	8 *id.*. . .	»	40
Id. de.	6 *id.* . .	»	25
Boulets de 24 et de. . .	16 pouces. .	»	25
Id. de.	12 *id.*. . .	»	15
Id. de 8 et de. . .	4 *id.*. . .	»	10

Les travailleurs de l'artillerie seront payés de la manière prescrite pour ceux du génie, à la caisse du parc à Torre-Ferrer.

NOTE 7.

PAGE 145, TOME 1er.

CAPITULATION

Proposée par M. le brigadier don José Veguer, deuxième commandant général de ce canton, et don Pedro Fleix, avocat des conseils royaux, habitant de Lerida, fondés de pouvoir de MM. les maréchaux de camp don Jayme Garcia Conde, et don José Gonzalès, gouverneur de la place et château.

Et acceptée par MM. le général de brigade Valée, commandant l'artillerie du 3e corps d'armée, et l'adjudant-commandant Saint-Cyr Nugues, sous-chef de l'état-major-général, fondés de pouvoir de Son Exc. le comte Suchet, gouverneur général de l'Aragon, commandant en chef le 3e corps de l'armée française en Espagne.

ARTICLE Ier.

Accordé.

La porte principale du château sera remise sur-le-champ aux grenadiers du 117e régiment.

La garnison de Lerida sortira, aujourd'hui 14 mai, à quatre heures après midi, par la brèche du front de la Madeleine, défilera devant

les troupes françaises avec les honneurs de la guerre, déposera ses armes, et demeurera prisonnière de guerre.

ART. II.

Accordé.	Les officiers conserveront leurs épées, chevaux et équipages, et seront traités selon leur grade.

ART. III.

Accordé.	Le gouverneur du château, qui s'y trouve actuellement malade, pourra y demeurer jusqu'à sa guérison et conserver ses trois adjudants.

ART. IV.

Accordé.	Les femmes de militaires de tout grade pourront suivre leurs maris, à leurs propres frais.

ART. V.

Le général se réserve de donner des permissions à	Tous les officiers espagnols, qui promettront sous

ceux qui lui fourniront caution suffisante, plusieurs officiers espagnols, prisonniers de guerre, ayant manqué à la parole qu'ils avaient donnée.

parole d'honneur par écrit de ne plus prendre les armes contre la France, pourront rester en Espagne en qualité de prisonniers sous la surveillance des commandants français.

Les officiers des régiments étrangers pourront retourner dans leur patrie aux mêmes conditions.

ART. VI.

Accordé.

S'il y avait dans la garnison quelques officiers, sergents, caporaux ou soldats, faits prisonniers dans d'autres occasions, il leur sera accordé pleine amnistie.

ART. VII.

Accordé.

La religion catholique, ses ministres, et les propriétés, seront respectés.

ART. VIII.

Accordé.

Il sera accordé amnistie aux habitants qui ont pris les armes pendant le siége, et ils resteront libres, y com-

pris ceux des compagnies urbaines.

ART. IX.

Il sera donné protection aux employés des finances, aux médecins, chirurgiens, apothicaires, aux chapelains et autres ministres d'église, pour se rendre où ils voudront, ainsi qu'aux habitants de Lerida ou étrangers, qui voudraient quitter cette ville.

Accordé.

ART. X.

Ceux qui composent actuellement la junte du corrégiment et celle de la province, ou ceux qui en ont fait partie, ne seront recherchés en aucune manière pour le passé, et pourront être continués dans leurs emplois.

Accordé.

ART. XI.

Un officier d'artillerie, un du génie, et un commissaire des guerres français, entreront de suite dans le châ-

M. le chef d'escadron Raffron, le chef de bataillon du génie Henry, et le commissaire des guerres Bonnefoy,

se rendront de suite au château.	teau pour y faire inventaire et prendre possession des magasins.

A Lerida, le 14 mai 1810.

Signés José Veguer, Pedro Fleix, Valée, Saint-Cyr Nugues.

Approuvé par le commandant-général du Sègre et Cinca, et par le gouverneur de la place et du château de Lerida.

Signés Jayme Garcia Conde, José Gonzalès.

Approuvé par le commandant en chef du 3e corps de l'armée française en Espagne, gouverneur général de l'Aragon.

Signé comte Suchet.

Capitulation du fort Garden de Lerida.

Le fort Garden de Lerida accepte la même capitulation qui a été accordée, aujourd'hui 14 mai 1810, au château principal de la ville, et signée par M. le général Garcia Conde, commandant supérieur.

La porte principale du fort sera occupée sur-le-champ par les troupes françaises.

Signés Francisco Nuñès, commandant ledit fort; Haxo, colonel du génie, fondé de pouvoir du général en chef.

Approuvé par le commandant en chef du 3e corps de l'armée française en Espagne, gouverneur général de l'Aragon.

Signé comte Suchet.

SUITE DE LA NOTE 7, PAGE 145, TOME I[er].

ÉTAT sommaire par grade et par régiment de la garnison de Lerida, faite prisonnière de guerre le 14 mai 1810.

DÉSIGNATION DES CORPS.	GÉNÉRAUX.	OFFICIERS supérieurs	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et soldats.	OBSERVATIONS.
Don Jayme Garcia Conde, maréchal-de-camp, commandant supérieur. Don José Gonzalès, maréchal-de-camp, gouverneur. Don José Veguer, brigadier, commandant en second. Don Narcisso Codina, brigadier, gouverneur de Tortose. Don Felipe Perena, brigadier d'infanterie. Don José Sangenis, brigadier d'artillerie.	6	»	»	»	NON COMPRIS Deux bataillons de gardes urbaines, et 346 artilleurs de la ville, renvoyés par la capitulation.
ÉTAT-MAJOR.	»	3	10	»	
2[e] bataillon du 2[e] régiment de Traxler, Suisse.	»	2	37	1,427	
1[er] *idem* *idem* de Santa-Fé.	»	2	39	852	
1[er] *idem* de Fernando VII.	»	2	39	803	
2[e] *idem* des volontaires d'Huesca.	»	1	69	1,415	
1[er] *idem* des chasseurs de Murcie.	»	2	37	757	
1[er] *idem* de la légion catalane.	»	1	41	907	
1[re] compagnie du 1[er] régiment d'artillerie de ligne.	»	2	3	127	
7[e] *idem* d'artillerie légère à cheval.	»	»	3	123	
Sapeurs.	»	»	1	122	
Chasseurs à cheval d'Olivenza.	»	»	9	125	
Bataillon de miquelets.	»	»	»	320	
Tirailleurs de Doyle.	»	»	4	»	
TOTAL.	6	15	292	6,978	457 blessés, trouvés à l'hôpital de Lerida, comptèrent parmi les prisonniers.
	7,291				

Certifié véritable par le gouverneur de Lerida, *Signé* LE GÉNÉRAL GARCIA CONDE.

NOTE 8, PAGE 178, TOME Ier.

Situation des troupes composant le 3e corps d'armée, au mois d'août 1810.

GÉNÉRAUX DE — DIVISION.	GÉNÉRAUX DE — BRIGADE.	RÉGIMENTS.	NOMBRE DE — bataill.	NOMBRE DE — escadr.	PRÉSENTS SOUS LES ARMES. — EN EXPÉDITION SUR TORTOSE. — Hommes.	EN EXPÉDITION SUR TORTOSE. — Chevaux.	DÉTACHÉS EN ARAGON, SUR LA LIGNE, OU DANS LES PLACES. — Hommes.	DÉTACHÉS … — Chevaux.	OBSERVATIONS.
1re DIVISION. Général Laval.	Montmarie	14e de ligne	4	»	1,447	»	462	»	Il convient d'ajouter au nombre des détachés 3,240 hommes aux hôpitaux, en Aragon, qui reprenaient le service dès qu'ils étaient guéris ou en convalescence.
		3e de la Vistule	2	»	1,851	»	»	»	
	Chlopiski	44e de ligne	2	»	1,503	»	264	»	
		2e de la Vistule	2	»	1,598	»	145	»	
2e DIVISION. Général Musnier.	Paris	115e de ligne	4	»	1,878	»	599	»	
		1er de la Vistule	2	»	500	»	1,487	»	
	Vergès	114e de ligne	4	»	1,703	»	675	»	
		121e *idem*	4	»	»	»	2,295	»	
3e DIVISION. Général Habert.	Abbé	5e léger	2	»	751	»	328	»	
		116e de ligne	3	»	1,212	»	167	»	
	»	117e *idem*	4	»	1,747	»	552	»	
		»	»	»	»	»	»	»	
CAVALERIE. Gén. de brig. Boussard.		4e hussards	»	4	759	764	268	169	
		13e cuirassiers	»	4	425	425	588	508	
		Lanciers polonais	»	1	20	20	86	86	
ARTILLERIE. Génér. de brig. Valée.		»	»	»	980	1,055	577	15	
GÉNIE. Général de brigade Rogniat.		»	»	»	493	84	244	3	
		Totaux	33	9	16,867	2,348	8,737	781	3,240 h.

NOTE 9.

PAGE 182, TOME 1er.

Une relation espagnole, qui parut dans le temps (et qui fut attribuée au général Wimpfen, chef d'état-major du général H. O-Donell en Catalogne), indique la position et les forces des armées sur le bas Èbre, pendant les opérations relatives à Tortose. Nous en donnons quelques extraits.

Le 1er août 1810, notre 1re division occupait le Llobregat, observant Barcelone; la 2e continuait à camper dans les environs de Falset pour observer Suchet : partie de la 3e couvrait à Esterri les approches de la vallée d'Aran; la réserve, divisée en deux parties, occupait avec une d'elles le col del Alba voisin de Tortose, et avec l'autre et quelque cavalerie Arbeca et Borjas-Blancas, pour contenir la garnison de Lerida. Un corps de hussards, les compagnies d'Almugavarès, et d'autres troupes légères se trouvaient à Olot, surveillant Besalu et Bañolas; et, en outre, différents corps de partisans et de tirailleurs étaient répartis sur divers points pour inquiéter l'ennemi. Tarragone et Tortose conservaient les garnisons qui leur étaient nécessaires, ce qui faisait monter le nombre total de ces forces à vingt-deux mille hommes.

L'ennemi occupait aussi différentes positions. Macdonald

avec onze mille hommes et mille chevaux couvrait Urgel; la division napolitaine de Pignatelli maintenait avec deux mille cinq cents hommes la rive droite de l'Èbre du côté de Mequinenza. Suchet, de sa personne à Mora, avait sous ses ordres douze mille hommes, dont deux mille étaient à Uldecona observant Valence, quatre mille protégeaient à Tivisa le passage du fleuve; le surplus formait sur la rive droite de l'Èbre l'investissement de Tortose, dont le siége était retardé par l'attirail nécessaire. Indépendamment de ces forces, une division de sept mille hommes occupait l'Ampourdan.

. . . .

Aussitôt que Macdonald fut instruit de la retraite de l'armée de Valence, se voyant pressé par le manque de vivres, et connaissant la force inexpugnable de notre position, il se détermina à sortir de la situation dans laquelle il se trouvait enfermé, situation qui à coup sûr fût devenue son tombeau s'il y était resté. Pour y parvenir, il fit à minuit un faux mouvement vers le col de Balaguer, et ensuite une contre-marche rapide, qui fut exécutée avec le plus grand ordre, par Villalonga sur Alcover, laissant seulement sept cents hommes dans les hôpitaux de Reus.

Dès que cette marche de l'ennemi fut connue, nos troupes se mirent en mouvement et chargèrent son arrière-garde, pendant que les divisions de Georget et de Sarsfield, dans des positions avantageuses, inquiétaient son flanc. La résistance que l'ennemi rencontra dans nos troupes, et la rudesse d'un chemin couvert d'aspérités l'arrêtèrent très long-temps; mais comme ses forces étaient très nombreuses, il pouvait

forcer les passages et gagner les hauteurs, lorsque la garnison de Lerida faisant une sortie très opportune, nous attaqua sur nos derrières; ce qui appelant notre attention, le chemin fut dégagé, et l'ennemi put passer le col de Ribas, se diriger par Monblanch et Vinaxa sur Lerida, et camper au pied de ses murailles.

Ces mouvements ayant été exécutés, nos troupes occupèrent les positions suivantes : le baron de la Barre et sa division Falset; le général Obispo Monblanch et Vinaxa; Georget, couvrant notre flanc droit, se porta à Santa-Coloma de Queralt; le baron d'Eroles sur le Llobregat; le colonel Greffi sur Besalu et Bañolas, d'où il devait faire de fréquentes courses jusque sous les murs de Girone : le colonel don Philippe de Fleires couvrait à Lloveras la vallée de Talarn. Par ces dispositions l'armée était en mesure de s'opposer à l'ennemi s'il tentait de retourner à Tarragone, de le prendre en flanc dans le cas où il voudrait pénétrer jusqu'à Barcelone par la route de Lerida; et en même temps elle tenait en respect les troupes qui, sur la rive droite de l'Èbre, resserraient la place de Tortose.

. . . .

L'ennemi à la fin de novembre, occupait la principauté de la manière suivante : Suchet se maintenait devant Tortose, où il était maître de la rive droite de l'Èbre, et à Falset, Porrera et Cornudella; Macdonald avait pris position en arrière de Monblanch, et communiquait avec Suchet; la division d'Hilliers se trouvait à Girone, à La Bisbal, et sur la côte.

Nos troupes étaient réunies, partie à Torre-den-Barra et

partie à Valls, couvrant le défilé ou passage de Riba, le col de Lilla et celui de Cabra. D'Eroles et Fleires étaient à Olot et à Talarn; le général Caro n'avait pas quitté les environs du Mont-Serrat.

Il était facile de deviner les projets de l'ennemi; car le siége de Tortose appelait toute son attention, et toutes ses opérations étaient dirigées vers ce seul objet; et par suite nous ne cherchions dans les nôtres qu'à le détourner de cette entreprise, ou au moins à la retarder le plus possible, jusqu'à ce qu'un nouveau système pût être adopté.

La présence de Macdonald à Monblanch démontrait son intention de tenir nos forces en respect, afin qu'elles ne pussent pas secourir Tortose dont Suchet pressait le siége avec résolution; on craignait en même temps qu'il n'occupât la campagne de Tarragone.

Dans ce doute on destina une division de sept à huit mille hommes, sous les ordres de Campoverde, à agir contre les forces ennemies sur la rive gauche de l'Èbre; mais elle ne devait commencer ses opérations que dans l'hypothèse où Macdonald se rapprocherait davantage de Lerida, et manifesterait clairement ses intentions. Cependant on laissait réunie la division du général Yranzo, qui avec un fort parti de cavalerie était en position à Valls, garnissant les gorges et les passages, afin que si l'ennemi descendait dans la plaine de Tarragone, on s'opposât à son opération en étendant à sa poursuite la cavalerie par la plaine d'Urgel, pendant que Campoverde marcherait pour occuper la position de Falset, et que la division Obispo, par des marches continuelles, faciliterait les communications, et s'opposerait à celles de l'ennemi avec ses établissements.

Sur ces entrefaites, Macdonald se dirigea avec toutes ses forces par Pradès et Cornudella sur Mas-de-Mora; et se portant jusqu'à Ginestar, il s'établit dans la plaine qui existe entre ce village et Tivisa.

Macdonald, dans le but de protéger ce mouvement, détacha sur Falset une forte division, laquelle s'étendant par la droite interceptait notre communication avec Tortose, et enveloppa un gros détachement qui occupait le col del Alba et qui fut immédiatement attaqué (1). Cette troupe se comporta avec une telle valeur, qu'après une vigoureuse résistance elle se retira dans la place, ayant fort maltraité l'ennemi, et laissant depuis ce moment la communication avec Tortose entièrement coupée; de sorte que deux convois qui se dirigeaient sur cette place ne purent entrer et rebroussèrent chemin.

Yranzo s'établit à Monblanch; Campoverde marcha sur Riu-de-Cols; et Macdonald réuni à Suchet occupa la position inexpugnable de Ginestar, appuyant sa gauche à l'Èbre.

Les nôtres connaissant alors l'insuffisance des troupes de Campoverde pour agir, on ordonna de faire venir le général Obispo avec trois mille hommes, laissant le reste des forces sur le Llobregat aux ordres de Caro.

(Extraits du rapport du général Wimpfen.)

(1) Le mouvement dont il est question ici fut exécuté par les troupes du général Habert, le 15 décembre, jour de l'investissement de Tortose.

NOTE 10.

PAGE 284, TOME Ier.

La batterie n° 1, sur la crête du plateau d'Orléans, en face de l'avancée du fort, était armée de quatre pièces de 24 : elle était destinée à battre en brèche cet ouvrage, et à éteindre ses feux qui prenaient contre nous des revers nuisibles dans la plaine. Le n° 2, partagé en deux parties, un peu en arrière et à gauche de la parallèle, se composait de deux pièces de 24, deux de 16, et deux obusiers de 6 pouces; il devait battre de plein fouet la face gauche de la demi-lune, et enfiler la face droite du bastion Saint-Jean. Le n° 3, de quatre mortiers de 10 pouces, ayant pour objet d'écraser de bombes le fort d'Orléans et les ouvrages de la place qui pouvaient incommoder le plus nos attaques, fut établi sur le revers du ravin, en arrière de la droite de la tranchée à deux cent trente toises.

A l'attaque du centre, la batterie n° 4, composée de deux mortiers de 12 pouces et de deux obusiers de 6 pouces, et devant diriger ses feux sur le bastion Saint-Jean et sa contre-garde, sur le plateau de la caserne et sur le château, était construite dans la parallèle, à la gauche de son intersection avec la route de Tarragone. Le n° 5, de quatre pièces de 24, en avant de la parallèle, à droite du prolongement de la face droite du bastion Saint-Pierre, devait battre de plein fouet la face gauche de ce bastion, ricocher sa face droite, et battre en brèche la partie de courtine à découvert entre la demi-

lune et le demi-bastion. Le n° 6, de quatre pièces de 16, également en avant de la parallèle, et sur le prolongement de la face gauche de la demi-lune, avait pour but d'enfiler cette face, de battre la face droite, et de rompre la double caponière, servant de communication entre la ville et le fort d'Orléans La batterie n° 7, dans la parallèle même et à son extrême gauche, était armée de deux obusiers de 8 pouces, pour enfiler les ouvrages le long de la rivière, et jeter des obus soit dans le château, soit dans la gorge de la tête de pont.

Sur la rive droite de l'Èbre, la batterie n° 8, composée de quatre mortiers de 8 pouces, et placée à la droite de notre parallèle, devait jeter des bombes dans tous les ouvrages du corps de la place sur le front d'attaque, qu'elle voyait presque entièrement à revers. Le n° 9 se composait de trois pièces de 24 et de deux obusiers de 6 pouces; il était placé en arrière de la parallèle, et son rôle devait être d'éteindre les feux de la face droite du demi-bastion, et de ruiner son parapet. Enfin on ajouta une 10[e] batterie, de six pièces de 12 et deux de mortiers de 6 pouces, qui fut placée en avant de la parallèle, ayant deux faces, l'une armée de deux pièces et de deux mortiers, destinée à couper le pont de bateaux et à battre la gorge de la tête de pont; l'autre, de quatre pièces, qui devait détruire le mur en retour flanquant la face droite du demi-bastion, et battre le mur terrassé qui bordait le quai (1).

---

(1) Deux autres batteries, sous les n[os] 11 et 12, furent établies, dans les derniers jours du siége, sur les deux rives de l'Èbre. *Voir* le texte aux pages 286 et 287.

Voyez l'Atlas, pl. VII.

NOTE 11, PAGE 242, TOME I[er].

État de la force des troupes qui composaient la 4e division de la 1re armée espagnole et la garnison de Tortose, le jour de la reddition de cette place.

DÉSIGNATION DES CORPS.	BATAILLONS.	MARÉCHAL-DE-CAMP.	BRIGADIERS.	COLONELS.	LIEUTENANTS-COLONELS.	SERGENTS-MAJORS.	CAPITAINES.	OFFICIERS.	SOUS-OFFICIERS et SOLDATS.	TOTAL.
État-major	»	1	2	2	6	1	2	2	»	16
Place de Tortose	»	»	»	2	2	1	6	3	»	14
Corps royal d'artillerie	»	»	1	2	2	»	6	5	338	354
Artillerie de la marine	1	»	»	1	3	»	8	19	866	897
Infanterie, régiment de Soria	3	»	1	2	6	»	14	45	1,509	1,577
Idem, chasseurs d'Origuela	1	»	»	»	3	»	12	21	652	088
Idem, 1re section catalane	4	»	1	2	5	»	20	57	2,130	2,215
Idem, 2e *id.* *id.*	4	»	1	3	2	»	21	64	1,413	1,504
Idem, volontaires d'Aragon	1	»	»	1	6	»	20	33	550	610
Dragons du roi	»	»	»	»	»	»	»	»	22	22
Sapeurs	»	»	»	»	»	»	»	»	151	151
Aux hôpitaux	»	»	»	»	»	»	»	»	952	952
Volontaires de Tortose	»	»	»	»	»	»	»	»	461	461
	14	1	6	15	35	2	109	249	9,044	9,461

Certifié conforme aux états fournis par le chef d'état-major de cette division.

Signé Juan PRATS.

NOTE 12.

PAGE 244, TOME Ier.

La dangereuse blessure que le général en chef avait reçue à la glorieuse expédition de La Bisbal s'étant aggravée, il dut remettre le commandement de l'armée et de la province entre les mains du général Yranzo, après avoir pris des mesures très promptes pour secourir Tortose. Attendu sa bonne garnison et l'abondance de ses magasins, on espérait avec fondement qu'elle prolongerait sa défense, et qu'il y aurait moyen de lui porter secours. A cet effet, il envoya les brigadiers Santa-Cruz et Santo-Gildès en Aragon, à Valence et à Murcie, afin de combiner avec les troupes de ces provinces un mouvement général pour secourir la place et faire lever le siége.

Le maréchal de camp Carvajal qui commandait en Aragon, et Bassecourt chef des troupes de Valence, se conformèrent aussitôt à ce plan et commencèrent à agir pour y contribuer, mais sans fruit; car la place trompant nos espérances se rendit à l'ennemi le 2 janvier, peu de jours après que le siége régulier eut commencé. Cette perte fut un coup terrible pour l'armée et la province de Catalogne, à cause de la situation de Tortose à l'embouchure de l'Èbre, et des richesses et des ressources qu'elle renfermait. Sa perte fit entièrement changer l'aspect des choses, nos troupes devant

se réunir à Tarragone dont les fortifications n'étaient pas encore terminées, le royaume de Valence restant menacé, et ses portes étant pour ainsi dire ouvertes aux invasions de l'ennemi.

(Extrait du rapport du général Wimpfen.)

NOTE 13.

PAGE 280, TOME Ier.

Ces réfugiés se donnèrent un roi ; mais redoutant les maux que traîne à sa suite le pouvoir absolu, ils rédigèrent une constitution qui est connue sous le nom de *fuero de Sobrarve*, dont voici les principaux articles :

1° *In paee et justitiâ regnum regito, nobisque foros meliores irrogato.*

2° *Jura dieere regi nefas esto, nisi seniorum annuente consilio.*

3° *Bellum aggredi, pacem inire, inducias facere, remve aliam magni momenti pertractare eaveto rex, nisi subditorum annuente consensu.*

4° *È Mauris vindicabunta dividuntor inter rieeos homines non modò, sed etiam inter milites et infanctiones ; peregrinus autem homo nihil inde capito.*

5° *Ne quid autem damni, detrimentive leges nostræ libertatesque capiant, judex quidam medius adesto, ad quem à rege provoeare fas sit, si aliquem laeesserit.*

Mais les meilleures lois tombent bientôt dans l'impuissance et dans l'oubli, si l'on ne se hâte d'en confier le dépôt à des institutions fortes chargées de les invoquer au besoin et d'en réclamer l'exécution. Telle fut l'origine de *l'Union*, sorte de privilége populaire, en vertu duquel résidaient dans la capitale des députés permanents nommés par les

cortès, et qui, lorsque le roi se refusait aux remontrances qui lui étaient faites, déployaient un drapeau autour duquel tous les Aragonais, ceux mêmes de la suite du roi, devaient se rallier sous peine de mort. Ces députés avaient aussi la garde du sceau ou timbre de *l'Union*, dont l'empreinte offrait le roi sur son trône, et devant lui le peuple à genoux, lui présentant un placet de la main gauche, et de la droite la pointe de l'épée. Tous les ans ou au moins tous les deux ans, les cortès étaient convoquées dans la capitale. Les nobles, les ecclésiastiques et les députés des communes s'y trouvaient réunis. C'est dans cette assemblée que se rendaient les lois. On les proclamait sous cette formule : « *Su Alteza, de voluntad de la Corte, estatuesce y ordena*, etc. » (Son Altesse, par la volonté de la Cour, statue et ordonne, etc.)

Tant que l'armée fut nationale, la loi fut respectée ; mais lorsque Charles V et ses successeurs se furent entourés d'une garde composée d'Allemands, de Flamands, d'Italiens, et de soldats de toutes les provinces de l'Espagne, la force cessa d'être du côté de la loi. Sous le règne de Philippe II, le privilége de l'Union fut détruit, et ses membres eurent la tête tranchée, pour avoir tenté de protéger le ministre Antonio Perez contre les actes arbitraires du roi. Cependant les cortès et plusieurs autres établissements politiques furent conservés, jusqu'à la conquête de l'Aragon par Philippe V. Le vainqueur acheva de dépouiller alors cette province de toutes ses franchises, et l'assujettit aux lois castillanes, pour la punir de son attachement au parti de l'archiduc d'Autriche.

(Extrait d'un Mémoire sur l'Aragon, par un Aragonais.)

NOTE 14.

PAGE 302, TOME Ier.

Il existait à Saragosse une société dite *Académie des amis du pays*, dont le but était l'encouragement de l'agriculture et des arts. La révolution et la guerre avaient interrompu ses travaux : un des premiers soins du général Suchet fut de la rétablir et de la protéger. La société le nomma son président honoraire. Le jour où elle fut réinstallée, il lui adressa un discours, dont nous donnons l'extrait suivant, comme une preuve des progrès qu'avaient faits en moins d'un an les idées d'ordre et d'amélioration, substituées en Aragon à celles d'animosité nationale et de guerre à mort.

« Jamais depuis son institution votre société ne s'est « trouvée réunie à une époque plus importante. Quel bien « vous allez avoir à faire, si nous le mesurons par les maux « qui ont précédé votre renaissance! Vous étiez il y a un « an en proie aux horreurs d'un siége ; la religion, la justice, « la liberté civile avaient fui, ou se taisaient devant les cla- « meurs populaires et le bruit des bombes ; la demeure, la « famille, la vie de chacun était à la merci des premiers « furieux ; la maladie, la dévastation, la disette habitaient « votre cité : hors des murs, des armées nombreuses cou- « vraient vos campagnes, dévoraient vos récoltes, et pro- « menaient partout les fléaux inévitables de la guerre. Quel « Aragonais pourrait être assez insensé pour regretter ce

« temps de malheurs, lorsqu'il en voit chaque jour dispa-
« raître les traces? Aujourd'hui la religion et ses ministres
« trouvent dans les temples la protection, le respect et l'af-
« fluence; les tribunaux ont repris le cours interrompu de
« la justice; des administrations régulières succèdent au
« chaos révolutionnaire; l'abondance et la prospérité re-
« naissent dans la ville, la culture et le travail dans les
« campagnes, la sécurité et le repos pour tout habitant fi-
« dèle et soumis. Quel moment favorable à une réunion
« d'amis éclairés de leur pays, pour faire entendre des vé-
« rités utiles, pour donner des exemples salutaires! Que
« de branches de prospérité et de régénération vous avez à
« exploiter! Quelle heureuse disposition des esprits à ac-
« cueillir les idées saines et les leçons de l'expérience! Il
« faut le dire, messieurs, avec franchise: l'Espagne, cette
« belle partie de l'Europe, qui occupe avec éclat tant de
« pages de l'histoire, était bien déchue de sa gloire passée,
« par la faiblesse de son gouvernement; la population, l'in-
« dustrie, les arts, le commerce, l'instruction, les lois,
« l'administration y rétrogradaient sensiblement, au mi-
« lieu du siècle des lumières: tous les bons esprits appe-
« laient une réforme dans leur patrie. Des causes violentes
« et inattendues en ont précipité l'époque. Mais le choc est
« donné, le vieux édifice s'est écroulé, de nouvelles mains
« viennent relever vos ruines, veulent combler l'abîme.
« Aurait-on l'aveuglement de s'y précipiter, de repousser le
« bras qui ne veut que sauver, au lieu de détruire? Il n'est
« plus permis à un homme de sens, à un ami véritable de
« son pays de balancer dans sa détermination: les passions
« doivent faire place à la réflexion et à la prudence. *Salus*

« *populi suprema lex*, voilà aujourd'hui le seul cri de ralliement des bons Espagnols. Que des factieux se débattent encore, qu'ils épuisent le sang, les fortunes de leurs compatriotes, pour prolonger les malheurs de la guerre dans quelques provinces; ce délire ne peut pas résister longtemps aux faits et à l'évidence. Vous, messieurs, Aragonais fiers et sincères; vous mettrez votre gloire à réparer des maux qu'on ne peut plus empêcher. Votre courage s'est illustré: vous ferez éclater votre sagesse; à l'exemple de la capitale, vous direz *hemos complido*, et vous m'aiderez à mettre cette province, favorisée du ciel, dans un état de prospérité qu'elle n'a pas encore connu. Ma sollicitude et tout mon intérêt sont d'autant mieux acquis à vos utiles travaux, que déjà j'ai pu apprécier leur prochain succès, par vos efforts actuels. Avant d'être réorganisés, étant encore pour ainsi dire sous l'état de guerre et de siége, vous avez commencé à rallier les lambeaux épars de cette société. J'ai vu vos écoles de peinture, de sculpture, vos cabinets, vos établissements d'instruction, ranimés par vos soins; je me suis empressé de les encourager; et quand l'ensemble de vos opérations aura pris une direction commune et plus efficace, mon devoir, comme gouverneur et ami des Aragonais, sera de vous assurer l'appui de l'autorité et la bienveillance du souverain. »

NOTE 15.

PAGE 308, TOME Ier.

(*Extrait du décret de l'Empereur, en date du palais des Tuileries, le 8 février* 1810.)

Du gouvernement de l'Aragon (2e gouvernement).

ARTICLE Ier.

« L'Aragon formera un gouvernement particulier sous le « titre de gouvernement de l'Aragon.

ART. II.

« Le général Suchet est nommé gouverneur ; il réunira « les pouvoirs civils et militaires.

ART. III.

« Le gouverneur est chargé de l'administration, de la « police, de la justice et des finances. Il nommera à tous les « emplois et fera tous les réglemens nécessaires.

ART. IV.

« Tous les revenus de l'Aragon, en impositions ordinaires « et extraordinaires, seront versés dans la caisse du payeur « français pour fournir à la solde des troupes et aux dépen- « ses de leur entretien ; en conséquence, à partir du 1er mars « prochain, le trésor public n'enverra plus aucun fonds

« pour le service des troupes stationnées dans l'étendue de « ce gouvernement. »

Pour extrait conforme,

Signé ALEXANDRE.

(*Lettre du major-général au général Suchet, datée de Rambouillet, le* 22 *février* 1811.)

« Je vous ai envoyé des ordres de l'empereur, M. le gé-« néral Suchet, d'après lesquels vous êtes nommé gouver-« neur de l'Aragon, qui est mis en état de siége. Cette mise « en état de siége vous donne tous les pouvoirs nécessaires, « tant pour le commandement de la province, que pour son « administration; et ce n'est qu'avec moi directement que « vous devez correspondre sur cet objet. Les rapports que « vous aviez à entretenir avec l'état-major général de l'ar-« mée d'Espagne, concernent seulement les mouvements « de troupes et les objets purement militaires. Ainsi que je « vous l'ai mandé, toutes les ressources de la province doi-« vent être employées pour solder les troupes, les bien « nourrir, les habiller, en prenant au surplus toutes les pré-« cautions convenables, et en ayant soin que le plus grand « ordre et la plus grande économie soient apportés dans « l'administration de la province en état de siége. »

Signé ALEXANDRE.

FIN DU TOME PREMIER.


BIBLIOTEC



